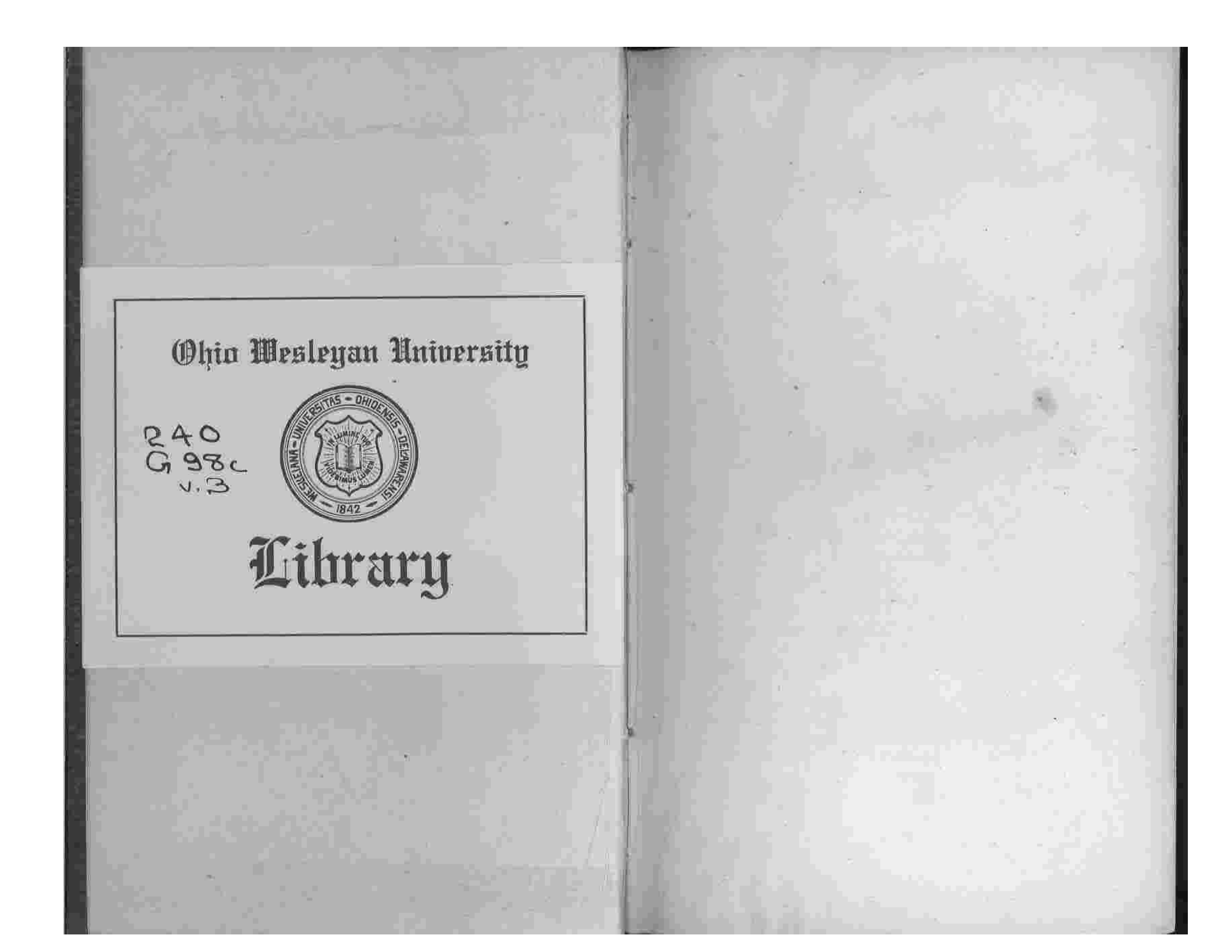
Lettres Chretiennes et Spirituelles - Tome 3 de 5 - Sur Divers Sujets Qui Regardent La Vie Interieure, Ou - Letters Christian And Wisdom On Various Subjects That Look at Life Interior, Or THE Spirit Of The True Christianity. Enriched With The Secret Correspondence Of Mr. Fenelon With THE Author - Volume 3 of 5 - brought by Peter-John Parisis (As Known As – Bryan Edwin Dean of Linden, Michigan, USA) - Founder of The School of Prayer

----



Ohio Wesleyan University
240
G 98c
v.3
UNIVERSITAS OHIOENSIS DELAWARENSI
1842
Library


240
G98c
v. 3

TABLE DES LETTRES DE CE III. VOLUME,

Et Abregé de leur contenu, selon qu'il est marqué au haut des pages.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

* 3

TROISIEME PARTIE.

FIN

Guyon, Mme J. B. de la Motte

LETTRES CHRETIENNES ET SPIRITUELLES

SUR

divers Sujets qui regardent

LA VIE INTERIEURE, OU L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

NOUVELLE EDITION,

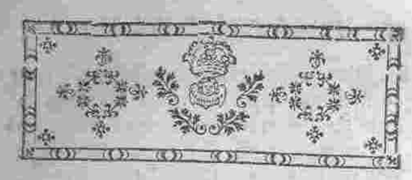
Enrichie de la Correspondance secrette de Mr. DE FENELON *avec l'Auteur.*

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

MDCCLXVIII.



LETTRES
CHRÉTIENNES
ET
SPIRITUELLES

Sur divers sujets qui regardent la Vie intérieure.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.

Combien les voyes des hommes sont contraires à celles de Dieu & à la vérité. La voie de la foi est plus lumineuse que celle de la raison quoiqu'elle paroisse plus obscure. Pour marcher par la foi jusqu'au pur amour, il faut mourir à la raison humaine.

1. J'Ai reçu beaucoup de consolation, Monsieur, de votre lettre, voyant que vous voulez être

à Dieu sans reserve, & que vous comprenez que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes, puisqu'elles en sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre. L'égarement de tous les hommes vient de ce qu'ils ne connoissent point d'autre voie que leurs propres voies: les moins sages suivent celle des sens, & ceux qui se croyent éclairés celle de leur propre raison: Mais les uns & les autres sont infiniment loin de la voie qui conduit à la vie. Quoique leur éloignement soit différent, ils ne peuvent (unanimement) souffrir la lumiere de vérité: ils la fuyent tous avec autant de soin que le hibou fuit celle du soleil: ils font plus, ils la combattent avec une chaleur étonnante, & blasphêment sans cesse contre des mistères qu'ils n'entendent pas. Ils s'éloignent toujours plus de la vie; & suivant (*a*) *une voie qu'ils croient droite, & qui néanmoins conduit à la mort*, ils ne veulent point entrer dans la voie de la vérité, ni souffrir que les autres y entrent.

2. Vous êtes heureux, Monsieur, que Dieu vous ait retiré de cette route

(*a*) Prov. 14. ℣. 12.

de perdition pour vous montrer le chemin de la véritable vie. Mais ce n'est pas assez; il y faut marcher avec une grande fidélité & un grand courage, nous défiant beaucoup de nous-mêmes & de notre propre raison pour suivre la foi.

3. Quoique le sentier de la foi paroisse plus obscur que celui de la raison, à ceux qui sont accoutumés à raisonner, il est néanmoins infiniment plus lumineux. La foi, si certaine en elle-même, paroit obscurcir notre raison parce qu'une plus grande lumiere en absorbe une moindre. La raison a des brillants comme par secousse, qui éblouissent sans éclairer, ainsi que les éclairs qui percent un nuage; on croit par elle voir les objets tels qu'ils sont, & on se trompe. La foi au-contraire, a une lumiere douce & suave, qui ne blesse point la vue: elle se discerne moins en elle-même, mais elle fait voir les objets tels qu'ils sont, sans s'y méprendre. Ce qui fait que la lumiere de la foi paroit plus obscure que celle de la raison, c'est que rien ne la borne & ne la termine. Ce qui borne & termine, renvoie (pour ainsi dire) des

raions qui paroiſſent plus brillants : auſſi ſont-ils plus éblouiſſants : mais une lumiere pure, ſimple, indiſtincte, étendue & ſans bornes n'a rien de tout cela.

4. Il eſt donc de grande conſéquence d'aller au-deſſus de la raiſon pour ſuivre la foi. Plus on veut voir par les yeux de la raiſon, moins la foi nous éclaire de la ſuprême vérité. Il faut donc mourir ſans ceſſe à notre raiſon, & y mourir d'autant plus, que plus on a été élevé dans l'habitude de raiſonner.

5. C'eſt là cette *pauvreté d'eſprit* (a) ſi recommandée par Jéſus-Chriſt, *à qui le royaume de Dieu appartient*, c'eſt-à-dire, pour cette vie, le royaume intérieur. Il eſt impoſſible même d'arriver au pur amour que par cette mort de notre propre raiſon. Nous pouvons bien l'avoir en ſpéculation, mais non le poſſéder réellement ; car une vérité, comme celle du *pur amour*, charmera tout cœur droit ; mais pour entrer dans l'expérience de ce même amour, il faut mourir à notre propre raiſon, pour nous laiſſer conduire juſqu'à lui par la foi ſimple & nue.

(a) Matth. 5. vſ. 3.

LETTRE II.

Que les auſtérités immodérées ſont des pieges du Démon pour nous dérober aux deſſeins de Dieu. Qu'il faut s'appliquer à la culture de l'intérieur & à l'Oraiſon ſimple & du cœur, qui eſt un fondement ſolide, & d'où vient la Sageſſe qui regle & modere tout. Exhortation à cette Oraiſon d'amour & de préſence intérieure de Dieu.

1. J'Ai eu beaucoup de conſolation, Monſieur, de voir la ſimplicité qui eſt dans votre lettre, & le déſir ſincere que vous avez d'être à Dieu. Nul ne déſire ſi ardemment d'y être qui n'y ſoit, quoique non dans toute la perfection que Dieu demande : car vous ſavez, que (a) *Dieu exauce le deſir du pauvre, & la préparation de ſon cœur.* Ce n'eſt pas de la pauvreté temporelle dont il eſt parlé ici, mais de la ſpirituelle : car la plus grande grace que Dieu nous puiſſe faire eſt de nous faire éprouver ce que nous ſommes. Auſſi le Prophète Jéremie diſoit-il pour faire voir qu'il étoit un

(a) Pſ. 9. vſ. 38.

pur inftrument à la main de Dieu, qu'il étoit (*a*) *un homme qui voioit sa pauvreté.*

2. Pour répondre par ordre à votre lettre, je vous dirai, que vous avez fait comme bien d'autres, qui mettant tout leur apui dans leurs propres œuvres, croyent affurer leur falut par des pénitences immodérées : ce qui eft certainement une tromperie du Démon pour nous mettre hors d'état d'entrer dans les deffeins de Dieu & d'y perféverer. Une auftérité fort modérée & continuée de la même maniere, ne débilite point ni le corps ni l'efprit, & s'accorde très-bien avec l'intérieur. Le Démon craint extrêmement que l'on ne s'adonne à l'intérieur, parce que c'eft le chemin de la parfaite abnégation : c'eft pourquoi il pouffe les ames de bonne volonté à des auftérités exceffives, afin que mettant tout leur travail au-dehors, elles ne fongent pas à établir le véritable fondement, qui eft l'intérieur. Il le fait auffi afin de mettre les ames hors d'état de pouvoir continuer une vie prefque impraticable ; & il eft ordinaire aux perfonnes qui dans leur tendre jeuneffe ont fait de ces auftérités immodérées, de fe relâcher facilement, & de devenir plus fenfibles aux plaifirs des fens que ceux qui ont vécu d'une maniere plus modérée.

(*a*) Jer. Lam. 3. vf. 1.

3. Je crois donc que ce que vous devez faire à préfent, eft de vous appliquer férieufement à l'intérieur & à l'oraifon : car c'eft là la fource de la vie ; autrement, c'eft bâtir un édifice fans fondement, c'eft, (ainfi que dit Jéfus-Chrift) le (*a*) *bâtir fur le fable*, les vents & les orages l'abattent : mais celui qui fonde fon édifice fur l'intérieur, n'eft point abattu par les vents & les orages. Remarquez que Notre Seigneur dit, que quand *les tempêtes, les grands vents, les débordements arrivent*, ils demeurent *inébranlables* : ce qui nous fait voir, que les ames intérieures, dont ce bâtiment eft la figure, ne font pas exemptes des tempêtes, des vents, de l'orage, des inondations : mais quoiqu'elles en foient battues au-dehors, elles demeurent fermes ; parce qu'elles font fondées en Jéfus-Chrift par l'inté-

(*a*) Matth. 7. vf. 25. 26.

rieur, & l'abnégation de tout soi-même. Il n'en est pas ainsi de ceux dont le travail est purement extérieur : la moindre tempête les abat, & l'inondation les emporte. Travaillez-donc, Monsieur, à faire un édifice solide : mais souvenez-vous que pour être tel, il faut qu'il soit bâti en Jésus-Christ, & non sur nos œuvres; puisque l'édifice de la main des hommes doit être détruit, afin que Jésus-Christ en bâtisse un nouveau, qui ne soit point fait de la main des hommes.

4. Tâchez-donc de commencer à vous appliquer sérieusement à une oraison simple. Préferez cette oraison à toutes les autres choses qui ne sont pas absolument nécessaires à votre état, & vous éprouverez un grand changement en vous. Les hauts-&-bas dont vous vous plaignez, viennent du défaut d'oraison : car tout ce que la créature fait sans ce fondement, est comme un bateau exposé sur les eaux sans avoir un bon pilote qui le conduise : le pilote qui vous manque est l'intérieur. Vous dites, & vous craignez de n'être pas encore Chrétien : vous l'êtes véritablement; mais vous n'êtes pas par-

fait Chrétien, puisque l'intérieur Chrétien vous manque.

5. Ayez une grande défiance de vous-même; mais non de ces défiances qui abattent & découragent, mais de celles qui vous portent à vous abandonner totalement à Dieu, afin que, (a) comme dit l'Ecriture, *il fasse en vous toutes vos œuvres.* Lorsque notre intérieur est bien abandonné à Jésus-Christ, & qu'il s'en est rendu le maître par le moyen de l'oraison, il répand une sagesse simple sur le dehors, ensorte qu'il ne permet pas qu'on excéde ni dans le boire, ni dans le manger, ni dans aucuns des plaisirs de la vie : mais il donne cette juste médiocrité qui fait mener une vie temperante & non trop austère. Cette sagesse fait éviter le trop & le trop peu dans le boire & le manger : & comme Dieu fait bien plus de cas de ce qu'il opére lui-même dans l'ame que de nos actions extérieures, il inspire cette juste médiocrité, afin que par une ferveur précipitée nous ne ruinions pas notre santé, & que nous ne nous dérobions pas à ses desseins : & comme le travail intérieur est beaucoup

(a) Isa. 26. ℣. 12.

plus fort & plus étendu, & même plus pénible que tout l'extérieur, Dieu inspire cette sagesse simple dans l'usage des choses de la vie afin de pouvoir travailler au-dedans sans affoiblir le dehors.

6. Je ne puis donc vous dire autre chose sinon, faites l'oraison, mais une oraison simple, une oraison du cœur, & non de raisonnement; une oraison toute d'amour, qui puisse s'étendre sur toutes les actions de votre vie par une présence de Dieu intime qui empêche toutes les évaporations des sens, qui donne une gaieté simple, sans gêne ni contrainte. L'occupation de la présence de Dieu pour être de durée doit venir du fond de la volonté, & ensuite de l'intime de l'ame, & non de la pensée, qui ne peut pas durer, & qui échappe facilement. Vous pouvez vous servir de la méthode qui est dans le petit livre que vous savez; & vous vous en trouverez très-bien. Vous vous trouverez changé en un autre homme: car tout votre mal vient du défaut d'oraison, & d'avoir trop compté sur vous-même.

7. Que vous soyez dans un état ou

dans un autre, c'est dequoi il n'est pas question à présent, mais bien de vous donner à Jésus-Christ, afin qu'il vous conduise dans sa sainte volonté, non selon vos vues & vos idées, mais selon les siennes. Dites avec S. Pierre, (*a*) *Seigneur nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais sur votre parole je jetterai mes filets*, c'est-à-dire, je ne veux plus d'action que la votre, plus de volonté que la votre, plus de moi ni de rapport à moi: mais vous, Seigneur, soyez toutes choses en moi, comme vous êtes tout en votre Pére: que je puisse parvenir à cette bienheureuse unité que vous avez demandé pour tous, & qui nous rassemble de cette dispersion que la multiplicité du dehors avoit causée. C'est ce que je demanderai de tout mon cœur à Dieu pour vous: & lorsque vous aurez commencé de cette sorte, si Dieu me laisse en vie, & que vous ayez besoin d'autres éclaircissements, j'espere qu'il voudra bien vous les donner par moi.

8. On m'a dit que vous étiez dans un emploi qu'il n'étoit pas facile de quitter: c'est pourquoi je ne crois pas

(*a*) Luc. 5. vs. 5.

absolument nécessaire que vous veniez, à moins que Dieu ne vous en pressât très-fort. Il n'est pas nécessaire non plus, à la distance où nous sommes, de m'écrire un plus long détail des fautes que vous pouvez avoir commises. Je comprens aisément toutes celles qui viennent d'une personne dont l'intérieur n'est point établi. J'espére beaucoup de votre ame si vous êtes fidéle. Ne craignez point trop votre foiblesse; parce que Dieu nous aide dans nos foiblesses lors qu'il laisse marcher celui qui se croit fort.

Commencez-donc, au nom de Dieu, l'œuvre de votre intérieur par un abandon total entre ses mains, & soyez persuadé que je m'intéresserai toujours dans le bien de votre ame, priant Dieu de fortifier votre homme intérieur par la destruction de l'extérieur.

LETTRE III.

Usage & raison de l'extérieur ou des cérémonies & de leur multiplicité. Préparation pour l'intérieur par le regard de Dieu au-dedans de nous. Comment éviter le péril du fanatisme.

Le vuide de tout, & l'attente de l'Esprit d'Amour, sans égard à rien d'éclatant, préparent la voie à Dieu. Inconvénients à éviter. Biens de la croix.

1. Quoique je n'aie point eu de part, Monsieur, à la lettre que M** vous a écrite, j'ai cependant une grande joie qu'il l'ait fait, puisqu'elle a donné lieu à votre réponse qui m'a beaucoup satisfait. Il feroit à souhaiter que tous les hommes fussent intérieurs : ils n'auroient pas besoin de ce qui multiplie pour aller à Dieu. Mais comment seroient-ils intérieurs, puisque loin que les Pasteurs leur apprennent à le devenir, ils s'y opposent de toutes leurs forces ? Il est donc nécessaire pour la multitude qu'il y ait des cérémonies, non-seulement celles qui sont essentielles à la Réligion, mais même certaines décorations pour arrêter l'attention de la multitude. Dieu jugea les cérémonies nécessaires dans l'ancienne loi après la mort des anciens Patriarches, qui vivoient d'une maniere patriarcale, sans autre cérémonie extérieure que l'abandon à Dieu, & la dépendance de sa volonté, qu'ils consultoient pour toutes choses, & à la-

quelle ils obéiſſoient ſans replique, quoi qu'il leur en pût couter : ce qui ne pouvoit venir que d'un véritable amour de Dieu & d'une connoiſſance profonde de ce qui eſt dû au ſouverain Etre. C'étoit ainſi, dis-je que vivoient Abraham, Iſaac, Jacob, Enoc, Job, &c. dans un temps où le cœur ſeul étoit la régle des actions extérieures.

2. Mais lorſque le peuple d'Iſraël ſe fut multiplié d'une maniere inombrable, comme dit l'Ecriture, Dieu lui donna des cérémonies pour arrêter la volubilité de ſon eſprit. Le deſſein de Dieu d'abord fut de les faire paſſer dans le déſert pour les introduire par là dans la terre promiſe : mais la nudité de cet état leur devint à dégoût. Etant devenus charnels & attachés aux ſeuls ſens, tout ce qui étoit ſpirituel leur devint à charge. La manne du Ciel les laſſa : les eaux miraculeuſes de la roche vivante ne leur parurent pas aſſez abondantes : enfin il falloit quelque choſe qui amuſât leurs ſentiments, & qui les tint dans un certain reſpect extérieur. Ayant perdu cette conviction & préſence intime de l'Etre ſouverain, auſſi bien que cet amour

pur, qui étoit la ſeule nourriture de leur cœur, ils idolâtrerent, & rendirent à la créature viſible ce qui n'étoit dû qu'à Dieu. Ils firent plus : ils ſe forgérent une idole qu'ils adorérent, quoi qu'ils ſuſſent bien que c'étoit l'œuvre de leurs mains. Dieu pour remédier à la dureté de leur cœur & à l'inflexibilité de leur eſprit, ordonna un Tabernacle & des cérémonies pompeuſes, qui en attirant leur admiration, les retiroient inſenſiblement du goût pour les idoles ; parce qu'ils furent frappés d'un ſpectacle plus auguſte. Quels miracles Dieu n'a-t-il point fait en faveur de cette Arche d'aliance qui n'étoit qu'un ſymbole ?

3. Quand Jéſus-Chriſt eſt venu établir la nouvelle loi, il n'a rien donné à ſes Apôtres de ſurchargeant ; parce qu'il vouloit les inſtruire de l'intérieur, & les conduire par-là. Nous voyons même que dans les premiers Conciles les Apôtres ne demanderent rien aux fidéles (a) ſi non qu'ils s'abſtinſſent de la fornication & du ſang. Ceci renferme un grand miſtère. Dieu vouloit les retirer par là de tous objets ſenſibles, de

(a) Act. 15. vſ. 29.

tout relâchement, & de tout goût pour les choses extérieures. Aussi tous les premiers Chrétiens étoient-ils intérieurs: & lorsque Jésus-Christ leur dit; (a) *Il est expédient que je m'en aille, sans quoi le Consolateur ne viendra point*; il vouloit les retirer par là de ce qui étoit sensible, quoique très-saint, & les porter à étendre leurs cœurs pour recevoir la plénitude du Saint-Esprit, qu'il regardoit comme l'unique nécessaire. Aussi ne leur donna-t-il point de prieres multipliées, comme S. Jean en donnoit à ses disciples. Et ce ne fut qu'à leur solicitation qu'il leur donna cette priere unique, qui renferme en soi tout l'intérieur d'une maniere admirable: encore les prévient-il d'abord, leur disant, que (b) pour prier ils doivent se retirer dans leur cabinet, (qui n'étoit autre que leur cœur;) & fermer là la porte sur eux (ce qui désigne le recueillement:) il leur dit ensuite, qu'il faut peu parler, parce que le Pére sait leurs besoins avant qu'ils les lui demandent. Ceci est expliqué ailleurs.

4. Mais la liberté étant venue dans la suite de professer une religion publique, & les Chrétiens s'étant extraordinairement multipliés, & par conséquent étant devenus plus grossiers, les cérémonies & les spectacles ont été multipliés à proportion: & c'est un effet de la Sagesse de Dieu qui conduit l'Eglise. Cette multiplicité de cérémonies fait que du moins on sanctifie extérieurement le Sabat, quoique le dessein de Dieu en instituant le Sabat eût été d'appeller les ames à ce repos intime & profond dont il jouit en lui-même, & leur en donner une participation selon la capacité qu'il avoit mise en eux. L'Eglise voyant qu'elle ne pouvoit plus retenir ses enfans dans un état purement spirituel, a multiplié les cérémonies pour s'accommoder à leur foiblesse.

(a) Jean 16. vs. 7. (b) Matth. 6. vs. 6. 7.

5. O qu'il seroit à souhaiter, Monsieur, que tous pussent vivre en Dieu & de Dieu! Il faut esperer que cela arrivera un jour, puisque l'on voit dès à présent dans les personnes qui deviennent intérieurs, & en qui Jésus-Christ règne, que tout ce qui est d'extérieur leur tombe des mains sans faire même atention à tout ce qui se passe, se contentant de ce qui s'opére au dedans

d'eux. Ils ont pourtant un grand goût pour le saint Sacrifice; parce que loin de les multiplier, il les unit davantage: & ils y trouvent quelque chose de si divin, qu'il se peut mieux expérimenter que dire. Si tous avoient l'esprit des Anacorètes, cette vie simple & uniforme sufiroit à tous. Mais hélas que nous en sommes éloignés! Il faut dire de ceci ce que disoit S. Paul, *que* (*a*) *ceux qui mangent de tout, ne condamnent pas ceux qui ne mangent pas* de tout &c. Heureux sont ceux qui sont instruits du Seigneur! ils n'ont pas besoin d'autre chose.

6. Il est de grande conséquence, Monsieur, de préparer les ames pour le règne de Dieu en elles, les obligeant de le regarder présent en elles-mêmes & de ne se distraire que le moins qu'elles peuvent de ce grand objet. Quand la foiblesse & la volubilité de l'imagination en détournent, il faut rentrer au dedans par un acte d'amour. Si on acoutumoit les ames à cela, on deviendroit bientôt intérieurs. Mais les Pasteurs ne leur en disent pas un mot; au contraire, ils détournent de leur

(*a*) Rom. 14. vers. 3.

atrait ceux qui en ont. Si on tournoit les ames de ce côté-là, il n'y en auroit point qui en se convertissant du péché à la grace ne devinssent intérieures. C'est une expérience que nous avons faite, que dans les endroits où il y avoit de tels Pasteurs, tous, jusques aux enfans, devenoient intérieurs.

Il y a un autre inconvénient, qui est que les gens mal conduits s'imaginent que toutes leurs pensées viennent de Dieu, & les voulant suivre comme telles, ils tombent dans un certain fanatisme, que celui qui marche par la foi simple & par l'amour pur évite absolument; car ne faisant aucun cas de toutes ces pensées, ils ne s'y arrètent point, allant à Dieu au dessus de tout sentiment & dans une résignation parfaite, quelque crucifiante qu'elle soit. Plus ce qui leur arrive est contraire à la nature, plus ils sont contens: parce qu'ils savent bien qu'ils y doivent mourir absolument. Celui qui ne s'arrètera ni à pensée, ni à sentiment, & qui marche par une entiére abnégation de soi-même, par un amour pur & désintéressé, ne peut jamais se méprendre ni être trompé.

7. C'eſt donc par là que les Paſteurs, en quelque endroit du monde qu'ils ſoient, doivent conduire les ames pour *préparer*, comme (*a*) S. Jean, *la voye au Seigneur : c'eſt abaiſſer les montagnes* que d'ôter tout amour de la propre excellence, qui donne un grand goût pour les voyes extraordinaires, où le Diable & la nature trouvent leur compte. C'eſt *remplir les vallées* que de s'occuper de Dieu ſeul & de Jéſus-Chriſt : parce que tout ce qui n'eſt pas Dieu, quoiqu'il paroiſſe remplir le cœur de l'homme, ne fait qu'un mauvais vuide, bien différent de l'humilité & de l'anéantiſſement, que la véritable plénitude de Dieu opére.

8. Car il faut ſavoir, que plus Dieu remplit l'ame de lui-même, plus il fait un vuide de tout ce qui n'eſt point lui ; en ſorte que tous les objets diſparoiſſant aux yeux, l'ame n'éprouve qu'un vuide, dans lequel eſt la pure lumiere : car tout ce qui termine la lumiere, lui donne un brillant & une diſtinction ; mais ce qui ne la termine point, lui donne une pureté & une

(*a*) Luc 3. vſ. 4, 5.

vaſtitude immenſe. C'eſt pourquoi il eſt dit, que Dieu (*a*) *habite dans les ténèbres ;* parce que l'excès de ſa lumiere met l'ame comme en ténèbres, ne lui laiſſant rien diſcerner : & c'eſt ce qui la met à couvert de toute mépriſe.

9. Je vous conjure donc, Monſieur, d'aider les ames autant que vous pourrez, & de préparer comme de loin le règne de Dieu en elles : car il ne faut pas ſe perſuader que le règne de Dieu s'établira par quelque choſe d'extérieur & d'éclatant, mais peu à peu par l'intérieur. La réünion de toutes les volontés dans l'amour fera une réünion de tous ces grands corps diſperſés, qui ne peuvent jamais être réünis d'une autre maniere. C'eſt l'eſprit de l'Egliſe, qui doit s'étendre par tout ſelon la prédiction du Roi Prophète (*b*) ; & *renovabis faciem terræ.* Il y en a qui pour avoir voulu atendre un règne extérieur & d'éclat, ſont demeurés dehors, & n'ont point fait régner Jéſus-Chriſt en eux, demeurant dans l'attente d'un

(*a*) 3 Rois 8. ỷ. 12. 2. Paral. 6. ỷ. 1.
(*b*) Pſ. 103. ỷ. 30. c. à d. *& vous renouvellerez la face de la terre.*

événement qui n'arrivera jamais de cette forte. Ils ne se renoncent point eux-mêmes : ils ne deviennent point intérieurs, & mettent par là un grand obstacle à ce qu'ils atendent. O si je pouvois, aux dépens de ma vie, faire connoitre à tout le monde la nécessité qu'il y a de se soumettre à Jésus-Christ, de lui sacrifier nôtre liberté, & de lui donner un pouvoir entier sur nous-mêmes ! La source de toutes les erreurs vient des faux raisonnemens que l'on fait & du défaut d'abnégation. Il n'y auroit point de dispute si tous soumettoient leur esprit à la foi, & leur volonté à l'amour.

10. Il y a encore un autre inconvénient qui fait un grand tort à l'intérieur : c'est qu'on ne laisse pas les personnes dans leur état lorsque cet état n'est pas criminel. On a voulu prendre les choses trop rigoureusement, par l'idée qu'on avoit d'une révolution générale. Ce qui a fait des enfans rebelles à leurs parens, & qu'ils ont embrassé une vie répugnante à tous sous bon prétexte, d'autres n'ont pas persévéré à cause de la trop grande âpreté de vie qu'ils avoient embrassée.

Cela oblige tout le monde de s'oposer à l'intérieur. Il est certain que Dieu voulant étendre son règne par tout il faut que chacun demeure dans son état lorsqu'il n'est pas mauvais par lui-même, à moins d'un atrait extraordinaire aprouvé par une personne éclairée. On peut être intérieur dans les plus grandes occupations. Nous avons eû & avons encore des amis qui en sont une preuve manifeste : & ces personnes d'un haut rang & dans de grands emplois peuvent faire & font effectivement de très-grands biens. Il faudroit donc tâcher de se sanctifier dans son état, & comme dit l'Ecriture, garder (*a*) son secret pour soi sans faire paroitre au dehors ce que l'on sent au dedans, si ce n'est pour le bien des ames à qui l'on parle pour les gagner à Jésus-Christ. Les ames véritablement intérieures sont d'un naturel doux, aisé, insinuans, complaisans, parce que la grace est comme une huile répandue, ce qui fait que tout le monde s'en accommode : au lieu que les autres ont un extérieur farouche & âpre qui éloigne

(*a*) Isaïe 24 vs. 16.

de la vérité. Le Diable porte à toutes ces voies extraordinaires afin de décrier l'intérieur & d'empêcher qu'on ne l'embrasse.

11. Je salue très-cordialement Monsieur votre frere, & je prends très-grande part au mauvais succès de ses affaires. Je me sers de ce terme parce qu'il est usité quoiqu'il ne soit pas selon mon cœur : car je suis persuadée que ce qui est mauvais succès selon les hommes en est un excellent selon Dieu, la croix, des pertes de bien, des persécutions, du deshonneur étant ce qu'il y a de meilleur pour nous unir à Jésus-Christ. Tous les biens qui ne sont pas le souverain bien sont des maux & tous les maux sont de grands biens qui nous unissent au souverain bien. Je prie Dieu de le soutenir. Il le fera sans doute puis qu'il n'est rejetté des hommes que parce qu'il a cherché le Sauveur des hommes. Ce qui lui est arrivé me donne une véritable estime, & si j'ose dire, amitié pour lui. Je le salue in Domino.

LETTRE

LETTRE IV.

Tâcher sur tout de s'occuper de Dieu, sans se laisser distraire par tant d'autres occupations, même sous prétexte d'être utile à autrui.

1. Vous me feriez tort, mon cher E**, si vous me croyiez capable de vous oublier. Je vous assure que vous m'êtes très-cher, & plus cher que je ne vous pu's dire : ayez donc bon courage; allez à Dieu sincérement par tout ce qui se présente de moment en moment, quel qu'il soit; & tâchez de profiter de tous les moments que vous pourrez pour les donner à Dieu. Ne nous flattons point : il est certain que lorsque nous sommes en train d'activité nous trouvons toujours mille choses pour agir, dont nous faisons des nécessités; mais lorsque nous nous faisons une loi du repos, nous trouvons du temps pour seconder notre inclination en cela.

2. Ne travaillez pas tant pour les autres que vous ne travailliez pour vous un peu. Si vous donnez beaucoup aux

autres, les autres vous occuperont beaucoup, & se donneront beaucoup à vous. Retirez-vous en ; vous verrez que l'on retranchera mille choses dont on se fait des nécessités & qui deviennent ensuite inutiles. Ayez donc (ici) un peu de courage, sans quoi, vous serez toujours comme ces torrents desséchés, qui à force d'être roides ne retiennent pas une goute d'eau : car sitôt que la pluie leur envoie quelque nourriture, ils la perdent aussitôt, & ne paroissent aux yeux des passants que comme un chemin escarpé. Travaillez donc, au nom de Dieu, non à faire, mais à ne rien faire, & à vous désoccuper de tout ce qui n'est point Dieu. Ce sera alors que nous serons unis très-intimément.

LETTRE V.

Nécessité & fruits de l'oraison. Elle doit être accompagnée du renoncement à nous-mêmes ; & celui-ci doit être soutenu par l'oraison.

1. POur l'intérieur, la fidélité à l'oraison me paroit essentielle,

sans quoi il est impossible d'être intérieur. C'est par elle que nous devenons tout autres que nous ne serions naturellement : c'est elle qui donne la paix & le calme à notre ame : c'est elle qui nous fait remplir nos devoirs avec perfection. C'est l'oraison qui fait recevoir d'un esprit égal tous les événements de la vie, quelques désagréables qu'ils paroissent aux sens ; parce qu'elle nous conduit insensiblement à une soumission parfaite à toutes les volontés de Dieu par l'amour de son bon plaisir. C'est elle qui donnant l'esprit de foi, nous éloigne de toute erreur, parce qu'elle nous unit à la suprême vérité. Enfin c'est par elle que la parfaite charité nous est communiquée.

2. Jugez-vous même, Monsieur, si je n'ai pas raison de vous la recommander. C'est sur ce fondement inébranlable que vous devez vous appuyer pour toute chose. Par elle vous serez éclairé de ce que vous aurez à faire à chaque moment : car la vraie oraison nous accoutume à une certaine présence de Dieu qui nous le rend familier, & ce Dieu de bonté veut être notre correcteur. Il nous prévient dans

nos chutes de peur que nous ne tombions : que ſi nous tombons de foibleſſe, il nous reléve : ſi nous l'écoutons, il nous inſtruit.

3. Je vous prie de faire attention, Monſieur, qu'il faut joindre à l'oraiſon le combat de nos défauts les plus eſſentiels & qui ſont les plus conformes à notre humeur & à notre tempérament. Celui qui eſt prompt & vif, doit beaucoup ſe tranquiliſer, & ne point agir lorſque la paſſion eſt émue ; parce qu'alors on ne voit point les choſes telles qu'elles ſont ou doivent être, comme on ne peut voir ce qui eſt dans une eau troublée juſqu'à ce qu'on l'ait laiſſé raſſoir. Au contraire, les perſonnes dont le naturel eſt lent & pareſſeux, doivent acquerir une certaine vivacité ſur les choſes, être exacts à leurs devoirs, les remplir le plus promptement qu'ils peuvent, ne point remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

4. Car il faut ſe renoncer ſoi-même, & ſe pourſuivre dans toutes les occaſions. Or l'oraiſion applanit le chemin, rend aiſé un combat qui paroit pénible à notre amour propre, & change peu-

à-peu nos inclinations, nos habitudes, même notre tempérament. Quel fruit ne tire-t-on pas dans la ſuite de cette petite violence qu'on s'eſt faite d'abord ? La bonne habitude ſe naturaliſe, pour ainſi dire, & on contracte une facilité à tout bien.

Vous voyez par tout ceci, Monſieur, que l'oraiſon doit être accompagnée du renoncement à nous-mêmes, & ce renoncement doit être ſoutenu par l'oraiſon.

LETTRE VI.

L'Oraiſon que Dieu demande ne ſe fait point par l'abſtraction de l'eſprit, mais par la concentration du cœur & la foi nue. Les deſtractions involontaires ne nuiſent point. La ſuſpenſion naturelle de l'eſprit, n'eſt point oraiſon. L'aſpiration, ou l'élévation, & l'enfoncement, vers le centre, ſoulagent la ſécheresſe de l'oraiſon. La vraie Oraiſon commence par l'ardeur du cœur, non par la lumiere de l'eſprit.

1. SI je ne vous écris pas, Monſieur, auſſi ſouvent qu'aux autres, ce

ce n'est pas que je n'aie pour vous toute la considération que vous méritez ; mais je me suis toujours tenue dans les bornes des réponses, à moins que je n'eusse un mouvement contraire. Ce que vous me dites de la violence que vous vous faites pour rendre votre esprit abstrait, n'est nullement ce que Dieu demande de vous ; & ce n'est pas la voie dont il s'agit. Nous tâchons que tout se concentre dans le cœur, sans nul effort de tête : car souvent Dieu cache sous des distractions vagues, ce qu'il opére dans l'intime de l'ame, afin de le dérober à la connoissance du démon & de notre amour propre. L'abstraction de l'esprit a de grands inconvéniens : car outre qu'elle ne fait guere de véritables intérieurs, elle nuit beaucoup à la santé, & peut à la longue affoiblir l'esprit. Il n'en est pas de même de la volonté : plus elle est excitée à l'amour, plus elle se repose dans ce même amour, & plus elle a de force. Elle ne s'affoiblit ni ne se lasse point par ce divin exercice. Au-contraire, elle reprend chaque jour une force toujours nouvelle, non pas toujours une force apperçue, mais réelle.

2. Accoutumez-vous donc à ce simple exercice d'amour dans la volonté, qui ramassant les autres puissances en elle sans les forcer ni les contraindre, les réunit par l'amour dans le Bien Souverain, ainsi que l'Ecriture nous l'enseigne lorsqu'elle dit ; (*a*) *passez en moi, vous tous qui me désirez avec ardeur.* Comme le désir ne peut appartenir qu'à la volonté, c'est par ce désir amoureux que nous passons en Dieu, & non par la contention de la tête. Ce que nous pouvons faire quelquefois, c'est de laisser tomber par un retour amoureux au-dedans de nous la distraction de l'esprit, non par une contrainte de la tête, mais en cessant de retenir volontairement ce qui nous occupe l'esprit, comme une personne qui ne fait que laisser ce qu'elle tenoit en sa main en l'ouvrant doucement ; alors tout tombe de soi-même. Soyez donc persuadé une bonne fois que c'est là la véritable voie : la foi nue est pour l'esprit, & l'amour pour la volonté : non que nous devions nous dénuer nous-mêmes l'esprit ; mais à la longue cette même foi le dénue des activités

(*a*) Eccl. 24. vs. 26.

propres, & non pas toujours des distractions. Car il y a une grande différence entre l'activité propre & volontaire de l'esprit, & les distractions vagues & involontaires. La premiere arrête l'opération de Dieu, & ces dernieres ne servent qu'à la couvrir.

3. Comprenez une bonne fois, que nous ne pouvons jamais fixer notre imagination. Il n'y a que Dieu seul qui le puisse faire; & il ne le fait pas d'ordinaire pour les raisons que je vous ai dites. Lorsque l'ame est accoutumée à aller à Dieu par l'amour dans la volonté, elle ne pense pas même à ses distractions, & elles ne lui nuisent point. Elle les laisse pour ce qu'elles sont; comme un grand bruit que l'on feroit autour de nous ne nous empêcheroit point ni d'aimer, ni de nous occuper de Dieu. L'ame éprouve même souvent que malgré les tumultes de l'imagination elle goûte au-dedans un très-grand repos. Elle n'a garde de s'amuser à ce qui se passe dans sa tête, cela étant comme une chose séparée d'elle. Lorsqu'on s'occupe à se défaire de ses pensées, on perd cette douce tranquilité de la volonté en Dieu, & on fait comme une personne qui quitteroit incessamment sa priere pour aller faire taire des chiens qui aboient. Laissons-nous donc totalement à Dieu: ne songeons qu'à l'aimer & à faire sa volonté. Il fera le reste lui-même.

4. Il me vient dans l'esprit que ce qui vous a fait éprouver une si grande différence entre la facilité que vous aviez au commencement & la difficulté que vous trouvez à présent, est que vous avez fait consister votre oraison dans une certaine suspension de l'esprit qui se peut faire même naturellement sans aucun don particulier d'enhaut; au lieu que l'oraison qui vient de l'amour & de la volonté est toujous accompagnée d'une grace particuliere, puisqu'elle est le fruit de la pure charité. La suspension & l'abstraction de l'esprit étoit la maniere de contempler des Philosophes, qui ne rend pas plus saint. Quoiqu'on croie par là acquerir des lumieres, ce n'est point la lumiere que nous cherchons, mais l'amour, qui sans nulle lumiere distincte nous enseigne par son onction toute vérité, & nous rend de ces véritables Philosophes, qui au lieu de s'élever, ne songent qu'à

s'abaiffer & à s'anéantir devant cet Etre fuprême, qui comme un feu dévorant & facré, confume & détruit tout ce qui eft de l'homme Adam en nous, pour nous faire vivre par le nouvel homme en Jéfus-Chrift. Cette différence eft d'une extrême conféquence, & je vous prie de la pefer.

5. J'ajoute à ceci, que quand l'oraifon eft trop féche & ennuyeufe, il faut de temps en temps la réveiller par quelque petite afpiration vers Dieu, ou, fi l'ame eft plus avancée, & que ces petites afpirations courtes & éloignées les unes des autres lui foient moins faciles qu'au commencement, il faut fe fervir d'un fimple plongement vers fon centre; ce qui fe fait par abaiffement, & non par élévation. Cet enfoncement eft fort utile auffi pendant le jour, au milieu des occupations, & cela fe fait en un clin d'œil, & nous redonne pour l'ordinaire la paix & la tranquilité du cœur.

6. Cette oraifon dont je parle, n'incommode jamais: plus on eft malade, plus on a de facilité à la faire; au lieu que celle qui fe fait par la tête augmenteroit de beaucoup la maladie, & qu'il faut la ceffer quand on eft malade. Cela eft fi vrai, que les maitres fpirituels qui ont écrit fur la méditation, (qui eft beaucoup plus facile que l'abftraction) défendent aux malades de la faire: au lieu que le cœur n'eft jamais plus paifible & plus tranquile que lorfque le corps eft accablé de fouffrances: ce qui donne à l'ame une liberté fi grande, qu'elle ne penfe prefque point à fes maux.

7. Il y a un grand abus; c'eft qu'on s'imagine qu'il faut que la lumiere foit donnée directement à l'entendement, & que c'eft cette lumiere qui échaufe le cœur: mais c'eft tout le contraire. La véritable lumiere vient de l'amour: le feu en chaufant éclaire: c'eft pourquoi il eft dit; (*a*) *Guftate*, *& videte*; parce que la lumiere qui vient de ce goût du cœur ou de la volonté, eft la fure & vraie lumiere: c'eft pourquoi l'Apôtre ne dit pas, la lumiere vous enfeignera toute vérité, mais (*b*) *l'onction*: & cette onction n'eft reçue que dans la volonté, par l'amour: le Saint-Efprit étant le Dieu d'amour

(*a*) Pf. 33. vf. 9. c. à d. *Goûtez & voiez.*
(*b*) 1 Jean 2. vf. 27.

& de vérité, c'est par l'amour qu'il donne la vérité.

LETTRE VII.

Dommages de la Dissipation d'esprit : Avantages du Recueillement & de l'Oraison.

1. JE vous assure que j'ai beaucoup de joie de votre docilité & de ce que vous voulez être à Dieu tout de bon, & prendre tous les moiens nécessaires pour mourir efficacement à vous-même. Je vous conjure d'être fidéle à Dieu. Vous avez fait & défait jusqu'à présent : il faut tout de bon vous abandonner à Dieu sans reserve, éviter toutes les occasions de dissipation ; car la dissipation est la source de tous vos maux.

2. Si vous aviez travaillé à conserver le *recueillement* & la *présence de Dieu* dans tout ce que vous faites, vous auriez vû votre activité tomber de la moitié, vous auriez un extérieur sérieux, conservant une gaieté grave. Comptez que comme la dissipation est

la source de tous vos maux, vous ne les guérirez que par des retours simples, mais fréquens, en vous-même ; que par une attention sans contention, simple & paisible : car souvent, sans ce que je vous dis là, vous vous trouverez accablé des défauts qu'on vous fera connoitre : vous le verrez, vous voudrez les corriger sans en venir à bout. Vous aurez une bonne volonté sans effets, & vous vous trouverez au bout de dix ans le même. Ce qu'on vous dira sur vos défauts ne servira qu'à aigrir la nature. Votre esprit éclairé sur ces mêmes défauts, & l'impuissance de les vaincre, jettent dans l'irritation ou la mélancolie ; au lieu que vaquant à Dieu seul en la maniere que je vous ai marquée, Dieu travaillera lui-même, & fera ce que vous ne pouvez faire. Prenez courage, & soiez fidéle à ce que je vous dis ; & vous vous trouverez tout changé. Oraison, Oraison, retours simples & fréquens. Vous savez combien vous m'êtes cher en Jésus-Christ.

LETTRE VIII.

Continuer l'Oraiſon, quoique ſans goût, Dieu y opérant imperceptiblement. Ne point ſuivre l'humeur ; aimer ce qui détruit la propre inclination, s'attendant à Dieu avec fidélité.

1. SUivez votre goût, Madame, pour le ſilence, qui eſt toujours très-utile, mais prenez garde qu'il n'incommode point le prochain, & qu'il ne vous faſſe point entrer dans votre humeur mélancolique. Il ne faut pas moins faire d'oraiſon, lors qu'on y a de la peine que lors qu'on y trouve du goût. Quand nous y avons une facilité douce & tranquile, c'eſt Dieu qui nous donne des marques de ſa bonté & de ſon amour ; mais lorſque malgré l'ennui & la ſécheresse nous ne laiſſons pas d'y demeurer, nous lui donnons des preuves du notre. Agiſſez donc toujours également, Madame, ſans vous arrèter à ce que vous ſentez ou ne ſentez pas. Il eſt impoſſible dans le temps de la ſécheresse d'empècher l'imagination de courir çà & là. Tout

ce que vous pouvez faire de mieux, eſt de rentrer le plus fortement que vous pouvez au-dedans de vous-même, faiſant quelques actes d'amour & d'abandon à Dieu pour reſter en cet état tant qu'il lui plaira, ne voulant que ſa volonté, non votre propre ſatisfaction.

2. Il ſeroit bien plus doux d'avoir toujours la préſence de Dieu douce ou apperçue que d'être dans la ſécheresse ; mais il ne faut pas pour cela manquer de faire votre oraiſon quoique vous trouviez plus de paix & de tranquilité dans le travail. Ceci eſt aſſez ordinaire pour deux raiſons ; la premiere parce que le démon n'eſt pas ſi fort alerte pour vous y troubler qu'à l'oraiſon, s'appercevant moins de ce que vous faites : L'autre raiſon eſt, que Dieu voyant que vous êtes là uniquement pour faire ſa volonté, ſe contente d'opérer en vous d'une maniere cachée & inconnue à vos ſentiments pour exercer votre foi & votre abandon. Il n'en eſt pas de même dans le travail, & dans les autres occupations, où pouvant plus facilement vous échapper, Dieu vous retient comme par la bride,

& alors on s'apperçoit d'être retenu & comme recueilli. Enfin, recevez également tout ce qui vous vient de la main de Dieu, le doux & l'amer, tout doit être égal lorſqu'on l'aime véritablement. Mais l'homme veut toujours voir, ſentir, ou goûter : c'eſt ce qui fait qu'une oraiſon ſéche & diſtraite le fatigue, & il voudroit en moins faire à ce temps-là, ou point du tout. Plus votre oraiſon s'enfoncera, plus vous irez bien, ſuppoſé la fidélité continuelle à vous renoncer & à mourir à vous-même.

3. Quand Dieu vous donne des conſolations, c'eſt pour vous faire marcher plus vite & pour adoucir les petites croix extérieures que vous ſeriez trop foible pour porter ſans ce ſoutien de la part de Dieu.

Bien loin que la vanité que vous voyez dans les autres dût en exciter en vous, cela devroit plutôt vous remplir de confuſion : car le mot *vanité* dit une choſe vaine & inutile, un rien : ainſi c'eſt s'amuſer à des riens. Salomon dit, que *tout eſt vanité*, & il a bien raiſon : parce que tout ce qui n'eſt pas Dieu, n'eſt rien.

4. Je vous conjure d'aller contre votre humeur avec une grande fidélité : ne vous pardonnez rien : (*a*) *le temps eſt court*, comme dit l'Apôtre, & nous nous trouverions à la fin de notre vie vuide de tout. Accoutumez-vous d'abord à céder à S. : Il vaut mieux que les choſes ſoient moins bien rangées, que de conteſter un ſeul moment. Vous ſavez que votre foible eſt l'amour de l'arrangement : ainſi vous êtes fort heureuſe que l'on faſſe pour vous ce que vous n'aviez pas le courage de faire, qui eſt de laiſſer toutes choſes dans une maniere plus négligée. Ce n'eſt pas aſſez que de ne point conteſter : il ne faut point faire paroître certaines triſteſſes que vous connoiſſez, & qui ſont plus inſupportables que tout ce que vous pourriez dire. D'ailleurs, tout ce qui détruit notre propre jugement & notre propre volonté, nous eſt fort néceſſaire.

5. Il ne faut pas attendre que vous faſſiez tout ce que je vous dis là par effort de tête, & en comptant ſur vos forces ; mais en eſpérant beaucoup de

(*a*) 1 Cor. 7. vſ. 29.

la bonté de Dieu. Une fidélité à une choſe attire ſa grace pour être fidèle à une autre, & donne des forces pour ſe ſurmonter ; au lieu que l'infidélité nous afoiblit de plus en plus, & attire une ſeconde infidélité. Prenez donc un nouveau courage, & commencez comme ſi vous n'aviez encore rien fait, priant Dieu de faire en vous ce que vous ne pouvez faire vous-même.

LETTRE IX.

Gratitude envers Dieu pour ſes bienfaits. Importance de l'Oraiſon, & de tâcher de gagner à Dieu la perſonne avec qui l'on eſt uni par le lien conjugal.

1. JE bénis Dieu de tout mon cœur, mon cher M., de toutes les miſéricordes qu'il vous a faites depuis vôtre enfance ; & vous ſeriez plus coupable qu'un autre ſi vous n'en aviez pas toute la reconnoiſſance poſſible, & ſi vous n'étiez pas fidèle à celui qui a eu tant de fidélité pour vous. Soit que je regarde les graces qu'il vous a faites,

ſoit que je voye les infidélités qu'il a permis dans leſquelles vous pouvez être tombé, tout vient de ſa bonté pour vôtre inſtruction : car il vous étoit d'une extrême conſéquence de comprendre combien tout ce qui vous diſſipe vous eſt dangereux, & la néceſſité de la retraite & d'un ſoutien particulier de Dieu, ſans lequel vous vous égareriez ſans doute.

2. Dieu vous a fait auſſi connoître par là combien l'oraiſon & l'ocupation de ſa préſence ſont néceſſaires pour mener une vie véritablement Chrétienne. Le Chrétien ſans intérieur ſeroit un corps ſans ame, ou un fantôme qu'on fait marcher par reſſorts. Tâchez de ne jamais interrompre vôtre oraiſon. Si quelque Providence vous la dérobe en certain tems, il faut en prendre d'autres, & ne jamais manquer à cet exercice. Ce ſeroit peu que les tems marqués pour l'oraiſon ſi l'on ne continuoit pas ce même eſprit d'oraiſon durant le jour & dans les diverſes ocupations. Quand l'ocupation eſt trop forte, contentez vous de petits réveils & de retours au dedans. L'ocupation de Dieu durant le jour eſt la meilleure

préparation pour l'oraifon actuelle ; & l'oraifon elle-même s'étend durant le jour. Celui qui fous prétexte de conferver la préfence de Dieu dans le jour ne voudroit point du tout faire oraifon, fe defféchéroit infenfiblement. Jéfus-Chrift, nôtre divin exemplaire, quoiqu'il fut tout abimé dans la Divinité, ne laiffa pas de prendre des tems pour prier quoiqu'il n'en eut aucun befoin. Il le faifoit pour nôtre inftruction.

3. L'oraifon eft la garde de nôtre cœur : elle eft comme un antidote qui le préferve de la corruption du péché. Quelque féche que foit l'oraifon, elle ne laiffe pas de procurer un grand bien. Il ne dépend pas de vous d'y être fec ou confolé, & Dieu diftribue l'un & l'autre felon le plus grand befoin de l'ame : mais il dépend de vous d'être fidele à la faire. Quand vous êtes le plus fec, lorfque vous n'y avez donné aucun lieu par certaines diffipations, ne vous en étonnez pas. Faites alors une oraifon de patience, & marquez à Dieu votre amour par vôtre perféverance. Quand Dieu confole, il le fait à caufe de nôtre foibleffe & pour nous donner quelque témoignage de

fon amour : mais dans une oraifon crucifiante, c'eft nous qui lui donnons un véritable témoignage du nôtre. La vie crucifiée eft la meilleure pour un cœur généreux, quoiqu'elle ne foit pas fatisfaifante pour la nature : mais il faut la faire mourir cette nature, qui eft nôtre plus grand ennemi.

4. Quelque agrément que vous puiffiez avoir dans vôtre mariage, atendez vous à la croix : car fouvent avec bonne intention on fe crucifie les uns les autres. Pour l'ufage du mariage il faut éviter deux chofes ; l'une, d'y chercher trop la délectation ; & l'autre auffi de ne pas rendre à Madame vôtre Epoufe ce que vous lui devez & ce qu'elle a droit d'exiger de vous. Mais fi vous êtes fidele dans l'intérieur, j'efpére que Dieu vous fera la grace de n'excéder ni d'un côté ni d'autre. Vous pourriez lui infinuer fimplement à chercher Dieu au dedans d'elle, lui faifant comprendre ce qui eft dit dans l'Evangile, que (*a*) *le Royaume de Dieu eft au dedans de nous*, & ce que Jéfus-Chrift nous fait demander dans le *Pater*.

5. Vous pouvez copier & traduire

(*a*) Luc 17. vf. 21.

quelques petits endroits des livres que vous avez entre les mains, de ceux qui conviennent aux commençans & que vous jugerez qui la toucheront le plus. Vous pouvez lui donner cette traduction comme venant de vous-même par le désir que vous avez de la rendre parfaitement heureuse. Il faut tâcher de la gagner par vos complaisances. Celui qui a plus reçu de Dieu, doit mettre davantage dans ces liaisons, afin que la complaisance & la douceur gagnent le cœur à Dieu.

La disposition où elle est, de n'être entêtée ni atachée à aucuns sentimens particuliers, est bien propre pour entrer dans l'intérieur. Vous ne sauriez rien risquer en lui en parlant doucement & sobrement : à mesure que Dieu lui ouvrira le cœur vous lui en parlerez davantage. C'est un grand moyen de devenir heureux en ce monde & en l'autre que de travailler de concert pour être à Dieu. Cela sanctifie toute la famille par l'impression qu'on donne de concert aux enfans : au lieu que quand l'un veut porter ses enfans à Dieu & que l'autre les en détourne, cela fait le plus méchant éfet du monde. Je prie

le divin petit-Maitre de tout mon cœur de vous unir bien d'avantage par le lien de l'amour sacré que par tout autre ; & je lui demande que vos paroles à l'égard de Madame vôtre épouse soient comme une semence qui produise en son tems l'abondante récolte. Mr. **. vous dira mieux que moi combien vous m'êtes cher en Jésus-Christ.

LETTRE X.

Ne point se conduire par la vue sur autrui : mais suivre l'apel de Dieu à l'oraison de foi & d'abandon, nonobstant toutes les craintes & tentations, que Dieu permet pour nôtre bien, quoique même l'oraison paroisse insipide aux sens. Deux sortes de morts & de renoncemens, suivis des graces de Dieu, mais cachées & imperceptibles, afin qu'on ne se regarde plus soi-même.

1. VOtre petit billet m'a fait un grand plaisir, mon cher F. : car vous m'êtes bien cher en Notre Seigneur. Les lettres que vous avez vû

de Mr. Bertot ne doivent point vous étonner. Il y en a beaucoup pour des Religieuses, pour lesquelles il faut de grandes précautions, parce qu'elles ont des Supérieures & des Directeurs particuliers qui sont pour l'ordinaire bien éloignés des voyes intérieures. D'ailleurs il y a beaucoup de volubilité & d'imagination dans l'esprit des filles, qui suivant assez ordinairement les conseils du Confesseur & Directeur de la Maison, & non pas une direction réglée par d'autres Directeurs, Mr. B. qui ne vouloit point s'exposer à la critique de leurs mêmes Directeurs, ne pouvoit leur donner que des conseils passagers. De sorte que ce que vous voyez pour les autres, ne doit point vous arrêter dans votre voye. Car ce seroit une grande tentation lorsque Dieu a commencé à tirer une ame au repos & au recueillement, de vouloir rentrer dans ses propres pratiques & métodes: c'est se dérober à Dieu! c'est faire une perte irréparable. De plus, Mr. B. avoit de jeunes Dames qui ne faisoient que commencer de se donner à Dieu, & même de se convertir. Il apréhendoit que la conversation fréquente

quente avec des ames plus avancées ne les portât à se dénuer avant que d'avoir été vetues: au lieu que, comme dit (*a*) St. Paul, il faut commencer par être survêtu. Ces personnes-là ayant peu de connoissance, même des Mistéres de la Religion, avoient besoin d'en être instruites, d'y faire des réflexions, & de se les imprimer dans le fond de l'ame: & n'ayant encore rien de Dieu, ignorant même l'atrait du recueillement, si elles n'avoient pas quelque chose qui les soutint & qui les introduisît dans la voye intérieure, si les pratiques ne les soutenoient pas, exposées comme elles sont au dehors, elles retourneroient bientôt dans leurs premieres habitudes, tout les flatant du côté du dehors.

2. Pour vous, Dieu vous a certainement apellé à une oraison simple devant lui. Et comme il agit en vous, il faut que vous cédiez à son action. Or comme on ne sent pas toujours l'action de Dieu, & que souvent il se cache; on est alors tenté de reprendre sa propre activité, sur tout quand on lit quelque chose qui a raport à cela.

(*a*) 2. Cor. 5. vs. 2. 4.

Mais demeurez abandonné à Dieu ſans reſerve : expoſez-vous devant lui ; recueillez-vous auprès de lui ; dégagez-vous de vôtre propre activité. Tout ce que vous pouvez vous permettre lorſque vous êtes trop diſſipé & diſtrait, eſt un ſimple retour au dedans vers celui que la foi vous aſſure y être préſent.

Votre oraiſon doit donc être une oraiſon de foi. Suivez ce chemin ; & du reſte abandonnez vous à Dieu ſans reſerve, ſouhaitant plûtôt qu'il vous conduiſe à l'aveugle, que de vous conduire vous-même.

3. Dieu prend ſouvent plaiſir à nous dérouter pour voir ſi nous ſommes abandonnés à ſa conduite, & ſi nous ne cherchons point dans nos retours ſur nous-mêmes un ſecours que lui ſeul peut & veut nous donner. Or comme ce ſecours eſt ſouvent caché, nous craignons. Et pourquoi craignons-nous ? C'eſt parce que nous nous cherchons encore nous-mêmes, & des aſſurances hors de Dieu. Si nous étions bien perſuadés que, comme dit l'Apôtre (*a*), *nous ne ſommes plus à nous-*

(*a*) 1. Cor. 6. vſ. 19, 20.

mêmes, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix, nous lui laiſſerions faire de tout ce qui lui apartient tout ce qu'il lui plaira, ſans nous en mettre en peine. Qu'eſt ce qui fait vos doutes & vos agitations, ſi ce n'eſt l'intérêt que vous prenez pour vous-même ? Il eſt certain que Dieu permet que les ames qui veulent être à lui ſans réſerve, éprouvent des bouraſques de tentations & des révoltes de leurs paſſions. Dieu ne le permet de la ſorte que pour leur faire voir ce qu'ils ſont, & pour les enraciner dans l'humilité : car tout édifice qui n'eſt pas bâti ſur une profonde connoiſſance de nos misères, n'eſt bâti qu'en ſuperficie.

4. On fait bien des bâtimens qui paroiſſent au dehors : mais pour les tréſors, on les cache dans des ſouterrains, afin qu'ils ne ſoient point expoſés au pillage des paſſans. On couvre même ces ſouterrains de ronces & d'épines, afin que les yeux des voleurs ne les découvrent point. Les voleurs ſont notre amour propre, l'amour de notre propre excellence, le déſir d'être quelque choſe, & le Démon. Laiſſez à

Dieu de cacher le trésor qu'il met en vous, avec les ronces & les épines des passions revoltées. Quand vous vous trouvez dans cette agitation, enfoncez-vous au dedans de vous-même; & dites comme le Roi Prophète : (*a*) *Levavi oculos in montes : auxilium meum à Domino qui fecit cœlum & terram.* Non, mon très cher F., vous ne trouverez de secours qu'en lui seul. Demeurez donc humilié & abatu sous sa puissante main; & ne comptez point sur vous-même. S'apuyer en l'état où vous êtes sur vos propres pratiques, c'est s'apuyer sur un roseau cassé, qui vous percera la main sans vous soutenir.

5. Le Démon fait tous ses éforts contre les ames qui marchent par cette voye; parce qu'il est jaloux de la gloire de Dieu : il ne prétend autre chose par là que de la leur faire quiter. Mais soyez ferme & courageux. Ne regretez point les oignons d'Egypte. La manne, à la vérité, n'a pas un goût si piquant; mais elle est pure & cé-

(*a*) Ps. 120. vs. 1, 2. c. à d. J'ai levé mes yeux vers les montagnes. Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel & la terre.

leste. Elle nous est donnée de la main de Dieu; & nous nourrit chacun selon notre besoin. Quand il est dit (*a*) *qu'elle avoit tous les goûts*, il ne faut pas s'imaginer que ce fut un goût grossier pour flatter l'apetit; mais une certaine convenance à chacun selon les temperamens. Il en est ainsi de cette manne cachée & intérieure : les sens n'y trouvent pas de satisfaction comme dans les pratiques plus grossieres; mais elle a les qualités qui sont propres à chacun de nous, selon les desseins de Dieu sur notre ame, & nôtre fidélité à lui correspondre dans notre dégré d'une maniere plus ou moins passive.

6. Il y a deux sortes de morts : une active, qui consiste à nous renoncer dans tous les momens de la vie d'une maniere active dans les commencemens; de sorte que comme on voit alors plus facilement ses défauts, on a aussi plus de forces pour les corriger. Il semble que Dieu laisse alors notre ame entre nos mains : nous la retenons nous-mêmes avec plaisir comme par un frein : nous voyons toutes ses démarches; & nous voyons en même

(*a*) Sag. 16. vs. 20, 21.



tems la fidélité avec laquelle nous l'arrêtons lorsqu'elle veut s'échapper le moins du monde : & ceci est un renoncement actif à nous-mêmes, qui nous satisfait beaucoup ; parce que notre travail est toujours devant nos yeux, & que nous voyons notre progrès. Cette premiere mort est nécessaire ; & cause un amortissement extérieur.

7. Mais lorsque Dieu veut faire mourir le propre esprit, & nous mettre dans une mort passive, qu'il opère lui-même, il semble renverser tout notre travail. Il repousse au dehors ce que nous tenions renfermé au dedans. Nous étions comme un sépulcre bien blanchi & bien paré : mais notre divin Maître pour nous faire sentir ce que nous sommes, ôte la couverture de ce sépulcre, & nous fait voir toute la corruption qui est au dedans : en nous la montrant, il en vuide le sépulcre, & met cette pourriture sur la superficie ; ensorte que ce qui faisoit le plaisir de la vue, en fait l'horreur. Nous voudrions bien renfermer de nouveau cette pourriture au dedans ; mais le Maître ne le permet pas : au contraire, il le vuide toujours plus ;

& quand il l'a ainsi vuidé, il le blanchit, il l'orne, il l'embellit, il y met même des trésors immenses.

8. Mais il se donne bien de garde de nous les laisser voir : au contraire il les cache, il les scelle de son sceau, ainsi qu'il avoit dit à l'Epouse des Cantiques ; (*a*) *Mets moi comme un cachet sur ton cœur & sur ton bras.* C'est moi-même qui veux être ce cachet : je veux que ton cœur soit fermé à tout autre qu'à moi-même ; que tu le perdes de vue : je veux que toutes tes actions me soient tellement consacrées, qu'il n'y en ait pas une qui ne soit pour moi : mais je veux en même tems que ces actions soient cachetées ; que tu ne les connoisses pas, que tu les ignores même, comme il est dit dans les mêmes Cantiques : (*b*) *Si vous vous ignorez, ô la plus belle des femmes.* Elle n'est la plus belle des femmes, que parce qu'elle est celle de toutes qui s'ignore le plus, qui a le moins de retours & de regards sur elle-même.

O divin Amour, si vous étiez aimé comme vous le méritez, pourroit-on voir quelque autre que vous ? pour-

(*a*) Cant. 8. vs. 6. (*b*) Cant. 1. vs. 7.

roit-on retourner ses regards sur soi-même ? L'amour est bien foible lorsqu'il laisse des yeux pour voir autre chose que son divin objet. Aussi cette Epouse qui s'ignoroit si fort elle-même, dit-elle ensuite, que (*a*) *la multitude des grandes eaux ne sauroit éteindre sa charité.* Quelle est cette multitude de grandes eaux, si non les tentations, la revolte des passions, les épreuves de toute maniere ? La charité est parfaite lorsqu'elle ne peut s'éteindre par ces choses. (*b*) *L'amour est fort comme la mort;* parce qu'il n'y a que l'amour seul qui puisse produire une véritable mort intérieure & non en superficie: *sa jalousie est dure comme l'enfer;* parce qu'il ne veut rien laisser à la créature qu'elle puisse s'aproprier, & dans quoi elle puisse se complaire.

9. Voilà une longue lettre, qui vous en dira beaucoup plus qu'elle n'exprime si vous écoutez Dieu, si vous voulez bien vous quiter vous-même, & ne prendre non plus d'intérêt pour vous que pour une guenille qu'un chien traine dans la boue, ainsi qu'il fut montré à Henri Suso. Après que Dieu l'eut élevé jusqu'à son origine, il le laissa dans une très grande pauvreté & une tentation secrette qui lui dura jusqu'à la mort. Plus vous vous quiterez vous-même, plus vous demeurerez attaché à Dieu seul; plus vous irez sûrement quoique vous ne sentiez aucune certitude. Croyez que vous m'êtes très cher en J. C. comme aussi M. V. F.

(*a*) Cant. 8. vs. 7. (*b*) Idem vs. 6.

LETTRE XI.

Touchant le mariage & la perfection d'un état de vie. De l'oraison, & de prier la nuit &c.

1. NE craignez jamais, mon cher F. de m'importuner. Votre ame m'est infiniment chère, & je voudrois de tout mon cœur, si c'étoit la volonté de Dieu, contribuer à son véritable bien. J'avois toujours esperé que votre abandon surmonteroit votre peine: mais puisque Dieu permet que cela soit autrement, je persévère dans la pensée que vous devez prendre trois mois pour demander à Dieu qu'il vous

faffe acomplir fa fainte volonté : & fi après cela vous trouvez en vous une certaine correfpondance du cœur pour ce mariage, faites-le fans retour & fans fcrupule.

La plûpart des perfonnes qui fe donnent à Dieu font la faute que vous avez faite. Ils fe font une perfection felon leurs vues ; & fur cela ils font choix d'un état qu'ils regardent comme le plus parfait ; au lieu de fe laiffer à chaque moment dans la main de Dieu : à chaque jour fufit fon bien & fon mal. Dieu, qui prend plaifir de renverfer la deftination que nous faifons de nous-mêmes, parce qu'il veut nous conduire par un abandon total, détruit fouvent ces idées d'un état parfait, permettant que nous foyons fortement tentés du contraire : & ainfi, nous fommes réduits à une vie plus commune, plus humiliée & plus petite.

2. Suivez donc préfentement ce que le Seigneur vous mettra au cœur : & puifqu'il a préparé lui-même une perfonne qui vous convient, demeurez abandonné à lui, & faites bonnement ce qu'il vous mettra au cœur. Il femble que Dieu donne à préfent aux

gens mariés qui s'uniffent enfemble, dans la vue de le fervir, la grace de l'intérieur qui femble fe retirer infenfiblement des cloitres. Que conclure de cela, finon que fi Dieu vous apelle à une vie commune, elle fera plus parfaite pour vous que celles que l'on eftime plus parfaites, qui cependant ne peuvent avoir de perfection qu'autant qu'elles font conformes à ce que Dieu veut.

3. Pour ce qui eft de votre oraifon, elle eft bien : continuez de la faire de même. On confeille aux perfonnes qui commencent, de rentrer fouvent en eux-mêmes, & de faire plutôt une oraifon de cœur & d'amour qu'une d'abftraction ou de penfée ; parce que la volonté étant la fouveraine des puiffances, elle a un pouvoir fingulier de les réünir en elle, & ainfi de les raprocher du centre. Cette voye d'amour eft la plus fûre & la plus courte, & elle unit plus que nulle autre l'ame à fon Dieu. Mais lorfqu'il y a long-tems que l'on fait oraifon & que l'on a acquis l'habitude de la faire, il feroit difficile d'en revenir à ces retours, & on n'a qu'à demeurer comme on eft.

Toute oraison dont Dieu est le principe est bonne: Ainsi je ne suis pas surprise que vous ne puissiez ni vous élever, ni vous rabaisser. Je vais vous dire sur cela huit ou dix petits vers.

Immense Dieu, Grande Nature,
Qu'afin de pouvoir rencontrer
Il ne faut sortir ni rentrer
Au sein d'aucune créature;
Qui est de soi, qui chez soi vit,
Qu'un épais brouillard nous ravit,
Etre d'une immuable essence;
Cercle sans principe & sans bout,
Qui n'a point de circonférence,
Son centre se trouvant par tout!

4. Pour ce qui regarde l'envie que vous avez de vous lever la nuit, je crois que quand Dieu vous le met au cœur, il le faut faire promptement & sans raisonner. Je l'ai fait bien des années, & je me trouvois réveillée sans y avoir contribué à l'heure de minuit, qui est celle où l'on croit communément que le Sauveur du monde est né. J'ai toujours trouvé la priére de la nuit délicieuse. Il semble que le silence de toute la nature augmente le silence profond de l'ame, & je crois que c'est ce

que voulut dire le Prophète; (a) & *nox illuminatio mea in deliciis meis.* Allons, bon courage mon cher F. Dieu ne vous a pas mis en si beau chemin pour vous abandonner. S'il vous choisit une épouse, sanctifiez-vous l'un l'autre, & que l'amour conjugal ne serve qu'à augmenter l'amour divin. Croyez moi entierement à vous en Notre Seigneur.

LETTRE XII.

Etat d'angoisse d'une ame commençante. C'est le tems de détruire activement les passions & les défauts. Nécessité de cette destruction. Bevûe des faux spirituels à cet égard. Réglement pour une personne commençante qui a son tems à sa disposition.

1. LEs dispositions d'angoisse que vous avez ressenties & qui semblent n'être point de saison dans le dégré où vous êtes, en sont extrêmement, supposé le don qui vous a été fait incontestablement, & le des-

(a) Ps. 138. vs. 11. *C'est à dire, selon la Vulgate:* la nuit m'éclairera dans mes délices.

sein de Dieu de vous conduire dans la suite par une voye autant obscure qu'elle a paru lumineuse dans le commencement : ce qui ne s'opérera que par le don de foi, que vous avez assurément en germe & en commencement. Elles sont encore de saison à cause de votre naturel lent & porté au repos, qui a besoin d'être réveillé quelquefois par ce qui lui est contraire : & cet état est ce qui m'assure le plus que votre repos est de grace, & non naturel. Vous devez être fort fidèle en cet état pour le porter dans toute son étendue, sans vous remuer pour le faire passer ni diminuer, le souffrant par abandon & comme un moyen de purification fort utile, & même nécessaire à votre dégré.

2. Ce que je dis, de porter cet état tel qu'il est sans se remuer pour en sortir par soi-même, n'est point un état trop avancé pour vous, dont le naturel est lent & paisible, & cependant remuant. Ceci paroîtra oposé ; mais si vous voulez faire attention sur vous-même, je m'assure que vous connoitrez que je dis la vérité. Vous devez aussi être fort fidèle pour ne point

diminuer vos oraisons durant ce tems de peine, quelque dures ou inutiles qu'elles paroissent : mais vous devez vous y soutenir doucement par un simple (mais très-simple) envisagement de votre sujet, & par quelques affections ou aspirations, qui quoique faites fort séchement, ne laisseront point de soutenir votre ame, déja beaucoup soutenue par une main invisible, cachée sous la peine & la sécheresse.

3. C'est à présent le tems de ne vous rien pardonner pour la destruction des passions du dedans & des défauts extérieurs : car si vous perdez ce tems-ci, qui vous est donné pour cela, vous ne le pourrez plus en un autre tems. Un grand moyen pour cela, c'est de posséder son ame en paix, laissant doucement apaiser le mouvement que cause la passion, sans agir dans cette même passion, mais la laissant tranquiliser sans éfort, comme on laisse une eau agitée se rasseoir, sans y rien faire ; si l'on y faisoit quelque chose, on la troubleroit davantage. Il ne faut pas atendre pour cela que la passion soit violente, car votre naturel ne vous en fournira pas de cette sorte : mais il faut

prendre le même procedé pour les plus petits empreilèmens.

Un autre moyen extérieur, qui doit acompagner celui-ci qui est intérieur selon le dégré d'un chacun, c'est de travailler aux défauts par leur contraire, jusqu'à ce que l'on se rende par grace autre que l'on n'est par nature: ce qui n'est pas un petit travail; mais qui se doit faire avec beaucoup de paix; car votre travail doit être, de posséder votre ame, & non de la perdre: de sorte que vous devez bien vous donner de garde de prendre pour vous l'avis des personnes plus avancées.

4. Le papier qu'on vous a donné ne vous sauroit nuire à présent, quoiqu'il ne soit pas de votre dégré, pourvû que vous ne vous en serviez que comme de lecture, & non de méditation, & que vous preniez le même procédé pour travailler à mourir à vous-même que j'ai dit pour détruire les défauts: car c'est la mort de votre dégré, qui n'est autre qu'une extinction des passions, des défauts, & de la vie de nature, qui est la premiere mort nécessaire pour passer aux autres; & sans quoi les états suivans ne seroient

qu'imaginaires, & ne seroient que des images de morts.

5. Je crois que le désordre que l'on voit parmi tant de faux (*a*) Spirituels, (qui s'imaginent l'être & qui en sont très-éloignés), vient de n'avoir pas rempli ces premiers dégrés. Ils disent, qu'il faut mourir; & ils prennent la mort de l'esprit pour la mort du sens & des passions: & sous prétexte de faire mourir l'esprit, qui n'est guères difficile à tuer en ceux dans lesquels il ne vit qu'à peine, ils étoufent ce peu d'esprit & de vie (qui leur étoit donné pour travailler à la destruction d'eux-mêmes), pour faire vivre la chair & les passions en faisant mourir l'esprit. Il est aisé de concevoir qu'il faut faire mourir la chair & la nature par l'esprit: puis Dieu vient lui-même détruire cet esprit pour prendre sa place. Mais si l'esprit n'a premierement détruit la nature, Dieu ne viendra jamais lui-même, & notre vie sera toujours une vie de nature, & non une vie de grace. Ceci est si clair dans St.

(*a*) Ce sont ceux qu'on apelle *des Quiétistes*, avec lesquels on a tâché malignement de confondre les vrais Spirituels & les Mistiques les plus solides & les plus purs.

Paul : prenez garde (*a*) qu'*ayant commencé par l'esprit, vous ne finissiez par la chair :* ce qui arrive lorsque l'on ne détruit pas la chair par la vie de l'esprit. C'est pourquoi le même Saint nous avertit, de (*b*) *ne point éteindre l'esprit ;* parce que cette extinction de l'esprit est la cause du premier désordre dont nous venons de parler. Il faut donc que l'esprit éteigne la chair ; & c'est ce qui fait vivre l'esprit : & quand la vie de l'esprit (qui ne nait que de l'extinction de la chair) est dans sa plénitude ; c'est alors que Dieu vient lui-même combatre & détruire cet esprit & ce qu'il a de corrompu, afin de venir animer l'ame, qui ne vit plus alors de la vie de l'esprit, mais de la vie de Dieu même. Je vous ai mis ceci, quoiqu'il ne soit pas encore pour vous ; afin de vous faire voir la nécessité de travailler selon votre dégré en la maniere que je vous l'ai marqué.

6. Pour la retraite, je vous dirai ma pensée puisque vous le voulez. Levez vous à sept heures : faites ensuite demi-heure d'oraison, dans laquelle

(*a*) Gal. 3. vs. 3. (*b*) 1. Thess. 5. vs. 19.

vous ne comprendrez pas quelques momens de lecture que vous ferez pour vous y disposer. Je prendrois quelque chose des Psaumes, ce qui vous écherra en partage, ou du Nouveau Testament : mais je crois qu'à présent comme vous avez plus besoin d'ardeur que de lumiere, les Psaumes qui sont fort afectifs, vous conviendront mieux. Après que vous aurez fait votre oraison, & que vous serez habillé, vous entendrez la Messe, dans laquelle vous devez continuer votre disposition, sans la changer. Après la Messe, vous pourriez vous ocuper à quelque chose qui vous soulageât la tête sans vous dissiper : après quoi, vous feriez demi-heure de lecture jusqu'au diner. Mais il faut surtout prendre garde à ne point mélanger les lectures, & ne point travailler votre esprit à retenir ce que vous lirez ; mais en laisser seulement pénétrer votre cœur. Il faut faire une seconde demi-heure d'oraison avant le diner, & ainsi couper l'heure en deux. Après le diner, il faut se récréer & se donner bien de garde de s'apliquer. Après la récréation, une petite visite au S. Sacrement, de demi-quart d'heu-

re : après quoi, revenir faire un peu d'ouvrage, comme écrire, ou autre chose qui n'ocupe pas avec trop de contention : puis faire la demi-heure d'oraison : après cela un peu de relâche, où l'on demeure en paix : puis faire un peu de lecture conforme à l'état de l'ame, un peu de repos, de silence & d'abandon, tant durant qu'après la lecture. Je crois qu'il seroit bien utile de faire un peu d'oraison avant se coucher : l'on ne sauroit croire combien cela est avantageux. Ainsi j'opinerois à couper en deux la derniere demi-heure. Il faut prendre un peu de tems pour s'exposer devant Dieu, afin qu'il fasse connoitre les fautes & les inclinations déréglées qui sont en nous sans que nous les connoissions : car il sufit pour rendre une inclination déréglée, qu'elle soit contraire à ce que Dieu veut de nous.

LETTRE XIII.

Comment l'amour propre ne nous permet pas de reconnoitre la vérité de nos défauts : disposition qui aflige

beaucoup ceux qui ont de l'afection pour notre salut.

1. J'Ai toujours bien cru, Monsieur, que lorsque je vous manderois la vérité de ce que Notre Seigneur veut de vous, vous auriez peine à le suporter. Je m'en suis défendue autant que j'ai pû ; & je l'aurois fait encore si vous ne m'aviez pas pressée là dessus en me disant, que votre ame m'étoit indiférente, puisque je ne vous disois rien.

2. Dieu sait si elle m'est indiférente ; & qu'en cas qu'il falût donner jusqu'à la derniere goûte de mon sang pour elle, si je ne la donnerois pas ; & lui seul sait ce que je soufre quand vous n'êtes pas comme il faut. Mais puis qu'il faut m'en taire, je m'en tairai volontiers, pourvû que Notre Seigneur ne m'oblige pas de parler. Plus vous m'assurez du contraire des défauts que je vous marque, plus j'en suis certifiée. Il ne s'agit point ici de tirer au bâton ; mais je vous dis simplement ce que je connois. C'est à vous d'y acquiescer, ou de rebuter ce que je vous dis. Je suis toujours satisfaite lorsque j'ai obéi à Dieu.

3. Si l'on ôsoit vous dire tout, on vous diroit que ce *je ne sai quoi* qui vous fait dire que vous quiterez tout, n'est que pure nature & amour propre, aussi bien que de rejetter la faute sur moi. Je la prends de tout mon cœur; & plût à sa divine Bonté qu'en m'en chargeant, & en me rendant sa victime pour vous, je vous rendisse comme Dieu vous veut! Les misères sur lesquelles vous vous recriez si fort, sont les moins dangereuses. L'amour secret de vous-même, que vous ne voulez pas avouer, & qui me perce le cœur, est une bien plus forte oposition aux graces de Dieu en vous. Plût à Dieu que vous vous vissiez par mes yeux, & que vous connussiez mon cœur.

4. Mais il faut me taire, & soufrir pour vous tant qu'il plaira à Dieu. Je pourrai garder le silence; mais je gémirai dans le secret (comme je fais présentement) de voir qu'une personne que Dieu s'est choisie avec tant de bonté, & qu'il a destinée pour lui, ne veuille pas mourir à des bagatelles, & que par là il perde des trésors inestimables. Je vous dis ceci les larmes

aux yeux; & si je pouvois en verser de sang, je les donnerois. Vous ne connoitrez que dans l'éternité l'amitié que j'ai pour vous. Si vous aviez voulu me croire .... mais, je n'ai rien à dire: il faut que Dieu fasse, & que je demeure en silence. De quelque maniere que vous en usiez dans la suite, je serai toujours inviolablement à vous en Notre Seigneur.

LETTRE XIV.

Combien la raison & l'amour propre sont oposés à Dieu dans nous; & que la purification douloureuse qu'on en doit subir, est un éfet de la justice & de l'amour de Dieu envers nous.

1. IL me semble de connoitre que vous avez un amour propre si fort, quoique caché sous la grace, que si Dieu ne tenoit la conduite qu'il tient sur vous, vous resteriez toujours propriétaire. Vous vous êtes toujours conduit par la lumiere de la raison; en sorte que soit par votre propre conduite, soit par celle des autres, il fa-

3. Si l'on ôſoit vous dire tout, on vous diroit que ce *je ne ſai quoi* qui vous fait dire que vous quiterez tout, n'eſt que pure nature & amour propre, auſſi bien que de rejetter la faute ſur moi. Je la prends de tout mon cœur; & plût à ſa divine Bonté qu'en m'en chargeant, & en me rendant ſa victime pour vous, je vous rendiſſe comme Dieu vous veut! Les misères ſur leſquelles vous vous recriez ſi fort, ſont les moins dangereuſes. L'amour ſecret de vous-même, que vous ne voulez pas avouer, & qui me perce le cœur, eſt une bien plus forte opoſition aux graces de Dieu en vous. Plût à Dieu que vous vous viſſiez par mes yeux, & que vous connuſſiez mon cœur.

4. Mais il faut me taire, & ſoufrir pour vous tant qu'il plaira à Dieu. Je pourrai garder le ſilence; mais je gémirai dans le ſecret (comme je fais préſentement) de voir qu'une perſonne que Dieu s'eſt choiſie avec tant de bonté, & qu'il a deſtinée pour lui, ne veuille pas mourir à des bagatelles, & que par là il perde des tréſors ineſtimables. Je vous dis ceci les larmes aux yeux; & ſi je pouvois en verſer de ſang, je les donnerois. Vous ne connoitrez que dans l'éternité l'amitié que j'ai pour vous. Si vous aviez voulu me croire.... mais, je n'ai rien à dire: il faut que Dieu faſſe, & que je demeure en ſilence. De quelque maniere que vous en uſiez dans la ſuite, je ſerai toujours inviolablement à vous en Notre Seigneur.

LETTRE XIV.

Combien la raiſon & l'amour propre ſont opoſés à Dieu dans nous; & que la purification douloureuſe qu'on en doit ſubir, eſt un éfet de la juſtice & de l'amour de Dieu envers nous.

1. IL me ſemble de connoitre que vous avez un amour propre ſi fort, quoique caché ſous la grace, que ſi Dieu ne tenoit la conduite qu'il tient ſur vous, vous reſteriez toujours proprietaire. Vous vous êtes toujours conduit par la lumiere de la raiſon; en ſorte que ſoit par votre propre conduite, ſoit par celle des autres, il fa-

loit toujours que vous trouvassiez dans votre esprit de quoi rendre raison d'une voye & d'un état : & Dieu, qui veut vous purifier jusque dans la racine, vous fait prendre une conduite ; non au dessus de la raison, car ce seroit une gloire ; mais au dessous d'elle : & ce qui fait que vos peines durent tant, & vont si avant, c'est que vous voulez toujours suivre la lumiere de votre raison. Vous édifiez lorsque Dieu détruit ; & ainsi, vous alongez votre suplice. Ce n'est pas qu'il faille rien faire de volontaire qui déplaise à Dieu ; mais Dieu permet vos chutes pour vous détruire, & elles ne finiront que lorsque votre raisonnement finira.

2. Cet état honore la souveraineté de Dieu, & l'homme connoit mieux sa dépendance de Dieu dans ses défaillances que dans sa force. Le Soleil darde ses rayons sur la boue, dans les cloaques, durant que les plus hautes montagnes sont privées de sa chaleur. L'état de boue n'est point oposé à Dieu. Mais que ne voyez-vous comme votre amour propre étoit caché sous une humilité proprietaire ! Dieu le poursuit à outtance : &, comme un homme désesperé

qui ne sait où fuir, il trouve mille cachettes pour se défendre. Il voudroit même trouver sa justification dans les choses les plus condamnables : & n'en trouvant point, il se déchire, & fait comme le scorpion.

3. Il me paroit que la conduite de Dieu sur vous est une conduite de justice & d'amour. Vous vous abandonnez ; mais vous vous reprenez par vos raisons, & dans votre abandon même votre amour propre y trouve sa vie & s'y satisfait. C'est pour cela qu'il faut que Dieu vous ôte encore l'abandon. Croyez que vôtre esprit propre est la source de vos peines & de votre purgatoire. Lorsqu'il sera purifié, vous ne brûlerez plus. Que Dieu vous donne l'intelligence de ceci ! Il sait combien votre ame m'est chère, & ce que je donnerois pour la conquerir à Jésus-Christ, sans prétendre rien pour moi que la mort & la perte. O qui dit perdre, ne dit pas gagner.

LETTRE XV.

Bonheur de connoitre ses défauts, d'en être repris, & de les combatre avec humilité.

1. J'Ai bien de la joye, Mademoiselle, que Dieu vous fasse connoitre vos défauts les plus cachés. C'est une marque qu'il veut vous en corriger. Vous ne sauriez être trop soumise à B. ni croire trop aveuglement les imperfections qu'elle dit être en vous quoique vous ne les voyiez pas toujours. Cette petitesse à croire les défauts dont on nous reprend contre nos propres lumieres, atire celles de Dieu dans notre ame, & nous est fort utile. Quel mal vous peut faire de croire tous les défauts que l'on vous dit? s'ils sont vrais, quel plus sûr moyen pour en être corrigée? s'ils ne le sont point, nous ne laissons pas d'en être humiliées, & c'est un grand bien.

2. Je pourrois même vous assurer, que quand même on vous diroit ces défauts par humeur, il ne laissera pas de vous être très-utile en les recevant

en la maniere que je vous ai dit. Nous avons une infinité de défauts que nous ne connoissons point & que la lumiere des autres ne sauroit même ateindre. Oui, nous devons être persuadés que nous en avons une infinité, cachée au fond de nous-mêmes, que Dieu ne nous montre qu'à mesure que nous sommes fideles à faire usage de ceux que l'on nous dit. Vous êtes naturellement haute: tout ce qui vous rabaisse vous fait peine: mais il faut aller par l'humilité & la petitesse, ne faisans aucun cas de tout le reste. La vertu qui ne nous fait pas ressembler au pauvre & humble Jésus, n'est qu'une aparence de vertu. Prenez donc courage, & allez sans vous rien pardonner.

LETTRE XVI.

Combatre le naturel, sans se flater ni se décourager. Comment vaincre l'inclination à se plaindre des autres, & à leur faire froid, &c.

1. VOus outrez un peu la matiere quand vous vous traitez de

détestable. Il n'est pas question de cela. Je doute que vous soyez assez fidèle à Dieu & que vous suiviez assez exactement les lumieres qu'il vous donne pour ne vous point flater & ne vous rien pardonner. Nous nous aimons si fort nous-mêmes, que nous avons beaucoup d'indulgence pour nous sans nous en apercevoir. Nous suivons presque toujours notre naturel dans ce que nous faisons ou ne faisons pas: cependant nous n'avancerons jamais qu'autant que nous irons contre ce naturel. Vous me direz; mais je ne le connois pas! On cesse de le connoitre à force de lui obéir, & on le connoit d'autant plus, que plus on lui résiste. Je ne crois pas qu'il y ait personne qui puisse vous mépriser: mais si cela étoit, vous feriez trop heureuse de participer au mépris que l'on a eu pour Notre Seigneur. Nous croyons le respecter & l'aimer, & nous ne faisons ni l'un ni l'autre lorsque nous ne suivons pas ses maximes & ses exemples.

2. Le plus que vous pourrez vous taire sur les choses qui vous font de la peine, c'est le mieux. Imitons le silence de Jésus-Christ, qui laissa tout faire

sans rien dire. Vous me direz, que lorsque vous ne parlez point pour vous soulager dans votre peine, vous demeurez indisposée contre les personnes qui la causent. Il faut chercher un autre soulagement que celui de la plainte. Vous serez bien plus soulagée en vous unissant à Notre Seigneur Jésus-Christ, & en lui ofrant ce que vous soufrez en union de ce qu'il a soufert pour vous. Vous aprendrez auprès de lui à aimer vos ennemis. Quand on ne prend pas cette voye, les peines grossissent dans notre imagination; au lieu qu'en soufrant avec Jésus-Christ & pour lui, les monstres mêmes ne paroissent que des moucherons. Il vous sera dificile d'abord de vous taire, à cause de votre vivacité; mais dans la suite cela vous deviendra tout naturel.

3. Mais prenez garde à un certain extérieur que j'ai souvent remarqué en vous: C'est que vous êtes d'un sombre & d'un froid glaçant avec les personnes contre lesquelles vous êtes peinée. Efforcez-vous d'être gaye: cela vous donnera un commerce plus aisé avec les uns & les autres. Vous n'êtes sombre de la sorte que parce que vous

écoutez vos pensées & que vous réfléchissez sur le prétendu tort qu'on vous a fait. Si vous devez être comme cela pour tous, à bien plus forte raison le devez-vous être pour M.... qui dans le fond est très-bonne, & qui a un vrai désir d'être à Dieu sans réserve. Il se peut bien faire qu'elle ait des inatentions qui vous blessent : mais il se peut bien faire aussi que cet air sombre que vous lui marquez, lui en donne un pour vous : car le cœur sent le cœur. Ce n'est pas assez de rendre certains devoirs extérieurs ; il faut faire les choses avec une certaine cordialité qui ouvre le cœur des autres & les fait changer en notre faveur. Je vous conjure de faire beaucoup d'atention à ce que je vous dis là, parce que dans la disposition où est à présent M..... pourvû que vous fassiez ce que vous faites, pour l'amour de Dieu, & avec cette cordialité qui vous est si naturelle pour les personnes que vous aimez, vous la gagnerez immancablement, & vous aurez avec elle un commerce agréable, au lieu de ce commerce tout hérissé d'épines que votre grand froid cause.

4. Vous voyez par la peine que vous cause la hauteur & l'humeur des autres celle que vous pouvez faire dans cette disposition. Je suis sûre que quand votre hiver se changera en printems toutes choses se renouvelleront. Dieu vous entoure d'épines & de croix afin que vous ne vous attachiez à rien qu'à lui seul. Vous me trouverez bien laide, d'avoir si peu d'égards & de complaisance pour vous, vous ayant tant d'obligations : mais il me paroit que je ne puis vous donner une plus forte marque de reconnoissance qu'en prenant tout l'intérêt imaginable à vôtre avancement intérieur. C'est L'UNIQUE NECESSAIRE.

5. Ne vous arrêtez point à ce que vous sentez ou ne sentez pas, pourvû que vous soyez fidèle à vous vaincre & à vôtre oraison. Ne vous découragez point pour ne pas réussir d'abord en ce que vous voudriez. Si vous avez fait quelque faute là dessus, ne vous en occupez pas ; mais prenez un nouveau courage en Dieu pour réparer le défaut que vous auriez commis lorsque vous en trouverez l'occasion.

LETTRE XVII.

Ne point se décourager de ses fautes. On les commet par l'amour propre, & à cause qu'on n'estime pas assez le don de Dieu. Elles servent à faire voir le besoin que l'on a d'être secouru.

1. VOilà une lettre que je vous envoye, & que j'avois écrite : Notre Seigneur m'avoit fait connoitre votre infidélité, qui ne vient que de votre amour propre & de l'envie d'être quelque chose. Il ne faut pourtant pas vous décourager, je vous en prie. Notre Seigneur permet cela pour vous faire voir la nécessité que vous avez d'être aidé, sans quoi vous péririez infailliblement. S'il me reste quelque crédit sur vous, je vous défends absolument ces sortes de choses. Il me vient une pensée, que Dieu n'a fait cela que parce que vous n'aviez pas assez estimé le don qu'il vous a fait : vous ne l'avez pas même connu : vous avez pris les choses naturellement au lieu de vous en servir pour mourir à vous-même. Je ne veux pas cependant que vous

preniez aucune résolution sans me la communiquer ; & je serai bien aise que vous me mandiez ce que vous avez fait. Vous ne pouvez vous cacher à mes yeux, qui voyent tout en Dieu. Bon courage ! priez Dieu qu'il vous redonne à mon cœur ; & tout ira bien.

LETTRE XVIII.

Dieu découvre les défauts & dispositions intérieures des ames aux personnes par qui il veut les attirer à soi.

1. JE craindrois d'être infidèle si je ne vous disois que lorsque je lus votre derniere lettre je connoissois vos dispositions ; & Notre Seigneur me faisoit remarquer certains petits défauts, que je pourrois mieux vous dire que vous écrire. Il me paroissoit bien des infidélités ; & votre fonds m'étoit montré clairement. Ne nous trompons point nous-mêmes. Vous aspirez, vous esperez. O qu'il s'en faut bien que l'état que vous avez passé vous ait dépris de vous-même ! Je vous y vois attaché d'une maniere qui ne se peut comprendre.

2. Au nom de Dieu, entrons dans la mort. On peut se tromper; mais on ne trompe pas Dieu. Votre ame m'est montrée plus clairement que la mienne, tout ce que vous avez fait depuis mon absence, la maniere dont vous avez agi, même pour moi. Je voyois votre amour propre; le désir que Dieu avoit de votre ame & que vous fussiez à lui sans reserve; l'éfroyable oposition que vous y aviez à cause de l'atache que vous avez à vous-même, à être quelque chose, & à vos intérêts, que vous vous cachiez à vous-même. Je voyois comme vous vous cachiez aussi à moi; qu'il faloit entrer dans la connoissance de vous-même, & dans l'aveu de ce que vous êtes, pour être disposé à recevoir les écoulemens de Dieu. O si vous compreniez la plénitude de vous-même! que ne puis-je vous la faire concevoir, & que ne soufrirois-je point pour vous faire être ce que Dieu veut que vous soyez! Mais hélas, que je crains bien que vous ne m'en croyiez pas! N'importe: il faut que je risque tout pour vous rendre tel que je vous désire.

LETTRE XIX.

Divers défauts que Dieu découvre dans plusieurs qui font profession de vouloir être à lui; & la nécessité de s'en amander pour lui apartenir véritablement.

1. MEs chers enfans, je vous souhaite une bonne année. Elle sera toujours bonne si nous nous renouvellons dans la charité. Nous passons de longues années sans devenir meilleurs, parce que nous restons toujours atachés à nous-mêmes, que nous ne voulons point nous quiter, que nous nous aproprions toutes choses, & que par conséquent nous n'aimons pas Dieu, ou que nous l'aimons très-peu.

2. Ne mesurons point l'amour que nous avons pour Dieu sur ce que nous sentons ou ne sentons pas; mais sur l'éloignement de nous-mêmes. Combien sommes-nous éloignés de cet amour, nous, qui voulons être flattés, que la vérité blesse, qui cherchons ce qui nous acommode, qui voulons être apuyés de plume & de duvet, qui disons à la croix; Retirez-vous de nous,

vous avez trop de dureté? nous qui déſirons être comptés pour beaucoup, qui nous ingerons de nous-mêmes, qui nous aproprions, qui avons de la vaine joye lorſqu'on nous eſtime, & une vaine triſteſſe lorſque nous nous imaginons être déchus de cette eſtime: nous, qui ne nous renonçons en rien, qui nous diſons enfans du divin petit Maître ſans le ſuivre & ſans marcher par où il a marché; qui conſervons non ſeulement nôtre propre eſprit, mais même nos caprices; qui voulons ce que nous voulons, & le voulons opiniâtrement: nous, qui croyons toujours avoir raiſon, qui nous ſoutenons juſqu'à l'extrêmité, & qui ne nous pouvant plus ſoutenir, feignons de nous ſoumettre, & faiſons valoir une ſoumiſſion feinte comme une grande vertu; de ſorte que nous nous donnons ce double mérite devant les hommes, d'avoir raiſon, & de ſoumettre cette raiſon, quoique l'un & l'autre ſoit une impoſture: qui affectons d'être ſimples, & voulons le paroître quoique nous ne ſoyons rien moins que cela: nous, qui prenons toute forme pour nous faire eſtimer, qui ſommes idolâtres de

nous-mêmes & de tout ce que nous faiſons, qui nous élevons au-deſſus des autres: nous, qui voyons une paille dans l'œil de notre frere & ne voyons pas une ſolive dans le notre; nous qui avons des attaches & aux autres & à nous-mêmes, & qui retirons notre cœur de Dieu pour le donner aux créatures; nous, qui ſommes des ames adulteres & partagées; nous, qui diſons à Dieu par nos œuvres, „ retirez-vous de nous, vous êtes un „ Dieu jaloux; nous voulons vivre „ comme il nous plait, & vous ne le „ ſaurez ſouffrir;" & nous nous flatons d'être des enfans du divin petit Maître!

3. Nous n'avons aucuns de ſes traits; nous n'aurons donc point ſon héritage. Il ne connoit point ces enfans illégitimes qui viennent de l'alliance de la chair avec l'eſprit. Où eſt cette charité mutuelle qu'il nous a ſi fort recommandée? Si vous étiez unis à lui, vous le feriez avec vos freres. Mais j'ai beau tourner; je ne connois le divin petit-Maître en aucun de nous.

4. Ne nous flatons plus; mais renouvellons nous dans la charité. Quit-

tons le vieux levain de l'amour propre, & soyons une nouvelle pâte: quittons le vieil homme pour nous revêtir du nouveau. Où est notre foi & notre charité ? je n'en fais rien ? je n'en fais rien. Nous sommes nuds, & nous croyons être bien-vêtus ; & je dis à d'autres, vous êtes vêtus, & vous vous croyez nuds. Malheur à la terre ; car elle s'est corrompue ! Malheur au Ciel ; car il a couvert son iniquité ! Malheur au soleil, qui l'a éclairée ! (*a*) *Malheur à moi, parce que je me suis tué !* Malheur encore plus à ceux qui ont donné le nom de vérité au mensonge, & le nom de mensonge à la vérité : qui ne regardent comme vérité que ce qui leur plait, & qui regardent comme tromperie ce qui blesse l'amour propre !

5. Je pleure la fille de mon peuple ; je pleure mon peuple même ; qu'est devenu ce peuple docile ? Il a quitté sa voie. Sion pleure tes voies ; car ceux que tu croyois tes enfans n'y marchent plus : ils ont pris le change. (*b*) *Le peuple qui n'étoit pas mon peuple est devenu mon peuple*, dit Sion ;

(*a*) Isa. 6. vs. 5. (*b*) Rom. 9. vs. 25. 26.

& le peuple qui étoit mon peuple s'est retiré de moi. Elargi tes sentiers, ô Sion, pour laisser passer ceux qui sortent de ton sein ; mais ouvre tes portes pour recevoir ceux qui viennent en foule chez toi. Tes chemins sont battus de ceux qui viennent & qui s'en retournent : tu pleures les uns, & chantes avec allégresse pour les autres. Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu.

6. Il y en a qui font bien, qui suivent les vouloirs du divin petit-Maître : mais j'ai quelque chose à leur reprocher : ils se croyent pauvres, quoi qu'ils soient riches ; ils ont mal aux yeux, il leur faut un colire : ils sont pourtant ma consolation. Je leur envoye la bénédiction du divin petit-Maître : je les porte dans mon cœur.

LETTRE XX.

Du trop de retour sur soi & sur les tentations. Dieu guérit par le moien de la boue, purifie par l'abandon & l'amour pur, & éclaire l'ame sur son néant. La vraie Pâque.

1. JE vois bien que véritablement vous voulez être à Dieu, & que vous ne cherchez qu'à faire sa volonté ; mais votre abandon est-il bien entier ? Vous faites trop de retours sur vous-même pour que cela soit. Dieu ne permet pas les tentations pour être une assurance & un soutien ; mais pour nous délivrer de nos plus dangereux ennemis, qui sont l'orgueil, l'amour de la propre excellence, l'apui en ses œuvres, & certaines satisfactions secrettes de n'avoir rien à se reprocher, sur quoi l'on compte & l'on fonde son espérance. Vous dites, que c'est un mauvais moyen de devenir spirituel. J'en conviens avec vous : aussi n'est-ce pas cela qui rend spirituel, si ce n'est qu'en nous déprenant de nous-mêmes par l'horreur que nous en devons avoir, cela nous dispose à la pauvreté d'esprit, & au renoncement : & comme c'est la plus grande croix que l'on puisse avoir lorsqu'on aime véritablement Dieu, on la porte avec une douleur extrême, mais patiente.

2. Vous voudriez avec cela être assuré de la grace de Dieu. Quand

vous n'auriez aucune de ces tentations pourriez-vous en être assuré à moins que Dieu ne vous dit comme à S. Paul lorsqu'il le prioit d'être délivré de ce corps de péché & de cet Ange de Satan qui le soufflettoit ; (*a*) *Ma grace te suffit : La vertu se perfectionne dans l'infirmité !* Ce qui a alongé vos peines est le défaut d'abandon, des réflexions sur vous-même, certaines variations qui reviennent souvent, tantôt abandonnant à Dieu votre éternité, tantôt désirant certaines assurances. Mais si vous voulez vous servir d'un reméde que j'ai donné à d'autres, qui s'en sont bien trouvés, c'est d'avoir recours à la Sainte Vierge Mére de Dieu dans le moment de votre tentation, vous unissant à sa pureté, encore plus à celle de son amour qu'à celle du corps. Vous vous en trouverez bien. Du reste continuez à prier, & je prie pour vous. Si vous tâchez de vous faire un peu d'effort, & de vous recommander à cette sainte Mére, il pourra vous arriver ce que dit Taulere parlant sur la même matiere. Il dit, qu'un chien accoutumé à aller à la boucherie parce

(*a*) 2 Cor. 12. vs. 9.

qu'il a une longue habitude d'y trouver des os, lorſqu'il y a été plusieurs fois & qu'il trouve la boucherie fermée, il n'y retourne plus, parce qu'il ne trouve plus rien pour lui. Que ſi Dieu permet que vos peines continuent encore après avoir fait ce que je vous mande, c'eſt une marque qu'il y a en vous un orgueil ſecret que vous ne connoiſſez pas, & que Dieu veut détruire.

3. Il n'y a guere de punition plus forte pour un homme qui avoit compté ſur la perfection & ſur ſes voies, que d'être abandonné à ſa propre corruption. Mais celui qui s'eſt ſervi (*a*) de la boue pour guérir l'aveugle né, & qui ne l'a purifié qu'avec les eaux de Siloé, qui ſont des eaux calmes & tranquiles, pourra vous purifier de la même maniere, mettant votre ame & votre corps dans la tranquilité pour être guéri d'un pareil mal, qui eſt l'aveuglement que nous avons tiré d'Adam. Dieu ſe ſert de la boue : mais lorſqu'il veut nous purifier de cette même boue, il ſe ſert d'un abandon entier, d'un amour aſſez pur pour ôter tous les

(*a*) Jean 9. vſ. 6. &c.

retours d'amour propre. Alors on ne manque pas d'être éclairé. Mais de quoi eſt-on éclairé ? de la bonté de la conduite de Dieu ſur nous, qui s'eſt ſervi de notre propre corruption pour nous déprendre abſolument de nous-mêmes, & nous faire entrer dans les intérêts de ſa divine juſtice ſans aucune vue ſur les notres propres, qui demeurent comme éteints & oubliés, enſorte qu'il ne reſte aucun panchant quel qu'il ſoit en nous pour nous, mais uniquement pour la ſeule gloire & les ſeuls intérêts de Dieu ſeul. *Perdez tout, & vous trouverez tout*, (*a*) dit le petit livre de *l'Imitation*. Perdons nous nous-mêmes : ſoyons abimés dans notre néant, & nous trouverons ce Tout immuable, qui par la totalité de tout ce qu'il eſt en lui-même abſorbera ſi fort notre propre vie, que non-ſeulement nous ne pourrons plus nous voir, mais nous ignorerons même ſi nous vivons encore. La ſeule vie de Dieu nous ſuffira, & nous pourrons dire avec S. Paul, (*b*) Je vis ; non plus moi, mais Jéſus-Chriſt

(*a*) Liv. III. Chap. 32. §. 1.
(*b*) Gal. 2. vſ. 20.

vit en moi : parce que la mort de Jésus-Christ ayant absorbé notre ptopre vie, sa vie de même absorbera notre mort.

4. Je vous souhaite la bonne Pâque. Plût à Dieu qu'elle fût pour vous un véritable passage pour passer en Dieu par la sortie de vous-même : car Jésus-Christ nous dit, (*a*) que c'est en perdant notre ame que nous la conserverons. Il dit encore, (*b*) que celui qui pour l'amour de lui ne renonce à tout ce qu'il posséde, est indigne de lui. Or de toutes les possessions celle de nous-mêmes est la plus dangereuse : parce que divers accidens peuvent nous ôter les autres possessions ; mais il n'y a que Dieu qui nous puisse ôter celle-là. Il le fait lorsque nous acceptons de bon cœur les moyens dont il veut se servir pour cela, & que nous nous abandonnons à sa conduite.

(*a*) Marc 8. vs. 35. (*b*) Luc. 14. vs. 33.

LETTRE XXI.

Reméde aux tentations de vanité. Etre fidéle aux instincts ou avertissemens intérieurs. Combattre le naturel tantôt lent, tantôt vif.

1. NE vous inquiétez point de tout ce qui se passe en vous sans vous, & ne vous en occupez pas. L'occupation vous feroit plus de mal que la chose même. Laissez ainsi tomber toutes les pensées de vanité : pourvû que vous ne disiez rien exprès pour les entretenir, ni pour satisfaire un certain orgueil secret, cela ne doit servir qu'à vous humilier : car rien n'est si honteux que d'agir par cet esprit ; ce qui ne sert qu'à attirer le mépris de ceux qui s'en appercoivent, & qui doit nous donner plus de confusion à nous-mêmes que des choses qui paroissent plus honteuses. Le reméde à cela est de vous occuper de Dieu le plus que vous pourrez, lorsque vous êtes dans des conversations dissipantes, & de ne rien dire volontairement & en vous en appercevant

qui flatte votre nature & votre amour propre.

2. Si vous êtes fidéle à vous occuper de Dieu de temps en temps, il vous fera sentir ce que vous devez faire & ce que vous devez dire. Quelquefois la trop grande vivacité fait passer par dessus un certain Avertissement intérieur ; ce qu'il est d'une grande conséquence de ne pas faire, parce qu'on s'habitue insensiblement à outrepasser cet instinct léger, qui ne nous manque point lorsque nous sommes fidéles, & qui se perd par notre infidélité. C'est pourquoi S. Paul (*a*) nous exhorte à *ne point éteindre l'esprit*, parce que l'inspiration s'éteint facilement. Plus nous sommes fidéles à Dieu, plus il prend soin de nous : c'est une expérience qui vous fera un jour très-douce : elle est pénible dans le commencement ; mais si vous vous habituez à l'écouter, vous ne serez point en doute de ce que vous aurez à faire ou à ne pas faire, à dire ou à taire.

3. Il faut commencer tout de bon à aller contre votre naturel, & à tâ-

(*a*) 1 Thess. 5. ỽ. 19.

cher de surmonter également & votre vivacité, & votre lenteur. Quand vous êtes en vivacité, vous vous échappez facilement : quand vous êtes dans la paresse, vous ne sauriez en sortir. Il faut agir avec courage lorsque vous sentez votre amusement & votre lenteur ; & quand votre vivacité vous entraîne, il faut vous arrêter tout court, comme on tient la bride haute & serrée au cheval qui veut s'échapper. J'espére beaucoup de votre ame si vous êtes fidéle à cette pratique & à l'oraison. Soyez sûr que la plus grande marque d'amitié que je vous puisse donner, est de vous gronder, puisque vous appellez cela gronderie.

LETTRE XXII.

Ne se faire des inquiétudes sur la bonté de Dieu, ni sur l'oraison. Manieres de venir surement à bout de nos ennemis.

1. JE vous conjure d'être plus courageux, & d'avoir des sentimens du Seigneur dignes de sa bonté sans vous amuser à chicaner avec vous-mê-

me. Il faut être fidéle & exact à tout dire dans le moment : mais lorſqu'on ne l'a pas fait, & qu'on n'eſt pas à portée de le faire, il faut le laiſſer tomber ſans s'en occuper, & prendre garde que cette ingénuité ſi excellente & que Dieu aime ſi fort ne tourne pas à vous entortiller en vous-même.

Il ne trouvera pas mauvais que vous vous deſoccupiez de tout pour ne vous occuper que de lui. Il faut être fort fidéle à votre oraiſon : mais lorſque par un coup inopiné de la providence vous êtes empêché de la faire, ne vous en inquiétez point, & tâchez d'y ſuppléer par des retours fréquens au-dedans de vous ; ce que vous pouvez faire au milieu de la converſation ſans qu'il en paroiſſe rien.

2. Je conviens que vous n'êtes pas encore en état de combattre. Nous ſommes tous ſi foibles, que ſitôt que nous voulons attaquer l'ennemi de front, nous ſommes vaincus. Il faut nous enfermer dans une bonne citadelle où le commandant ne ſauroit être attaqué ni vaincu. Cette citadelle eſt votre cœur, dont Notre Seigneur eſt le défenſeur. Si vous êtes fidéle à y reſter auprès de lui, ni les hommes ni les démons ne pourront vous nuire.

Le ſeul combat que vous avez à faire eſt contre ceux qui voudroient vous en empêcher l'entrée. Qui ſont ceux-là ? Votre imagination, l'occupation de vous-même, les fréquens retours ſur vous, mille chicanes que vous vous faites. Le Maître tient la forteresſe ouverte afin de vous y donner entrée. Entrez y courageuſement, fermez la porte ſur vous, & mépriſez tous vos ennemis : car lorſque vous êtes une fois rentré dans votre cœur, & que vous vous y tenez aſſidu auprès de Dieu, rien ne pourra vous y nuire ; vous pourriez défier tout l'enfer, non apuyé ſur vos forces, mais ſur celui qui en doit être le maitre abſolu.

3. Il y a une choſe à faire, qui eſt, de le prier de commander abſolument en vous, & de lui céder tous les droits que vous aviez ſur vous-même. Dites ſouvent ; *Adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua :* parce que quand Dieu commande abſolument en nous, il nous fait faire ſes volontés.

LETTRE XXIII.

Eviter les propres réflexions, qui sont bien dangereuses. La volonté de Dieu n'est ni dans la négligence de nos devoirs, ni dans les ferveurs humaines. Se consacrer à Dieu & s'oublier soi-même.

1. JE m'étois bien imaginé, Monsieur, que vous seriez dans la peine, & je vous assure que je vous porte compassion : mais je vous conjure au nom de Dieu de ne vous point étonner ni décourager de tout cela. L'habitude que vous avez à réflêchir est trop forte pour tomber si vite. Je vous prie cependant au nom du S. Enfant Jésus de calmer vos réflexions, ou plutôt de les laisser, afin de posséder votre ame en paix par la patience. Si vous vouliez bien ne point écouter vos réflexions, qui sont la source de tous vos maux, vous rentreriez aisément dans votre état simple, qui doit être le seul soutien de votre ame.

2. Il faut agir bonnement, & abandonner à Dieu ces retours que vous

faites sur les choses, qui les rendent mauvaises lorsqu'elles sont les plus innocentes. Oubliez-les. Lorsque vous ne vous laissez pas accabler de vos réflexions, tout va bien : lorsque vous leur laissez gagner le dessus, vous êtes dessous pour toutes choses, & le mal semble vous dominer : votre esprit n'étant plus docile à son Dieu, ni votre cœur dans sa douce tendance, tout se revolte chez vous.

3. Pourquoi quitter l'oraison ? Comment voulez-vous guérir si vous évitez le reméde de vos maux, & comment vivre si l'on ne veut point recevoir la plénitude de la vie ? Dieu ne demande autre chose de vous si non, que vous fassiez pour le dehors de moment en moment tout ce qui est de votre état, & pour le dedans que vous adhériez à son Esprit. Je vous le dis encore ; tout ce qui nous arrive de moment en moment, à la reserve de nos propres fautes & péchés, est volonté de Dieu, & nous n'en pouvons douter : mais lorsque nous voulons par nous-mêmes faire quelque chose, & cependant nous couvrir du prétexte de cette volonté, ce n'est plus

cela ; car c'eſt nous-mêmes qui agiſſons volontairement, & qui attribuons à la volonté de Dieu nos œuvres défectueuſes : mais demeurant dans l'ordre de Dieu ſuivant notre état, nous ſommes dans la volonté de Dieu. Par exemple : lorſque vous quittez vos obligations, & que vous ceſſez de remplir vos devoirs ; tout cela eſt humeur, volonté propre, défaut, & par là vous ſortez de ce bel ordre de la volonté de Dieu. Il ne faut pas demeurer pareſſeux & nonchalant dans vos devoirs ; & ceci roule ſur le même principe de la volonté de Dieu. Votre nonchalance ne vient que parce que vous ſortez de l'ordre réglé de votre état.

4. Mais auſſi il ne faut pas vouloir ſe procurer des ferveurs qui étant d'un principe humain & naturel, ſeroient humaines & naturelles. Il faut faire en paix & tranquilement ce qui eſt de votre devoir, évitant les boutades de la nature : & cela, quoique ſimple & ſans ferveur ſenſible, n'eſt point une nonchalance, mais une ſimple & tranquile action.

5. Communiez demain au nom de

Dieu, & communiez avec courage ; & la paix vous ſera aſſurément donnée. Courage, je vous en prie. Croyez moi toute à vous en Notre Seigneur. Les jugements téméraires ne viennent que du déréglement de vos réflexions. Retranchez vos réflexions, & vous retrancherez tous vos défauts.

6. Conſacrez-vous de nouveau à Notre Seigneur pour marcher dans la voie dans laquelle il vous a fait la grace de vous introduire. Imitez Ste. Madelaine, qui entra d'abord dans un ſi grand oubli d'elle-même, qu'elle ne penſa pas même à ſes péchés : elle reſta abimée dans l'amour, dans la paix, la confiance & le délaiſſement de toute elle-même entre les mains de Dieu. Ce ſont les diſpoſitions que je vous ſouhaite.

LETTRE XXIV.

Ne point donner lieu aux premieres ferveurs qui portent à parler, à écrire, à faire des auſtérités. Les louanges n'appartiennent de droit qu'à Dieu ſeul.

1. JE crois qu'il est à propos pour deux raisons que vous empêchiez M*** de parler & d'écrire : l'une, parce que cela fait du tort à son ame, les choses qui lui sont données, ne lui étant données à présent que pour s'en nourrir, & elle doit les conserver dans son cœur : elle n'est pas en source, il s'en faut bien ; c'est pourquoi en voulant répandre & communiquer, elle donne son nécessaire : ce qui la desséchera peu-à-peu. Dans ces temps-là on suit un certain goût que l'on ressent en s'évaporant : c'est comme une liqueur précieuse qui réjouit par son odeur en la répandant, mais qui se perd en même temps.

2. L'autre raison est, que depuis ce temps je m'apperçois de beaucoup d'altération dans son esprit ; & comme il en a déjà souffert extrêmement, cela seroit dangereux. Recommandez lui de manger, de boire & de dormir plus qu'elle ne fait, & ne lui témoignez pas que je vous aie écrit ceci. Elle vouloit encore recopier sa lettre si je ne l'en avois empêchée. Je sais ce que c'est que ces premieres ferveurs.

3. Je ne vous dis rien de moi sur ce qu'elle vous en dit : car en moi, je ne vois que le néant ; en Dieu, tout est Dieu : en moi, je suis au-dessous de toutes choses ; en Dieu, je suis au-dessus de toutes. Il m'est impossible d'entrer dans la louange ni dans le mépris. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il n'y a rien en la créature que de méprisable ; car elle n'est par elle-même que NÉANT & PÉCHÉ : c'est en Dieu que sont TOUT don, grace, vertu & sainteté.

LETTRE XXV.

S'abstenir des lectures & occupations vaines, & se soumettre, si l'on veut, que Dieu opère en nous.

1. VOus lisez toujours les livres curieux ; & lorsque vous me mandâtes dernierement que vous ne lisiez presque que l'Ecriture sainte, il me fut donné à entendre, que c'étoit ce que je vous dis. Il est impossible que vous puissiez vivre en deux voies si opposées. Mes lettres ne vous seront plus utiles dès que vous changez de voie & de conduite. Dieu fait ce que je vou-

drois faire pour votre ame, & si je ne donnerois pas jusqu'à la derniere goute de mon sang pour vous. Dieu m'en est témoin: mais je n'ai nul pouvoir sur les ames qu'autant qu'elles sont petites, soumises, dociles, & qu'elles font à l'aveugle ce que je leur dis. Quand elles ne le font pas, je ne les estime pas moins. Mais je sens bien que je ne puis rien pour elles.

2. Dieu sait combien je vous aime, & à quel point vous m'ètes cher. (*a*) *Qu'ai-je dû faire pour ma vigne que je n'aie fait ?* Vous ai-je célé quelque chose? & l'abandon à Dieu, sans lequel vous n'aurez jamais de repos, ne vous a-t-il pas soutenu? Mais en vous écartant, ne vous désesperez pas tout-à-fait. Quittez ce qui vous embarrasse, & tâchez de vous séparer de l'occasion, qui n'est pas assurément selon Dieu. Si vous ne le pouvez, j'espére que Dieu finira des maux qu'il n'a permis que pour vous faire concevoir par votre expérience la différence qu'il y a de ce qu'il fait, ou de ce que nous faisons nous-mèmes. Ayez bon courage.

(*a*) Isa. 5. vs. 4.

LETTRE XXVI.

Moiens de surmonter la mélancolie par laquelle le Démon tâche de dégouter ou de retirer les ames de la vie spirituelle.

1. J'Ai appris, Monsieur, de votre ami la mélancolie dans laquelle vous étes. Il ne faut point que les vrais serviteurs de Jésus-Christ se laissent aller à la tristesse; au-contraire, quelque affliction extérieure ou intérieure que nous ayons, il faut nous réjouir d'appartenir à un si bon Maître. Notre consolation dans les tentations les plus pénibles est, de trouver dans la soumission à sa volonté un refuge que nous ne pouvons trouver dans toutes les violences que nous nous faisons. Cette soumission & cet abandon à Dieu émousse les forces de nos ennemis. Réjouissez-vous donc au-contraire d'ètre trouvé digne de souffrir quelque chose pour le nom de Dieu.

2. Vous me pourriez répondre: ce sont mes miséres qui m'affligent; c'est la revolte de la chair contre l'esprit. Qui est-ce qui a fait cette revolte de la chair contre l'esprit sinon la desobéissance

d'Adam ? Voulez-vous que l'efprit furmonte la chair ? faites que votre efprit foit entierement foumis à Dieu ; car à proportion que cette foumiffion s'acroît, le pouvoir de l'efprit fur la chair augmente. Il me femble, ce direz-vous, que je n'ai aucun pouvoir pour empêcher les peines que je fouffre. J'en conviens : mais foumettez-vous à Dieu pour les fouffrir autant & en la maniere qu'il lui plaira : alors vous n'en ferez plus affligé, au-contraire, vous vous rejouirez de dépendre fi fort de Dieu que vous ne puiffiez rien pour vous-même ni par vous-même.

3. Prenez donc courage, & réjouiffez-vous de ce que Dieu eft feul faint, feul pur, feul parfait. Honorez-le par l'humiliation profonde dans laquelle vos miféres vous reduifent. Mais vous ne l'honorez point par la triftefſe, qui eft un des plus grands piéges du Démon pour vous rendre la vie intérieure ennuyeufe : il fera même tous fes efforts en vous accablant de mélancolie pour vous la faire quitter ; mais furmontez toutes fes attaques par la foi : ce font les armes dont (*a*) S.

(*a*) 1 Pier. 5. vf. 9.

Pierre nous ordonne de nous fervir contre lui : mais en même temps réjouiffez-vous dans le Seigneur. Cette joie fpirituelle abatra & defarmera votre ennemi.

Il y a encore une autre caufe de votre mélancolie que j'ai dite à votre ami, & qu'il vous expliquera lui-même. Croyez que votre ame m'eft très-chere en Notre Seigneur, & que je le prie de tout mon cœur de vous faire goûter cette paix fpirituelle qu'il donne à fes véritables enfans.

LETTRE XXVII.

Qu'il faut éviter la mélancolie par l'application à l'oraifon, dont on fait voir la néceffité & l'utilité.

1. J'Infere de ce que j'ai remarqué dans vos lettres, que vous vous laiffez aller à la mélancolie. Vous favez que c'eft la perte de l'ame ; puifque cela la cantonne & renferme en elle-même. Le temps de la mélancolie n'eft guere propre pour la folitude ; parce qu'alors au lieu que la folitude doit vous dilater en Dieu, & vous donner malgré vos miféres une forte de joie

de ce qu'il eſt Dieu, la ſolitude jointe à la mélancolie vous ſerre le cœur & vous l'étrécit. Les ſaints Solitaires diſoient, que lors qu'on étoit triſte il falloit chanter des cantiques qui portaſſent à la joie, afin de ne point laiſſer retrécir ſon cœur. Dieu eſt ſi grand, & notre cœur ſi petit; comment pourra-t-il contenir l'immenſe ſi nous le retréciſſons encore; cela malgré que vous en ayez, ne peut que vous occuper de vous-même.

2. Vous me direz que vous n'avez point de penſées dans ces temps-là, parce que vous le croyez de la ſorte, & que vous (les) oubliez facilement: car ſi vous n'en aviez point, vous n'auriez point le cœur ſerré. Vous pourriez bien avoir quelques peines paiſibles dont vous ne diſcerneriez point la cauſe; mais point de ſerrement de cœur. Faites en ce temps-là quelques lectures qui réveillent un certain germe de vie, & qui contribuent à vous rendre tranquile. Abandonnez-vous à Notre Seigneur, & recourez à lui par le moyen de l'oraiſon. Ne manquez jamais d'en faire, quoique ſans goût: car celui qui s'approche du feu, quoiqu'il ne le voie pas, ne laiſſe pas d'en être échaufé.

Je crois que ce qui fait cette grande obſcurité dont vous vous plaignez, vient de ce que vous n'êtes pas aſſez exacte à faire l'oraiſon. Plus on s'éloigne de la région du ſoleil, plus on entre dans des païs obſcurs & glacés: mais en contre-échange, plus on s'aproche du ſoleil, plus on éprouve une chaleur fortifiante.

3. Je n'ai jamais pû comprendre comment on pouvoit être intérieur & négliger l'oraiſon. J'ai toujours combatu autant qu'il m'a été poſſible les ſentimens ou l'opinion de quelques perſonnes qui diſoient, que lorſque l'on étoit avancé, on n'avoit plus beſoin de prendre de tems particuliers pour l'oraiſon. Qui peut ſe comparer à Jéſus-Chriſt, qui paſſoit (*a*) *les nuits entieres* dans ce ſaint exercice? Je ſais qu'en certains emplois & dans certaines occaſions qui ſurprennent, on ne doit faire aucun ſcrupule de la laiſſer pour remplir d'autres devoirs que la Providence nous fournit: mais c'eſt une fois en paſſant, & on ſe donne bien de garde d'en faire une habitude. On la reprend

(*a*) Luc. 6. vſ. 12.

le plûtôt que l'on peut, & c'eſt ſur cela que roule tout l'intérieur.

4. C'eſt encore un abus de s'imaginer que parce qu'on a la préſence de Dieu durant le jour, il ne faille point prendre d'autres tems réglés pour faire oraiſon. La préſence de Dieu eſt le fruit & l'extenſion de cette même oraiſon; & celui qui ceſſe de la faire ſous quelque prétexte que ce ſoit, ne conſervera pas longtems cette préſence dans les actions de la journée. Je ſais qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire de la faire à une certaine heure réglée; mais il faut ſe donner un ſaint loiſir pour la pratiquer tous les jours. Nous donnons la nourriture à notre corps; donnons la auſſi à notre ame. Nous perdons tant de tems inutilement; donnons en à Dieu, il n'y aura que celui-là qui ne ſera pas un tems perdu.

5. Je ne ſais pourquoi je vous dis tout cela ſinon parce que je ſuis perſuadée que vos peines, vos obſcurités, vos ſerremens de cœur viennent du défaut d'oraiſon. L'oraiſon adoucit l'humeur, rendant petite & humble, ôte l'amertume de vos peines, rend le joug de Jéſus-Chriſt doux & ſuave. Je vous

prie d'en eſſayer un peu, & vous vous trouverez toute autre. Si vous ne vous en trouvez pas mieux ne vous fiez plus à moi & ne me croyez plus.

6. Vous me direz; *mais je n'y fais rien : j'y ſuis ſèche & diſtraite.* Mais Dieu y ſera pour vous ſi vous y êtes fidèle, & ſi vous n'entretenez point volontairement vos diſtractions. Ne ſavez-vous pas que quand il y a longtems que l'on n'a eu commerce avec une perſonne, elle nous devient comme étrangère? Il faut converſer ſouvent avec nos amis pour entretenir une certaine liaiſon pleine de familiarité. Il en eſt de même avec Dieu : plus nous converſons avec lui, plus il nous devient familier, & plus nous l'aimons.

LETTRE XXVIII.

Eviter la mélancolie par la joye en Dieu & la liberté à le ſervir, avec abandon & tendance de cœur à lui.

1. CE à quoi vous avez préſentement le plus à prendre garde, c'eſt la mélancolie. Bien loin d'avancer ainſi les affaires du divin Maître, cela les éloigne tout à fait. La mélancolie

retrécit le cœur, & il faut aller à lui avec un cœur large & étendu. Notre cœur est déja si petit pour loger l'immensité même: & cependant nous le retrécissons & le flétrissons par le chagrin. S. Paul connoissant la nécessité de la joye pour aller à Dieu & pour persévérer dans le chemin de la vertu, recommande fortement à ses enfans (*a*) la joye. Il veut qu'ils se réjouissent dans la présence du Seigneur; parce que Dieu aime cette simplicité enfantine. Cette joye paisible, qui vient de l'amour sacré, loin d'enfanter le mal, ne le conçoit pas même. La tristesse est la mére & la source d'une infinité de passions, & nous rend outre cela pesants au service de Dieu. Elle rend ce même service ennuyeux; au lieu que la gayeté fait que l'on fait toutes choses alégrement, sans peine & sans contrainte. Tout ce qui est contraint & forcé, ne peut être de longue durée. L'homme est né pour la liberté: il faut qu'il la trouve dans le service de Dieu comme dans tout le reste. Je puis dire qu'il n'y a que ce service joyeux & agréable qui donne une véritable liberté à l'homme; parce qu'il rend le cœur paisible; & où est la paix, là est aussi la liberté. Cette liberté écarte le tumulte des passions que le chagrin nourrit. L'homme mélancolique tombe dans mille défauts, que celui qui a goûté le *Royaume de Dieu*, (*a*) qui *est paix & joye au S. Esprit*, ignore.

(*a*) Phil. 4. vs. 4.

2. Que ce soit donc votre principal travail que de ne point vous laisser aller à la mélancolie. Quand on l'a une fois laissé entrer dans le cœur, il est difficile de l'en bannir: il est beaucoup plus aisé de l'empêcher d'y entrer. Quand vous voyez qu'elle veut vous ataquer, tâchez de conserver au dedans une douce tranquilité, & au dehors amusez vous à des riens. Evitez toutes réflexions: ce sont elles qui font entrer le chagrin dans l'esprit. Contentez vous de ce que vous avez à chaque moment: ne désirez jamais ce que vous n'avez pas. Ne croyez jamais qu'aucun vous fasse tort; car celui qui ne mérite rien, n'a pas lieu de rien prétendre.

3. Ce n'est point par des éforts d'actes d'humilité & de pensées qui vous rabaissent, que vous viendrez à bout

(*a*) Rom. 14. vs. 17.

de cela : mais c'eſt par une expérience réelle de ce que vous êtes. Il ne vous eſt pas bon de penſer à vos fautes paſſées & de prévoir l'avenir (*a*) : *à chaque jour ſufit ſon mal.* Ces réflexions ne ſervent qu'à vous rendre mélancolique. Celui qui ne compte point ſur ſoi, & qui eſt bien convaincu de ſa misère, eſt humilié de ſes fautes ſans ocupation & ſans découragement. L'ocupation & le découragement ne viennent que d'orgueil : on préſume trop de ſoi, on trouve en cela du mécompte, & ce mécompte aflige & chagrine. Pourſuivez vôtre courſe apuyé uniquement ſur Jéſus-Chriſt. S'il vous laiſſe quelquefois tomber, c'eſt pour vous porter à vous jetter plus fortement entre ſes bras, & à vous abandonner plus abſolument à ſa conduite. Si vous vous laiſſez aller à la triſteſſe, vous ferez comme ces enfans qui ſont en chartre, plus ils mangent, plus ils maigriſſent, & viennent enfin dans une langueur mortelle. J'apuye beaucoup là deſſus, parce que j'en fais la conſéquence, & que je prens un puiſſant intérêt à vôtre bien.

(*a*) Matth. 6. vſ. 34.

4. Il ne faut pas s'étonner s'il y a des tems où vous avez peine à vous recueillir & à vous renfoncer en vous-même, qui eſt, comme vous dites, s'enfoncer dans le néant ; (car nous ne ſommes que des néants) : quand vous ne le pouvez facilement, ne vous forcez point par des actes : car le déſir de vôtre cœur, qui eſt connu de Dieu, ſufit. On trouve quelquefois les avenues bouchées : Dieu le permet de la ſorte ſoit pour nous punir de quelque infidélité, ſoit pour rendre notre abandon plus ſimple. Il y a des tems où il paroit même qu'on ſoit rejetté de ſon propre cœur : c'eſt ce que L'IMITATION apelle, (*a*) *l'exil du cœur.* Il le faut porter avec grande humilité, & ſe tenir à la porte comme un mendiant juſqu'à ce qu'il plaiſe au Maitre de vous l'ouvrir. S'il eſt longtems ſans le faire, demeurez dans une douce perſévérance, content de tout ce qu'il fait, & ne voulant point être autrement que comme il vous fait être.

5. Soyez comme un petit enfant en-

(*a*) Imitat. de Jéſus-Chriſt. Liv. II. Chap. 9. §. 1.

tre les bras de sa nourrice : tantôt elle le porte dans son sein, tantôt elle le met à terre, d'autrefois elle le met dans une espèce de petite charette où il se tient debout, & elle s'éloigne de lui, persuadée qu'il ne peut se faire aucun mal : L'enfant est content de tout : Quelquefois il pousse sa petite charette pour tâcher de joindre sa nourrice ; elle s'éloigne encore ; & c'est ainsi qu'elle lui aprend peu à peu à marcher & à se laisser conduire. La tendance de votre cœur vers Dieu est le seul pas que vous pouvez faire présentement. Il ne s'éloigne que pour se faire chercher ce Dieu d'amour ; mais cherchez-le en enfant, & non point en homme. Plus vous serez simple & petit avec lui, plus il vous aimera. St. Bernard dit, que Notre Seigneur s'est fait petit afin d'être plus aimable : j'ajoute à cela, qu'il se l'est fait aussi pour nous aprendre à devenir petits ; & c'est le seul moyen d'être agréable à ses yeux.

6. N'aspirez point aux vertus hautes & fortes ; mais à la vertu des enfans, qui est, d'être souples, simples, ingenus, désocupés d'eux-mêmes, recevant également tout ce qu'on leur donne. O qu'on fait de méprises sur l'idée de la vertu ! Dieu a en horreur une vertu superbe ; mais il aime un enfant qui ignore même sa vertu & ce que c'est que vertu. Je porte une impression dans mon cœur que Dieu demande de vous une vie simple, uniforme, un dépouillement de tout esprit propre & de toute volonté propre, jusques au point d'ignorer ce que c'est que volonté. Je vous porte dans mon cœur.

LETTRE XXIX.

Usage des distractions involontaires aux jours de dévotion. Dificulté de parvenir à l'état de vie en Dieu. Impuissance de l'homme, son devoir, pouvoir de Dieu dans la réformation de l'intérieur.

1. IL est certain, Monsieur, que ce ne sont pas toujours les tems consacrés aux mistères de notre salut que l'on est le plus recueilli : Dieu permet souvent le contraire pour exer-

cer notre foi & nous dégager du sensible : & d'autrefois le Démon imprime sur les sens des sentimens tous contraires à ceux que l'on voudroit avoir. Il faut négliger tout cela, & se tenir au solide, qui est la foi & l'abandon. Le néant & la pauvreté est notre partage.

2. Deux choses m'ont fait rire dans votre lettre. La premiere est, que vous me dites que je vous fasse entrer dans un état permanent & qui ne soit point sujet aux vicissitudes. Si l'on pouvoit entrer dans cet état comme dans une chambre, cela seroit bientôt fait : mais hélas, que la porte qui y conduit est étroite, & qu'il y a des morts à passer avant que d'y arriver ! Il est impossible de passer de notre propre vie à la vie en Dieu, où se trouve uniquement l'état permanent, sans passer par la mort à toutes choses : Non ; il faut mourir ; sans quoi, point de bonheur, point d'état assuré. Mais qu'il est rare de trouver des personnes qui veuillent bien mourir dans toute l'étendue des desseins de Dieu ! & qu'il faut être petit pour passer par une porte si étroite ! Il ne se faut point flatter : tant que nous resterons en

nous-mêmes, nous ne passerons point en Dieu. Je ne sais qu'un sentier, qu'une voye, qu'un chemin, qui est celui du renoncement continuel, de la mort, & du néant. Tout le monde le fuit, & cherche avec soin tout ce qui fait vivre : nul ne veut être rien : comment trouver ce que l'on cherche par un chemin contraire à sa possession ? cela ne se peut.

3. L'autre chose qui m'a fait rire est que vous me mandez, que vous allez travailler à former votre intérieur, & à lui donner la situation qu'il doit avoir. Bon Dieu ! pouvez vous avoir de pareilles prétentions ? & ne savez-vous pas ce que vous pouvez par vous-même, qui êtes misère, pauvreté & péché ? Travaillez plutôt à laisser opérer Dieu en vous : laissez lui tous les droits que vous avez sur vous-même : commencez à vous renoncer véritablement ; & il prendra soin de former votre intérieur ; non pas peut-être à vôtre mode, mais à la sienne. Il en coute un peu pour en venir là ; c'est pourquoi nul n'y tend purement.

LETTRE XXX.

Nécessité de renoncer au propre esprit & à la confiance en ses propres forces : & d'être fidèle à ce que Dieu exige de nous.

1. JE vous prie de vous abandonner beaucoup à Nôtre Seigneur, & de quiter vôtre maniere ordinaire d'agir & de concevoir les choses, pour vous délaisser à lui; car Dieu veut absolument que vous mouriez à votre propre esprit. Que j'aurois de plaisir que cela fût de la sorte! Tâchez de prendre le plus de tems que vous pourrez cet Avent pour vous tenir en silence auprès du Verbe qui se tait & s'éteint; & d'éteindre le brillant de votre esprit, loin de vouloir le faire éclater. Ce sera dans ce silence inéfable & toujours éloquent que vous serez instruit de la vérité. Si vous voulez me croire en cela, vous recevrez de très grandes graces: si vous ne le voulez pas faire, j'en aurai un déplaisir mortel; parce que je sais que si vous êtes

êtes fidèle en ces petites choses, mon Roi vous constituera sur de plus grandes. Si vous n'y êtes pas fidèle, on vous ôtera assurément ce que vous semblez avoir. Celui qui ne fait pas tout perdre pour Dieu, est indigne de lui.

2. Je vous avoue que je m'en retournai affigée de la résistance que vous me fites. Vous voulez nourrir un esprit qu'il faut détruire. Croyez-vous qu'il ne sera plus propre à rien après sa destruction? C'est tout le contraire: vous direz parfaitement alors ce que vous ne faites à présent que bégayer; & ce qui n'est qu'un écho sans nourriture & sans fruit deviendra une parole de vie éternelle, qui aportera un fruit exquis. Vous ne sauriez me tromper en cela; & quand vous le feriez, vous ne tromperiez jamais Dieu, & vous m'entendriez vous dire pour une derniere fois ce que le Prophète Samuel dit à Saül; (a) *Qui sont ces bêlemens de troupeaux* & ces reserves contre la volonté de Dieu? mais, me direz-vous, par un prétexte que l'amour propre ne manquera pas de vous fournir, *c'est pour sacrifier au Seigneur.* Je

(a) 1. Rois 15. vs. 14, 15. & 22.

vous répondrai, que *l'obéiſſance vaut mieux que ſacrifice, & écouter vaut mieux qu'ofrir la graiſſe des moutons.* Ne croyez pas que ce ſoit une choſe indiférente de faire ou ne faire pas ce que je vous dis : non aſſurément : & je vous déclare de la part de mon Dieu, que ſi vous manquez dans ces petites choſes qu'il veut de vous, vous ne le trouverez plus.

3. Vous me dites encore une choſe en partant qui m'afligea ; c'eſt que lorſque je vous dis que vous ſeriez peut-être infidèle, vous me dites que non ; & je vis, que pour établir votre fidélité vous comptiez beaucoup ſur vous-même, & peu ſur Dieu. O aveuglement ! Je veux que vous n'atendiez rien de vous-même. J'aimerois mieux de vous voir le plus foible des hommes que de vous voir fort de votre propre force. Il y a un paſſage ſi beau, qui aſſure que (*a*) l'*homme ne ſera jamais fort de ſa propre force.*

4. Tout ce que je vous dis, vous paroitra dur : cependant ce que je vous dis eſt eſprit & vie pour vous. Je vous dis tout, & je vous ſuis ſévère ; car

(*a*) 1. Rois 2. vſ. 9.

ce ſeroit vous perdre que de flater votre playe. Si vous vouliez bien me croire en tout, la joye, la candeur, la ſimplicité, & l'innocence deviendroient votre partage, & vous gagneriez des millions de cœurs à Jéſus-Chriſt. Je vous aſſure que Dieu me donne (de telle ſorte) la lumiere du lieu où l'amour propre niche, que l'on ne peut pas plus. Oraiſon, je vous en prie, oraiſon, ſilence, moins écrire : car ſur le fait des lettres on ſe fait des néceſſités de répondre qui ne ſont pas toujours néceſſaires & qui ne ſervent qu'à en atirer d'autres. Tout ce que je vous dis ne vous épargnant pas, vous doit être la plus forte preuve de ma véritable amitié.

LETTRE XXXI.

Ne ſe laiſſer refroidir envers ceux qui nous mènent à Dieu. Croix journalieres dont Jéſus-Chriſt veut qu'on ſe charge chaque jour. Ce que c'eſt que le dangereux SOI-MEME *qu'il faut combatre & renoncer.*

1. JE vous aſſure que vous m'êtes très-chère en Jéſus-Chriſt. De-

fiez vous des pensées qui peuvent vous donner d'autres idées, & tenez pour suspects les discours qui peuvent vous éloigner insensiblement de moi; non à cause de moi, qui ne suis rien; mais parce que Dieu vous ayant choisi ce moyen, vous ne ferez rien qu'autant que vous y serez entierement unie. On ne vous dira pas ouvertement du mal; mais on séme adroitement certaines petites choses qui diminuent la confiance, & causent un petit dégoût secret. Je vous dis ceci pour vous précautionner: car il y a plusieurs Docteurs en Israël, (*a*) mais il n'y a qu'un pére en Jésus-Christ. Quelquefois la perfection est atachée à la fidélité que nous avons pour les moyens que Dieu nous a choisis; & lorsqu'on s'éloigne de ces moyens, on s'éloigne de Dieu.

2. Je ne suis point surprise que vous vous sentiez pour N... des sentimens si diférens: d'un côté l'amour de la solitude vous fait apréhender ce qui vous en retire & distrait; d'un autre côté, comme vous avez le cœur bon & tendre, & que vous l'avez beaucoup

(*a*) I. Cor. 4. vs. 15.

aimé, son éloignement cause une certaine peine dans les sens. Acoutumez-vous à aller à Dieu au dessus de tout goût & de tout sentiment. Tâchez de ne point contrarier N. Laissez-le dire, & ne paroissez pas l'improuver. Souffrez la contradiction qu'il vous fait, sans témoigner d'emportement ni même de chagrin. Ce sont ces petites croix qui sont (*a*) *les croix de tous les jours* que Notre Seigneur nous ordonne de porter. Les grandes croix & d'éclat sont rares: ce ne sont point aussi celles que Jésus-Christ nous commande d'aimer & de porter; mais ce sont de petites croix continuelles & *journalieres*, qui fatiguent perpétuellement la nature, & l'irritent même. Vous avez un bon nombre de celles-là; tâchez donc d'en faire usage en esprit de mort & de renoncement à vous-même. Ce sont ces petites croix qui nous tirent le plutôt de nous-mêmes.

3. La lumiere que vous avez est excellente. Nous serions en solitude dans les places publiques si nous étions loin de nous, & nous ne sommes pas en solitude dans la solitude la plus forte

(*a*) Luc 9. vs. 23.

lorsque nous sommes avec nous-mêmes. Ce *nous-mêmes* est composé de notre propre esprit, de notre propre volonté, de tout ce qui nous flate au dehors & au dedans, de tout intérêt propre, tant spirituel que temporel; de proprieté, même dans le bien; de l'amour de notre propre excellence, même dans la pratique des vertus, & de tout ce que nous regardons en nous & pour nous, & non en Dieu & pour Dieu. C'est pourquoi l'Evangile recommande si fort le renoncement à nous-mêmes & la pauvreté d'esprit. Prenez donc courage, & faites une guerre avec ce *vous-même*, qui ne finisse que par sa destruction. O que vous serez heureuse & libre lorsque vous serez dégagée de ce vilain *moi!* Regardez-le comme votre plus grand ennemi. Il ne faut point lui donner de relâche: soyez sûre que vous n'aurez de parfait repos que par là.

Vous avez été nourrie de lait; il faut commencer à manger le pain des forts. Défiez-vous de tout ce qui vous flate. Aimez la vérité. Je vous embrasse.

LETTRE XXXII.

Fidélité à mourir à tout ce qui est de la nature.

1. DIeu veut assurément de vous une grande fidélité; & la mort à tout ce qui est de sensible & naturel, est de saison pour vous. Ce renouvellement que vous avez senti est la marque que Dieu veut que vous étrangliez la nature sans miséricorde. Il faut mourir à tout ce qui est de sensible avant de mourir à tout ce qui est de l'esprit.

2. Soyez donc courageux dans le courage de Dieu même pour ne vous rien pardonner, & vous serez comme Dieu vous souhaite. Le moindre amusement de la nature est pour vous une infidélité qui la fera vivre autant de tems que cela durera. Elle prend même des forces dans ses petits (*a*) repas. Pour ce qui s'est passé, laissez le à la justice de Dieu.

(*a*) *Peut-être* repos.

LETTRE XXXIII.

Cooperer fidélement, sans pourtant s'éforcer à s'afliger quand on vient à tomber. La nature & l'esprit doivent se faire mourir réciproquement.

1. JE vous ai dit quantité de fois quil vous faloit une fidélité inviolable: car il s'agit de faire mourir la nature, qui est en vous toute vivante; & il n'est pas encore tems de vous perdre à vos activités, mais bien de vous sauver par la peine & la douleur, la violence & la mort. Soyez donc fidèle à ne vous rien pardonner: mais lorsque vous ètes tombé, soufrez la peine & la douleur qui vous en est imprimée; mais n'allez pas chercher subtilement par vos réflexions & sous bon prétexte à vous procurer une douleur que l'on ne vous imprime pas: car ces sortes de douleurs procurées sont de friands morceaux pour la nature, qui vit de rapine, & qui se console aisément dans ses chutes lorsqu'elle sent une vraye douleur de les avoir faites. Laissez la donc mourir sans lui donner ce morceau, qui est pour elle de bon goût.

2. Lorsque vous êtes fidèle, ne vous étonnez pas des furies de la nature, qui ne trouvant point son compte, & trouvant toutes les avenues bouchées, fait des siennes, & s'échape. Pensez seulement qu'il faut tuer la nature par l'esprit chez vous, & qu'il faut, chez N. tuer l'esprit par la nature. C'est assez vous en dire. Marchez de vôtre mieux ensemble par un chemin si diférent. Il faut que vous vous serviez l'un à l'autre de moyen de perte quoique d'une maniere bien diférente. Ne perdez point courage. Demeurez simple dans vôtre oraison, sans vous multiplier en nulle maniere par aucune activité sous prétexte d'ètre mieux & de goûter Dieu davantage.

LETTRE XXXIV.

Défauts & périls dans le jeûne excessif d'une ame commençante; & comment on doit y remedier.

1. J'Avois au cœur, ma chère Demoiselle, que c'étoit quelque rai-

son particuliere & par vous-même que vous avez commencé à mener une vie aussi extraordinaire que celle où vous vous êtes réduite. L'habitude de ne rien prendre vous en a fait dans la suite une nécessité. Quoique la tentation grossiere ait paru vous quiter par là, vous n'avez pas vû que vous avez fait deux fautes notables : la premiere, vous avez manqué d'abandon à Dieu, & vous avez eu plus de confiance en vos œuvres qu'en Dieu même : la seconde faute est, que vous abrégez vos jours & vous mettez hors d'état de répondre aux desseins de Dieu, qui vouloit sans doute achever en vous son ouvrage.

2. Vous avez fait comme un architecte à qui on ordonne de faire un bâtiment magnifique, & qui se contente de faire un portail & laisse tout le reste. L'amortissement des sentimens extérieurs paroit une chose considérable à ceux qui n'ont pas d'autres lumieres : mais la mort intérieure & à soi, & même à ces choses, est ce qui fait l'edifice que Dieu vouloit bâtir en vous.

3. Je comprens fort bien que le Démon a cessé ses ataques extérieures :

il est assez content de vous avoir mené au point qu'il vouloit, qui est, d'empêcher l'ouvrage merveilleux de la consommation intérieure en Dieu par Jésus-Christ, de vous ôter vos forces, afin que vous ne puissiez plus soutenir les épreuves de Dieu & le poids de son amour. Ce que vous devez donc faire à présent est, de reprendre peu à peu la nourriture; pas beaucoup à la fois, car la longue habitude que vous avez prise feroit que vous ne la pourriez suporter; quelques cueillerées de bouillon un jour, & augmentant peu à peu la dose, vous vous trouverez en état de pouvoir vivre, & vous soutenir insensiblement. Il faut joindre à cela un grand abandon de tout vous-même entre les mains de Dieu. Ne vous étonnez pas des scrupules que vous auriez de prendre plus de nourriture; car le Démon fera ce qu'il pourra pour vous en empêcher: Il vous brouillera même, afin de vous faire désister d'entreprendre ce que l'on vous prescrit: mais soyez courageuse, & combatez le combat du Seigneur.

4. L'intérieur ne consiste pas dans

le repos d'esprit que vos pratiques vous donnent ; mais à se laisser entre les mains de Dieu. Soit que l'Ange remue la surface de la piscine, soit qu'il la laisse reposer, ce sera toujours pour votre bien & pour votre parfaite guérison. Les voyes de Dieu sont bien diférentes de celles que les hommes s'imaginent. Ils ne connoissent qu'un certain travail qu'ils veulent faire & continuer. Dieu les laisse faire pour un tems, voyant leur bonne volonté ; il semble les y secourir même : mais après, il veut tout détruire afin de substituer sa seule opération en la place. J'espére que le cher M** vous fera entendre ce que je vous dis par cette lettre. Croyez que vous m'êtes infiniment chère en Jésus-Christ : mais, je vous prie, obéissez, & préférez l'obéissance à toutes vos vues pour imiter celui qui a été obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la croix. Je le prie de vous être toutes choses. Ne vous donnez pas la peine de faire un détail plus long des motifs qui vous ont fait entreprendre ce genre de vie : je les comprens par le peu que vous m'en dites.

5. L'amertume du cœur que vous avez sentie en quitant autrefois votre jeûne excessif, ne venoit que de la contradiction que l'on vous faisoit à ce que vous vouliez entreprendre. Quand même vos peines & vos tentations reviendroient, ne désistez point d'obéir ; car le Démon ne manquera pas de vous en susciter quelques unes pour vous porter à reprendre votre propre conduite. Mais demeurez abandonnée à Dieu, qui se servira même des ataques de l'ennemi pour remporter en vous une véritable victoire, non selon vos vues, mais selon les siennes, en vous déprenant de vous-même & de tout apui en vos œuvres. Que s'il vous venoit quelques peines, vous n'avez qu'à m'écrire ou me faire écrire ; & si je suis encore au monde je vous répondrai à tout. En atendant, je vous dirai qu'il y a une paix intime, profonde & inaltérable infiniment au dessus du repos d'esprit que vous trouvez, laquelle ne s'acquiert que par la mort intérieure & l'entiere désapropriation. Quand vous en aurez fait l'expérience, vous avouerez que la tempête extérieure & superficielle n'est rien en

comparaiſon de cette pure & profonde, quoique non pas toujours délicieuſe paix, que Dieu fait éprouver dans le centre de l'ame. C'eſt ce qui fait que l'Ecriture nous dit, (*a*) *celui qui n'eſt pas tenté, que ſait-il?* & en un autre endroit; (*b*) celui qui ſe prépare à la pieté ſolide doit *s'atendre aux tentations*.

LETTRE XXXV.

Pour être tout à Dieu, on doit être détruit en tout ce qui regarde le propre, ſe laiſſer vuider à Dieu, & ſe repoſer de la propre activité.

1. QUoique je vous aye vû, je ne laiſſe pas de vous écrire ma penſée ſur la lettre que j'ai trouvée. Dieu vous veut aſſurément pour lui-même, & il vous a choiſi pour cela préférablement à bien d'autres. Mais vous n'y arriverez que par un chemin entierement opoſé à tout ce que vous vous en étiez figuré: & Dieu le fait pour deux raiſons: la premiere eſt, pour

(*a*) Eccl. 34. vſ. 9.
(*b*) La même Ch. 2. vſ. 1.

détruire vôtre propre vie en toutes choſes; & la ſeconde, pour arracher votre amour propre, qui eſt tel, que ſi vous le voyiez, vous en ſeriez effrayé. Je veux bien, parce que Dieu le veut, ſans regarder ni les déſagrémens, ni les peines qu'il y a à ſoufrir pour moi, ſervir à Dieu d'inſtrument de votre deſtruction, & il faut même qu'en cela vous creviez ſous votre raiſon & ſous votre inclination naturelle, qui voudroit toute autre choſe que ce que vous avez, quoique Dieu vous donne infiniment plus que vous ne ſauriez eſpérer ni prétendre. Vous ne connoitrez que tard le don que Dieu vous a fait, & vous ne le connoitrez que lorſque vous ne l'aurez plus.

2. Il faut vous faire un petit détail comme votre propre intérêt ſe rencontre en toutes choſes.

Vous vous raportez tout, vous vous regardez en tout; & il faut vous oublier vous-même, avoir en horreur vos propres intérêts, & raporter tout à Dieu. Vous n'arriverez à cela que par la deſtruction de tout vous-même; & cette deſtruction ne s'opérera que par le renverſement de tous vos deſ-

ſeins, de toutes vos vues, & de toutes vos lumieres. Dieu ſe plaira de ſalir ce que vous voudrez purifier, de rendre horrible ce que vous voulez faire beau, de détruire ce que vous voulez édifier. Dieu vous aimeroit plus dans la boue & dans la fange que dans la proprieté où vous êtes : car il regarde le premier comme une choſe indifférente, & il a de l'horreur pour le dernier. Il ſe ſert même de la boue pour purifier comme d'un ſavon qui ſemble ſalir ce qu'il nettoye ; il veut vous éclairer comme l'aveugle né : mais il faut en même tems que vous entriez dans le parfait renoncement de vous-même, que vous vous haïſſiez autant que vous vous aimez. Vous cherchez votre intérêt ſpirituel ou temporel ; il faut au contraire ne chercher ni l'un ni l'autre, mais demeurer abandonné à Dieu ſans reſerve. Vous tendez à tout ce qui eſt élevé ſoit devant Dieu, ſoit devant les hommes ; & il ne faut tendre qu'à l'abjection & à la petiteſſe. Vous ne vouliez dans l'intérieur que le beau, que le grand, que le ſublime ; & Dieu vous a donné tout le contraire, la boue pour partage.

Vous vous eſtimiez être quelque choſe ; & vous n'êtes rien.

Vous me démentirez là deſſus, parce que vous ne vous connoiſſez pas, quoique je tienne votre ame en mes mains, & que je la voie à nud. Vous vous cherchez dans le temporel, vous fuyez la pauvreté, vous penſez à des établiſſemens ; & ſi vous vous abandonniez à Dieu, il y penſeroit pour vous. Vous êtes continuellement occupé de vous-même, & il faut vous en vuider : vous devez éviter avec plus de ſoin un retour ſur vous-même que vous n'éviteriez la rencontre d'un démon ; car le démon ne vous nuira qu'autant que vous ſerez plein de vous-même. Il n'attaque point ceux qui marchent par le ſentier par lequel Dieu veut que vous marchiez : au contraire, il les craint & les fuit ; mais il ſe plait à attaquer les ames qui s'attachent aux choſes grandes & aux lumieres de l'eſprit. Tout ce que vous faites ne tend qu'à être ſelon l'eſprit quelque choſe. Si vous liſez, c'eſt pour vous remplir l'eſprit ; & il faudroit le vuider, afin que Dieu le remplit de lui-même.

3. Ne me dites pas que vous êtes dans une poste où vous avez besoin de cela. Je vous dis, que dorenavant vous ne ferez plus rien par l'acquis, mais par l'infus. Mais, me direz-vous, je ne l'ai point cet infus : non, vous ne l'aurez pas que par la perte de tout : vous vous tuerez l'esprit sans rien avancer, & tous vos soins ne serviront qu'à le rendre plus stupide : mais si vous vous laissez vuider de vous-même & de toutes choses, vous aurez infiniment plus que vous n'attendiez & que toute l'étude ne vous pourroit donner. Mais comment me vuider, me direz-vous ? Laissez vous vuider à Dieu ; & avec un ferme courage, mourez à votre raison. Vous n'avez non plus de courage qu'une poule. Suivez simplement les instincts intérieurs qui vous portent ou à ne pas faire, ou à faire. Mais, me direz-vous, comment démêler ces instincts ? Rien de plus aisé pour une ame simple & fidèle : rien de plus difficile pour une personne qui ne l'est pas & qui se veut conduire par la raison, loin de se soumettre à la foi aveugle. Si vous êtes fidèle à suivre d'abord un

mouvement & un instinct, cette fidélité vous éclairera pour en suivre un autre : ainsi vous apprendrez peu-à-peu par votre expérience à connoitre ce qui est de l'esprit de Dieu, & à le suivre. Mais attendez, comme il fut dit à S. Pierre : (*a*) *quand vous étiez jeune, vous alliez où vous vouliez ; mais lorsque vous serez devenu vieux, un autre vous ceindra, & mènera où vous ne voulez pas aller.* Il en sera de même de vous ; vous êtes encore plein de propre intérêt de salut, de perfection, de fermeté, d'avancement, d'espérance, même temporelle. Il faut que tout cela périsse. Plus vous rentrerez en vous-même suivant votre raison, & plus vous alongerez votre supplice : plus vous sortirez de vous-même & de votre raison, plutôt serez vous mort & délivré.

4. Vous avez beau me dire que vous avez cent affaires que vous ne pouvez éviter. Je vous dis, que vous vous en faites les trois quarts. Suivez Dieu ; & il vous ôtera peu-à-peu le superflu. Prenez ce temps pour demeurer en solitude ; & quand vous ne feriez autre

(*a*) Jean 21. vs. 18.

chose que demeurer en repos, vous feriez beaucoup; parce que par cette cessation de toute action, vous donneriez lieu à Dieu de vous remplir. Vous êtes toujours plein; vous ne donnez aucun lieu à Dieu soit parlant, soit lisant, soit écrivant. Je vous conjure de cesser toute action dans votre retraite, & de prendre ce temps pour en cessant toutes choses donner lieu à Dieu de vous vuider de vous-même & de vous remplir de lui. Vous voulez toujours faire; & Dieu veut que vous ne fassiez rien, puisqu'au contraire il détruira toujours ce que vous édifierez: & ainsi, si vous vous employez toujours, Dieu ne sera jamais occupé qu'à vuider & détruire, & il ne vous remplira pas de lui-même.

5. Au nom de Dieu, entrez dans ce que je vous dis: croyez moi sans hésiter, & soumettez-vous sans raisonner à tout ce que Dieu me fait vous dire; & soyez assuré que si vous en usez de la sorte, vous trouverez bientôt le lieu tant désiré. Que si vous ne suivez pas ce que je vous dis, je ne pourrois vous dire autre chose que

ce que Debora dit de Ruben: (*a*) *Pourquoi t'amuser à demeurer entre deux termes*, tantôt dehors, tantôt dedans? Tu écoutes ta raison! Vous n'avancerez jamais; vous ne serez ni fort en Dieu ni en vous, & vous souffrirez toute votre vie de ce partage. Prenez donc courage, & suivez à l'aveugle ce que Notre Seigneur me fait vous dire: car c'est assurément ce qu'il veut de vous: sans cela, mon ame n'auroit plus rien pour conduire la vôtre, & les lettres seroient des amusemens. Soyez persuadé que plus vous entrerez dans ce que je vous dis, plus il me sera donné pour vous aider & conduire, & plus il vous sera donné à vous-même.

6. Lisez & relisez cette lettre; car elle est tout ce que Dieu veut de vous: lisez-la sans raisonner, avec dépendance à l'esprit qui l'a dicté, sans vous regarder ni celle qui l'a écrite, & vous verrez qu'elle aura son effet, & que votre cœur se rendra témoignage de la vérité qui y est. Prenez donc courage; & soyez persuadé que Dieu ne vous a pas pris pour vous

(*a*) Juges 5. vs. 16.

perdre : que s'il vous perd en apparence, c'eſt pour vous mieux ſauver. Evitez les réflexions plus que la mort; & ſuivez en enfant ce que l'on vous a dit, & votre ame entrera peu-à-peu dans la vraie lumiere du jour éternel. Ce ſera là que voyant les choſes en Dieu, elle les verra bien d'un autre œil qu'elle ne les regarde. Tout ce qu'elle voyoit grandeur, pureté, élevation, vertu, lui paroîtra baſſeſſe, impureté & néant.

LETTRE XXXVI.

Préferer la ſoumiſſion à nos inclinations & à nos goûts. Découvrir ſes défauts fait acquérir la ſimplicité & l'ingénuité.

1. JE croi que vous devez vous combattre, & vous défier beaucoup de vous-même dans les répugnances que vous avez pour N. Regardez cela comme une tentation. Lorſque Dieu nous a donné quelqu'un, il ne faut ſuivre dans les conſeils qu'on demande ni goût ni dégoût, mais agir toujours également. Le dégoût, lorſqu'il

qu'il n'eſt que dans les ſens, eſt ſouvent plus utile que le goût ſenſible; parce qu'on fait alors purement pour Dieu ce qu'on feroit par inclination.

2. La violence qu'on ſe fait à ſe découvrir lorſqu'on a ce dégoût donne une ſimplicité & ingénuité ſi néceſſaire, & ſi agréable à Dieu; au lieu que lorſque le goût fait agir, on eſt ſouvent ingénu par amour propre. On ouvre facilement ſon cœur lorſque le goût s'en mêle; cela eſt naturel, & ſans vertu : il n'en eſt pas de même lorſqu'on ſe fait violence, tout ce qu'on fait eſt vertueux, étant purement pour Dieu. Soyez donc fidèle à tout découvrir à N. & à lui obéir comme un enfant. Surmontez la honte & la peine. Lorſque vous avez manqué à lui obéir, dites le lui ſimplement. Accoutumez-vous à devenir ingénue : c'eſt un grand avantage, & qui fait beaucoup avancer l'ame. C'eſt à quoi vous devez travailler, plutôt qu'à la recherche ſcrupuleuſe du paſſé.

LETTRE XXXVII.

Il faut adhérer en enfant à ceux qui ont le don de nous conduire à Dieu.

1. OUi, c'eſt de tout mon cœur, ma chere enfant, que je vous reçois, & de toute l'étendue de mon ame. Il ne tiendra jamais qu'à vous que nous ne ſoyons unies. Je veux bien réchaufer votre cœur : qu'il s'expoſe donc, & il ſe trouvera bien. Ne croyez pas à toute ſorte d'eſprits : mais laiſſez vous conduire comme un enfant, & Dieu aura ſoin de vous. Mon cœur eſt toujours prêt à recevoir le vôtre ; mais il ne peut le recevoir s'il ne ſe donne. Il n'y a perſonne qui ſache ce que vous me faites ſouffrir que Dieu, & ce que vous coutez à mon cœur. Mais s'il falloit pour l'acheter donner ma vie, je la donnerois de bon cœur.

2. Ne parlons plus du paſſé ; & tâchez d'entrer dans les diſpoſitions de petiteſſe où Dieu vous déſire. Il eſt le plus petit & le plus pauvre des hommes, & le plus anéanti.

3. Tous

3. Tous les ſaints pourroient vous trouver & vous parler, que cela ne vous ſerviroit de rien s'ils n'ont pas grace pour vous : car Dieu eſt maître des moyens de ſe communiquer ; & c'eſt à nous de nous ſoumettre à ce qu'il veut. Toute autre voie vous éloignera de Dieu : demeurez y donc. Il eſt vrai qu'il ſeroit plus avantageux pour moi-même que vous quittaſſiez tout à fait ; parce que ſi vous ne m'étiez plus rien, je ne ſouffrirois plus rien : car c'eſt comme ſi l'on m'arrachoit le cœur lorſque vous n'êtes pas fidèle. Hé ! pourquoi faut-il que vous (*a*) *quittiez la ſource des eaux vives* pour vous déſalterer inceſſamment dans *des citernes rompues qui ne peuvent tenir l'eau ?*

(*a*) Jer. 2. vſ. 13.

LETTRE XXXVIII.

Pourquoi Dieu ôte aux ames le lait des enfans, & leur donne le pain des forts ; à quoi contribuent la foi nue & le pur amour. Souffrir la privation de la ſolitude. Tendance

LETTRE XXXVII.

Il faut adhérer en enfant à ceux qui ont le don de nous conduire à Dieu.

1. OUi, c'eſt de tout mon cœur, ma chere enfant, que je vous reçois, & de toute l'étendue de mon ame. Il ne tiendra jamais qu'à vous que nous ne ſoyons unies. Je veux bien réchaufer votre cœur : qu'il s'expoſe donc, & il ſe trouvera bien. Ne croyez pas à toute ſorte d'eſprits : mais laiſſez vous conduire comme un enfant, & Dieu aura ſoin de vous. Mon cœur eſt toujours prêt à recevoir le vôtre ; mais il ne peut le recevoir s'il ne ſe donne. Il n'y a perſonne qui ſache ce que vous me faites ſouffrir que Dieu, & ce que vous coutez à mon cœur. Mais s'il falloit pour l'acheter donner ma vie, je la donnerois de bon cœur.

2. Ne parlons plus du paſſé ; & tâchez d'entrer dans les diſpoſitions de petiteſſe où Dieu vous déſire. Il eſt le plus petit & le plus pauvre des hommes, & le plus anéanti.

3. Tous

3. Tous les ſaints pourroient vous trouver & vous parler, que cela ne vous ſerviroit de rien s'ils n'ont pas grace pour vous : car Dieu eſt maître des moyens de ſe communiquer ; & c'eſt à nous de nous ſoumettre à ce qu'il veut. Toute autre voie vous éloignera de Dieu : demeurez y donc. Il eſt vrai qu'il ſeroit plus avantageux pour moi-même que vous quittaſſiez tout à fait ; parce que ſi vous ne m'étiez plus rien, je ne ſouffrirois plus rien : car c'eſt comme ſi l'on m'arrachoit le cœur lorſque vous n'êtes pas fidèle. Hé ! pourquoi faut-il que vous (a) *quittiez la ſource des eaux vives* pour vous déſaltérer inceſſamment dans *des citernes rompues qui ne peuvent tenir l'eau ?*

(a) Jer. 2. vſ. 13.

LETTRE XXXVIII.

Pourquoi Dieu ôte aux ames le lait des enfans, & leur donne le pain des forts ; à quoi contribuent la foi nue & le pur amour. Souffrir la privation de la ſolitude. Tendance

à la simplicité & à la petitesse, vrai don de Dieu.

1. Mr. ** m'a lu votre lettre, ma très-chere sœur en Notre Seigneur, & elle m'a donné beaucoup de joie & un goût intime de votre cœur. Ne vous étonnez pas si vous n'avez plus le doux recueillement d'autrefois, & cette présence perceptible que Dieu donne à ceux qu'il veut attirer à lui dans le commencement. Lorsqu'il les a affermis dans son amour, & qu'il est sûr de leur cœur, il les sévre de tout cela pour les faire marcher en foi & en croix. Le premier état est (*a*) *le lait* dont parle S. Paul, & le second est le *pain des forts :* dans le premier Dieu nous donne des témoignages de son amour, & dans le second il en exige du nôtre.

2. Il tient cette conduite pour plusieurs raisons ; premierement afin que nous ne nous attachions à aucune consolation, mais à lui seul purement & nuement, parce qu'il faut suivre Jésus-Christ nud sur la croix. La seconde raison est, que l'amour propre

(*a*) Hebr. 5. vs. 13. 14.

se nourrit de ces choses quoique l'on ne s'en apperçoive pas. La troisieme est, pour nous faire marcher en foi nue & ténébreuse, & par un amour pur & dégagé de tout intérêt, aimant Dieu au-dessus de tous dons & de toutes récompenses, ne voulant rien de Dieu pour nous que sa très-sainte volonté, & ne désirant que sa pure gloire quand ce seroit à nos dépens. La principale raison est, pour nous tirer hors de nous-mêmes, nous faisant mourir à tout ce qui est du vieil homme & à toute proprieté, afin d'être vêtus, animés & vivifiés par l'homme nouveau.

3. La foi nous dépouille de toute lumiere créée, soit de la raison, soit des illustrations, afin que par la perte de ces choses nous soions remplis de la vérité pure & nue, sans quoi nous ne serions jamais renouvellés & régénerés. La charité ou l'amour pur détruit en nous toutes sortes d'affections & de désirs, toute volonté, tout goût, tout sentiment, afin que nous ne soyons imprimés, que de la seule volonté de Dieu. C'est la foi qui opére la véritable pauvreté d'esprit, & c'est

l'amour qui nous ſépare de toutes choſes & de nous-mêmes ; mais un amour nu & inconnu, & non pas un amour goûté, ſenti & apperçu.

Tenez vous donc heureuſe de ce que Dieu vous traite comme il a traité ſon Fils, qui dans les plus extrèmes douleurs extérieures fut dans le plus extrême délaiſſement, lorſqu'il dit, (*a*) *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Toute dévotion qui ne va point à nous rendre conformes à Jéſus-Chriſt, m'eſt un peu ſuſpecte : mais celle où je voi la croix & le délaiſſement, remplit mon cœur de joie.

4. J'avoue que c'eſt une choſe bien dure que d'être obligée d'entendre tous les diſcours frivoles des créatures. Il faut ſupporter en patience tout ce qui eſt de notre état, ou qui nous vient par providence, & éviter autant qu'on peut les converſations que l'on peut éviter. La ſolitude extérieure eſt fort agréable au cœur qui aime Dieu : mais quand elle nous eſt dérobée par la providence, & non par notre choix, il faut le porter en patience & pour

(*a*) Matth. 27. vſ. 46.

l'amour de celui que ces choſes ſemblent nous dérober. Je prie Dieu de vous être toutes choſes, & d'être par lui-même & non par ſes dons votre force & votre ſoutien. Croyez moi en lui véritablement à vous. Je déſire de tout mon cœur que nous ſoyons unies en lui pour le temps & pour l'éternité.

5. La véritable tendance que Dieu donne à un cœur qui l'aime, c'eſt la ſimplicité & la petiteſſe. Il n'eſt véritablement honoré que par les *enfans*, & ce ſont eux qui lui rendent (*a*) *une louange parfaite.* J'ai bien de la joie de ce que le divin petit maitre vous donne de l'inclination pour la petiteſſe. Quand ſerons nous ſi petits, que nous ne nous appercevrons plus nous-mêmes, & qu'on ne nous appercevra plus? Quand ſerons nous tout enfantins? Je vous avoue que tout ce qui eſt grand, ne me convient point. Ah que l'enfance me fait un grand plaiſir! Je ne me trouve bien qu'avec les enfans ou avec ceux qui le veulent bien devenir.

(*a*) Pſ. 8. vſ. 3.

LETTRE XXXIX.

Ne se décourager quand on est tenté; mais continuer dans l'oraison simple quoiqu'en sécheresse, insensibilité & sans discernement, & pourquoi. Comment se comporter dans les promptitudes d'humeur. Eviter l'extraordinaire dans les austérités & dans les habillemens, y préférant la vie simple & commune. Mélancolie. Education des enfans. Mortifications à qui elles conviennent ou non.

1. NE vous inquiétez point, ma chere Dame, de l'état de peine où vous vous trouvez, & où vous vous êtes trouvée jusqu'à présent. Le Démon ne feroit pas tant d'efforts contre vous s'il ne voyoit bien que Dieu, qui vous a choisie pour lui, veut achever en vous l'œuvre qu'il a commencée. Le Diable n'attaque point, ou que très-peu, les mondains; parce qu'ils sont à lui, mais il attaque avec force toutes les ames de bonne volonté. Lorsqu'il ne peut les faire pécher réellement, il les attaque par des

craintes & par des doutes. Nous ne voyons guere de gens dereglés se croire damnés, & avoir de pareilles tentations: au contraire, il leur ôte toute idée de l'avenir, de peur qu'une terreur salutaire ne les convertisse: Mais pour des ames simples & de bonne volonté, il les tente de cette pensée imaginaire, qu'elles sont reprouvées, afin ou de les jetter dans le désespoir, ou de les occuper perpétuellement d'elles-mêmes, les troubler, & empêcher cette douce tranquilité que donne l'oraison simple.

2. Pour votre Oraison, ne tâchez pas de vous donner aucun sentiment par vous-même, soit de tendresse sur la passion de Jésus-Christ, ou sur d'autres vérités. L'oraison de silence renferme éminemment toutes ces dispositions. Continuez-la, je vous en conjure, quoique vous vous y trouviez séche & distraite: vous ne laisserez pas d'en sentir de merveilleux effets; non pas toujours apperçus, mais très-réels. Dieu permet cet état plus sec dans le temps de l'oraison, afin que la nature & le Démon ne pénétrant pas ce qui se passe dans l'intérieur, ne

dérobent rien, & ne se servent pas des miséricordes de Dieu pour nous inspirer de la vanité & des retours d'amour propre sur nous-mêmes.

3. Soyez fidèle à l'oraison quoique vous vous y trouviez souvent plus distraite que dans vos occupations. Quand les distractions sont trop fortes, un petit retour au dedans vers Dieu, qui habite dans votre centre, suffit pour vous remettre. Dieu se fait appercevoir quelquefois dans les occupations pour nous empêcher de nous trop dissiper : mais pour l'oraison où il veut éprouver notre foi & notre amour, il nous y tient plus séchement, afin que nous n'ayons d'autres vues en la faisant que lui-même & que d'accomplir sa sainte volonté. Les distractions involontaires n'empêchent point l'oraison lors qu'elle est simple & du cœur ; parce qu'il n'y a aucun rapport entre l'imagination & la volonté. Dieu prévient la priere du pauvre, c'est-à-dire, de l'ame qui n'ayant rien (à ce qu'elle croit) ne désire rien pour soi, ne voulant uniquement que ce que Dieu veut en elle & pour elle. Continuez donc à faire cette oraison

de silence, soit dans une posture humiliée, soit assise ; car il ne faut pas vous prosterner quand vous êtes grosse. Dieu qui opére en vous dans le secret, voyant votre fidélité à continuer l'oraison malgré les peines & les diverses tentations du Démon, vous comblera de ses miséricordes.

4. Ne vous mettez pas en peine de l'état que vous croyez un assoupissement : Dieu s'en sert pour arrêter la volubilité de votre imagination, & vous posséder plus pleinement. Vous devez juger de l'avantage de cet état par les effets qui vous en restent. Soyez persuadée que tout ce qui décourage, vient du Démon, & non pas de notre bon maître. Il faut vous abandonner entierement à lui. Votre état est très-bon, mais la nature ne compte pour bon que ce qui la satisfait, que ce qu'elle voit & discerne.

5. Tous les discernements & toutes les choses extraordinaires dont les hommes peu éclairés font tant de cas, ne servent qu'à nourrir l'amour propre & nous arrêter dans la voie de Dieu. Un état plus simple & plus nu nous y avance bien davantage. Vous

ne pouvez difcerner votre état vous-même, ni voir votre avancement. Cette vue & cette affurance feroit un piége pour vous, qui vous donnant un orgueil fecret, & un apui dans vos propres œuvres, déplairoit à Dieu: au lieu que l'état de nudité & d'obfcurité lui plait beaucoup davantage, parce qu'il fait alors lui-même tout ce qu'il lui plait. Quand on attache un Mineur à une place, on le fait fort fecretement, afin que perfonne ne découvre le lieu où il eft; on fait du bruit d'un autre côté: mais lors qu'il a fait fon ouvrage, on fait jouer la mine, qui détruit beaucoup l'ennemi. Dieu en ufe tout de même dans notre ame: il fait fon ouvrage à petit bruit: il permet même une certaine agitation dans l'imagination; & ce bruit fait que nous n'appercevons pas l'ouvrage de ce divin mineur: cependant il fait d'autant plus d'effet pour la deftruction de nos ennemis, que nous nous en étions moins apperçus. Continuez donc avec fidélité votre oraifon, & foyez bien certaine que c'eft la meilleure voie. Que cette affurance ferve à vous calmer au milieu des

tentations du Diable & de la nature, qui avec fes fubtilités jointes à l'amour propre, nous nuit fouvent plus que le Diable même.

6. Pour ce qui regarde votre promptitude, tâchez de la combattre non par effort, mais en laiffant repofer votre ame. Il en eft comme d'une eau trouble, qu'il faut laiffer raffeoir afin de l'éclaircir. Ne faites point de correction ou de difpute lorfque vous vous fentez émue; mais après vous être recueillie auprès de Dieu, dites bonnement ce que vous aurez à dire. Mais comme c'eft un défaut qui dure prefque toute la vie, quoiqu'avec grande diminution, ne vous étonnez pas quand vous y retomberiez quelquefois. Ayez promptement recours à Dieu, & attachez-vous encore plus fortement à l'oraifon. Vous faites deux fautes fur le fujet de la promptitude; l'une, en faifant des réfolutions comme fi vous étiez toute puiffante pour les accomplir, au lieu d'entrer dans une profonde humilité, & de dire comme S. Philippe de Neri, *Seigneur, vous connoiffez ma foibleffe: fi vous ne me gardez vous-même, je vous trahirai à cha-*

que moment : L'autre faute que vous faites eſt, de vous décourager après la promptitude, & de ne pas rentrer dans l'oraiſon comme auparavant. Il faut faire alors comme un petit enfant qui eſt tombé dans la boue & qui vient à ſa mere, afin d'en être nettoyé : il pleure, il s'afflige, mais ſa mere le conſole & le purifie. Tout ce qui nous abbat ſous prétexte d'humilité & qui nous éloigne de Dieu, n'eſt pas une vraie humilité. Le vrai humble ne s'étonne point de ſes fautes, parce qu'il voit qu'il n'eſt capable de ſoi-même que d'en commettre. Si-tôt qu'il eſt tombé, il a recours à Dieu, qui eſt ſon ſeul aſile ; & il lui dit : Seigneur, voilà de quoi je ſuis capable : que ſerois-je ſans vous ſinon un monſtre d'iniquité ? cette maniere d'agir eſt ſi agréable à Dieu, que c'eſt ſouvent après nos fautes, priſes en la maniere que j'ai dit, qu'il ſe fait plus ſentir au fond de notre ame : au contraire, quand vous vous éloignez de lui après vos promptitudes, vous faites comme ceux qui s'éloignent du feu parce qu'ils ont froid. Dieu laiſſe des promptitudes aux plus grands Saints

afin de les humilier & de leur ſervir de contrepoids, de peur qu'ils ne s'élevent pour les graces qu'il leur fait. S'il a donné un contrepoids à S. Paul, pourquoi n'en donnera-t-il pas plutôt à ceux qui ſont ſi éloignés d'être comme ce grand Saint ?

7. Ne vous étonnez pas de ce qu'on vous dit du jeûne : les Phariſiens diſoient la même choſe aux Apôtres ; mais Jéſus-Chriſt ſut bien les défendre. Il y a un autre jeûne meilleur que celui que l'on feroit extérieurement : c'eſt celui de la propre volonté : c'eſt de ſouffrir en paix les abſences du Bien-aimé, tâcher de vaincre nos paſſions, de nous ſupporter nous-mêmes dans nos foibleſſes & nos miſeres, ſouffrir la contradiction des hommes & l'attaque du Démon. Il eſt de conſéquence que vous ſachiez que les Demons, auſſi-bien que les hommes peu éclairés, tendent toujours à l'extraordinaire, afin de décrier la dévotion ſous prétexte de la même dévotion. La vie commune eſt celle que Jéſus-Chriſt, notre véritable modéle a voulu pratiquer, afin que tous

le puſſent imiter. Ainſi, ne nous mettons jamais dans rien d'extraordinaire : demeurons cachés, ſimples, enfantins ; ne mettons point d'enſeignes au dehors de nôtre dévotion.

8. Fuyons les pompes du monde, mais ſoyons vêtus honnêtement ſelon nôtre état & condition avec une honnête médiocrité, qui eſt ſi agréable à Jéſus-Chriſt & qui ne dégoûte perſonne de la pieté. Il faut que l'humilité ſoit bien plus dans le cœur que ſur les habits, ſupoſé qu'ils ne ſoient pas trop ſuperbes. Le Démon ſe ſert même d'un extérieur trop afecté pour nous donner une vanité plus fine & plus délicate, & un certain mépris ſecret de ceux qui ne font pas comme nous. Il le fait auſſi pour éloigner les autres du déſir de ſe donner à la pieté. Ne changez donc rien à vôtre maniere d'être habillée : au contraire, s'il y a quelque choſe de trop ſingulier, changez-le, & ſoyez ſelon vôtre condition pour ne point faire de peine à vôtre famille. Il y a des perſonnes qui ne s'atachent qu'à l'extérieur, & qui ne connoiſſent que cela de bon. Ils n'eſtiment que l'auſtérité, n'ayant

jamais goûté l'intérieur & cette vie toute ſimple & commune qui nous dérobe de la vue des hommes, des Démons, & de nous-mêmes. La ſainteté ne conſiſte pas à paroitre ſaint ; mais que Jéſus-Chriſt ſoit ſaint en nous, comme il le dit lui-même après le ſermon de la Cene, (*a*) *Je me ſuis ſanctifié moi-même pour eux.*

9. Ce que vous devez le plus travailler à combatre eſt vôtre humeur mélancolique. Rien n'eſt plus contraire à la véritable pieté. Sitôt que vous vous apercevez que la mélancolie vous gagne, tâchez de vous en retirer. Egayez vous, & vous retirez auprès de Dieu ; c'eſt là que vous trouverez cette gayeté qui vous manque. Nous devons toujours aller contre nôtre naturel.

Ne vous faites aucune peine d'employer du tems à l'éducation de vos enfans : c'eſt un devoir indiſpenſable ; & la plus grande marque d'une véritable pieté, eſt de remplir ſes devoirs avec le plus de fidélité qu'il eſt poſſible.

10. Si je puis avoir quelque crédit ſur vôtre eſprit, je vous défendrai ab-

(*a*) Jean 17. vſ. 19.

folument de jeûner. Vous favez le jeûne que je viens de vous dire que Dieu veut de vous : une mortification univerfelle des paffions, des fens, de l'efprit, & de la propre volonté eft infiniment plus agréable à Dieu que l'autre. La mortification du corps eft excellente pour les perfonnes d'une complexion forte & robufte, qui veulent fe donner à Dieu & quiter les habitudes criminelles : mais pour ceux à qui Dieu a fait la grace d'être les enfans de l'humble & petit Jéfus, il faut qu'ils renferment tout au dedans, qu'ils ne foient connus au dehors que par leur candeur & par leur fimplicité ! Il eft vrai que les hommes n'eftiment & ne font cas que de ce qu'ils voient ; C'eft pourquoi le petit fentier de la fimplicité, de la foi, & de l'amour pur étant hors de leur portée, ils n'en ont que du mépris. Les Pharifiens ne pouvoient eftimer l'extérieur de Jéfus-Chrift, parce qu'il menoit une vie commune, & qu'ils ne voyoient pas la divinité du dedans : au contraire, ils eftimoient infiniment S. Jean, à caufe de fes auftérités. Ils difoient, que Jéfus-Chrift mangeoit,

bûvoit & aimoit la bonne chére, quoiqu'il en fut fort éloigné.

11. Il y a quelques uns de nos fens qu'on ne fauroit trop mortifier : c'eft la vue, l'ouie & la parole. Pour les auftérités qui vont à détruire la fanté, il faut en ufer fort fobrement ; parce que celles qui font exceffives, viennent fouvent du Démon, pour dégoûter de la pieté ; ou en faifant mourir trop tôt, dérober cette perfonne aux deffeins de Dieu, qui auroit achevé fon œuvre en elle, fi avec une mortification moderée on s'étoit adonné à l'intérieur.

12. Les perfonnes d'oraifon font mortifiées ; mais elles ne font pas leur effentiel de l'auftérité : leur effentiel eft, de fe tenir atachés à Dieu, & de recevoir de fa main toutes les croix qui arrivent, quelles qu'elles foient. La raifon de cela eft, que les pénitences de choix ne peuvent faire dans l'ame le même éfet que font les croix de providence. Nous avons vû quelquefois des gens d'une auftérité afreufe ne pouvoir foufrir la moindre contradiction ni le moindre mépris. Ceux qui ont des paffions violentes & de fortes ata-

ches, avec un corps robuste, ne doivent point s'épargner dans les austérités, pourvû qu'elles soient raisonnables. Ils doivent néanmoins se confier plus en Dieu qu'en ces austérités. Si nous savions bien entrer dans la vraye voye de l'oraison, Dieu nous enseigneroit lui-même des mortifications qui ne seroient connues que de lui.

LETTRE XL.

Fidélité à la grace. Retraite. Renoncement à soi. Solitude. Conversations. Usage de la grace de consolation & de facilité. Conserver la présence de Dieu & l'onction divine. Venue du règne de Jésus-Christ.

1. J'Ai reçu vôtre lettre, mon très-cher frére en Jésus-Christ, avec beaucoup de joye. Le seul plaisir que je puisse avoir en cette vie est de voir le règne de Dieu s'étendre dans les cœurs. Vous ne sauriez trop remercier Notre Seigneur de la miséricorde qu'il vous fait de vous éclairer de bonne heure, d'être à lui au milieu de la corruption générale du siécle. Une faveur

si grande mérite une fidélité inviolable.

2. Il y a deux manieres d'être fidèle à Dieu; la premiere, de correspondre à l'atrait de Dieu & de suivre ce qu'il nous fait connoitre qu'il veut de nous: la seconde, de remplir nos devoirs lorsqu'il nous a engagés dans quelque état. Mais vous me paroissez libre, & n'avoir nul engagement: il s'agit donc pour vous présentement de correspondre à l'atrait de la grace. Mais cette correspondance n'est pas toujours selon nos vues & nos idées. La ferveur nous précipite souvent à embrasser un état que nous ne pouvons soutenir dans la suite: c'est pourquoi il faut commencer par établir profondement l'intérieur avant que de choisir une maniere de vivre.

3. La retraite extérieure est très nécessaire, sur-tout dans les commencemens, afin de cultiver le silence intérieur: mais il faut faire cette retraite d'une maniere où il ne paroisse rien d'extraordinaire au dehors. Il faut dérober nôtre pieté autant que nous le pouvons à la connoissance des hommes & des Démons, qui ataquent plus vivement ceux qui prennent un genre de

vie ſingulier. D'ailleurs, l'extérieur doit être le fruit d'un profond intérieur. Cet intérieur doit être bati ſur la pierre vive Jéſus-Chriſt, qui ayant été le plus humble des hommes, ne ſe trouve que par la profonde humilité & par un parfait détachement non ſeulement des choſes qui ſont hors de nous, mais de nous-mêmes.

4. Quand Jéſus-Chriſt a dit, (*a*) *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il poſſede, ne peut être mon diſciple*, il a plus entendu par là que le ſimple renoncement aux choſes extérieures; parce que tout ce qui eſt extérieur, quoiqu'il nous apartienne, nous ne le poſſédons quaſi point: puiſque tout ce qui ſe peut perdre par la violence des hommes, ou par l'inconſtance de la fortune, n'eſt ni en nôtre pouvoir, ni en nôtre poſſeſſion. Ce que Jéſus-Chriſt déſire donc afin que nous ſoyons ſes diſciples eſt, que nous renoncions à nous-mêmes, ainſi qu'il l'a expliqué ailleurs: (*b*) Renoncez vous vous-même, portez vôtre croix, & me ſuivez.

5. La premiere démarche de ce renoncement eſt, de quiter ſa propre volonté, de renoncer à ſes paſſions & à ſes inclinations naturelles: c'eſt le ſujet d'un long combat. Les anciens Péres des déſerts ne permettoient point à leurs diſciples de ſe retirer dans une entiere ſolitude qu'ils n'euſſent été fondés dans un profond intérieur & dans l'exercice de toutes les vertus Chrétiennes. Ils les exerçoient même par une contradiction quaſi perpétuelle: & lorſqu'ils étoient exercés de la ſorte, & qu'ils les voyoient affermis dans l'intérieur, ils leur permettoient une entiere ſolitude; parce que celui qui s'y retiroit ſans être afermi de la maniere que je vous dis, devenoit bientôt le jouet des démons. Je conclus de là, que puiſque vous avez encore Monſieur vôtre pére, il faut que vous demeuriez encore quelque tems avec lui, pratiquant l'entiere obéiſſance, & ſoufrant tout ce qui peut contrarier vôtre eſprit & vôtre volonté. Que vôtre ſolitude ſoit toute intérieure: acoutumez vous à faire une retraite au fond de vôtre cœur. Tenez vous y ferme lorſque quelque choſe vous contrarie & vous déplait. Evitez de voir les

(*a*) Luc 14. vſ. 33. (*b*) Matth. 16. vſ. 24.

perſonnes corrompues & diſſipées. Vivez en liaiſon & amitié avec ceux qui cherchent véritablement le règne de Dieu; Ils vous feront utiles. Il faut s'entrefortifier les uns les autres dans une certaine détermination inviolable d'être à Dieu ſans reſerve.

6. La facilité & la conſolation intérieure ne durent pas toujours; c'eſt pourquoi il faut s'afermir pour porter les ſéchereſſes & les tentations. Servez vous de la grace préſente non pour l'évaporer au dehors par des paroles & des actions ferventes, mais pour la renfermer au dedans de vous par une correſpondance continuelle & une aplication de vôtre cœur vers Dieu. Tâchez de conſerver ſa préſence en tout tems & en toute ocaſion; non par une aplication gênante de l'eſprit & de la penſée, mais par une tendance amoureuſe du cœur vers Dieu. Cela rendra vôtre pieté ſolide & de durée. Il eſt dit de la Sainte Vierge, qu'*elle* (*a*) *conſervoit toutes ces choſes dans ſon cœur.* Faites en de même. Dieu vous a donné l'onction de ſa grace: c'eſt une liqueur délicate, qui s'évapore

(*a*) Luc 2. vſ. 51.

facilement lorſqu'elle n'eſt pas bien renfermée & reſſerrée. Ceci eſt d'une ſi grande conſéquence pour établir un intérieur ſolide, que vous ne ſauriez trop y prendre garde: car en ſe répandant au dehors, quoiqu'on y trouve un certain goût, cela évapore cette onction toute ſainte. Je vous aſſure que je prens grand intérêt à vôtre ame. Vous me ferez plaiſir de me faire ſavoir s'il y en a quelques autres dans vos quartiers qui cherchent véritablement le règne de Dieu.

7. Vous me demandez, quand ce Règne de Dieu arrivera; & ſi la deſtruction de ſes ennemis eſt proche? Je vous répons à cela ce que Jéſus-Chriſt a répondu à ſes diſciples: nous ſavons que cela arrivera; mais nous ne ſavons (*a*) *pas le tems & les momens que le Père a mis en ſa puiſſance.* Jéſus-Chriſt dit encore, (*b*) que ce tems-là *n'eſt connu de perſonne, pas même du Fils* de l'homme, entant que Fils de l'homme; (car comme homme-Dieu il ne pouvoit rien ignorer). Atendons avec humilité ce règne de Dieu, ſans nous ocuper de choſes ex-

(*a*) Act. 1. vſ. 7. (*b*) Marc 13. vſ. 32.

traordinaires qui ne servent de rien à nôtre sanctification. Employons tous les momens de nôtre vie à chercher le Seigneur : (*a*) *cherchons*, comme dit David, *sans cesse son visage*, qui n'est autre que son Christ ; & cette ocupation continuelle de Dieu au dedans, & de nous conformer à Jésus-Christ au dehors, est tout ce qu'il nous faut. Nous pourrions croire que le règne de Dieu est proche parce qu'il n'y a plus de foi (*b*) sur la terre : la charité en est bannie, & on ne se met plus en peine de faire régner Dieu en nous ni en autrui.

8. Je vous ofre à Dieu de tout mon cœur, & ne vous oublierai point. Je salue bien cordialement Madame * * * dont vous me parlez. C'est une grande miséricorde de Dieu quand on trouve des ames qui pensent à l'unique nécessaire, & avec lesquelles on se peut fortifier dans l'amour de Dieu & dans le désir d'être à lui sans réserve. Ce sont de ces societés bienheureuses & de ces unions avec lesquelles Jésus-Christ se trouve toujours. Vous ne sauriez avoir trop de reconnoissance des

(*a*) Ps. 104. vs. 4. (*b*) Luc 18. vs. 8.

des miséricordes que Dieu vous a faites, & du soin qu'il a pris de vous donner des personnes qui peuvent vous aider & animer pour être à lui sans reserve ....

J'ai quantité de maladies & infirmités : mais cela n'est rien .... Pour mon état intérieur, Dieu est tout & moi rien, & moins que rien. C'est tout ce que je vous en puis dire. Et il me suffit que Dieu soit Dieu pour être parfaitement contente. Je vous porte dans mon cœur, & prie Notre Seigneur de vous combler de ses graces.

LETTRE XLI.

Joie : cantiques : intérieur persécuté des dévots propriétaires : insinuer prudemment la vérité.

1. JE vous renvoye, mon cher M * *, une copie de la lettre que vous n'avez pas reçue, où je croi que vous touverez tous les conseils dont vous avez besoin. Toutes les personnes mélancoliques sont dissipées dans le temps

que la mélancolie ceſſe : c'eſt pourquoi il faut s'accoutumer à une joie ſimple & égale. Je ſai que cela ne vient pas tout d'un coup : mais j'eſpere de la bonté de Dieu que cela viendra peu-à-peu. Travaillez ſeulement à préſent à détruire la mélancolie ; & le reſte ſe fera après. Il eſt bien difficile de faire des chanſons ſpirituelles ſur l'air que vous m'envoyez : Il eſt trop court pour ſouffrir une certaine majeſté qu'il faut dans les choſes ſpirituelles. Je vous envoye pourtant cinq ou ſix couplets, qui ne valent pas grande choſe. Je vous envoye auſſi quelques autres chanſons avec les notes.

2. Le Démon voyant le bien qui revient de l'intérieur, ſuſcite toutes ſortes de perſonnes pour le perſécuter. S'il n'y avoit que les libertins, les perſécutions ſeroient glorieuſes : mais c'eſt tout le contraire ; car les dévots propriétaires s'y joignent, & comme ils ont une certaine compoſition extérieure, cela porte à les croire ; & c'eſt ce qui fait le plus grand mal. Il faut eſperer qu'après que le regne de Dieu aura été beaucoup perſécuté, il prendra le deſſus.

3. J'ai une très-grande joie de la diſpoſition où eſt Madame votre épouſe. J'eſpere que le bon Dieu ſe ſervira de vous pour la faire entrer dans la voie de ſon pur amour. Perſonne au monde n'eſt ſi capable que vous de lui inſinuer la vérité ; parce que tout nous eſt agréable de la part d'une perſonne qu'on aime : c'eſt pourquoi S. Paul dit, (*a*) que l'homme fidele ſanctifie la femme infidele. Mais la plûpart ne veulent pas entendre. Tout eſt gagné ſi elle vous écoute avec plaiſir. Il ne la faut pas trop preſſer ; mais avoir une grande patience, & prendre les temps à propos pour lui inſinuer les vérités. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il ſoit avec vous, & qu'il béniſſe votre petite famille.

(*a*) 1 Cor. 7. vſ. 14.

LETTRE XLII.

Il vaut mieux aimer d'être conduit que de conduire. On ne doit reprendre les défauts des autres que lorſqu'on en a la grace, & en attendant avec charité, ſupport, patience le temps

de Dieu. Qualités requises à ce devoir important.

1. J'Ai eu trop d'union avec vous pendant ma vie, ma très-chere, pour ne vous en pas donner des preuves en mourant. Je croi que Dieu a permis que les autres ayent eu confiance en vous afin de vous apprendre à vous-même combien la nature se mêle avec la grace. Vous avez éprouvé du mécompte lorsque Dieu les a retirés; & quoiqu'ils eussent la même amitié pour vous, parce qu'ils n'avoient pas la même soumission, vous les regardez comme changés à votre égard. La grace a voulu vous tirer d'un piége qui vous étoit tendu; & vous avez crû tout le contraire. Cela vous a serré le cœur. C'est la nature seule, sans la volonté, qui a fait tout cela.

2. Pour y remédier, je croi que vous devez vous soumettre comme un enfant, sans regarder la nature. Et à qui vous soumettre? A celui que Dieu nous a donné à tous comme pére, qui a l'expérience, la petitesse, & le caractère. Pourquoi vous êtes-vous désunie d'avec lui? ce n'est

point certainement sa faute; puis qu'il est plus petit & plus éclairé que jamais, plus expérimenté, & plus à Dieu. Vous voyez donc que la faute venoit de votre naturel, qui vouloit dominer & conduire une personne sans comparaison plus avancée que vous. Ce que Dieu ne voulant pas, il n'a point permis une certaine correspondance.

3. Cela n'empêche pas que Dieu ne vous ait donné beaucoup de grace, & que vous ne lui ayez d'extrêmes obligations; mais autre est la grace qui nous est donnée pour nous-mêmes, autre est celle pour conduire les autres. On peut même avoir beaucoup de lumiere sur les defauts, sans avoir cette grace qui opére dans le fonds du cœur, qui est cette Paternité divine. Même les lumieres sur les defauts peuvent nuire beaucoup si on les découvre hors de saison. Si les defauts que vous découvrez à une personne sont plus forts que sa portée, vôtre lumiere l'abbat & le décourage, comme un enfant auquel on voudroit faire porter la charge d'un homme fait: mais quand vous dites les defauts en temps & saison, la grace elle-même

eſt dans le fond du cœur l'écho de vos paroles. Jéſus-Chriſt a eu ce ménagement pour ſes Apôtres, lui qui pouvoit leur donner tout d'un coup ce qui leur manquoit : il a voulu attendre le tems & les momens, pour nous ſervir d'exemple.

4. D'ailleurs, la grace ne donne point d'oppoſitions pour les perſonnes : c'eſt la nature toute ſeule ; & l'on croit qu'elle eſt de grace ! Il eſt de grande conſéquence de ſavoir faire le diſcernement qui s'appelle le *diſcernement des eſprits*, ſans quoi, on ſe méprendroit beaucoup, attribuant aux autres nos propres défauts, & à la grace même ce qui eſt de la nature & qui eſt un défaut en nous. Jéſus-Chriſt a ſupporté Judas ; & nous ne pouvons porter les défauts des autres, quoi qu'ils ſoient bons d'ailleurs ! les Apôtres avoient même des conteſtations, qui étoient de l'homme, & Dieu (les ſupportoit &) ſe ſervoit même de cela pour ſon œuvre. Ne nous croyons jamais aſſez morts pour attribuer tout (le tort) aux autres. Creuſons plutôt en la préſence de Dieu ce qui nous regarde ; & ſa lumiere de vérité nous

fera voir notre miſére. La grace eſt ſuave, & (*a*) *la charité patiente*, longanime : *elle croit tout*, *elle eſpére tout*, *elle ſouffre tout*, *elle ſupporte tout*, elle porte dans ſon ſein les petits, & entre ſes bras ceux qui ne peuvent marcher. Conſidérons (*b*) *la patience & la longue attente de Dieu*, dit St. Paul. Je voudrois que vous luſſiez chaque jour quelque choſe du Nouveau Teſtament, tant de l'Evangile que des Epîtres de St. Paul.

5. Trouvez bon, (ma très-chere que je porte dans mon cœur) ma petite penſée. Servez-vous comme un enfant des conſeils de N. Suivez-les à la lettre, ſans vouloir raiſonner deſſus ; car votre propre eſprit les rebuteroit : mais en liſant ce qu'il vous mandera, mettez-vous devant Dieu ; & fermant les yeux de votre propre eſprit, ouvrez votre cœur à cette roſée céleſte. Ce que je vous dis, je le dis à tous. Dieu nous l'a donné pour pere. Si j'étois à portée, je me ſoumettrois à lui comme un enfant, ſans me permettre le moindre raiſonnement ; autrement il ſeroit à craindre qu'on ne diſperſât la

(*a*) 1 Cor. 13. vſ. 7. (*b*) Rom. 2. vſ. 4.

famille du divin Maître au lieu de la réunir.

6. Qu'avons-nous à désirer au ciel & sur la terre que la gloire de Dieu? Si nous voulions autre chose, qu'il nous anéantisse tout à l'heure! Mais il faut vouloir sa gloire comme il la veut lui-même. Lui, qui a un pouvoir absolu sur le cœur de l'homme, le ménage néanmoins; il fait toutes choses en leur tems; il attend que son heure soit venue. Il pouvoit en venant au monde convertir toute la terre & détruire tous les vices; mais il laisse agir l'œconomie de sa Sagesse. Quand j'entends un Dieu dire, (a) *Mon heure n'est pas encore venue*, & ne vouloir ni avancer ni reculer d'un moment cette heure que son Pére a marquée, je suis enfoncée dans mon néant; & s'il y avoit quelque chose de plus bas que le néant, je m'y enfoncerois. Dieu n'a que faire de nous; nous ne sommes propres à rien qu'autant que nous sommes un instrument en sa main. Le maître le quitte, le jette au feu ou s'en sert, selon qu'il le juge à

(a) Jean 2. vs. 4.

propos: il faut être indifférent à ce qu'il s'en serve ou ne s'en serve pas.

7. N. a eu sur cela une grande fidelité, elle, qui étoit notre ancienne. Elle a gagné des ames: mais elle les menoit à d'autres. Elle disoit; *j'appelle, je prends; mais je ne garde rien:* & j'ai admiré bien des fois qu'étant d'une grace éminente, & moi si peu, elle en usât comme elle faisoit.

Demeurons donc, ma très-chere, en la main de Dieu, pour qu'il fasse en nous & par nous tout ce qu'il lui plaira: qu'il n'y fasse rien du tout si tel est son bon plaisir. Je croi que vous voudrez bien recevoir cette derniere marque d'amitié d'une personne à laquelle vous avez toujours été si chere. Tous mes défauts & mes miséres n'empêchent pas que Dieu ne veuille bien se servir de ma plume pour vous dire ce que je vous dis.

8. Pour N. il est selon le cœur de Dieu: il est de son ordre de s'adresser à lui. Allez y simplement; exposez votre cœur à nud par vos lettres, & vous verrez que Dieu lui donnera ce qu'il vous faut. Gardez vous d'une tentation dangereuse, de croire ou

qu'on ne vous connoit pas, ou que vous ne ſavez pas vous expliquer, ou qu'on eſt prévenu. Ce ſont là les cachettes & les reſſources de l'amour propre. Ecrivez ſimplement & ſans rien rechercher ce qui vous viendra dans le moment. La réponſe à une lettre vous éclairera pour quelque autre, & vous trouverez que vos diſpoſitions cachées & comme enfouïes ſe demêleront, & qu'elles paroitront au jour: mais ſi vous ne croyez contre vos propres lumieres, vous n'aurez point cette lumiere fonciere, mais délicate.

9. Il faut bien ſe donner de garde, ſous prétexte de montrer les défauts, qu'on ne tourne l'ame au dehors; car c'eſt lui ôter ſa force: c'eſt comme montrer un chemin, & couper les jambes. En accoutumant l'ame à écouter Dieu au dedans & la portant à l'oraiſon, la correction ſe fait mieux que par les paroles. Alors il ſe fait un accord de la lumiere du dedans avec celle qui éclaire par dehors, en ſorte que ce n'eſt plus qu'une ſeule & même lumiere. D'ailleurs, vouloir dire ſimplement les défauts ſoit en précédant la

lumiere, ou lors que le temps en eſt paſſé, c'eſt marcher ſans jambes, ou faire rentrer un homme dans le ventre de ſa mere.

10. Je ſai que la nature ne ſauroit ſouffrir qu'on lui diſe ſes défauts; ſur tout lors qu'ils ſont vrais; qu'elle entre comme dans la rage: mais ce n'eſt rien pourvû qu'on ne rebatte pas: car ſur tout, il ne faut pas repéter ſur les défauts intérieurs ni ſur les extérieurs pourvû qu'on ne prenne pas le chemin de l'égarement; car alors, il faut des chaines pour retenir.

Ce qu'on dit de la part de Dieu ſur un défaut, a ſon effet; non pour ſe corriger tout d'un coup, mais pour éclairer l'ame afin qu'elle n'en doute pas: ce qui ſe fait & par acquieſcement, & par ſe prêter à Jéſus-Chriſt afin qu'il faſſe lui-même en nous & pour nous.

11. Je dis donc, pour empêcher de rebattre ſur les défauts, ce beau paſſage de l'Ecriture; (*a*) *Dieu a parlé une fois; & j'ai entendu deux choſes; l'une, que la puiſſance eſt à Dieu, & la miſéricorde à vous, Seigneur.*

(*a*) Pſ. 61. vſ. 12. 13.

O parole unique, qui dit tout, qui parle toujours, quoi qu'elle ne parle qu'une fois ! Dieu parle son Verbe : & qu'entendons-nous par cette parole ? *Que la puissance est à Dieu* pour faire ce qu'il lui plait, *& la miséricorde à vous, Seigneur*, pour nous l'obtenir & le mériter. Mais que voulons-nous sinon que la *puissance* vous demeure ? que vous ordonniez ce qu'il vous plaira, & que nous entrions dans la *miséricorde* du Sauveur, qui ayant donné sa vie par miséricorde, doit nous communiquer une charité sans bornes pour nos freres ? Amen, Jésus !

LETTRE XLIII.

Avis de conduite touchant la douceur, & la soumission ; le support, & rendre service en vûe de Dieu seul aux personnes avec qui l'on vit.

1. JE voi bien que Dieu veut vous exercer par le même endroit qui pourroit vous servir d'apui ; mais je vous défens bien de témoigner par vos airs plus de resserrement, ni rien de dédaigneux : car vous êtes natu-

rellement fiére, & avez un esprit qui veut trouver une certaine raison en toute chose : ce que Dieu prendra plaisir de renverser. Prenez garde aussi à vos termes ; car ils sont naturellement vifs, forts, & tranchans. Du reste, portez avec soumission, malgré votre répugnance & votre foiblesse, ce que B. vous peut dire. Elle est dans un âge & dans une infirmité à prendre toutes les précautions que vous pourrez pour ne lui point faire de peine. Ce n'est pas assez de vous taire & de ne point vous justifier ; il faut un silence doux & paisible, qui ne marque aucune amertume : aussi auriez-vous grand tort de vous offenser de ce qu'elle vous dit. Dieu vous a mis ensemble non seulement afin que vous lui rendiez tous les services assidus ; mais aussi afin que vous soyez exercée par elle. Peut-être l'exercez vous aussi, & il n'en faut pas douter. Dieu permet souvent qu'on ne s'entende pas afin que nous soyons une croix les uns aux autres. S'il n'y avoit ni hommes ni démons pour nous faire souffrir, les bons Anges s'en mêleroient, & Dieu même.

2. Ce n'eſt pas en vain que nous portons le nom de Chrétiens. Je ne connois point de vrais Chrétiens que ceux qui veulent bien ſouffrir pour Dieu, non des croix choiſies, mais les croix que la divine providence nous fournit journellement. Outre l'union intime que vous devez avoir pour B. regardez la avec reſpect, comme vous feriez un morceau de la vraie croix, & elle doit vous regarder de même. Une bonne ame a dit à une perſonne qui lui demandoit comment elle vivoit avec d'autres perſonnes qui étoient dans la même maiſon avec elle en une eſpèce de communauté : *Nous ſervons le bon Dieu*, diſoit-elle, *& nous nous crucifions les unes les autres.*

3. Quand vous pouvez prendre quelque moment pour aller devant le ſaint Sacrement, faites-le : mais pour peu que cela faſſe de la peine à B. privez vous en pour l'amour de Dieu : cela s'appelle, *quitter Dieu pour Dieu.* Vous n'êtes point une domeſtique à gages, mais vous êtes bien plus obligée que ceux-là, puis que vous êtes domeſtique de foi & de charité. Quand on fait quelque choſe pour Dieu, on le doit

faire bien plus parfaitement que ce que l'on fait par un devoir d'intérêt ; & ce devoir que l'on s'eſt impoſé par charité nous oblige bien davantage que tout autre.

4. Vous voyez que je ne vous ménage pas, & que je vous dis la vérité. Il n'eſt pas queſtion pour vous de contenter, en faiſant ce que vous faites, les perſonnes pour qui vous le faites ; mais de contenter Dieu, qui voit dans le ſecret ce que vous faites pour lui, trop heureuſe de n'en avoir aucune recompenſe, & qu'on ne vous en ſache pas même gré. Cependant je ſuis perſuadée que lors que l'humeur de B. eſt paſſée, elle ſent tout ce que vous faites pour elle : & quand cela ne ſeroit pas, vous êtes à celui qui (*a*) *vous a racheté d'un grand prix*, & vous vous êtes aſſujettie pour lui : que lui ſeul connoiſſe le fond de votre cœur : moins les hommes le verront, plus vous ſerez heureuſe. N'oubliez pas dans tout ce que vous faites que C'EST POUR DIEU SEUL que vous le faites. N'y laiſſez entrer aucune autre raiſon ni motif qui ſeroient indignes de Dieu & des miſéricordes qu'il vous a faites.

(*a*) 1 Cor. 6. vſ. 20.

LETTRE XLIV.

Sur l'éducation des enfans ; & le soin de la santé corporelle & spirituelle.

1. J'Ai reçu, mon cher M. votre lettre. La méthode dont vous vous servez pour élever vos enfans me plait fort : soyez sur-tout fort exact contre le mensonge & la dissimulation. Lors qu'ils vous avoueront naïvement leurs fautes, ne les punissez jamais, quelque faute qu'ils ayent commise : mais quand ils n'auroient fait qu'une légere faute, s'ils mentent, punissez les sévérement, en leur faisant entendre que ce n'est point pour la faute, mais pour le mensonge. De cette sorte vous les accoutumerez à ne point mentir & à devenir simples & naïfs, qui est déjà un grand pas. Rien ne déplait tant à Dieu que le mensonge, parce qu'il est la suprême vérité ; & que lors qu'on s'y est une fois habitué, on a bien de la peine à s'en défaire. Ne point mentir est une chose même absolument nécessaire pour la societé civile, & pour être honnète homme,

quand même cela ne regarderoit pas Dieu. Du moins en ce païs un homme menteur ne peut passer pour honnête homme.

2. Ayez soin de les acoutumer de donner leur cœur à Dieu dès qu'ils sont éveillés, lui demandant qu'il ne permette pas qu'ils l'ofensent dans la journée. Avant que de leur faire faire quelque chose, faites qu'ils ofrent à Dieu ce qu'ils veulent faire. Quand ils font bien, il faut leur donner quelque petite récompense, ne les acoutumant pas facilement au fouët ; cela les endurcit. Il y a plusieurs petites punitions qu'on leur peut faire.

C'est bien fait de les empêcher de suivre leur goût ; mais je me servirois de cela plutôt pour les punir de quelque faute qu'ils auront faite, que d'en faire une habitude continuelle : & je leur donnerois ces mêmes choses qu'ils désirent pour récompense du bien qu'ils auroient fait.

3. Faites-les souvenir souvent, que Dieu habite dans leur cœur, qu'il voit toutes leurs pensées & toutes leurs actions ; que quand ils veulent prier, ils n'ont qu'à s'adresser à Dieu en eux :

cela les acoutume de bonne heure à le chercher où il veut être trouvé, & par là ils deviennent insensiblement intérieurs. Celui qui a une vive foi que Dieu est présent en lui, s'empêche de l'ofenser, & se familiarise avec lui : c'est tout ce que je puis vous dire là dessus. J'espére que Dieu vous donnera tout ce qui est nécessaire pour leur éducation, comme étant le canal dont il doit se servir pour cela.

4. Nous avons éprouvé que quand on gêne excessivement les enfans, ils lévent la bonde à leurs passions lorsqu'ils sont libres, & deviennent plus mauvais. Il faut leur donner une honnête liberté avec vous, afin qu'ils prennent confiance en vous comme en un pére qui les aime. Car un enfant qui ne connoit son pére que par le châtiment, ne peut jamais l'aimer : ce qui leur donne un esprit mercenaire, qu'ils conservent même pour Dieu. J'ai vû des enfans tenus dans une gêne extraordinaire : on admiroit l'éducation que leurs parens leur donnoient. Cependant dès qu'ils ont été à eux-mêmes, ils n'ont plus gardé de mesures, & se sont livrés à toutes sortes

de misères. Et d'autres au contraire, qui ont élevé leurs enfans comme s'ils eussent été leurs fréres ont eu la joye de les voir se maintenir toujours dans la vertu. Cela nous fait voir que, (a) *nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

5. Je suis très-fâchée de vôtre mauvaise santé : prenez garde qu'elle ne vous soit une tentation ou de chagrin, ou de dissipation. J'ai été long-tems sans pouvoir digerer quoi que ce soit : on me fit prendre un gros de rubarbe de deux jours l'un, dont je me trouvois parfaitement bien. Cela me fortifia insensiblement l'estomac : cela purge doucement les humeurs, & fortifie en purgeant ; ce que ne font pas les autres remèdes, qui afoiblissent toujours l'estomac. J'en étois venue à une telle foiblesse d'estomac, que j'en rendois jusqu'au chile. Je vous ai dit d'abord qu'il faloit que vôtre mal ne vous rendit ni mélancolique, ni dissipé. La mélancolie ne feroit que l'augmenter, & la dissipation nuiroit à vôtre ame.

(a) Ps. 127. vs. 1. *Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent.*

Celui qui foufre pour Dieu conferve une gayeté humble, qui adoucit beaucoup fes maux. Les Maitres de la vie fpirituelle ont remarqué, qu'autant que les maladies font utiles aux perfonnes avancées, & qui en font l'ufage que je vous ai dit; autant font-elles nuifibles aux perfonnes qui croient fe foulager par la diffipation.

Mais n'apelleriez-vous point *diffipation* ce qui n'eft qu'un fimple relâchement de trop d'aplication au travail? Il faut modérer l'un ou l'autre, & vous imprimer fortement dans l'efprit que ce n'eft point nos œuvres & nôtre travail qui font les plus agréables à Dieu; mais une confiance tranquile en lui, un abandon total à fes volontés, une mort à nous-mêmes, une conviction du tout de Dieu & de nôtre rien, une perfuafion fonciere que nous fommes inutiles à tout bien, travaillant néanmoins comme fi tout dépendoit de nous, mais avec tranquilité & paix, & ne comptant que fur la bonté de Dieu. Ne fatiguez pas tant vôtre corps; mais donnez le plus de nourriture que vous pourrez à vôtre ame par l'oraifon & la préfence de

Dieu; & j'efpére que de cette forte tout ira bien.

Je falue très cordialement Madame vôtre époufe, & prie Dieu d'avoir foin de vôtre petite famille, & de vous donner les lumieres néceffaires pour éviter le trop & le trop peu. C'eft dans cette jufte médiocrité qu'eft la vraye vertu.

LETTRE XLV.

Ce qu'on doit éviter dans les Sermons, & ce qu'on y doit propofer au peuple; favoir, le Royaume de Dieu dans nous. Ignorance, illufion & péril où l'on eft fur ce fujet. Qualités des bons Sermons. Ecueil de la recherche du propre. Des abfences de Dieu pour éprouver l'ame & purifier fon amour. Vraye félicité. Avis de lectures. Du culte extérieur.

I. VOtre fimplicité & vôtre candeur me charment. Ce que vous me mandez de vôtre état me donne toujours plus d'opofition pour ceux qui font eux-mêmes la vocation de leurs enfans avant qu'ils foient en

état de choisir. Puisque vous n'êtes plus libre de vous dégager de vôtre état, il faut tâcher d'en faire usage. Je ne crois pas que vous soyez obligé de prêcher souvent : cependant pour faire usage de l'état tel qu'il est, je voudrois observer plusieurs choses ; premierement, de ne point prêcher de controverses ; parce qu'outre que souvent on prêche le mensonge croyant prêcher la vérité, c'est que rien ne desséche tant le cœur que cela.

Il ne faut point non plus prêcher pour faire parade de la science ni de l'éloquence ; mais simplement l'Evangile, sur tout, (*a*) *l'Evangile du Royaume de Dieu.* Il faut faire comprendre que *le Royaume de Dieu est proche ;* que la source de tous les désordres qui sont présentement dans le monde, c'est d'avoir négligé & oublié cette parole de Jésus-Christ. Si on y avoit fait attention, on se seroit mis en devoir de chercher ce Royaume dans le même lieu où Jésus-Christ nous a dit qu'il étoit ; c'est à dire, (*b*) *au dedans de nous.* Lorsqu'on l'y cherche avec simplicité, avec une vérita-

(*a*) Marc 1. vs. 14, 15. (*b*) Luc 17. vs. 21.

ble conversion & un retour au dedans vers Dieu, on ne manque point de l'y trouver.

2. C'est là le commencement des voyes de Dieu qu'on devroit enseigner à tous Chrétiens, & leur aprendre en suite à se recueillir souvent, & à *chercher*, comme dit (*a*) David, *la face du Seigneur.* Il y a peu de personnes qui voulant bien chercher Dieu dans le fond de leur cœur d'une maniere simple & sincère, ne l'y trouvent. Nous sommes tous (*b*) *les temples du Seigneur*, où il désire encore plus *d'habiter* que dans les temples bâtis par la main des hommes. C'est ce temple qu'il s'est bâti lui-même, où il exerce un sacerdoce perpétuel.

3. Que les hommes sont à plaindre qui ignorent ces grandes vérités ! (*c*) *Ils honorent Dieu des lèvres pendant que leur cœur est bien loin de lui.* Etant par là tous tournés au dehors, ils ne connoissent que les sens, & sont livrés à leurs ennemis, qui sont les démons, la concupiscence de la chair, la convoitise des yeux, & la superbe de la

(*a*) Ps. 104. vs. 4. (*b*) 2 Cor. 6. vs. 16.
(*c*) Matth. 15. vs. 8.

vie. Ils ſont livrés à l'avarice, à la cupidité, à l'ambition démeſurée. Ils vivent ſans Dieu & comme s'ils n'étoient nés que pour la terre. S'ils rendent quelque culte à Dieu, il eſt ſi ſuperficiel, que ne faiſant en eux aucune impreſſion, ils oublient toute leur vie ce même Dieu qui eſt ſi proche d'eux, qu'ils pourroient en jouir & le poſſeder à tout moment. Dieu les a créés pour les rendre infiniment heureux par ſa poſſeſſion, & ils ſe rendent infiniment miſérables en voulant poſſeder toutes choſes hors de lui, & néanmoins ne poſſédant rien dans les mêmes choſes qu'ils croient poſſéder; parce que ce qui eſt hors de nous, ne ſe poſſéde point véritablement, & que ce qu'on peut nous ravir & que nous pouvons perdre, n'eſt point réellement à nous; mais bien ce qui eſt en nous, & dans quoi nous ſommes. Ce bonheur eſt ſi grand, & cette poſſeſſion ſi aſſurée, que Jéſus-Chriſt aſſure ſes Apôtres que (a) *nul ne pourra leur ravir leur joye.*

4. Quel bien ne feriez-vous pas par de

(a) Jean 16. vſ. 22.

de pareils Sermons? Mais afin de les rendre éficaces, il faut que ces Sermons ſoient le fruit de vôtre amour, de l'abandon à l'eſprit de Dieu, & qu'ils partent d'un véritable intérieur; qu'ils ne ſoient point le fruit d'une étude ſéche & purement ſpéculative, qui fait que nous nous trompons nous-mêmes par les lueurs de nôtre propre eſprit, & que nous ſéduiſons les autres ſans le vouloir. Je prie Nôtre Seigneur de vous donner non ſeulement l'intelligence de ce que je vous dis, mais de plus de vous mettre dans la diſpoſition la plus convenable pour ſa gloire & pour vôtre propre bien. C'eſt une choſe excellente de garder dans les commencemens, & aſſez longtems, une exacte ſolitude, afin de ſe laiſſer remplir de l'eſprit de Dieu, & de le communiquer enſuite aux autres. Car nul ne donne ce qu'il n'a pas; ou s'il a quelque choſe, il donne ſon néceſſaire, n'étant pas encore arrivé dans la ſource où quiconque y eſt, peut toujours ſe répandre ſans ſe tarir. Mais quand un homme veut bien prêcher en ſe laiſſant mouvoir à l'eſprit de Dieu, quel fruit ne fait-il point?

Le plus grand de tous les biens eſt, de gagner des ames à celui qui les a rachetées de tout ſon ſang. Le malheur eſt, qu'on ne profite pas de ce ſang précieux, faute d'en ſavoir faire uſage. Si vous prêchez de cette ſorte, vous verrez que vos Sermons loin de vous vuider, vous rempliront encore plus de Dieu, qui ſe plait de donner abondamment ce qu'on répand pour ſa ſeule gloire ſans ſe rechercher ſoi-même.

5. Car la propre recherche eſt plus à craindre que la mort. C'eſt l'écueil preſque de tous les gens de bien, auſſi bien que le propre intérêt. C'eſt ce qui fait que peu de gens perſévérent, & que ſouvent la plûpart échouent malheureuſement. L'amour de la propre excellence eſt un poiſon ſi afreux, qu'il a fait du premier des Anges le premier des Démons. Il y a une infinité de péchés d'eſprit dont on ne ſe défie point, qu'on nourrit même en ſoi, & que Dieu abhorre. Il n'y a que la parfaite humilité qui nous en puiſſe mettre à couvert, auſſi bien qu'un entier déſintéreſſement, n'ayant que Dieu ſeul en vue dans ce que nous faiſons & omettons, ſans nous regarder nous-

mêmes, qui ne ſommes que de purs néans. (*a*) *Dieu donne ſa grace aux humbles & réſiſte aux ſuperbes.* La pluye coule abondamment dans les vallées, & ne s'arrête point ſur les montagnes. Si nous étions bien convaincus du tout de Dieu & du néant de la créature, nous ne ferions non plus d'état de toutes choſes & de nous-mêmes que de la boue.

6. Prenez donc courage; & faites bonnement & en ſimplicité ce que Dieu voudra de vous. Si l'on vous oblige à remplir vôtre miniſtère, abandonnez vous à Dieu. Confiez-vous à lui, & tout ira bien. Peut-être inſpirera-t'il à ceux dont vous dépendez de vous laiſſer libre; & alors vous tâcherez de remplir vôtre vocation dans la ſolitude. Pour vôtre diſpoſition intérieure, je la trouve très bonne. Je prie Nôtre Seigneur de vous y faire perſéverer. Vous pourrez dans la ſuite avoir des viciſſitudes, & ne trouver plus une ſi grande facilité à vous tenir auprès de Dieu: mais il ne faudra pas vous en étonner; car, comme dit le petit livre de l'Imitation, (*b*) *C'eſt une grande*

(*a*) 1 Pier. 5. vſ. 5. (*b*) Liv. II. Chap. IX. §. 1.

choſe de ſavoir porter l'exil du cœur: & l'Ecriture nous aſſure, qu'il faut (a) *ſoufrir les ſuſpenſions & les retardemens des conſolations, atendre Dieu en paix, afin que nôtre vie croiſſe & ſe renouvelle.* Plus Dieu a fait de graces à une ame, plus il veut éprouver ſon amour & ſa fidélité par des abſences aparentes. Il ne s'abſente pas néanmoins ce Dieu de bonté; il ſe dérobe ſeulement aux ſentimens, au goût, & à la connoiſſance; il s'enfonce plus profondément en nous: mais comme il n'y a rien que l'on puiſſe apercevoir, on croit ſouvent que tout eſt perdu, & c'eſt le contraire. C'eſt dans ce tems là qu'il faut témoigner à Dieu nôtre amour par une fidélité inviolable quoiqu'il paroiſſe nous rebuter. C'eſt pourquoi il eſt ſi néceſſaire de s'acoutumer d'abord à un entier déſintéreſſement, & à ſervir Dieu uniquement pour lui-même, le comptant pour tout, & nous pour rien, aimant le plaiſir qu'il prend à nous traiter comme il lui plait, & non le plaiſir que nous avons à l'aimer. Ceci eſt d'une ſi grande conſéquence, que tout nôtre bonheur dépend de là:

(a) Eccl. 2. vſ. 2.

car ſi nous mettons nôtre bonheur en quelque perception quelle qu'elle ſoit, nous ne ſerons jamais heureux: mais ſi nous le mettons dans le contentement de Dieu, il ſera toujours Dieu, toujours heureux, & nous ſerons heureux de ſon propre bonheur. C'eſt là le plus pur amour, ſeul digne de Dieu.

7. Je crois que vous ferez fort bien de quiter toute lecture indiférente, & même celle qui ſeroit pour le travail & pour la ſcience: mais il eſt bon d'en faire de conformes à vôtre état, qui ſoient purement ſur l'intérieur: cela réveille & empêche l'eſprit de s'émouſſer, & le cœur de ſe deſſécher. Quelquefois la ſimple ouverture du livre vous ſervira, ou quelque petit mot que vous lirez. Quand vous vous trouverez plus recueilli, ceſſez tout: lorſque vous ſerez plus languiſſant & plus diſſipé, vous reprendrez vôtre lecture. La lecture vous ſera très utile dans le tems des ſécheresſes, ſurtout dans les commencemens. J'eſpére que Dieu vous comblera de plus en plus de ſes graces, je m'intéreſſe beaucoup pour vôtre ame.

8. Puiſque vous me parlez de dépouillement extérieur, je vous dirai, que

nous ne devons point nous dépouiller par nous-mêmes de ces sortes de choses : je veux dire, d'un dépouillement absolu ; car vous pouvez y manquer quelquefois pour suivre vôtre atrait intérieur. Il est de conséquence que nous comprenions bien que ce n'est point à nous de nous dépouiller intierement : c'est à Dieu de le faire, afin que, comme dit S. Paul, (a) *nous soyons survêtus.* Dieu le fait ou par l'impuissance où il nous met, ou par les infirmités, ou en nous faisant changer de situation.

9. Il ne faut point quiter le culte extérieur ; car étant composés de corps & d'ame, nous devons à Dieu un double culte, de l'extérieur & de l'intérieur. Lorsque l'extérieur empêche l'intérieur, nous devons préferer ce dernier à l'autre. Il ne faudroit pas même en cela se raporter à nos goûts & à nos sentimens. Cachez autant que vous pourrez à ceux qui n'en sont pas capables ce qui se passe au dedans de vous : & vôtre Pére qui voit dans le secret ce qui se passe, ne laissera pas, malgré certaines choses qui paroissent des obstacles, de vous faire les mê-

(a) 2. Cor. 5. vs. 4.

mes graces. (a) *Mon secret est à moi*, dit l'Ecriture, c'est à dire, qu'il faut tenir caché ce qui se passe en nous, à moins que nous ne soyons avec des personnes qui sont dans la même voye. Lorsque vous ne ferez rien extérieurement qui puisse vous découvrir, vous ne vous rendrez pas suspect, & vous serez plus à portée d'atirer des ames dans la voye de l'intérieur.

LETTRE XLVI.

De la Communion, & de l'oraison : qu'il ne faut point la quitter : ses fruits de recueillement durant le jour. Pourquoi Dieu nous paroit souvent plus présent hors de l'oraison, que durant l'oraison.

1. VOus ne sauriez vous méprendre, mon cher E., en suivant les avis de N... sur la sainte Communion. Il vous connoit bien, & voit actuellement vos besoins. La sainte Communion est très utile : elle est avec l'oraison la véritable nourriture de l'a-

(a) Isa. 24. vs. 16.

me. Quoiqu'on ne fente pas toujours un profit actuel, elle ne laiffe pas de faire infenfiblement avancer ; & ceux qui s'en privent volontairement la pouvant faire, fe font un grand tort. Une perfonne fort amaigrie ne fent pas d'abord le profit que lui fait la nourriture ; au contraire, elle s'en trouve furchargée, à caufe d'une longue diéte : cependant elle aperçoit dans la fuite qu'elle reprend de nouvelles forces & un nouvel embonpoint. Quoique cela foit de la forte, il ne faut rien forcer lorfque vous ètes dans des lieux où vous ne le pouvez pas fi commodement.

2. Plus vous ferez oraifon, plus vous aurez de facilité pour la faire : c'eft pourquoi je vous conjure d'y ètre fidèle, & que vôtre lenteur & vôtre amufement ne vous empèchent pas de la faire. On fe trouve fouvent mieux & plus recueilli durant le jour qu'à l'oraifon : ce recueillement du jour eft néanmoins un fruit de l'oraifon. Pendant que nous mangeons, nous ne fentons pas nôtre plénitude ; mais aprés que nous avons mangé, nous nous trouvons remplis : fi nous ne man-

gions point, nous nous trouverions deffèchés dans la fuite. Le recueillement que nous avons durant le jour vient de l'oraifon actuelle ; & fi nous ceffions l'oraifon actuelle, nous perdrions infenfiblement le recueillement du jour. Il y a des perfonnes qui, parce qu'ils fe trouvent plus recueillis hors de l'oraifon que dans l'oraifon, ont ceffé de la faire ; ce qui a été la caufe de la perte de leur intérieur, & une pure illufion.

3. Il y a une très bonne raifon pour laquelle nous fentons plus Dieu dans l'action que dans l'oraifon ; c'eft que Dieu ne tombe point naturellement fous les fentimens : ce que nous fentons eft quelque écoulement de grace. Lorfque nous fommes à l'oraifon uniquement pour y faire la volonté de Dieu, Dieu nous traite alors comme il lui plait & felon qu'il nous eft le plus avantageux : ce qui nous eft le plus avantageux eft la foi nue & fimple. C'eft ce qui fait que Dieu ne nous donne pas toujours le fentiment de fa préfence ; afin que nous marchions en foi. Mais il n'en eft pas de même dans la journée, où nous avons des

occasions de nous distraire : Dieu fait alors sentir sa présence, afin de nous rapeller au dedans, & d'empêcher une trop forte dissipation.

4. L'oraison est comme naturelle à l'ame quand elle s'y est habituée, comme l'œil voit sans sentir son action. Nous ne sentons nôtre œil que quand il est malade. La bonté de Dieu est si grande, qu'il se fait plus distinguer dans le besoin, à moins que nous ne commettions des péchés volontaires, qui l'obligent à se retirer : encore quand nous en aurions commis, si nous retournons à lui du fond de nôtre cœur, il oublie nos péchés. Il ne laisse pas pourtant de nous en punir par le sentiment des mêmes choses dont nous nous sommes servi pour l'offenser.

LETTRE XLVII.

En souffrant en paix & s'abandonnant à Dieu, on soulage sa propre ame & celle d'une personne décedée, pour laquelle on endure.

1. ON ne connoit guères un bien lorsqu'on le posséde, mais

après l'avoir perdu. Je crois toujours que lorsque vôtre époux sera délivré du purgatoire, cette tendance vous sera douce & aisée. Soyez sûre que s'il n'étoit pas en voye de salut, ni vous n'auriez pas cette tendance, ni il ne me seroit pas venu voir. Si vous aviez rempli vôtre vocation avec lui, vous auriez pû le gagner davantage à Dieu : mais l'inquietude de vôtre esprit est ce qui vous en a empèchée : c'est pourquoi Dieu vous fait souffrir à présent. Soufrez avec le plus de silence que vous pourrez, commençant à souffrir avec perfection, sans rien témoigner à ces filles, qui ne sont pas capables de vôtre état. Que Dieu seul soit le témoin de vos peines. Retirez - vous à l'écart, & laissez - vous aller sans résistance à cette union & tendance dans la volonté de Dieu. Vous éprouvez, quoique légérement, ce qu'on éprouve dans l'autre vie, qui est, une tendance infinie vers un centre infini, & une impuissance d'y être réuni à cause que nous n'avons pas pris en cette vie le moyen d'y arriver, négligeant ce qui nous étoit

donné pour cela. Prenez courage, & vous abandonnez à Dieu sans réserve : il faut mourir à tout. Ne négligez pas le moyen de mort qui vous est ofert : plus vous souffrirez purement, plus vous abrégerez vôtre supplice & celui du défunt.

2. Vous dites, que si vôtre lien étoit rompu, vous serviriez Dieu en paix. Ce n'est pas la paix que Dieu veut à présent; mais que vous mouriez entierement à vous-même. Contentez-vous donc de ce que vous avez, sans désirer ce que vous n'avez pas. C'est bien prendre le change que de vouloir ce que nous n'avons pas, & ne pas vouloir ce que nous avons. Vôtre lien ne sera rompu ni en ce monde ni en l'autre : mais il cessera d'etre douloureux à cause de la conformité parfaite à la volonté de Dieu, qui vous rendra un en lui. Soyez donc abandonnée pour ne vouloir que ce que vous avez. Les ames du purgatoire ont une tendance infinie à être réünies à leur tout, & c'est le plus grand de leurs tourmens · cependant elles restent en paix dans des maux intolérables, sans désirer d'en sortir que

dans le moment de la volonté du Seigneur. Ayez la foi & demeurez en paix : vous n'avez point de foi.

LETTRE XLVIII.

Sur l'usage des images & l'invocation des Saints : & comment les Saints ont differemment communication les uns avec les autres, même dès cette vie.

1. JE ne m'étonne pas, mon cher E**, que vous ayez de la peine sur certains points de l'Eglise Catholique & Romaine. Les préjugés dans lesquels vous avez été élevé ont pu vous faire croire que l'Eglise approuve tout ce qui se pratique. Il y a des choses qu'elle commande, il y en a qu'elle desire, il y en a qu'elle supporte. Elle commande ce qui regarde le culte extérieur ; elle désire que le culte extérieur soit joint à l'intérieur ; elle tolére beaucoup de choses extérieures grossieres, qu'elle ne peut empêcher sans contrister infiniment le peuple, qui n'est pas capable des choses de l'esprit, tant parce qu'on ne les

inſtruit pas, que parce qu'étant auſſi attachés à la terre qu'ils le ſont, ils ne peuvent s'élever juſqu'aux choſes céleſtes.

2. Dieu vous a attiré à lui par la ſimplicité & l'unité, de ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant que vous n'ayez point le goût multiplié en beaucoup de choſes. Mais la ſimplicité & unité par laquelle Dieu vous conduit, y joints vos anciens préjugés, ne vous laiſſent pas aſſez voir combien les mêmes choſes que vous avez peine à goûter, ſont utiles aux autres. Par exemple, les tableaux, qui ſervent peu aux ames intérieures pendant un temps, ſont très-utiles pour la multitude. Les eſprits groſſiers oublient facilement les inſtructions qu'on leur donne: & comme ils ne ſavent pas lire, ils n'ont point d'autre ſoutien que les images, qui leur ſervent comme d'hierogliphes pour les faire reſſouvenir de ce que Jéſus-Chriſt a ſouffert pour eux, de ce que les Saints ont enduré & fait: & cette vue les porte à ſouffrir plus volontiers les miſéres de leur état.

3. Pour ce qui regarde les perſonnes intérieures, qui ſont celles là de

qui je parle, & que Dieu appelle à l'unité, comme il leur ôte toutes images dans l'eſprit, il leur ôte auſſi la penſée des images repréſentées dans les tableaux; parce que cette multiplicité les tireroit hors d'eux-mêmes, & les empêcheroit de réunir toutes leurs forces en Dieu, qui eſt leur centre, & qui les appelle à ce centre où il habite, pour les réduire à ſon unité par un profond recueillement intérieur; puiſque l'ame diſperſée en divers objets, ne réunit par toutes ſes forces en Dieu, ainſi que l'Ecriture nous conſeille de le faire.

4. Mais quand à force de ſe recueillir & de ſe ramaſſer tous au dedans de ſoi, l'ame meurt à toutes choſes & à elle-même, & qu'elle eſt abimée & perdue en ſon Dieu, elle retrouve en Dieu ſans nulle multiplicité tout ce que Dieu lui a fait perdre. Et alors trouvant dans tous les miſtères une grandeur, une beauté, & un goût ſurprenant, elle voit que Dieu a inſpiré à ſon Egliſe les choſes qu'elle a commandées. Elle n'a jamais prétendu nous faire adorer les images; mais elle a voulu qu'elles reſtaſſent dans l'Egliſe,

ainſi que je l'ai dit, pour être un caractere hierogliphique à tout le peuple. Elle veut qu'on les reſpecte, non par rapport à ce qu'elles ſont, mais par rapport à ce qu'elles repréſentent; comme on ne profane point l'image d'un Roi quoi qu'on ſoit ſûr que cette image ne ſoit pas le Roi même. Je dis plus, que dans une ame très-avancée en Dieu, la ſeule vue d'une image lui donne la réalité de ce qu'elle repréſente : mais il faut être fort avancé pour cela.

5. Il en eſt de même de l'invocation des Saints. Tant que l'ame eſt attirée de l'unité de ſon centre, elle perd toutes ces choſes en diſtinction, & ne pourroit s'y appliquer quand elle le voudroit : Mais lorſque l'ame eſt arrivée en Dieu, Dieu l'unit avec les Saints particuliers d'une maniere ineffable, qui ne s'opére ni par le ſouvenir, ni par aucune application diſtincte & particuliere, qu'elle ne peut ſe donner lorſque Dieu ne l'y applique pas. Elle eſt étonnée de ſe trouver quelquefois tout d'un coup unie à certains Saints d'une maniere très-intime, avec une certaine conformité

toute particuliere. De dire comme elle fait & éprouve que c'eſt un tel Saint, c'eſt ce qui ne ſe peut; parce que c'eſt eſprit à eſprit, ſans figure, repréſentation, ni image, comme les purs eſprits ſont enſemble : ce qui fait comprendre l'union des eſprits bienheureux d'une maniere ineffable.

6. Cette même union s'y opére auſſi avec les Saints qui ſont ſur la terre, quoique très-éloignés, & ſans qu'on les connoiſſe particulierement : & plus les ames qui ſont ſur terre ſont pures, ſimples, dégagées de tout, plus l'union qu'on a avec elles eſt pure & étendue. Il y a cette différence, que ceux du ciel ont une certaine vaſtitude qu'on ne peut exprimer, & que l'union aux Saints de la terre ſe trouve en dégrés bien différens des uns aux autres, ſelon l'état de l'ame à laquelle on eſt uni. Et c'eſt l'imitation de la Hierarchie céleſte, où les Anges qui ſont plus conformes, ſont plus unis, & ſe pénétrent davantage les uns les autres. Parmi les Anges il y en a de ſupérieurs & d'inférieurs. Les Anges ſupérieurs influent (pour ainſi dire) ſur les inférieurs : & ceux qui ſont de

même ordre n'agiſſent pas ſur les autres par *influence*, mais par *pénétration.* L'ordre ſupérieur influe ſur l'inférieur ; & les Anges d'une même Hierarchie ſe pénétrent l'un l'autre, & ne ſe communiquent, comme ils font à leurs inférieurs, par maniere de (*a*) reflux.

Il en eſt auſſi de même en cette vie. Les ames ſupérieures en grace influent aux inférieures, mais elles ne reçoivent rien d'elles. Celles qui font en pareil dégré ont une certaine liaiſon de pénétration : elles ſe goûtent fort bien, quoiqu'elles ne ſoient point vues ; & les ſupérieures connoiſſent encore mieux l'état de l'ame inférieure (chacune) à l'étendue de ſa capacité.

7. Ceci ſera compris de peu de perſonnes : mais ceux qui n'entendent pas le miſtère ineffable de la bonté de Dieu dans les ames qu'il a choiſies pour ſes Epouſes, doivent reſpecter l'amour d'un Dieu tout-puiſſant, qui peut tout ce qu'il veut. Mais on peut faire ici la plainte que faiſoit un grand Apôtre (*b*) qu'on *blaſphème* contre *les*

(*a*) D'abondance, de regorgement.
(*b*) Jude vſ. 10.

choſes ſaintes *qu'on ignore.* Notre Seigneur Jéſus-Chriſt a dit, (*a*) que ſi *quelqu'un péche contre lui, ſon péché lui ſera remis : mais quiconque péchera contre le Saint-Eſprit, il ne lui ſera pardonné ni en ce monde ni en l'autre.* Qu'eſt-ce que c'eſt que le *péché contre le Saint-Eſprit*, ſi non d'attribuer au Demon & à l'erreur les plus ſublimes opérations de l'Eſprit Saint dans les ames de ſes ſerviteurs ? Si les plus ſavants hommes n'ont pû pénétrer toutes les cauſes naturelles par tous les efforts de leur raiſonnement & de leur ſcience, comment pénétreront-ils les choſes les plus ſpirituelles ? car (*b*) ce qui ſe paſſe dans le cœur de Dieu, n'eſt pénetré que de l'Eſprit de Dieu ; & je puis dire qu'autant que l'ordre des eſprits eſt different de l'ordre des choſes corporelles, autant y a-t il de difference entre les choſes purement ſpirituelles qui ſe paſſent entre Dieu & l'ame & entre l'eſprit humain.

Soumettons nous à Dieu de tout notre cœur. Laiſſons-nous conduire à lui, mourrons à toutes les choſes créées & à nous-mêmes ; & nous con-

(*a*) Matth. 12. vſ. 33. (*b*) 1 Cor. 2. vſ. 11.

noitrons que l'expérience eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire ; parce que les termes manquent pour exprimer ce qui eſt au-deſſus de la compréhenſion de l'homme.

LETTRE XLIX.

Pourquoi Dieu travaille petit à petit ; qu'il permet la foibleſſe & l'infidélité ; & qu'il punit ſévérement.

1. JE vous avoue que ce ſeroit le meilleur pour vous d'être écraſé ſans miſéricorde, & que tout fût arraché à la nature : mais ſi vous pouviez voir en vous de la fidélité en ces choſes, votre nature eſt ſi maligne, qu'elle s'en nourriroit entierement, & deviendroit par là plus propriétaire. C'eſt pourquoi l'on ne retranche que peu-à-peu. Cependant comment vous laverez-vous d'être toujours infidéle malgré tout ce que l'on vous a dit au contraire ? Il ne faut pas vous étonner que vous ſoyez puni de vos infidélités, puiſque vous avez ſi peu de courage, que de pouvoir vous arracher à une ſi légére occaſion.

2. Savez-vous bien pourquoi tant

de foibleſſe ? c'eſt que la moindre force vous ſoutient & vous nourrit en vous-même. Lors que je vous voyois compter les endroits où vous avez été fidéle, je me doutois bien que l'infidélité viendroit bientôt prendre la place de ces fidélités vues & remarquées. Cependant il faut mourir, & mourir par tous les endroits où vous déſirez de vivre. Il faut pourtant avoir bon courage, & faire malgré vos foibleſſes comme ſi vous étiez le plus fort des hommes. Ne vous pardonnez donc rien à vous-même : car je vous proteſte, qu'autant d'endroits que vous vous pardonnez, & par leſquels vous penſez vous ſoulager, ſont autant de matieres que vous donnez à la vengeance de Dieu, & un fouet que vous lui mettez entre les mains. Si vous vous égorgiez vous-même, votre mort ſeroit bien douce : mais parce que vous vous épargnez, un autre ne vous épargnera pas. Il (*a*) allumera contre vous le feu de ſon ire, & il enivrera ſes flèches de ſang : il leur fera manger la chair des occis ; & ce que la rouille épargnera, la chenille le rongera.

(*a*) Deut. 32. vſ. 41. Joel 1. vſ. 4.

3. Pourquoi croyez-vous que Dieu vous ait pris si jeune ? y a-t-il quelque chose en vous qui l'ait mérité ? & en quoi l'avez-vous prévenu si ce n'est par vos fautes ? Dieu ne vous a pris de la sorte que pour être la victime de sa fureur, afin que vous deveniez l'objet de son amour.

LETTRE L.

Importance de s'accoutumer à aimer & servir Dieu sans intérêt. Utilité des sécheresses. Voie excellente de la charité pure.

1. JE suis très-contente du bon frere * *. Dites-lui de ma part, qu'il est de grande conséquence de s'accoutumer de bonne heure au désintéressement de l'amour, pour servir Dieu comme il veut être servi, & comme il mérite de l'être. Cela fait que ne cherchant que sa gloire, & nullement notre intérêt, nous sommes contens de toutes les dispositions où il nous met, & nous avançons dans notre carriere sans être arrêtés par les retours sur nous-mêmes, qui sont tou-

jours des effets de notre amour propre, quelque prétexte que nous prenions pour les entretenir.

2. La sécheresse peut être quelquefois une punition de nos infidélités, & aussi une épreuve de notre fidélité : mais dans l'un ou dans l'autre de ces cas, il faut être également content, puisque c'est une marque de la bonté de notre Pére, qui nous châtie en nous purifiant, & qui nous purifie en nous éprouvant. Qu'il prenne donc une nouvelle détermination d'être à Dieu sans reserve, & de se laisser traiter comme il plaira à ce bon & juste Pére. Je serai ravie qu'il soit du nombre des enfans du petit Jésus. Faites lui connoitre ce petit & grand Maître : il le rendra simple, & le conduira sûrement.

3. Ceci lui servira de réponse, & lui fera comprendre que nous n'aspirons point aux choses grandes & relevées ; mais à n'être rien, afin que notre Maître soit tout en nous & pour nous, qu'il se sanctifie pour nous, comme il le disoit (*a*) pour ses Apôtres. Celui des gentils (S. Paul) releve

(*a*) Jean 17. vs. 19.

la foi au-dessus de toute œuvre; mais il éléve la charité au-dessus de tous dons. Après avoir fait le dénombrement des dons les plus excellens, auxquels il dit qu'il est permis d'aspirer, mais, ajoute-t-il, (*a*) je fais *une voie* plus abregée & *plus parfaite*, c'est la charité. *Quand je parlerois le langage des Anges*, *que je livrerois mon corps aux flammes* &c. *je ne serois sans la charité que comme un airain qui resonne.* On peut donc avoir tous les dons sans la charité; mais on ne peut préferer la gloire de Dieu à tout intérêt propre, quel qu'il soit, qu'on n'ait la charité en dégré éminent. C'est où elle conduit l'ame, & au mépris de soi, puisque le même S. Paul, qui nous assure (*b*) que rien ne peut le séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ, nous dit qu'il est (*c*) comme la baliûre du monde, c'est à dire, ce qu'il y a de plus méprisable.

4. O si les hommes pouvoient comprendre à quoi ils sont appellés, & le bonheur infini, (quoi qu'au milieu des souffrances,) de répondre à cette vocation

(*a*) 1 Cor. 12. vs. ult. Ch. 13. vs. 1.
(*b*) Rom. 8. vs. 38. 39. (*d*) 1 Cor. 4. vs. 13.

vocation, ils ne travailleroient qu'à cela, ils préféreroient le mépris de toutes les créatures à leurs aplaudissemens. Quel bonheur d'être crucifié au monde, & que le monde nous soit crucifié! Mais on veut faire un mélange monstrueux d'être à Dieu & au monde; on veut unir le vif & le mort, & encore se croit-on quelque chose lorsqu'on a donné quelques momens à Dieu, pendant qu'on donne tout le reste à son ennemi. C'est l'amour de nous-mêmes, une certaine mollesse dans laquelle nous vivons, qui est cause de tout cela. Nous ne saurions rien faire de généreux pour Dieu, & nous n'avons non plus de courage que des poules pour nous renoncer nous-mêmes. Nôtre goût est nôtre principal conducteur, & toute nôtre vie se passe sans avoir laissé Dieu user des droits qu'il a sur nous-mêmes.

5. Vous pouvez prêter à nôtre bon ** les livres que vous avez. Je prie Dieu, cher **, qu'il vous continue ses bontés, qu'il fortifie vôtre homme intérieur. Vous savez combien je suis à vous en Nôtre Seigneur.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LI.

Comment Dieu édifie secrettement & solidement dans les ames le vrai intérieur sur la destruction de leurs propres opérations.

1. JE suis toujours fort ravie, Monsieur, quand je reçois de vos nouvelles, remarquant le progrès de la grace en vous. Tous ceux qui commencent de se donner à Dieu travaillent d'abord à la composition extérieure: & cela est nécessaire pour régler les sens, & les mettre dans une certaine assiette où ils n'interrompent pas l'opération que la grace veut faire au dedans. Mais comme cet ouvrage est de la main de l'homme, sur lequel il croit devoir poser les fondemens d'une vie vertueuse, où il met tout son apui, & où il s'atache très fortement, Dieu, qui veut faire un ouvrage bien plus merveilleux au dedans, quoique caché aux yeux des hommes, renverse

cet édifice que nous avons bâti nous-mêmes, & n'en laisse pierre sur pierre, afin d'en édifier un autre qui ne soit point bâti par la main des hommes. Plus l'édifice que l'on veut détruire est élevé, plus sa destruction est dificile, plus on voit de dégât & de poussiere quand il est détruit. Ces pierres si bien rangées, & qui faisoient le plaisir de la vue lorsque l'édifice étoit entier & rempli d'ornemens, deviennent un cahos de matériaux épars & confus. Celui qui voit abatre ainsi sa maison, se plaint beaucoup, & croit qu'on lui a fait un grand dommage, & d'autant plus, qu'il ne paroit pas que l'on rebâtisse l'édifice détruit. Mais qu'il prenne courage, & qu'il atende en patience. Il verra la main de Dieu en faire un autre tout diférent.

2. Ce qu'il y a de plus facheux, c'est que ce même bâtiment paroit rester longtems & toujours de la même maniere; & l'on ne voit point qu'on se serve des mêmes matériaux, & qu'on les mette dans un autre ordre. Mais il arrive tout à coup qu'on lui donne comme d'autres yeux, qu'on le mène dans de profondes cavernes. Là il

trouve un édifice charmant, auquel il lui est permis d'habiter avec le divin Architecte.

3. Comme il n'y a rien dans la nature qui ne nous prêche l'intérieur, je crois que tous ces beaux palais enchantés que l'on trouve dans la fable après avoir traversé des cavernes obscures, ces souterrains si merveilleux que personne ne peut trouver par soi-même que celui à qui le secret est découvert, sont bien la figure d'un véritable intérieur. Rien ne paroit plus simple au dehors; on couvre ces riches souterrains de vile poussiere afin que personne ne puisse découvrir le trésor qui y est caché. C'est ainsi qu'en use le Seigneur pour dérober ses graces aux yeux des passans & à nos propres yeux: il est bien permis de demeurer dans ces lieux admirables avec le Maitre qui les a produits, mais non pas de s'en rien aproprier. Celui qui voudroit se glorifier d'un pareil trésor & le dérober à celui à qui il apartient, sera chassé dehors comme un voleur.

4. Vous pouvez faire vous-même l'aplication de tout cela, & voir l'œconomie de la grace dans l'ame du juste: mais à peine en cent mille y en a-t'il un qui veuille bien laisser détruire cet édifice bâti de leurs propres mains. Ils tâchent à mesure qu'on l'abat, d'y remettre quelques pierres & de le raccommoder; & souvent toute la vie de l'homme se passe à rajuster ce que Dieu veut détruire. Mais quand nous avons assez de courage pour par un abandon total laisser faire à Dieu en nous & de nous ce qui lui plait, nous parvenons à nôtre fin par ce qui paroit détruire en nous ce qui conduit à cette même fin.

5. Donnez vous donc bien de garde de mettre la main à l'œuvre du Seigneur. Demeurez le plus passif que vous pourrez, & soyez résolu à ne vous plus compter pour rien, alors vous direz avec le Prophète: (*a*) *vous m'avez élevé* jusqu'aux nues, *& puis vous m'avez brisé tout entier.*

6. Il y a dans l'Ecriture quantité de belles figures de ceci, dont j'espére que Dieu vous donnera l'intelligence. Il ne faut pas s'étonner si lorsqu'on veut noyer quelqu'un on lui ôte les apuis qui le tenoient sur l'eau: on ôte d'a-

(*a*) Ps. 101. vs. 11.

bord les plus grossiers, & puis les plus subtils, ensorte que n'ayant rien où se prendre, il faut tomber insensiblement dans cette mer immense de l'amour divin, amour tout pur, qui n'a nul égard pour soi-même ; ce qui ne s'opére que par l'abandon.

7. Tenez vous donc heureux, mon cher F. de ce que Dieu commence à détruire ce que vous aviez bâti. Souvenez-vous qu'Oza ne fut frapé que (*a*) parce qu'il avoit voulu soutenir l'Arche. J'espére que Dieu achevera en vous l'œuvre qu'il a commencée. Vous m'êtes bien cher en nôtre Seigneur. Soyez toujours bien fidèle à l'oraison. Quand même vous n'y trouveriez rien qui pût vous satisfaire, ne laissez pas de poursuivre vôtre route, & vous arriverez enfin par elle.

LETTRE LII.

Don d'intelligence de l'Ecriture. Efets & raison de la simplicité des termes dont se servent les personnes éclairées de Dieu, & dont s'est servi l'Ecriture Sainte.

(*a*) 2 Rois 6. vs. 6, 7.

1. IL m'a été montré comme le soin de Jésus-Christ a été d'interprêter les Ecritures Saintes, & d'en découvrir le vrai sens. Lorsque Jésus-Christ vient dans une ame, il lui donne une intelligence si claire de l'Ecriture Sainte, que la profondeur lui en est découverte d'une maniere si propre & si naturelle, qu'il semble qu'elle n'ait été écrite que pour la chose dont la signification est donnée.

2. Vous me demandez, pourquoi je ne me sers point de termes obscurs & extraordinaires pour mieux expliquer les choses intérieures, comme font les autres Spirituels ? Mon Maître m'a donné de vous répondre, qu'il ne s'en est jamais servi ; qu'il n'y a rien de si profond & mistique que l'Evangile, & qu'il n'y a rien de si simple. Il dit de plus, que la simplicité des expressions est conforme à la simplicité de l'ame : & que ceux qui se servent d'expressions si extraordinaires ne sont pas encore parvenus à la parfaite simplicité. On m'a fourni une comparaison pour vous faire comprendre que ces termes obscurs ne viennent point d'avancement. C'est que comme

la lumiere d'un état & sa connoissance précédent l'état même, il arrive, que lorsqu'on parle des choses d'un état avant leur possession, on en parle avec dificulté, selon la lumiere qui est donnée, qui a toujours quelque chose d'obscur, & qui a même souvent besoin de recourir à la science pour se faire entendre; & cela toujours avec des termes obscurs & des expressions bornées, quoiqu'elles paroissent graves & pleines d'emphase. Car il n'y a que ce qui est naturel & simple qui n'est point resserré & retréci: ce que vous remarquerez bien dans l'Ecriture, qui dans ses expressions simples & naturelles renferme des sens infinis, desquels chacun peut prendre un sens qui sera toujours propre à la disposition de la personne, comme vous voyez à la manne, qui à cause de sa simplicité & pureté, contenoit tous les goûts, de même aussi que l'eau prend toutes les couleurs.

Je m'explique d'une maniere fort concise sur des choses qui sembleroient mériter une expression très étendue; parce qu'il me paroit que Dieu vous donnera l'intelligence de ce que je vous

veux dire. J'espére même ne point mourir que je ne vous aye découvert tous les mistères du royaume de Dieu.

3. Pour revenir à ce que je disois, l'Evangile laisse entendre des choses infinies: & c'est le propre de l'Ecriture Sainte que de s'insinuer dans le fond du cœur & dans le centre de l'ame par sa simplicité. Car elle est la parole de Dieu, qui peut seul entrer dans le centre de l'ame, les portes des sens étant fermées: c'est le droit du Verbe, qui a par soi-même essentiellement cette qualité pénétrante, & qui en rend participans les esprits bienheureux. Il n'en est pas de même des esprits des serviteurs de Dieu à moins que ce ne soit de ceux qui sont parfaitement anéantis, & qui ne sont plus qu'une pure capacité entre les mains de Dieu.

4. Ces grands termes, ces expressions extraordinaires, ne font point le même effet. Quand vous aurez le vrai Esprit de Dieu en plénitude, vous en ferez aisément la diférence. Elles suspendent l'esprit: mais elles ne s'insinuent point dans le centre de l'ame; parce que cela est destiné à la pure sim-

plicité, laquelle vient de ce que la personne qui écrit, voit au dessous d'elle ce qu'elle écrit: & vous remarquerez, que ces expressions extraordinaires sont comme quelque chose de surpassant la personne & sa capacité compréhensive & expressive; au lieu que celle qui écrit ce qui est dessous d'elle, & ce dont elle a plus d'expérience que de lumiere, l'écrit d'une maniere simple, libre & aisée, & comme quelque chose qu'elle a surpassé & qui ne la surpasse pas. Tout ceci vous sera d'une très grande utilité à savoir.

5. Jésus-Christ a voulu s'exprimer & se reproduire sur le néant & sur les choses viles. Qui n'admirera le profond & inscrutable mistère de la création du monde, où Dieu créa tous les êtres par sa parole? Cette parole leur imprima l'être: de sorte que tous les êtres sont imprimés & formés du Verbe. (a) *Il a dit; & cela fut fait:* cette parole operante leur donna l'être. C'est donc tout ce qu'ils ont du Verbe, que l'être. Mais il n'en fut pas de même de l'homme. Lorque Dieu le créa, que fit-il? il le forma de terre, & *du limon*

(a) Ps. 32. vs. 9.

de la terre, la chose la plus vile qui fut jamais. Cet ouvrage ne paroit-il pas de beaucoup inférieur aux autres, qui sont créés par la parole? Cependant c'est tout le contraire. Voyons de quoi cette boue est composée: de la terre, qui étoit un élement que la même parole avoit créé. Cet homme ainsi formé de limon reçut *l'esprit* & le *soufle de vie*, qui étoit l'Esprit du Verbe: lorsque toutes les créatures ayant reçu l'être par le Verbe étoient vuides de son Esprit, il fut rempli de cet Esprit: lorsque son être semble être privé de l'avantage des autres êtres, cette boue devient un homme fait à l'image de Dieu; oui, cette boue mérita l'impression & le caractère de la Divinité. O homme, tu es fait si vil & si méprisable, afin que tu ne puisses rien dérober à Dieu.

L'homme vivoit dans les plaisirs innocens jusqu'à ce qu'il désobéit à Dieu. Sa désobéissance lui ouvrit les yeux, lui fit comprendre qu'il étoit nu, & lui donna de la honte de sa nudité. La réflexion est donc une suite du péché, comme la simplicité est une preuve de l'innocence.

LETTRE LIII.

Enfance ſpirituelle. Il faut ſoufrir ici ou ailleurs. Senſations & perceptibilités, la nature y prend part. Abandon à Dieu. Oraiſon d'Amour. Oubli de ſoi-même, d'où il vient.

1. C'Eſt de tout mon cœur, mon cher M. qui je veux bien être vôtre mére, mais vous ne ſavez pas à quoi cette qualité m'engage. Je ne la prens pas aiſément à cauſe de cela. Juſques à préſent Dieu m'a chatiée pour l'infidélité des enfans : Il me fait ſoufrir pour eux; mais auſſi il leur demande à mon égard une grande docilité & ſimplicité : de ſorte que j'ai bien compris combien Jéſus-Chriſt a ſoufert pour enfanter les prédeſtinés : car quoique nous ſoyons unis en Jéſus-Chriſt à tous ceux qui veulent l'aimer, nous ne portons les langueurs & les peines que de ceux qu'il nous donne pour véritables enfans.

2. Vous ne devez point craindre les croix, les ſéchereſſes & les peines par

où Dieu fait paſſer. Outre qu'elles ne ſont pas égales pour tous, c'eſt que le bonheur, qui ſuit la fidélité à les porter pour l'amour de Dieu, nous fait comprendre lors que nous ſommes arrivés au but, que ce n'étoient point des véritables croix ni des peines; mais des miſéricordes infinies de Dieu. Il faut être purifié en ce monde ou en l'autre. Cent années de ſouffrance en cette vie n'égalent qu'à peine un jour des ſouffrances de l'autre pour être purifié : & il y a encore cette différence, que ce que nous ſouffrons en cette vie, qui eſt ſi peu de choſe, acquiert, comme dit S. Paul, (*a*) *un poids immenſe de gloire* en l'autre, & (ce qui eſt plus que tout cela) donne une très-grande gloire à Dieu : car nous devons plus eſtimer la gloire de Dieu & ſon bon plaiſir, que toutes les récompenſes.

3. Je comprends bien, que les graces douces & conſolantes excitent en vous une certaine activité amoureuſe : la nature, qui veut prendre ſa part de tout, tâche de l'augmenter encore :

(*a*) 2 Cor. 4. vſ. 17.

mais il faut mettre le hola à la nature, laissant tomber par un repos tranquile les efforts qu'elle voudroit faire soit pour correspondre activement à Dieu, soit pour augmenter sa sensibilité. Vous trouverez dans ce repos moins actif un goût beaucoup plus délicat, plus pur, plus simple quoique moins sensible, que dans ce bouillonnement dont vous parlez.

4. Ce que Dieu demande de vous, est un grand abandon intérieurement & extérieurement ; parce qu'il vous conduira par la main comme son enfant. Accoutumez-vous de bonne heure à vous laisser conduire par toutes les routes où il trouvera bon de vous mener, douces ou ameres, par des routes unies & agréables, ou dans des déserts pleins de rochers. Tous lieux sont bons, & tous pays sont égaux lors qu'on est à sa suite. S'il vous mène quelquefois par des lieux arides, c'est pour vous faire trouver ensuite les eaux de source. Ne craignez rien en le suivant, ou plutôt, craignez de craindre & de ne le pas suivre aveuglement. Dans les commencemens on caresse les enfans, parce

qu'ils sont encore petits & foibles : mais quand ils sont devenus grands, le pére, quoiqu'il les aime beaucoup plus, a une conduite sévère. Il les employe alors pour sa propre gloire. *Virtus filiorum, gloria patrum.*

5. Ne craignez point de tomber dans l'état des (nouveaux prétendus) Prophètes : mais il faut prendre garde de ne point trop employer votre tète dans votre oraison. Qu'elle se fasse dans la volonté : c'est l'amour que Dieu veut, & non la forte application de l'esprit. Cela tombera peu-à-peu. Cette voie ici est simple, droite, pure, dégagée de fantômes & d'entousiasme, puis que même le sensible de la volonté se perd peu-à-peu. C'est pourquoi il faut aller par la foi pure, qui croit Dieu tout ce qu'il est, sans vouloir rien chercher en lui que lui-même. Dans les commencemens la tète paroit prendre quelque part à ce qui se passe au dedans de nous : insensiblement il s'y fait comme un bandement, qu'il faut négliger & laisser tomber comme on peut, afin que la volonté ne soit occupée que de l'amour. Car ce n'est point ce qui est dans la tète qui nous

fait devenir véritablement intérieurs; mais la foi seule & l'amour. Il est vrai que comme la volonté tâche de réunir toutes les puissances en elle, cela fait d'abord comme une contrainte à l'esprit, à cause de leur dispersion: mais à mesure qu'elles se réunissent par l'amour, la tête demeure simple, dégagée, & sans contention. J'espére que vous aurez un jour l'expérience de ce que je vous dis.

6. Ne vous occupez volontairement d'aucune de toutes les pensées dont vous me parlez; car on n'est pas toujours maître d'empêcher ce qui se passe par la tête. L'abandon à Dieu pour le présent & pour l'avenir est tout ce qu'il faut. Ce qui paroit le plus contraire est souvent ce qui ramène toutes choses en une; & Dieu se sert très-souvent de contraires pour réussir dans ses desseins. Laissons-le faire: il fera toujours tout pour le mieux: il aime souvent mieux faire un Saint qu'un Empereur de tout le monde. Mais enfin sans s'occuper de quoi que ce soit, laissons-le agir selon sa gloire & son bon plaisir. Ce seroit une infidélité de nous occuper de l'avenir:

Laissons la riviere aller son cours; elle trouve ses bornes dans la mer de la volonté divine.

7. Nous sommes présentement dans le tems de l'enfance du divin petit Maitre; je souhaite fort qu'il vous communique de plus en plus son enfance. Plus vous serez enfant, plus vous serez agréable à ses yeux; & ses (a) *délices sont d'être avec les enfans des hommes*, comme dit l'Ecriture, qui assure aussi, qu'avant tous les siécles *la Sagesse se jouoit devant Dieu*: ce qui nous fait comprendre, que la véritable sagesse n'est point un extérieur composé, ni une prudence affectée; mais une simplicité, candeur, & innocence de petits enfans.

8. Pour l'oubli de soi, il ne vient pas tout d'un coup, mais peu-à-peu, à force de laisser tomber toutes les réflexions. Ne vous amusez point à regarder dans l'oraison ni ce que vous faites, ni comme vous êtes. Abandonnez vous totalement à Dieu, sans reserve, & sans vous inquiéter de vos imaginations: tout ce que vous

(a) Prov. 8. vs. 30. 31.

avez à faire eſt, de ne les jamais entretenir volontairement. J'eſpére beaucoup de votre ame ſi vous êtes fidèle à vous laiſſer entre les mains de Dieu. Croyez-moi en lui véritablement à vous.

9. Ce n'eſt pas par effort qu'on peut ni s'oublier ſoi-même, ni oublier les autres créatures. On ne peut jamais éteindre les activités vagues & involontaires de l'eſprit & de l'imagination en les combattant par nos propres forces; au contraire, cela les augmenteroit: mais il faut ceſſer autant qu'on peut toute occupation volontaire des créatures, ſoit de ſoi-même, ſoit des autres: Il faut ſe détourner doucement de toute complaiſance, vanité, activité propre & volontaire; & pour ce qui eſt involontaire, il faut le porter comme nos autres miſéres, juſqu'à ce que Dieu les détruiſe lui-même par ſon opération.

10. Quand je dis qu'il faut mettre le hola à la nature, ce n'eſt pas qu'il faille de ſoi-même ſe dénuer de toute activité, & ſe mettre dans une paſſiveté operée & efforcée par la créature. Cela ſeroit & dégénéreroit en

une vraie oiſiveté infructueuſe. Il faut nourrir toujours une certaine amoureuſe activité de la volonté, qui loin d'être impétueuſe & bouillante, eſt au contraire très calme & paiſible: & loin que l'ame ceſſe alors d'agir en ſe contraignant & s'efforçant, elle agit d'une maniere beaucoup plus réelle, plus fonciere, & plus centrale; parce que ſon action ſe concentrant toute dans la volonté & l'intime de l'ame, elle eſt d'autant plus noble & plus efficace, que l'imagination & les ſentimens y ont moins de part.

LETTRE LIV.

Dieu ſe ſert plus ou moins de l'entremiſe des moiens, ſelon le beſoin des ames. Il ne faut s'attacher qu'à lui ſeul.

1. LA penſée m'eſt venue ce matin, malgré tout mon mal, de vous écrire; & je le fais. Vous aurez la bonté de vous ſouvenir que dès le commencement que Notre Seigneur me fit vous mander en termes aſſez

couverts une partie des choses qui vous sont arrivées, je ne vous écrivis que parce qu'après le mouvement fort que j'en avois eu, vous me prévintes vous-même. Depuis ce temps je me tenois cachée, je ne m'ingerois de rien. Etant revenue en ** j'en usai de la même sorte, jusqu'à ce que pressée du mouvement que vous en aviez, vous m'ordonnâtes de vous répondre sur les difficultés que vous aviez. Dieu y donnoit bénédiction; & vous me mandiez incessamment que votre ame n'entroit que dans ce que je vous disois. Vous savez quel pouvoir Dieu me donnoit sur votre ame, & comme elle étoit pacifiée sitôt que Notre Seigneur me faisoit vous dire d'etre en paix. Vous savez de plus avec quel excès de rigueur Notre Seigneur punissoit en vous la moindre résistance que vous me faisiez, & que vous étiez réduite aux abois jusqu'à ce que vous eussiez acquiescé. Vous savez cependant que je n'ai jamais usé du pouvoir que Dieu m'a donné pour rien prévenir chez vous. Vous avez remarqué vous-même une infinité de fois que je ne faisois que suivre la

grace, n'avançant pas d'un pas, quoique je connusse clairement les choses. J'ai usé de force lorsqu'il l'a fallu, & de ménagement de même. Je n'ai épargné ni soins ni lettres tant qu'elles vous ont été nécessaires pour vous soutenir & vous faire marcher dans la voie que Dieu vous marquoit lui-même, & où il vous engageoit comme malgré vous sans que vous pussiez vous en défendre. Combien de fois m'avez-vous dit, que vous ne pouviez faire autrement?

2. Présentement il est vrai que Dieu après avoir diminué peu-à-peu le nombre des lettres que je vous écrivois, m'a donné le mouvement de vous détacher peu-à-peu de moi & de l'apui que vous aviez eu en mes lettres. Je l'ai fait, sans avoir égard ni à vos peines là-dessus, ni aux pensées que vous pouviez avoir que j'étois refroidie pour vous. Dieu s'est servi de moi comme d'un moyen à vous faire avancer vers lui: mais ce moyen, qui vous a été & vous est peut-être encore si utile, vous feroit nuisible s'il vous servoit d'apui. Ne jugez donc point de mon cœur par mon silence;

mais de ma fidélité à obéir à Dieu. Je n'ai rien à ménager sous le ciel. *Dieu seul ;* & c'est tout. Si vous m'avez vû plus de vif à l'égard de N. que pour vous, & que je l'aie moins ménagé, lui disant toutes choses, (ce que je ne fais avec personne,) je n'en sai pas la raison : c'est à moi d'obéir. Tout ce que je puis vous dire, c'est que si j'avois pu j'en aurois usé autrement avec lui : peut être Dieu a-t-il dessein que je lui donne des fruits prématurés pour un tems où je ne serai plus en état de lui en donner, & qu'alors ils lui seront propres. Quoiqu'il en soit, c'est à moi d'obéir, trop heureuse de tout perdre pour cela.

3. Soyez donc persuadée que je ne vous estimai jamais plus que je fais ; mais que pourrois-je vous donner par moi-même ? Je suis bien-aise que vous voyez combien je suis bête lorsque Dieu ne parle pas. Le silence vous est à présent plus utile que les paroles. Lorsque j'ai voulu par condescendance vous en donner quelques-unes, elles n'ont servi qu'à vous peiner : & lorsque vous avez bien voulu que je me tusse, la paix vous a été communiquée

d'une maniere que vous ne pouviez l'ignorer. Je laisse à Dieu d'achever son ouvrage en vous : c'est en lui que je vous suis & serai toujours ce que lui-même m'a fait vous être.

LETTRE LV.

Avis sur diverses épreuves dans la voie à la foi nue, la plûpart sur le détachement de tout.

1. VOtre (*a*) état est une volonté indifférente quant au fonds. Plus elle sera fixée là dedans, plus il vous paroitra que la volonté deviendra vivante pour l'amortissement de l'autre. Comme cela sera fort long, il y aura dequoi exercer votre foi, votre pa-

(*a*) Il *semble que dans les premieres lignes de la copie de cette lettre, il y ait quelque omission qui rend le sens obscur ; & que ce sens pourroit bien revenir à ceci :* l'Etat où vous êtes entré & dans lequel vous devez continuer, est celui d'une volonté indifferente quant à son fonds. Plus votre volonté s'affermira dans cet état-là quant au fonds, plus elle vous paroitra redevenir vivante par l'amortissement de son activité d'auparavant, qui semblera revivre. Comme cela sera fort long, &c.

tience, votre courage & votre abandon. C'eſt un arbre qui ſemble mourir dans ſa tige, & ne pouſſer que de faux bourgeons, qui ne ſervent qu'à épuiſer ſa ſéve & à hâter ſa mort.

2. La comparaiſon dont vous vous ſervez eſt très-bonne : il n'y a plus de réſiſtance ni de défenſe chez vous, tous les paſſages ſe déboucheront chaque jour : cela ne ſera cependant que par intervalles, & le ſoleil par ſes retours vous rendra ſouvent la vie douce & ſuave, juſqu'à ce qu'on vous l'ôte tout-à-fait. Vous éprouverez toujours plus ces froids, ces ſérieux, & ces impuiſſances de vous ſurmonter ; & bien plus, c'eſt que s'il vous reſte aſſez de force pour faire quelque effort pour vous vaincre, cela ne ſervira qu'à augmenter votre foibleſſe, votre ſec, & le reſte que vous combattez ; ce qui n'empêche pas que vous ne deviez combattre tant qu'il vous reſtera des forces pour le faire. Vous ſerez tout oppoſé à ce que diſoit St. Paul (*a*) de lui-même ; car vous porterez des coups en l'air. Les coups donnés en l'air

(*a*) 1 Cor. 9. vſ. 26.

l'air ne bleſſent perſonne, ils ne font du mal qu'à ceux qui les donnent.

3. Ne vous attendez pas à des tentations fort violentes, ſi ce n'eſt lorſque vous employerez vos languiſſantes forces pour les combattre. Tout ſe paſſera chez vous en foibleſſe : & cela eſt bien plus propre à vous faire mourir dans la ſuite ; parce qu'il ne reſte ni apui ni excuſe. J'ai toujours bien compris que cela ſeroit de la ſorte ſelon les deſſeins de Dieu ſur vous, & je vous aſſure que rien ne m'eſt caché de ce qui regarde votre ame : la mienne la pénétre d'une maniere bien ſinguliere. C'eſt de cette maniere que Dieu traite les ames deſtinées à la foi nue, & c'eſt la voie des enfans, qui tombent, non dans le combat, mais parce qu'étant foibles ils ne peuvent ſe ſoutenir. Soyez donc perſuadé que vous ne (*a*) mourrez que de foibleſſe, & non de maux violens. Toutes les violences feront de vains eſſais de votre part. La ſéchereſſe accompagne toujours cet état : mais de même que quelque grande

(*a*) Il s'agit dans ces matieres, d'une mort miſtique.

que paroiſſe l'aridité, il reſte toujours un ſoutien ſecret; de même dans les plus extrêmes foibleſſes il reſte une grace profonde & cachée. N'ajoutez rien à vôtre état.

4. Je m'explique: j'apelle *ajouter* lorſque l'ame ſemble courir après le goût de la préſence de Dieu. J'éprouvois autrefois que ma volonté avoit, pour ainſi parler, de petites lévres, à ce qu'il me paroiſſoit, pour goûter & ſavourer la grace, comme l'enfant ſuce & ſerre la mamelle: & ces lévres vouloient quelque fois ſucer, faiſant comme un éfort imperceptible pour goûter le lait de la préſence de Dieu: mais Nôtre Seigneur m'inſtruiſoit lui-même (comme je n'avois perſonne) à l'arrêter, & laiſſer tout tomber, demeurant ferme & fixe en ma nudité, ſans nul ſoutien. C'eſt là ce que j'apelle *courir après*: mais je n'apelle pas *courir après* que de reſter en ſilence, de lire lorſqu'on en a la penſée, & ainſi du reſte, qui ſont choſes encore faciles & néceſſaires à l'ame, & qu'elle ne prend pas comme apuis, mais qui récréent & rempliſſent les journées.

5. Vous éprouverez toujours, que

plus un état eſt nud, plus il eſt pur: nul ne peut comprendre ces choſes que par leur expérience. Que cette expérience, pleine de misère & de pauvreté, vous découvrira de grandes vérités, inconnues à tous les hommes qui ne ſont pas enſeignés de Dieu! plus vous aurez été obſcur, foible, & impuiſſant, tout ravi que vous ſerez de pénétrer la vérité, vous ne pourrez vous empêcher de dire à Dieu, que toute la ſcience des hommes eſt erreur & menſonge, & que c'eſt en Dieu ſeul qu'eſt la vérité. Combien la découverte de cette vérité m'a-t-elle ſouvent tranſportée, & avec quel plaiſir vis-je, ô mon Dieu, la lumiere dans la lumiere! O ſi je pouvois vous exprimer ce que je conçois dans le moment que je vous parle des deſſeins de Dieu ſur vous, & de ſon Eſprit de vérité; mais Eſprit qui ne vous laiſſera rien poſſéder afin de vous poſſéder lui-même! Laiſſez-vous donc tout arracher: je dis *tout* ſans nulle reſerve. Tenez-vous le plus heureux des hommes d'être le plus foible des hommes.

6. Vous avez raiſon de dire *malheur*

à qui s'arrête dans les dons de la grace. Croiriez-vous bien qu'ils sont plus propriétaires que ceux qui s'amusent dans les dons de la nature? du moins il est infiniment plus dificile de les en tirer; & les moyens dont Dieu se serviroit pour cela leur seroient à scandale. Il faudra bien assurément que vous perdiez la sagesse humaine, sans quoi, vous ne parviendriez jamais à vôtre fin: mais ce sera Dieu qui vous l'arrachera, & qui vous donnera en échange cette divine *sagesse*, (*a*) *cachée à tous ceux qui vivent, inconnue même aux oiseaux du ciel*, & qui n'est découverte que par *la perte & la mort.* Mais lorsque vous serez dégagé de vous-même & de toutes choses, quelque bonnes qu'elles paroissent, que vous volerez avec plaisir dans les airs sacrés de la Divinité! vous vous trouverez infiniment libre par la perte de toutes choses, & vous (*b*) *courez* sans que rien vous fasse tomber, parce que Dieu aura *étendu* vôtre *cœur*. Vous serez contraint de dire avec S. Paul: (*c*) *C'est dans ma foiblesse que je trouve ma force.*

(*a*) Job 28. vs. 21, 22. (*b*) Ps. 118. vs. 32. (*c*) 2 Cor. 12. vs. 10.

Comptez que Dieu ne vous a rendu fort que pour vous rendre foible, & que les endroits où vous vous êtes le plus soutenu, ce seront ceux où vous serez le plus afoibli. Nôtre Seigneur dit, que (*a*) le S. *Esprit convaincra le monde de justice .... parce qu'il s'en va à son Pére;* voulant par là nous enseigner que toute la justice consiste à tout renvoyer à Dieu.

LETTRE LVI.

En quoi une ame que Dieu veut passive, ne doit point user de son activité.

On n'a jamais prétendu que vous fissiez quoique ce soit pour vous même, puisque vous ne sauriez être trop passif selon les desseins de Dieu sur vous: Mais vôtre cœur doit toujours être également ouvert pour recevoir les opérations de Dieu, sans y rien mettre du vôtre: ce seroit même une action que d'outrepasser une disposition, soit parce qu'elle est sensible, & par conséquent moins pure; ou

(*a*) Jean 16. vs. 8-10.

parce que l'impreſſion en reſte. Il faut vous laiſſer comme une chambre qui laiſſe tout entrer & ſortir, fermer & ouvrir la porte. Si après quelques dons ſenſibles il en reſte l'impreſſion, il la faut laiſſer, ſans faire le moindre éfort du monde pour l'ôter. Je voudrois que vous vous laiſſaſſiez tel que vous êtes toujours; je ne voudrois pas même que vous uſſiez des réflexions.

LETTRE LVII.

Qu'il ſuſit à une ame de foi de regarder à Dieu, & non à l'inſtrument dont il ſe ſert, ni à des raiſons humaines.

VOus m'êtes infiniment cher, & je ne doute point que Dieu ne donne à vôtre foi ce qu'il refuſeroit à l'inſuffiſance de la créature. Vous ſavez qu'il n'a pas beſoin de ſcience & de caractère ſi on ne veut que lui ſeul: Il eſt lui-même & la ſcience & le caractère: il eſt tout: ſi nous y aportons du nôtre, c'eſt une conduite ſage, & non une conduite de foi. Mais pour conduire en foi, il ne faut nul talent dans la créature, mais bien une

perte de cette créature en Dieu, afin qu'il agiſſe ſeul. Accoutumons-nous donc de bonne heure à ne regarder que Dieu, ſans jamais tourner les yeux ſur l'inſtrument dont il ſe ſert. C'eſt le moyen de couper court à toutes les incertitudes qui nous viennent. Car, ou nous nous apuyons ſur l'homme dans la conduite, ou nous nous apuyons ſur Dieu. Si nous nous apuyons ſur l'homme, qui eſt l'homme qui ſoit infaillible, & qui ne ſoit pas ſujet à errer? mais ſi nous ne nous apuyons que ſur Dieu, Dieu a-t-il beſoin de l'homme pour conduire l'homme, & ne répand-il pas ſon eſprit ſur qui il lui plait? Qui donnera des bornes à ſon pouvoir? & s'il ſe fait ſentir lui-même dans ceux qu'il nous deſtine, pourquoi des raiſons humaines s'opoſeront-elles à nôtre bonheur? vivez donc en paix entre les bras de la providence, qui ſaura vous donner tout ce dont vous aurez beſoin.

LETTRE LVIII.

Voye de la foi nue. Qu'il y faut perſévérer avec paix dans le cœur, nonob-

ſtant les penſées qui agitent l'imagination, que Dieu permet pour purifier l'ame qui s'abandonne à lui.

1. CE que je vous ai écrit, ou plutôt à N. s'eſt fait ſans y penſer & par divertiſſement. Peut-être Dieu a-t-il permis cela pour vous cauſer cet exercice. Quoiqu'il en ſoit, il fait ce à quoi il vous deſtine; & il ſe ſervira de vous aſſurément. Peut-être irez vous au but par des chemins écartés.

Le parti que vous prenez eſt le sûr, de laiſſer les choſes telles qu'elles ſont, ſoufrant l'importunité des penſées & des réflexions qui ſe batent les unes les autres. Il n'eſt pas néceſſaire que vous me diſiez que vous êtes en paix: je le ſai; parce que tout le tracas ne ſe fait que dans la tête, mais le cœur eſt entierement libre, puiſque la volonté eſt entierement exemte de déſirs.

2. Tout le défaut que vous feriez en cela, feroit de rejetter ces choſes par humilité, comme voulant vous rabaiſſer, & combatre ce qui vous paroitroit humain: ce qui n'eſt plus de ſaiſon, & qui vous feroit plus de tort que tous les bruits de vôtre imagination ne vous en peuvent faire; parce que c'eſt une action propre, qui veut rejetter ou accepter. Que votre imagination ſoit remplie de cela, ou d'autre choſe! (qu'importe)! Dieu voulant vous faire marcher par la foi la plus obſcure, vous fera ſouvent ſoufrir de ce côté là, & ſouvent ſur des bagatelles, qui n'étant pas de cette conſéquence, vous humilieront bien davantage.

Il ne faut pas même faire d'éfort pour entrer dans vôtre *non-voir*, ni pour faire tomber les choſes. Laiſſez vous piquer de ces mouches. Il n'y a rien à faire que d'atendre en patience que Dieu, qui vous aime avec une tendreſſe de Pére, faſſe de vous ce qu'il a deſtiné. Dieu vous conduit avec une bonté qui me charme. Je le vois apliqué à vous avec un amour infini, content de vôtre délaiſſement en ſes mains.

3. Ne vous étonnez pas que Dieu, qui vous conduit par la plus pure foi, permette certaines choſes qui paroiſſent hors de la foi, quoiqu'elles n'en ſoient pas, étant toutes ſimples & naturelles, ſans nulle afectation. Il le fait pour augmenter vôtre foi & vôtre abandon;

& c'eſt ce que fait ce réveil que vous a cauſé ce que j'ai fait ſans y penſer. C'eſt aſſez la conduite de Dieu ſur les ames qu'il choiſit auſſi ſingulierement qu'il a fait la vôtre, que de les laiſſer en l'air, ſans apui; parce que rien ne décide chez elles que le moment de la providence, exécutrice des volontés de Dieu.

4. Il n'en eſt pas de même des ames de lumieres. Elles voient de loin ce que Dieu veut d'elles; puis elles travaillent & bâtiſſent ſur la certitude qu'elles ont pour réuſſir dans ce qu'elles croient que Dieu veut d'elles. Il en eſt autrement de vous. Dieu vous cache ſes deſſeins, pour vous ôter le ſoin & l'ocupation d'une choſe à laquelle vous ne pouvez contribuer qu'en mourant inceſſamment.

Vous éprouvez les commencemens des ruſes de la nature pour ſe ſoutenir en toutes choſes. Vous en verrez bien d'autres à la ſuite: mais elle ne gagnera guère avec vous ſi vous laiſſez tout arracher à Dieu, & ſi vous demeurez délaiſſé, comme vous faites, ſans ſoin ni ſouci de vous-même. Dieu eſt plus glorifié d'un renoncement égal

à celui là, que de tous les miracles poſſibles & de toutes les actions les plus éclatantes.

5. Je goûte vôtre cœur d'une maniere que je ne vous puis exprimer, & j'y trouve une convenance entiere. O que vous êtes bien, & que le bras qui vous porte eſt puiſſant! Il faut laiſſer tomber vos défauts lorſque l'on vous les montre, ſans ſortir de vôtre immobilité fonciere, pas même par un déſaveu. Ce que je dis eſt hardi: cependant c'eſt vôtre état. Dieu ne vous montre jamais une faute paſſée pour vous porter à y remédier; mais il le fait comme un jardinier habile qui montre à ſon enfant les mauvaiſes herbes ſans lui permettre de les arracher: il le veut faire lui-même; & ce qui vous ſurprendra dans la ſuite, c'eſt que lorſque Dieu vous fera voir des défauts plus intérieurs, il ne vous les fera voir, auſſi bien que les apuis de la nature, qu'en les arrachant. Vous êtes le jardin de l'Epoux dont il eſt infiniment jaloux, & ſi jaloux, qu'il ne voudroit pas que vous miſſiez la main à l'œuvre. Tout ce qu'il vous permet, c'eſt de voir avec une complai-

ſance d'amour qu'il le regarde ſeul, & le plaiſir qu'il prend, ſans penſer à vous ni à votre avantage. Vous pouvez prétendre à tout ſans prétendre à rien. Celui qui vous défraie eſt plus que ſuffiſant pour tout. Dans l'état où vous êtes tout ſert à vous détruire & à vous faire mourir.

LETTRE LIX.

Différence de la tranquilité divine & de la morale, qui doit être détruite pour faire place à la premiere.

IL y a cette différence entre la tranquilité qui vient d'une ame perdue & abimée dans ſon être original, & celle d'une perſonne qui par l'acquiſition des vertus morales a acquis une certaine tranquilité extérieure, & une égalité philoſophique ; c'eſt que la premiere eſt durable & permanente, que rien de tout ce qui eſt au dehors ne la peut altérer : les changemens, les viciſſitudes, les afflictions les plus grandes, les douleurs les plus vives n'attaquent point ce fond. C'eſt comme un rocher contre lequel toutes les

flèches ne font que s'émouſſer & tomber. Les autres au contraire ſentent vivement dans leur fond ce qui leur arrive quoique l'extérieur ſoit tranquile à cauſe de l'habitude des vertus morales.

2. Or comme ces vertus ne laiſſent pas de faire une certaine conſiſtance propriétaire, lorſque Dieu veut venir dans une ame, il faut néceſſairement qu'il détruiſe peu-à-peu tout ce qui eſt de l'acquiſition de l'homme & ſon ouvrage, afin de ſubſtituer en la place les vertus divines, qui ne peuvent y être introduites que par la pure charité. Cette charité ne travaille donc qu'à établir l'ame en Dieu, qui eſt l'édifice qui ne peut être bâti par la main des hommes ni par tous leurs ſoins ; de ſorte que ce qui étoit de l'ouvrage de l'homme, doit être détruit peu-à-peu par l'infuſion de la grace.

LETTRE LX.

Avis à une ame avancée qui ne ſentant point ſon progrès, & penſant même redevenir naturelle ou faire des fautes,

voudroit ſe mêler d'elle-même par ſon activité & hors de ſaiſon.

I. QUelque faute que vous faſſiez, il faut en porter la peine nuement, ſans y ajouter la moindre réflexion, ainſi que vous le pratiquez. Quoique vous parliez comme tout naturellement & ſans vue actuelle de Dieu, il ne laiſſe pas d'être toujours le même dans vôtre ame, y opérant toujours également quoiqu'inconnûment. Cet état, tout naturel en aparence, apartient à la pure foi, & ira toujours en augmentant dans la ſuite, ſans que vôtre ame ceſſe pour cela d'être proche de Dieu.

2. Je ne comprens pas ce que vous apellez vue de Dieu ſi ce n'eſt un certain je ne ſais quoi dans le fond de la volonté qui donne la vie à nos actions, & eſt la ſeule choſe qui ſe puiſſe réveiller chez vous. Car je ne crois pas que vous penſiez d'avoir une (autre) vue ou penſée de Dieu dans ce que vous dites. Cela ne convient pas à vôtre état, & vous nuiroit même, bien loin de vous ſervir; parce que ce n'eſt pas ce que Dieu veut de vous.

Ce recueillement ſe doit faire par ſimple retour; encore cette action, quoique très-ſimple, ſe doit-elle perdre dans la ſuite, pour vous laiſſer tel que l'on vous fait être à chaque moment. Tant que vous aurez cependant la facilité de vous recueillir en la maniere que nous l'avons dit, il le faut toujours faire. Celui qui ne repouſſe ou ne retarde point l'impreſſion de Dieu, eſt toujours uni à Dieu, du moins dans les puiſſances, quoiqu'il ne le diſtingue point. Cette union & la ſoupleſſe eſt ce qu'il vous faut.

3. Je vous prie d'obſerver, que quand bien même vous feriez des fautes en ſuivant ſimplement le mouvement intérieur, vous ne changiez point de conduite: car le Démon pourroit ſe ſervir de ces fautes pour vous tenter de reprendre vôtre propre conduite, ce qui cependant ſeroit pour vous une très grande perte, & vous vous retarderiez beaucoup dans vôtre courſe rapide. Le fleuve ſur lequel vous êtes embarqué n'a préſentement qu'une pante aſſez douce; mais lorſque vous aurez atrapé la pante rapide, il eſt à craindre que ſans y penſer quelque-

fois, & surpris de la frayeur, vous ne vous arrêtiez à bien des petites choses. Cependant j'ai cette ferme confiance, que ce ne seroit que pour des momens : le Maître vous aime trop pour vous laisser arrêter en chemin.

4. Il y a deux sortes d'état où l'on peut s'arrêter, dont le premier est celui où vous êtes présentement, qui ne vous seroit pas encore fort sensible, parce que vous vous possédez encore un peu vous-même ; & comme vous vous possédez, & que la pante est douce, vous pouvez faire de légéres résistances & ne les pas même discerner, ou du moins que très peu, & souvent même on est plus arrêté par les bonnes choses sans s'en apercevoir, que par les autres ; car les autres sautent aux yeux, & se font remarquer : cependant il n'y a rien à faire que ce que vous faites, de vous laisser à tout ce qui vous entraine, sans mettre jamais la main à la rame ni pour avancer, ni pour remonter. Les personnes plus avancées & qui ne se possédent plus, sentent pour les moindres résistances de violentes peines ; parce que Dieu ne leur laisse

point d'usage de leur liberté, & qu'il les fait obéir en Souverain.

5. Il est vrai que la règle de ne vous point mêler de vous & de ne rien demander, est admirable ; & ce doit être vôtre règle ordinaire & celle de toutes les personnes qui sont comme vous êtes. Cependant comme nous suivons outre la règle juste de la raison vertueuse une règle intérieure, qui nous fait obéir à Dieu sans règle ni mesure, je ne voudrois pas que vous vous fissiez aucune loi ; mais que vous suiviez simplement le mouvement que vous en auriez. De même qu'il ne faut jamais avoir d'intérêt particulier ; il ne faut pas non plus négliger la charité, sur tout envers des proches qui ne peuvent en atendre que de vous. Je vous prie donc que sans vous arrêter à nulles loix, vous suiviez la loi du cœur, & que vous fassiez bonnement là dessus ce que le Seigneur vous inspirera. Ce n'est plus (*a*) la vertu que nous devons envisager en quoi que ce soit ; cela n'est plus pour nous ; mais la volonté

(*a*) Les vertus en détail & distinction.

de Dieu, qui eſt au deſſus de toutes vertus.

LETTRE LXI.

Foi nue & ſes éfets. Vaquer au ſoin de ſa propre ame & ſe laiſſer anéantir. Subſtitution dans les épreuves.

1. JE ne ſais comme je me ſuis expliquée dans ce que je vous ai écrit, puiſque vous avez compris que dans la foi nue il y a des lumieres: Au contraire, la foi nue apauvrit étrangement de toute lumiere diſtincte & illuſtrante, l'ame: elle la met pourtant dans la lumiere réelle, qui eſt celle de l'expérience de ſon néant, de ſon impuiſſance, & du tout de Dieu.

2. Vôtre état eſt un commencement de foi nue. Il faut ſavoir, qu'un état retient toujours pendant un long-tems quelque choſe de celui qui le précéde; & ſur ſa fin il emprunte de celui qui lui ſuccéde. Il n'y a proprement que le milieu de la voye qui ſoit en pure nudité.

3. Je ſoufre de ce que vous ne pre-

nez point aſſez de tems pour vous. Vous donnez tout aux autres, & vous ne prenez rien pour vous. Cependant, (*a*) *à quoi vous ſervira-t-il de gagner tout le monde ſi vous perdez vôtre ame?* Je vous prie de faire atention à ces paroles de l'Ecriture, où Nôtre Seigneur dit; (*b*) *Quiconque voudra ſauver ſon ame, qu'il la perde pour l'amour de moi, & celui qui la perdra, la ſauvera;* nous aprenant par là, qu'il faut perdre nôtre ame pour lui, ſans héſiter. Mais il n'a pas ſitôt dit cela, qu'il ajoute ces autres paroles que j'ai cité les premieres; de quoi vous ſervira de gagner tout le monde ſi vous perdez vôtre ame; pour marquer, que nous devons perdre tout le reſte pour nôtre ame. Je vous aſſure qu'il y a mille choſes que vous pourriez éviter. Je vous ai traité doucement là deſſus, priant Nôtre Seigneur de vous éclairer. Je ſouhaite que vous ſoyez toujours fort commun, & non dans l'extraordinaire. Si cela vous paroiſſoit autrement, ce feroit un mal pour vous, & d'autant plus,

(*a*) Matth. 16. vſ. 26. (*b*) Idem vſ. 25.

que vous feriez facilement porté à en prendre une fecrette joye, qui feroit imparfaite.

4. C'eft encore un bien que tout vous foit obfcur & vous paroiffe naturel, & même fouvent mauvais ; parce que ce qui vous dérobe à vous-même vous eft avantageux. Tout ce qu'il vous faut préfentement, c'eft de marcher à l'aveugle, & même très longtems, fur ce que l'on vous dit. C'eft à vous de voir fi vous avez affez de petiteffe pour vouloir bien m'en croire & vous laiffer conduire à l'aveugle. Je fais que je ne mérite pas cette confiance quoique je fois certaine qu'elle eft d'ordre & de volonté de Dieu fur vous : auffi ne devez vous point regarder la perfonne, mais Dieu, qui pour vous anéantir vous la donne de cette forte, afin que vous mouriez à tout apui & à vôtre raifon....

5. Pour les épreuves, Dieu vous en garde quelques unes pour quand vous ferez plus fort. Je vous ai déja dit que vous en auriez moins qu'un autre, puifque je m'en fuis chargée devant Dieu. Vous ne pouvez pas encore voir les chofes comme elles

font : il n'eft pas tems : mais lorfque la lumiere fera abondante, vous difcernerez devant Dieu ce qu'il vous aura valu que je me fois livrée pour vous à toutes les rigueurs de mon Dieu, & que je vous aye tranfporté toutes les miféricordes & les graces qu'il m'a faites. Vous aurez peine à comprendre ceci, & à recevoir mon témoignage, parce qu'il vous paroit de moi : mais affurément il n'en eft pas.

6. Je vous ai déja dit que l'amour ne fe mefuroit pas fur le fentiment de l'amour ; mais fur la vérité, qui confifte dans l'abandon total de tout vous-même à Dieu.

O mon Dieu, que vous ai-je donc fait que vous me chargiez d'une telle maniere des ames! Les ai-je porté dans mon fein qu'il femble que vous vouliez me faire payer toutes leurs dettes? Que vôtre volonté foit faite! Mais pourrois-je obtenir un peu plus de folitude & d'oraifon pour lui? car j'ai peine qu'il ait fi peu de tems....

LETTRE LXII.

Assurance à une ame peinée de la bonté de son état. Exhortation à se bien abandonner à Dieu.

1. J'Ai toujours une plus grande certitude que vôtre état est de Dieu; & plus vous êtes misérable, plus vôtre état me paroit divin: que Dieu veut de vous une grande foi & un abandon courageux! Satan a pouvoir (*a*) *de vous cribler*, & vos sens lui sont abandonnés; mais il ne peut toucher à vôtre ame. C'est comme en Job. J'ai une telle impression de la divinité qui est en vous, que vous me paroissez tout divin. O état le plus étrange de tous, que tu produiras de bien!

2. Mais vous savez les qualités de l'abandon, pour qu'il soit parfait: Dieu vous en donne l'expérience, & vous ne pouvez vous y soumettre quoique la pure lumiere ait précedé! O que Dieu veut bien se glorifier en vous d'une autre maniere que vous ne pensez! O il ne feroit pas Dieu s'il n'a-

(*a*) Luc 22. vs. 31.

voit pas des moyens qui nous passent. Ne mettez point de bornes à vôtre abandon: que la foi prenne le dessus. Le Démon ne prétend que de vous faire perdre courage: mais soutenez au nom de Dieu.

3. Je me suis trouvée dans un état autant désolant qu'il peut être après vous avoir quité, & vôtre ame me devenoit toujours plus chére. Je la présentois à l'Amour, qui me possédoit toujours plus fort; mais il me semble qu'il ne veut pas la perte telle que vous pensez, mais seulement que vôtre abandon aille aussi loin que vos lumieres. Je voyois le pouvoir du démon sur vous, quoiqu'il soit enchainé: il vous fait peur; mais il ne vous fait aucun mal; & je vous proteste devant Dieu, à qui je suis sans réserve, que tout va bien. Dieu voit mon cœur, & à quoi je m'exposerois pour vous délivrer de cette peine: cependant je la vois si fort dans l'ordre de Dieu, & que c'est cela qui vous doit diviniser, que je n'en puis douter. Ou mon état est faux, ou cela est véritable. On met des limites au pouvoir de Dieu. N'hésitez pas, je vous en

conjure. Que vôtre foi ſoit entiere, & vous en verrez les fruits, & combien Dieu couronnera vôtre abandon. Si j'avois encore de quoi abandonner, je le ferois ſans réſerve.

LETTRE LXIII.

Mort, perte, nudité, petiteſſe &c. néceſſaires pour qu'on ſoit à Dieu.

JE me ſuis ſenti un fort mouvement de vous écrire pour vous certifier que Dieu veut que vous ſoyez à lui ſans reſerve: Oui, il le veut; oui, il vous a choiſi pour lui-même. Allez donc courageuſement par la mort de vôtre eſprit & de vôtre raiſon; allez par la docilité & la petiteſſe: allez par où vous ne ſavez, par la perte, les morts &c. Sur tout, ceſſez toutes choſes, & ſoyez perſuadé que ſelon l'apel de Dieu ſur vous, plus vous ſerez nud, pauvre, dépouillé de tout, plus vous ſerez bien & très-bien. Allez par la misère & la pauvreté ſans réflexion, & c'eſt où vous trouverez le vrai bonheur.

LETTRE LXIV.

Ne point ſe décourager dans les voyes de Dieu bien que pénibles & déſolantes: mais s'y abandonner en ſe quitant ſoi-même & ne quitant point la préſence de Dieu.

1. D'Où vient que vous dites que c'eſt un tems perdu de travailler à vous rendre intérieur? Cela me choque: Il faut l'être non en goûtant, mais en mourant à vous par vos misères. Plus vous avez beſoin de Dieu, plus vous vous en éloignez: cela me déſole. Eſt-ce à vous à juger ſi vous êtes peu propre aux voyes de Dieu? Les voyes de Dieu ſont mort & perte. Vous y êtes propre; mais vous ne vous faites point de violence. Demeurez près de lui quoiqu'il vous rejette: aimez au moins vôtre pauvreté & vôtre baſſeſſe: abandonnez vous à lui, & dites lui avec Job, (a) *Quand il me tueroit, j'eſpérerai en lui.* Vous n'avez point de ſanté pour

(a) Job 13. vſ. 15.

vous tenir auprès de Dieu, pour faire vos devoirs ; & vous en avez pour faire des austérités que Dieu ne demande pas de vous, & qui ne viennent que de vôtre amour propre !

2. Tournez tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez de remède à vos maux que dans l'abandon aux volontés de Dieu, & dans le délaissement de tout vous-même, sans intérêt de perfection, ni même de salut. On vous ôte toute vertu (aparente) pour vous faire perdre à vous-même & à vôtre orgueil, & vous faire entrer dans la petitesse, vous faire perdre l'apui dans vos œuvres que vous ne devez trouver qu'en Dieu seul. Et au lieu de seconder en cela les desseins de Dieu, en vous laissant détruire, & en vous tenant auprès de lui, demandant sans cesse du secours ; vous vous éloignez de lui, vous n'avez recours qu'à vos propres œuvres, & à racommoder ce que Dieu détruit ! De cette sorte vous ménerez toujours une vie languissante & mourante sans jamais mourir, & par conséquent sans jamais trouver la vraye vie. Lorsque vous ètes dans la boue vous voudriez vous voir net ; &

[cependant] il ne s'agit pas alors de cela, ni de désirer, ni espérer de sortir & d'ètre quelque chose. Au nom de Dieu, perdez toute vue pour l'avenir ; mais donnez vous de garde de ces liaisons qui vous feront toujours préjudiciables.

LETTRE LXV.

De deux sortes de peines, dont l'une est bonne, & l'autre mauvaise : comment éviter cette derniere sorte. Ne point ètre timoré avec Dieu.

1. JE vois deux sortes de peines dans vôtre lettre, ma très chére fille, (car je ne saurois vous apeller autrement : quelque chose au dedans de moi m'oblige de vous donner cette qualité, qui ne dépend point du caprice, ou de la volonté de l'homme, mais de la volonté de Dieu, qui fait les filiations spirituelles comme il fait les naturelles, sans qu'il y ait rien de nôtre propre choix) : Je dis donc, que je remarque dans vos expressions deux sortes de peines, l'une qui vient

de Dieu, pur & saint, qui fait sentir à une ame son impureté par l'oposition qu'il y a entre le Soleil de justice & nous misérable boue; & cette sorte de peine est très-bonne.

2. Elle nous fait sentir nôtre foiblesse, & nous engage par cette malheureuse expérience à une défiance entiere de nous-mêmes & à une confiance parfaite entre les mains de Dieu. Elle empêche que nous ne nous aproprions les dons de Dieu. L'expérience de certains sentimens corrompus (auxquels il est aisé de voir que la volonté n'a point de part par la peine que vous en soufrez) empêche la corruption de l'esprit par l'orgueil. Les sentimens de jalousie vous font sentir le fond d'amour propre & de proprieté qui est en vous: car quel plus grossier amour propre que de vouloir même être préferé aux autres dans les choses spirituelles! & quelle marque d'une plus grande proprieté, que de vouloir le bien pour soi plûtôt que pour un autre! Celui qui est dégagé de l'amour de soi-même est aussi ravi de voir Dieu glorifié dans les autres que dans soi. Il voudroit, en aimant Dieu

autant qu'il en est capable, être celui de tous qui l'aimât le moins. D'où vous voyez, que tous ces sentimens, quoi qu'involontaires & sans être péché, sont pourtant un fruit de la corruption d'Adam.

3. Mais ces sortes de peines sont utiles, & elles font un bon éfet quoiqu'elles partent d'une source corrompue. Car il est certain que si Dieu ne faisoit pas sentir des misères si grossieres, on s'aproprieroit les dons du Seigneur. Un amour secret de la propre excellence, & un apui dans le bien que Dieu nous fait faire, feroient une corruption subtile d'autant plus dommageable qu'elle est moins connue; on ne la craint pas même, & elle passe pour une bonne chose dans ceux qui en sont corrompus, de maniere qu'ils ne s'en défont jamais. Vous êtes heureuse de ce que Dieu fait si fort paroitre à vos sentimens vos propres misères: sans cela vous seriez bien plus misérable, & vous lui déplairiez beaucoup. Soufrez vous donc telle que vous êtes, sans vous inquieter ni abatre; & que la foiblesse où vous vous trouvez, vous porte à vous jetter

entre les bras de Dieu, afin qu'il ſoit vôtre force.

4. L'autre ſorte de peine que je remarque dans vôtre lettre, vient de réflexions, de craintes, de doutes; & celle-là ne vaut rien, parce que c'eſt vous-même qui la procurez: & au lieu que la premiere vous tient paiſiblement humiliée, la ſeconde trouble, entortille en ſoi, affoiblit l'ame, ôte la confiance & l'abandon, & fait que l'on eſt toujours plus ocupé de ſoi. Il faut éviter cette derniere autant que vous pouvez.

5. Elle vient de deux cauſes: la premiere de ce que n'étant pas affez abandonnée à Dieu, vous vous regardez trop vous-même: la ſeconde, de ce que vous craignez & que vous cherchez trop d'aſſurance. Cela fait que voulant obéir à la lettre, vous n'obéiſſez pas à la ſubſtance des choſes, ne vous tenant pas affez aux avis, & voulant de nouvelles aſſurances. Quoique celui qui ſuit Jéſus-Chriſt ne marche pas en ténèbres, parce qu'il a la véritable lumiere, qui eſt celle de la foi; il faut pourtant qu'il marche à l'aveugle, ſe laiſſant conduire ſans ſavoir où.

6. Ne craignez pas tant d'ofenſer Dieu; car celui (*a*) qui ne veut point l'ofenſer, ne l'ofenſe pas. Vous le traitez en chicaneur qui auroit une aplication extrème à reprendre & à ſe fâcher des fautes de foibleſſe ou de mépriſe; ou comme un pére brutal qui auroit le fouët à la main pour fouëtter un petit enfant qui n'a pas encore la force de marcher, de ce qu'il tombe, & de ce que ſes jambes ſont foibles. (*b*) *Ayez des ſentimens du Seigneur dignes de ſa bonté*, & traitez-le comme un ami parfaitement honnête homme, qui ſe contente du cœur de ſon ami, & qui l'aime quoiqu'il ait des défauts extérieurs.

Les paroles non forcées que vous dites à Dieu ſont encore de ſaiſon. N. vous dira le reſte; & s'il y a quelque choſe dans ma lettre que vous ne compreniez pas, il vous l'expliquera. A Dieu.

(*a*) Cela n'eſt aplicable qu'à des perſonnes pieuſes, d'un état timoré, comme celle à qui ceci eſt écrit.

(*b*) Sag. 1. vſ. 1.

LETTRE LXVI.

Pour être uniquement à Dieu l'ame doit mourir à ses propres forces, même à ses foiblesses sensibles, souffrir des pertes de diverses sortes. Grace de mort, introduction dans un état de généralité, réel & divin.

I. CE que vous exprimez de vôtre ame est très-juste, & bien compris, & doit être de cette maniere dans le dégré où vous êtes, qui est véritablement un état mourant : & comme l'homme ne meurt point dans l'ordre naturel & ordinaire que lors que les forces sont entierement épuisées ; de même l'état de mort intérieure ne s'opére que par la perte totale des forces actives ou des foiblesses sensibles. Je m'explique. Combien de personnes accablées de maladies & de foiblesses, & qui cependant sont encore beaucoup vivantes ? Ils n'ont plus nulle force pour agir en aucune maniere ; ils en ont pourtant assez pour sentir en eux ou un reste de forces, ou une foiblesse & langueur sensible. Ce sen-

timent de foiblesse marque qu'il y a encore de la force secrete. Un corps ainsi affoibli veut faire de tems en tems quelques efforts ou pour se soutenir, ou pour s'ajuster : mais ses efforts ne servent qu'à le convaincre davantage de sa foiblesse, & à lui ôter toute envie de s'aider soi-même : il en est de même de l'ame de ce dégré.

2. Tout ce qui a été le plus au goût de l'ame dans sa vigueur, est ce qui la dégoûte le plus. Elle ne doit point faire d'efforts pour y trouver du goût : elle doit prendre les choses telles qu'elles sont, sans vouloir ajouter ni diminuer. Il y a des choses d'obligation indispensable : il y en a d'autres de bienséance. Les premieres sont comme, la Messe le dimanche, les exercices fondamentaux de nôtre religion, dont nul n'est dispensé : ceux là se font sans goût ; & l'on en perd le goût sans en perdre la pratique, à moins de maladie. Pour les autres, qui sont comme les grandes Messes, &c. les pratiques d'oraison &c. tout cela se perd non seulement quant au goût, mais même quant à l'usage ; & sans cette perte l'on ne mourroit point. C'est

perdre l'accidentel, & ne conſerver que le ſubſtantiel, comme le malade qui n'uſe plus que de la ſubſtance de la viande. Pour les miſtères, il faut néceſſairement perdre tout ce qu'il y a en eux de diſtinct, d'exprimable & d'aperçu, pour petit qu'il ſoit, tant ce qui ſert de ſoutien à l'ame & qui l'empêche de ſe perdre, que ce qui l'empêche le moins du monde d'être réduite dans la parfaite unité, qui ne s'opére que par le vuide & la nudité totale.

3. L'eſprit d'impieté n'eſt pas en vous; mais un fond de religion véritable. Cela vous paroit de la ſorte extérieurement, à cauſe de la répugnance naturelle que vous avez à vous perdre. Cette répugnance cauſe une réſiſtance ſubtile & ſecrette, inconnue même à l'ame en qui elle ſe fait; & c'eſt ce qui opére cet état (ſenſible) d'impieté, qui vient d'une cauſe purement naturelle. Vôtre état inſenſible doit augmenter par les Sacremens & par tout ce qui vous communique la grace.

4. La grace de vôtre dégré eſt une grace de mort & de dépouillement. Les Sacremens doivent opérer en vous mort

& dépouillement. Il n'en étoit pas de même autrefois, où vôtre grace étoit ſoutenue & vivante, quoiqu'en grande foi: les Sacremens opéroient ſoutien & calme, à préſent ils ne doivent opérer que vuide & néant, vôtre ame devant être miſe dans l'état de généralité, non ſeulement par goût, connoiſſance, & expérience comme autrefois, où dès le commencement vous ne goûtiez que généralité, mais généralité connue: ici l'état réel de généralité commence à vous être beaucoup communiqué; mais généralité autant naturelle, qu'elle eſt divine. Elle eſt *naturelle*, parce que l'état ſimple fait tout faire comme naturellement; & l'état *divin* fait, que comme nulle action en Dieu ni opération en lui-même ne ſont inégales, & que tout ce qu'il fait eſt également Dieu, comme lui: auſſi l'ame ne peut plus diſtinguer aucunes de ſes actions par ce qu'elles ſont, mais par l'unité de leur principe, qui rend tout un, & tout égal, autant la moindre action comme la plus ſublime: il n'y a plus de diſcernement à faire où il n'y a plus de multiplicité; mais une parfaite unité. Il n'en eſt

pas de même de ceux dont parle l'Apôtre, qui étoient en état de discernement; & comme leur principe étoit charnel, & non divin, ils rendoient charnelles les meilleures choses.

LETTRE LXVII.

Divers avis sur la voye de perte & de mort, par où Dieu conduit une ame choisie, dans laquelle il veut être ensuite tout; ou plutôt, qu'il veut transformer toute en lui.

1. IL est vrai, Madame, que vous ne pouvez faire autre chose à présent que de consentir au dessein de Dieu sur vous pour la perte, & entrer en même tems dans ce dessein selon les ocasions qu'il vous en donnera pour vous dénuer de plus en plus, & pour vous perdre enfin dans toute l'étendue qu'il lui plaira, sans vous arrêter à nulle considération, quelle qu'elle soit. Vos nouvelles infirmités serviront beaucoup à vous perdre, en deux manieres: premierement, en vous servant de couverture pour ne point faire cer-

taines choses que vous faisiez par bienséance, & dont Dieu vous dépouillera insensiblement: (puis par) le dégoût qui est une certaine répugnance fonciere (à les faire) contre laquelle vous connoitrez bien que vous ne sauriez aller, sans faire une infidélité. Vôtre disposition ne porte pas que vous atendiez à une impuissance entiere pour ne point faire les choses: cela ne sera point en vous; parce que vous n'êtes point conduite par rien d'extraordinaire, mais par une maniere simple & toute naturelle, qui fait tomber comme tout naturellement dans ce que Dieu veut, ensorte qu'on ne sait plus si l'on se procure soi-même les choses, ou si elles viennent de Dieu. La perte en est plus grande: car celui qui est conduit par les violences & impuissances absolues, est soutenu par cela même qu'il croit se perdre, & qu'il ne peut douter que ce ne soit Dieu qui fasse sa perte: ce qui fait, que les ames ne se perdent jamais tout à fait, & qu'elles n'ont qu'une ombre de perte, & non une perte réelle.

2. Il n'en est pas de même des ames qui sont conduites comme vous l'avez

été, & comme vous le ferez jusqu'à la fin de vôtre vie. Plus la perte avance, plus il leur paroit que c'est une mauvaise perte, & qu'ils la font eux-mêmes; que c'est un état tout commun, & où il n'y a rien de divin: car autant que vous avez été soutenue dans la voye par les assurances que l'on vous donnoit que vôtre état étoit de Dieu; autant faut-il pour vous perdre que loin d'avoir des assurances que vôtre voye est de Dieu, vous soyez comme assurée d'avoir perdu vôtre voye, & que celle où vous marchez est toute naturelle. Je dis *comme assurée*: car ou vous serez dans *l'oubli* ordinaire de ces choses, & ce sera vôtre état le plus ordinaire; ou lorsque vous l'envisagerez, & que vous y trouverez toutes les marques d'une perte réelle, vous ne pourrez en sondant vôtre fond porter un jugement positif pour être assurée que vôtre état soit bon ni mauvais: la résignation vous le fera croire bon, & cela jusqu'à ce que la perte soit si avancée, que vous ne puissiez plus vous regarder.

3. Lorsque je dis *vous oublier*, je n'entens pas que vous cessiez d'écrire,

ni de demander les choses dont vous auriez en vie: non. Ne craignez pas que les gens d'expérience vous servent de soutien, si ce n'est pour des momens, afin de vous faire toujours plus perdre. Mais ce que j'apelle *oublier*, est, ne jamais envisager volontairement comme vous êtes ou n'êtes pas. Lorsque l'on écrit ou que l'on parle de ses dispositions avec une personne de confiance, cela se fait par le mouvement de Dieu comme si une personne ouvre son cabinet à son ami. Ce n'est pas une réflexion recourbée sur soi en nulle maniere. De plus, il faut suivre l'instinct intérieur, qui est en vous (aussi bien qu'en moi) presque imperceptible, & non formé & fixe: de sorte qu'il faut une grande & très grande fidélité pour suivre cet instinct, si léger, qu'il ne peut presque passer pour tel: c'est plûtôt marcher à tâtons que suivre un instinct: & cela ira de telle sorte, que la même chose que vous avez faite par abandon & instinct, si vous la regardez le moins du monde, vôtre vue vous persuadera que vous n'avez rien fait qui vaille.

Je crois que plus on eſt conduit par la même voye, plus on a de liaiſon. Une marque que ce que l'on nous dit eſt conforme au deſſein de Dieu ſur nous, c'eſt lorſque cela entre par le fond, & que Dieu donne cette liaiſon intime. Cependant dans la ſuite, lorſque l'on ſe regarde par infidélité, Dieu permet que l'on ait quelquefois des mouvemens d'averſion & de dégoût pour les perſonnes qui aident, afin de perdre davantage ; mais cela ne diviſe pas, & il ne ſert qu'à cimenter l'union.

4. L'état où vous êtes ſans goût & ſans répugnance, eſt l'état naturel où vous devez être. Cependant, je crois qu'il vous ſera donné une légére répugnance pour ne plus faire certaines choſes, laquelle vous paroitra plutôt (comme vous l'exprimez en quelque endroit) un amour de la faineantiſe & du repos qu'une répugnance à faire les choſes. Demeurez dans cet état, qui eſt un repos de ceſſation, & non comme autrefois, un repos goûté, un repos nourriſſant : cela n'eſt plus de ſaiſon pour vôtre ame. Je crois qu'il vous faut tout ſacrifier, avancement,

déchet, mort, perte. Car ſi nous n'enviſageons la perte & la mort que comme un avancement, cela ne ſeroit plus tel, & ce ſeroit pour vous un ſoutien. Il en faudra peut-être venir à ne plus rien eſperer pour vous dans l'intérieur ; & c'eſt alors que la cruauté de ceux qui aident eſt fort utile. Si Dieu n'avoit pas voulu vous faire mourir, il ne vous auroit pas donné inſtinct de vous addreſſer à cette miſérable ennemie de la vie. Mais quoiqu'il en ſoit, la mort ne s'opére pas par la vie intime de grace, mais par une *vie* qui paroit naturelle, & qui ſembloit éteinte il y avoit longtems : car comme la vie de grace a fait mourir la vie de nature, il faut qu'avec l'aparence d'une vie toute naturelle Dieu faſſe mourir en vous cette vie qui paroit de grace, & qui l'eſt en éfet, pour être lui-même vôtre vie.

5. La ſéparation de vôtre fond & de vos ſens ſe fera toujours de plus en plus juſqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun commerce entre eux : & lorſque cela ſera, vous ſerez dans une entiere dureté ſur vous-même dans vos défauts apparents ; parce que le

fond n'y prendra plus de part, & les regardera comme étrangers. Car il faut qu'après la perte de la volonté propre, la conscience (*a*) se perde aussi ; parce que la conscience n'est autre chose qu'un discernement qui se fait dans le fond du bien & du mal. La volonté embrasse avec précipitation ce qui lui plait : cela n'est pas plutôt fait que ce juge condamne ce qui est condamnable. Mais lorsque la division est entiere, la conscience est dure comme un rocher ; parce qu'il ne peut rien entrer en elle que par l'entremise de la volonté, qui ne prenant plus de part à rien, ne lui fournit plus d'objets à approuver ou à condamner. C'est ce qui fait que les ames mortes entierement ne peuvent se confesser (*b*) qu'avec bien de la peine, & il y a long-tems avant cela que l'on ne le peut presque faire si l'obéissance n'y oblige. Je vous en dis la raison, qui est causée par l'impureté de la réflexion, & parce que nous voulons juger nous-mêmes de ce qui est jugement de Dieu seul.

(*a*) Il s'agit d'une perte par laquelle on laisse tout & soi-même à Dieu, qui déformais deviendra le tout d'une telle ame. Voyez la lettre XXXV. de ce Volume.

(*b*) *Voyez* Ste. Catherine de Genes, en sa *vie* Chap. 33. & 44.

6. Dieu vous fera entrer peu-à-peu dans ce qu'il voudra de vous : nous ne ferons autre chose, s'il lui plait, que de seconder sa conduite toute sage & divine, & nous ne la précéderons pas. Il ne fait rien dire, quoiqu'il paroisse quelquefois anticiper, qu'il n'ait dessein de nous le faire expérimenter dans un tems ou dans un autre. La même raison qui fait que les fautes ne sont pas volontaires, est celle qui empêche que les embarras ne vous retirent de votre unité. Le même fond qui est invulnerable au péché, l'est à toute autre chose, quelle qu'elle soit ; & cela est d'autant plus, que la division est plus entiere. Cela vient à tel point, que l'ame arrive dans un état de confirmation qui lui paroitroit quasi d'une impeccabilité ; parce que l'on n'a plus ni action, ni pouvoir, qui sont deux choses différentes.

7. Comme le dessein de Dieu est d'avancer votre perte en lui, les bonnes & saintes choses doivent augmenter cet état. C'est vraiment le bonheur

de l'ame lors qu'elle eſt aſſez avantagée de Dieu pour qu'il opére en elle la mort totale & la diviſion parfaite : car quel plus grand bonheur que celui de ne ſe plus voir, ſentir, ni connoitre, & d'être comme invulnerable à tout ?

Quelque ſublime que ſoit un état, il eſt toujours ſujet à la peine tant qu'il eſt ſujet au ſentiment. Vous êtes comme ſuſpendue ; parce qu'il n'y a rien ſur la terre pour vous, & que vous n'êtes pas encore aſſez purifiée & anéantie pour être pleinement reçue en Dieu.

8. L'état d'oiſiveté vous eſt fort utile pour bien des raiſon, dont vous en dites quelques-unes, quoique vous ne diſiez pas tout. Songez que non-ſeulement votre eſprit eſt vif, mais qu'il aime l'ordre ; la raiſon, & le bon ſens eſt fort en vous, c'eſt pourquoi Dieu vous veut tirer par toutes manieres de cet état d'ordre, qui étoit parfaitement bon dans la voie où vous étiez, & qui eſt fort utile tant que l'on ſe poſſede ; mais on ne perd pas plutôt la poſſeſſion de ſoi, que l'on perd toutes ces choſes. Dieu ne vous perdra pas par des choſes extraordinaires,

mais par des choſes qui choqueront votre raiſon, que vous verrez telles qu'elles ſont. O que je voi de choſes qui vous feront ôtées peu-à-peu ! mais il ne m'eſt pas permis de les dire à préſent. A meſure que Dieu vous y fera paſſer il vous fera tout dire : (*a*) *prenez courage ; car il y a encore du chemin à faire.* Soyez fortifiée par le pain, il vous eſt néceſſaire à préſent. Communiez tant que vous pourrez, & que ce ſoit auſſi-tôt que vous ſerez levée, c'eſt-à-dire, avant toute affaire, afin que votre ſanté n'en ſouffre point. Communiez ſans goût, avec peine & peut-être avec répugnance, il n'impore ; il faut faire un grand chemin. O le grand chemin que je découvre ! il faut du cœur : mais que dis-je ? il ne faut que la dureté pour vous-même. Lors que vous n'avez pas un particulier mouvement d'écrire de vos diſpoſitions, ne le faites point. Je vous connois mieux que je ne le puis dire : cela vous empêcheroit de vous oublier.

(*a*) 3 Rois 19. vſ. 7.

LETTRE LXVIII.

Excellence de l'Oraiſon ſimple & générale, bien préferable à la dangereuſe des révélations ou viſions, & comment s'y avancer. Lumieres & graces paſſageres, leur uſage. Les diſpoſitions alternatives glorifient beaucoup Dieu.

1. J'Ai reçu votre réponſe avec plaiſir, Monſieur, parce que j'y remarque la lumiere de la vérité & les démarches de la grace. La véritable lumiere de la vérité nous porte à préferer la foi nue implicite à toute autre lumiere. C'eſt ce brouillard épais & obſcur dont parle (*a*) S. Denis, & dans lequel il faut nous abîmer pour trouver Dieu. La grace vous a fait faire inſenſiblement les démarches, qui ſont, de vous tirer peu-à-peu de la multiplicité des actes & de leur groſſiereté, pour vous en faire faire de plus ſimples & de plus généraux : car il faut ſavoir, que la ſimplicité met toujours dans la généralité, ôtant peu-à-peu ce qu'il y a de diſtinct & de trop marqué.

(*a*) Theol. Miſt. Ch. 1.

2. Mais je m'apperçois que vous vous ſervez de lecture pour commencer & même pour continuer votre oraiſon ; cela eſt bon pendant un tems, & même en tout tems, hors celui qu'on prend pour l'oraiſon : mais dans l'état où Dieu vous a mis, je voudrois que vous ne vous ſerviſſiez plus de la lecture pour faire votre oraiſon, vous laiſſant purement & ſimplement à l'eſprit de la grace, qui vous donnera ou ôtera ſelon qu'il conviendra pour ſa gloire & le bien de votre ame, ce qui ne vous empêchera pas dans les autres tems de reprendre votre lecture, qui vous cauſera un recueillement plus apperçu, & qui eſt utile à fortifier votre ame : mais pour le tems de l'oraiſon, vous n'y avancerez qu'autant que vous ſerez plus délaiſſé & plus abandonné à Dieu, afin qu'il vous la faſſe faire non à votre mode, mais à la ſienne.

3. Demeurez ſimplement expoſé à ſes yeux divins comme on s'expoſe aux rayons du ſoleil & au feu pour ſe rechaufer : & quoiqu'il ne vous paroiſſe aucune action de votre part que la ſimple expoſition de vous-même

devant Dieu, la chaleur divine de son amour ne laissera pas de vous pénétrer imperceptiblement, comme le feu pénétre insensiblement les corps qui sont à une certaine distance, & leur donne une chaleur qui s'insinue par tout: ce qui n'est pas si sensible. Je vous prie d'essayer de cette maniere: quoique vous ayez peut-être moins de satisfaction, cela ne laissera pas d'avancer beaucoup plus votre ame; du moins vous aurez cet avantage, d'être en la main de Dieu afin qu'il fasse de vous tout ce qu'il lui plaira, & qu'il devienne l'unique principe de votre oraison, qu'il affermisse votre amour par les divers états où il lui lui plaira de vous mettre, soit de sécheresse, soit de facilité; car tout sert en sa main, & ce qui paroit à notre propre raison nous être le moins utile, est ce qui nous l'est davantage. L'hiver sert à faire prendre racine aux arbres & leur donner une consistance durable. Il ne s'agit pas ici de se complaire en Dieu; mais que Dieu se plaise en nous: & il s'y plait d'autant plus, que nous sommes souples sous sa main. Je me trouve fort unie à vous en Notre Seigneur.

4. La

4. La voie par où Dieu vous conduit est plus sûre que celle des révélations, visions &c. parce que cette voie conduit à la seule & vraie révélation, qui est celle de Jésus-Christ, dont parle (*a*) St. Paul, qui n'est autre que la production du Verbe en nous. Et quoique la voie des révélations & visions soit plus satisfaisante, elle est directement opposée à la manifestation de Jésus-Christ dans le fond de l'ame. Cette manifestation de Jésus-Christ n'est autre qu'une possession qu'il prend de tout nous-mêmes dans le centre de notre ame, où il veut agir & opérer seul afin ne nous perdre & de nous (*b*) *cacher avec lui en Dieu.* Les autres révélations & visions se faisant dans l'esprit, tournent l'esprit vers elles par l'admiration & la complaisance, & l'empêchent de se réunir avec la volonté dans le centre pour se perdre en Dieu.

5. Les lumieres dont vous parlez ne sont pas de cette nature: elles ont servi simplement à dissiper vos doutes & à vous faire voir votre chemin,

(*a*) Gal. 1. vs. 16. (*b*) Col. 3. vs. 3.

comme un flambeau qu'on allume pour faire éviter le précipice. Ce ſont des graces paſſagéres, qui ſont néanmoins fort utiles, pourvû qu'elles ne ſoient pas trop fréquentes, parce qu'on s'amuſeroit enfin à la lumiere du flambeau, & qu'on ne pourſuivroit pas ſa courſe. La révélation de Jéſus-Chriſt n'a rien qui ne ſerve à l'ame ſans lui nuire. Ce n'eſt point une lumiere qui ſatisfaſſe l'eſprit; mais c'eſt une réalité qui poſſéde toute l'ame ſans la ſatisfaire, & qui ne lui laiſſe rien ignorer, ſans qu'elle s'aperçoive de ſa ſcience que quand il la faut manifeſter; parce que n'ayant rien en elle pour elle, tout demeure en Dieu pour Dieu, qui donne à cette ame ainſi abandonnée à lui tout ce qui lui eſt néceſſaire à chaque moment. Je prie Dieu qu'il vous faſſe comprendre ce que je vous dis.

6. Ces diſpoſitions de viciſſitudes & d'alternatives ſont abſolument néceſſaires pour afermir l'ame dans la volonté de Dieu & dans l'amour de ſon bon plaiſir, au deſſus de tout intérêt propre du tems & de l'éternité: & c'eſt la ſeule choſe que Dieu en prétend, & je puis dire que c'eſt auſſi la

ſeule choſe qui le glorifie parfaitement. La lumiere paroit au milieu des ténébres; & quoique les ténébres ne la comprennent pas, elle s'en ſert pour ſe cacher, & elle eſt d'autant plus éficace qu'elle ſe couvre davantage. Rien ne la couvre tant que l'expérience de nos propres miséres; & cependant elle produit éficacement ſon éfet, qui eſt, de nous déprendre de nous-mêmes, de nous détacher de tous nos intérêts les plus grands & les plus délicats, afin que Dieu reſte ſeul Dieu, à nos propres dépens. C'eſt là le glorifier en Dieu; c'eſt rendre l'honneur dû à ſa juſtice, qui étant un attribut qui ne regarde que lui, doit être préféré à tous ceux qui ſont favorables aux hommes. Continuez donc, mon cher frére, de vouloir bien être la victime de la divine juſtice, & vous ſerez celle de l'amour pur. O qu'on connoit peu Dieu & ce qu'il mérite quand on craint de ſe livrer à lui ſans reſerve pour le tems & l'éternité!

7. Regardez-vous donc dorenavant comme une choſe qui ne vous apartient plus, & laiſſez vous en proye à toutes les diſpoſitions douloureuſes ou

ſatisfaiſantes ; tout doit être égal pourvû que le bon plaiſir de Dieu s'accompliſſe en vous. Ne croyez pas que Dieu permette vos infidélités afin que vous ſoyez infidèle ; mais afin que vous ne comptiez point ſur vos œuvres, & que vous ſoyez convaincu par expérience que tout le ſalut vient du Seigneur. Je vous porte dans mon cœur comme une mére porte ſon enfant entre ſes bras.

LETTRE LXIX.

Sur l'impuiſſance ou dificulté de faire Oraiſon comme l'on voudroit. S'expoſer à Dieu. Subſiſtance de l'Oraiſon dans les embaras. Abandon.

1. JE ne crois pas que vous deviez faire éfort pour faire beaucoup d'oraiſon de ſuite ; mais je ne crois pas auſſi que vous n'en deviez plus faire. Il faut rendre à Dieu ce petit tribut d'action, de nous expoſer ſouvent devant lui, quand ce ne ſeroit que pour peu de tems : c'eſt proprement vous tenir en repos, non en arrêtant vôtre

eſprit ; ce qui nuiroit à vôtre ſanté : mais en vous expoſant malgré les égaremens de vôtre eſprit, le laiſſant comme il lui plaira : & ce repos vous ſoulagera, loin de vous nuire, pourvû qu'il ne ſoit pas trop long. Il vous ſera aiſé d'être indiférent & inſenſible à la perte que vous faites de l'oraiſon aperçue (ce qui marque déja bien de la mort) tant que cette ſécheresſe ne ſera point accompagnée de plus de foibleſſe ; mais lorſquelle le ſera, elle ſe fera plus ſentir. Ce n'eſt pas que la foi & l'abandon (qui eſt chez vous aſſez pur) (*a*) en dévore beaucoup ; enfin, il faut mourir ; il n'importe par quel coup.

2. Deux choſes font que vous ſentez plus les fautes extérieures que ce vuide intérieur : la premiere, c'eſt que ce ſont des fautes ; & que le vuide n'en eſt pas, mais bien une opération de Dieu. La nature & l'amour propre peuvent auſſi vous faire ſentir de la peine des fautes extérieures, parce qu'elles ſont plus marquées : mais un jour tout ſera égal.

(*a*) *Peut-être* n'en dévore.

3. Vous voyez bien par ce que vous dites, que l'oraison & l'union de vôtre volonté subsistent au milieu de vos embaras; & qu'elle est même peu interrompue, puisque vous la trouvez toujours lorsque vous avez le tems de la chercher. Elle est cachée souvent par le voile des ocupations extérieures; mais elle est cependant toujours subsistante: ce sanctuaire est couvert; mais il n'est jamais vuide de l'arche de l'alliance, la volonté étant toujours unie à Dieu lorsqu'elle a le tems d'y pouvoir réfléchir.

L'abandon est le fruit de la foi & de l'amour. Ce n'est pas par le goût ou par l'aperçu que l'on distingue l'état d'une ame, mais par l'abandon.

LETTRE LXX.

Ne point agir par les puissances dans l'Oraison de nudité ou du fond: son écoulement savoureux sur la volonté.

1. C'Est une imperfection dans l'état où vous êtes de vouloir agir, même par la foi, pour voir si

vous êtes devant Dieu, ou en Dieu. Vôtre oraison est telle qu'elle doit être: elle doit devenir toujours plus nue, & même à la suite se perdre tout à fait. Vôtre lumiere est très fidèle lorsqu'elle vous découvre qu'il y a de l'imperfection & de l'infidélité de chercher même indirectement de l'apui & de la consolation.

2. Le calme qui vient sur la fin de vôtre oraison n'est point, comme vous le dites, une touche; ce qui seroit un état inférieur au vôtre: mais c'est un petit écoulement de ce fond perdu qui se répand sur la volonté; qui n'éclaire pas, mais qui fait goûter: & c'est comme une espèce d'assurance que l'ame, malgré la nudité de son oraison, ne laissoit pas d'être apliquée à Dieu. C'est un éfet aperçu de la cause inconnue qui est toujours en vous.

3. Si vous agissiez présentement par les puissances vous empècheriez le centre de se perdre, & vous arrèteriez l'écoulement du fond sur les puissances. Il faut agir par les puissances (quoique simplement & imperceptiblement) lorsque la grace est toute dans le sensible; parce que par cette simple action vous

la faites comme enfoncer dans les puiffances : mais lorfque l'état devient nud & commence à gagner le fond, il faut néceffairement ceffer toute action des puiffances, afin que le pur centre s'écoule fur les puiffances, & que les puiffances reçoivent paffivement ce qui leur eft donné pour cela. Si elles agiffent, elles s'opofent à la grace, & empêchent fon action.

4. Tout ce qui fe répand du centre à préfent en vous, ne doit point être lumineux, mais favoureux, tout tombant dans la volonté, qui n'a ni connoiffance ni fouvenir. Vous ne fauriez trop vous laiffer dénuer dans l'état où vous êtes : ne faites rien pour retenir cette faveur, mais que vôtre abandon fuplée à tout.

LETTRE LXXI.

Souhait de profpérités fpirituelles. Avis de conduite, d'oraifon, de paix.

1. PUifque la penfée me vient de vous écrire, je le fais pour vous fouhaiter toute forte de profpé-

rités fpirituelles : je n'entens pas de celles qu'on eftime telles, en ne regardant les chofes que par les fens & la raifon ; mais celles qui fructifient par la foi & la mort, ce qui fait que fans envifager un état ou une difpofition plûtôt qu'une autre, l'on fuit toujours fon chemin : rien ne décourage : les misères & les chutes de foibleffe fervent même d'éperon pour faire courir à un certain inconnu, qui furpaffe tout fentiment. C'eft la route que vous devez tenir.

2. Ne vous laiffez jamais abatre pour quoi que ce foit ; mais tâchez de demeurer libre & gai ; vos fonctions le demandent, & tout ce que vous faites dans vôtre emploi eft égal pour vous à des heures de piété marquées. Vôtre oraifon doit être toujours fimple, en jouiffant fimplement du goût intime & caché, & fuportant patiemment la féchereffe & le vuide. Courez par l'un & par l'autre à celui qui vous aime, & que vous devez aimer au deffus de tout. Que les moyens fervent à vous faire courir à vôtre fin. Nourriffez vôtre ame de repos, fouvent fec & aride, & contentez-vous

d'être paisible ; sur tout, tranquilisez-vous, & laissez tout tomber dès que quelque brouillard s'éléve ; non en combatant, (ce qui l'augmenteroit,) mais en soufrant tranquilement ce qui vous le cause, & ne vous étonnant point quand bien même vous failliriez dans l'envie que vous avez d'être fidèle. Que cette envie soit douce & tranquile, sans empressement, & sans vous en faire la moindre ocupation ; une fidélité actuelle dans le moment présent, selon la lumiere, sans vous faire une affaire ou une ocupation d'une fidélité anticipée. C'est à présent un tems de se taire & de garder un profond silence pour laisser parler & operer le Verbe en vous.

LETTRE LXXII.

Bonheur d'une ame qui s'abandonne courageusement à Dieu sans plus tenir à rien. Comment elle doit soutenir tous les coups & traitemens de Dieu pour Dieu même, qui lui donne enfin une issue excellente & de prix inéfable.

1. J'Ai lu, mon révérend Pére, ce que vous mandez du bon soldat de Jésus-Christ, auquel nous prenons tous une si grande part. Je vous avoue simplement qu'il me tient au cœur d'une maniere bien singuliere, & que je pénétre plus par le goût du cœur que par les lumieres de l'esprit & son fond présent, & ce à quoi il est destiné. J'éprouve en lui un fond autant vaste qu'intime ; parce qu'il surpasse tout sans réserve. Il ne faut pas douter que Dieu ne le pousse à l'infini, ce qui est aisé à remarquer & par ce qui est déja passé & par le fond que Dieu a mis en lui. Oui, il sera poussé encore plus loin ; & il trouvera dans l'abime même & dans la perte totale, un bonheur inconcevable, & d'autant plus grand que sa perte sera plus profonde ; bonheur qui ne dépendant d'aucun bien ni d'aucun mal, subsiste au-delà de tout bien & de tout mal ; bonheur qui n'a plus de réflexion sur la créature ; & qui n'ayant que Dieu seul pour objet, fait que comme Dieu vit infiniment heureux indépendamment de toutes choses créées, quelques issues qu'elles puissent avoir, aussi le cœur

heureux en Dieu de la félicité de Dieu, pour Dieu même qui est son bon plaisir, sans retour sur soi, feroit infiniment heureux dans l'enfer temporel & éternel; parce qu'il feroit toujours en plénitude de joye & de contentement, non en lui, ni pour lui: mais en sortant de soi, d'où l'on est chassé, de l'infinie misère l'on passe en Dieu, l'on expire en lui pour vivre de lui-même, sans pouvoir plus prendre intérêt pour le lieu duquel on a été chassé; qu'il soit la proye des démons, ou le trône de la Majesté d'un Dieu; qu'il soit un abime de boue, ou qu'il soit brillant de gloire: ce n'est plus l'afaire de celui qui l'a quité; il ne peut plus même le voir ni y penser; & s'il y prend encore quelque petit intérêt qu'il croye assurément qu'il n'est point totalement mort; mais vivant en soi, il est plus ou moins vivant qu'il y prend plus où moins d'intérêt.

2. Que ce bon serviteur de Dieu, pour lequel j'ai une correspondance infinie, se laisse donc écraser par de nouveaux genres de suplices qu'il n'a pas encore éprouvés, quoique sur la même matiere: qu'il sorte absolument

de sa maison; & que tout ce qui le bannira plus fortement de chez lui, quelque horrible qu'il lui paroisse, soit reçu dans ce fond immense, & dévoré de même, sans qu'autre que Dieu & lui en sache rien, si ce n'est ceux qui en Dieu sont d'autres lui-même. Mais, se dira-t-il, il peut y avoir des choses manifestes & plus incontestables encore que celles qui me sont arrivées: n'importe, point de remède: s'il en cherche, ce seront des remèdes qui sembleront guérir la playe pour un moment, mais ils ne serviront qu'à la rendre plus douloureuse, plus profonde & plus incurable; parce que ces sortes de remèdes, quoique saints pour tout autre ne le sont pas pour lui, atendu qu'ils empêchent l'éfet que Dieu en prétend, qui est de faire sortir la créature de soi-même pour la perdre en lui. Or ces remèdes la retiennent en elle-même, & alongent son suplice. Qu'il dévore donc toutes choses, tout ce qu'il y a de plus terrible, sans chercher d'autres médecines que la justice de celui qui frape. Il faut lui donner ce plaisir de le laisser fraper sans miséricorde, sans lui dire pourquoi

frapez-vous, ni sans chercher de remédes : lorsque les blessures paroissent plus dangereuses, demeurer immobile à de si étranges coups. C'est la gloire que Dieu tire des ames destinées pour lui-même ; & l'on ne sauroit la lui ravir sans lui faire outrage, & le priver de ses délices. Mais quoi, dira-t-on, Dieu prend-il ses délices à des choses qui lui paroissent contraires ? Oui, il en fait le sujet de ses complaisances : non de ces choses en elles-mêmes ; car il n'aime pas le carnage ; mais de la docilité de l'ame qui devient morte en elle-même, & si amoureuse de son Dieu qu'elle n'a plus d'yeux pour se regarder.

3. Que ce bon soldat se laisse donc à celui qui a entrepris de le réduire en poudre, & qui après l'avoir détruit, achevera de le briser sans l'épargner pour peu que ce soit. Il me semble que Dieu l'apelle à une étendue infinie ; car il me semble que mon ame se proméne en lui d'une maniere inéfable & sans être que très peu rétrécie. Il me paroit que l'on se voit de loin, & que l'on se sent comme si l'on étoit proche. C'est ce qui me fait voir combien

son ame devient large & libre. Cela est à tel point, que s'il faisoit, où il est, quelque infidélité, mon cœur le comprendroit. Mon esprit est lié & converse avec le sien d'une maniere inéfable : il pourroit même lui donner secours de loin si sans hésiter ce bon serviteur de Dieu le lui demandoit : non secours pour empêcher quelque nouveau dégré de perte ; ce qui ne sera jamais, car mon ame ne demande que perte totale pour être une avec la sienne : mais si après quelque nouvel abîme il étoit acablé de réflexions, ou tenté de se reprendre, ce qu'il nous feroit savoir en Dieu pensant à nous & s'y unissant, cela auroit éfet en nous. Ceci est trop sublime pour être connu que des esprits entierement perdus ; c'est pourquoi il faut le tenir secret.

4. Malgré les chagrins, son ame goûtera la paix de la mienne comme je goûte son étendue, & elle aura plus de force pour s'abandonner. Je vous dis ceci, qui semblez encore éloigné de vôtre dégré ; parce que je sais que vous y êtes apellé. Le bon soldat saura donc qu'il est apellé à avoir une étendue immense : il me semble que son

ame doit égaler la mienne, & peut-être la surpasser un jour; mais enfin, l'égaler en un point qu'elle l'étendra & la comprendra infiniment, comme je comprens la sienne dans l'infinité même, où rien ne borne ni ne rétrécit, & par conséquent ne met d'entre-deux. Il aprendra un langage plus propre aux Anges qu'aux hommes, avec une liberté infinie. O hommes, qui êtes créés pour de si grandes choses, & qui êtes destinés à une si grande pureté & à un commerce si inéfable que celui d'esprit en esprit, qui ne se fait que dans la consommation de l'unité de Jésus-Christ en Dieu même! n'est-ce pas une chose étrange, que pour vouloir se tenir aux manieres ordinaires d'agir, de goûter & de connoitre, l'on perde de si grands biens, que l'on ne perd que parce qu'il faut soufrir de grands maux pour les posseder, & qu'on ne peut s'y résoudre!

LETTRE LXXIII.

Avis pour se bien comporter durant les opérations purifiantes & détruisantes de Dieu.

1. IL faut que vôtre état soit comme il est, & qu'il augmente même: car il ne faut pas qu'il reste pierre sur pierre qui ne soit détruit; & ce temple bâti de la main des hommes, sera renversé du fond en comble, afin qu'il y en ait un qui ne soit pas bâti de la main des hommes, mais de la main de Dieu. Dieu semble ne donner les vertus que par leur contraire. O que vous goûterez de bonheur lorsque cet hiver sera passé! mais il sera rude; car Nôtre Seigneur me le fit comprendre. Mettez vous au dessus de vous-même pour entrer dans une généreuse perte de tout intérêt propre. La foi & l'espérance deviendront d'autant plus fortes en Dieu même, que vous les perdrez toutes en vous pour ne les posseder qu'en Dieu.

2. Je serois fort fâchée que vous puissiez croire que cet état est surna-

turel. Vous trouveriez en cela un apui dans vôtre perte. Non ; il faut que vous croyiez qu'il est naturel, & que cependant vous vous y abandonniez à Dieu sans réserve : que l'insensibilité pour vous-même devienne toujours plus forte. Plût à Dieu qu'elle fut telle, que quand vous vous feriez horreur à vous-même, vous ne puissiez en avoir de peine, & que vous eussiez d'autant plus de haine pour vous-même, que Dieu semble vous précipiter plus fortement. Dieu ne laisse pas de vous tenir de sa main quoiqu'il semble vous abandonner. Si vous étiez ou possedé ou obsedé, vôtre état seroit moins pénible ; mais aussi seroit-il moins détruisant, & par conséquent moins purifiant.

3. Je veux pourtant que vous ayez quelques jours de relâche, & que le soleil retourne pour quelques momens sur vôtre hémisphére. Ah, si vous étiez assez courageux pour porter la continuité de cet état sans soulagement, & si cette mort pouvoit être sans un instant de vie, combien seroit-elle & plus promte, & plus heureuse ! Mais si la foiblesse est trop grande, je prie-

rai l'Epoux sacré de mon ame de vous donner quelque confortatif. Je ne le ferai pourtant qu'à regret, voyant combien il vous est avantageux que cela soit autrement. Si une personne étoit condamnée à mourir de faim, & que lorsqu'elle seroit prête à expirer on lui donnât un restaurant, n'est-il pas vrai que ce seroit alonger son suplice tout autant que l'on feroit cela ? parce qu'en alongeant sa vie on lui feroit trainer une vie mourante. Comme nous portons tous en nous-mêmes la cause de nôtre mort, & que peu meurent d'une maniere extraordinaire, il en doit être de même de la mort intérieure. Le désordre de nôtre propre tempérament est ce qui la cause.

4. Ayez donc du courage, & laissez vous perdre jusqu'à l'infini : ce sera dans vôtre perte que vous trouverez vôtre vrai repos. Mais quoi ! être insensible & dur à sa perte ! oui, il faut trouver vôtre bonheur dans vôtre malheur : il faut devenir un rocher. Si vous lisiez le livre des Rois, vous y trouveriez de la consolation : mais peut-être ne pouvez-vous plus lire. Laissez tout périr, au nom de Dieu,

& ne retenez rien volontairement. Il faut que l'on vous ôte toutes les marques de vôtre esclavage avant que de vous faire entrer dans la parfaite liberté. Cet état vous sera plus utile que vous ne pensez.

5. Je ne prétens pas retrancher mes lettres à vôtre égard si elles vous sont utiles. Je souhaite que celle-là vous donne un peu de vie, & vous soit comme (*a*) *le pain cuit sous la cendre* de l'humiliation & affliction qui fût donné au Prophète Elie : car je vous assure que vous avez *encore un grand chemin à faire.* Je souhaite que vous puissiez marcher quelque tems dans la force de cette viande que Dieu vous présente par mon ministère.

6. Tâchez de mourir à la curiosité dans ce que vous lisez ; car si vous voulez nourrir l'esprit par le désir de savoir, vous ferez mourir vôtre cœur, lui ôtant sa nourriture & sa vie. C'est dont j'ai ordre de vous avertir. Et ne vous servez pas du prétexte de vos emplois où vous êtes. Soyez persuadé que vos éforts seront vains. Laissez-

(*a*) 3. Rois 19. vs. 6, 7.

vous vuider de tout : & lorsqu'après un vuide général il plaira à Dieu de vous remplir de son infusion divine, ce sera alors que la vie vous étant communiquée, il vous sera donné de la communiquer aux autres. C'est ce que le Maître a donné pour vous.

LETTRE LXXIV.

Usage, nécessité, suite de la bonne insensibilité, qui mène au pur amour par le renoncement véritable & par l'abandon, nous faisant devenir enfans & nouvelles créatures. Fidélité à l'oraison, bien que sans goût ; & aussi à l'état de mort.

1. ON m'a lû vôtre lettre, Monsieur. Ce que je puis vous dire, c'est que vôtre état me paroit un avancement, & non pas un mal, comme vous croyez. Vous avez épuisé toutes les bonnes activités : vous avez travaillé à vous sanctifier & à rendre les autres saints : tout cela est excellent : mais Dieu n'a pas néanmoins tiré de vous toute la gloire qu'il en

prétend & qu'il a droit d'en prétendre. C'est pourquoi Dieu a renversé, pour ainsi dire, vôtre demeure; il vous fait voir ce que vous êtes par vous-même, & vous fait sentir jusqu'au fond la corruption qui est en vous; afin que vous déprenant de vous-même & en concevant de l'horreur, vous n'ayez plus aucun apui dans les œuvres de justice que vous avez pratiquées jusques à présent: mais que vous abandonnant totalement à Dieu, il devienne lui-même vôtre justice.

2. Dieu examine dès cette vie les justices de ceux qu'il aime, & il les leur fait voir si sales, que bien loin de pouvoir s'apuyer sur ces œuvres, ils en ont autant d'horreur qu'on en a *d'un* (*a*) *linge souillé* : & *quand*, comme dit (*b*) Job, *nos mains*, qui sont nos œuvres, *seroient aussi brillantes que la neige*, Dieu nous les fera voir en un moment *toutes pleines de saleté.* Pourquoi en use-t-il de la sorte, ce Dieu de bonté? C'est afin d'exercer dès cette vie un jugement juste contre nous, afin que nous nous abandon-

(*a*) Isa. 64. vs. 6. (*b*) Job 9. vs. 30, 31.

nions totalement à lui. Il nous aprend aussi par là une maniere de le glorifier qu'on ne comprend que par l'expérience, qui est d'honorer sa sainteté par nôtre misère, sa force par nôtre foiblesse, sa justice par nôtre injustice, sa gloire par la honte que nous avons de nous-mêmes. Croyez, Monsieur, que c'est la plus grande grace que Dieu vous puisse faire que d'exercer ce jugement de justice sur vous en cette vie. Loin de vous afliger de cet état, vous devez prendre un nouveau courage pour vous donner à Dieu sans réserve comme une chose qui lui apartient & dont il fera ce qu'il lui plaira.

3. L'état d'insensibilité accompagne ordinairement la vue ou plûtôt l'expérience de nos misères: car si nous y étions sensibles, ce seroit un bien en nous, que la jalousie de Dieu ne pourroit soufrir: parce qu'il nous serviroit d'apui; & nous n'en devons avoir que dans la volonté cachée de Dieu, & dans un abandon entier à cette même volonté, afin qu'elle fasse de nous tout ce qu'il lui plaira & ce qui la glorifie davantage. De plus, l'insensibilité que vous éprouvez est

néceſſaire pour faire paſſer l'ame de l'état où vous avez été juſqu'à préſent dans l'état miſtique, ou de foi nue. Or une année de cet état joint à la connoiſſance fonciere de ce que l'on eſt, glorifie plus Dieu, qu'une longue ſuite d'années paſſées dans les bonnes activités, quoique ces activités ayent été déja beaucoup ſimplifiées par la grace.

4. Entrez donc ſincérement dans le parti de Dieu contre vous-même ; & quoique vous n'ayez pas même de goût ni de ſentiment de cette préférence que vous faites de Dieu à tout ce qui vous regarde, & à tout intérèt propre quel qu'il ſoit, ce ſera néanmoins l'établiſſement du pur amour en vous. Point de pur amour ſans la perte de tout intérèt propre par hommage au ſeul intérèt de Dieu ſeul, à ſa ſeule gloire, & à ſon ſeul plaiſir. Dieu veut vous faire entrer dans un état nouveau : mais cela ne ſe fait pas qu'il n'en coute beaucoup à l'ame. C'eſt là le renoncement à ſoi-même, éfectif & non en idée : c'eſt par là qu'on meurt à ſon raiſonnement à ſes premiers préjugés, enfin à toutes choſes & à ſoi-même pour ne vivre qu'à Dieu &

& pour Dieu, non d'une maniere conſolante & connue de l'ame, mais en maniere inconnue : & c'eſt ce qui opére la mort, qui ſeroit empèchée par nos vues & nos conſolations.

Quoiqu'on paroiſſe en ce tems-là comme abandonné à ſoi-même, Dieu ne nous ſoutient jamais davantage. Il eſt vrai qu'il ne nous laiſſe pas voir cette main qui nous ſoutient ; parce qu'il veut que nous portions même nôtre abandon juſqu'à vouloir bien n'en être pas ſoutenu ſi telle eſt ſa volonté.

5. Il faut devenir enfant après avoir été homme ; il faut plus ; car il faut renaître de nouveau afin de devenir une nouvelle créature en Jéſus-Chriſt : mais avant ce tems il faut que tout ce qui eſt du vieil-homme ſoit détruit, ſavoir, la proprieté, l'amour de la propre excellence, enfin tout amour propre ; ce qui s'entend de tout ce qui nous concerne & qui a raport à nous, quel qu'il ſoit. Le petit enfant ſe laiſſe porter où l'on veut. Si ſon pére le couche ſur un fumier, il n'y penſe pas, il n'en fait pas même faire le diſcernement, il y dort comme dans ſon

berceau, abandonné qu'il est aux soins de son pére : abandonnez vous donc en la main de Dieu avec un grand courage; songez que (*a*) *vous n'êtes plus à vous-même, mais à celui qui vous a rachetés d'un grand prix.* Quand nous avons acheté quelque chose, nous en faisons ce qu'il nous plait sans que personne s'en mette en peine : usez-en pour vous-même à l'égard de Dieu de cette sorte, & vous trouverez une profonde paix dans la douleur la plus amère. Je vous prie de lire avec atention le livre de Job : vous verrez que Dieu ne dépouille pas l'homme pour le laisser toujours nu : il ne le rend dur, insensible, que pour le faire entrer dans le pur spirituel, qui est entierement oposé à la sensibilité, même la plus sublime. (*b*) *Si le grain de froment ne meurt, il demeure seul :* Dieu n'établit les choses que sur la destruction de celles qui étoient. Je le prie de tout mon cœur, non de vous rendre ce que vous avez perdu, mais qu'il vous mette dans la disposition d'un parfait abandon; afin qu'ayant détruit

(*a*) 1 Cor. 6. vs. 19, 20.
(*b*) Jean 12. vs. 24, 25.

ce temple bâti de la main des hommes, il en édifie un nouveau où l'homme n'ait aucune part.

6. Je vous conjure d'être fidèle à l'oraison : plus elle est séche & pénible, plus nous marquons à Dieu nôtre fidélité. Il y a des personnes qui cessent de la faire parce qu'ils croient n'y rien faire, & que d'ailleurs elle est fort pénible en cet état, à cause de la nudité de l'esprit & de la dureté aparente du cœur. On aimeroit mieux faire beaucoup d'austérités & des choses fort pénibles, que de demeurer perséveramment devant Dieu sans avoir rien qui remplisse l'esprit & qui anime la volonté. C'est néanmoins le tems où elle est le plus nécessaire. On ne comprend point assez que Dieu ne nous ôte nôtre propre priére qu'afin de devenir lui-même nôtre priére. Quand d'une pauvre villageoise on devient l'Epouse d'un grand Roi, il faut quiter les manieres grossieres de sa premiere condition. Tout ce qui est sensible, distinct & aperçu est grossier à l'égard de Dieu, qui étant un pur esprit, n'a rien qui puisse tomber sous la perception de l'homme. Je ne crois pas mê-

me que vous deviez faire ces sortes d'aspirations dont vous me parlez : mais demeurant comme mort auprès de Dieu, le laisser agir en vous. Tout ce que vous pourriez faire présentement, au cas que vous en ayez la facilité, c'est un retour simple au dedans de vous, & de laisser tomber autant que vous pourrez les pensées, les réflexions, les idées ; non en les combatant directement, mais ou en ne les admettant point quand elles se présentent, ou en les laissant tomber lorsqu'elles sont entrées, comme une personne qui tenant une chose dans sa main ne fait qu'ouvrir sa main pour la laisser tomber. Un simple retour au dedans de vous est comme ouvrir la main.

7. Croyez moi, Monsieur, soyez fort fidèle à cet état de mort, car il est plus glorieux à Dieu que tout autre état, & aussi beaucoup plus avantageux pour vous, quoique pourtant ce ne soit pas ce dernier motif qui doive vous faire agir. Quand vous seriez même à l'article de la mort il ne faudroit pas changer de conduite pour vous assurer par quelque chose ; car

vous déroberiez à Dieu une gloire très-grande. Bienheureux celui qui meurt dans le Seigneur ! parce qu'ayant goûté cette premiere mort, quoique très-amère, il n'a plus rien à apréhender de la seconde mort. Soyez persuadé, Monsieur, qu'on ne peut prendre plus d'intérêt que j'en prens au règne de Dieu en vous, étant &c.

LETTRE LXXV.

Demeurer dans l'abandon & le délaissement à Dieu, bien qu'avec peines. Comment Dieu fait voir à des ames qu'il a remplies de graces & dont il veut se servir, leur vrai néant, & ce qu'elles sont en elles mêmes, & peuvent par elles-mêmes, sans lui.

1. AU nom de Dieu, demeurez dans vôtre paix & dans vôtre abandon : car je vous assure que vous n'en sortirez pas plûtôt, que vous en sentirez du reproche, & que vous verrez que vous aurez fait une infidélité. Je suis assurée qu'il n'y a pas en vous une disposition que je ne sente.

Je ſavois que vous n'étiez plus comme vous dites : mais cela reviendra : vous n'en ſerez pas quite à ſi bon marché : Dieu vous aime trop pour cela. O ſi vous ſaviez ce qu'il me fait connoitre de ſes deſſeins, vous vous eſtimeriez plus heureux dans vos misères, que ſi vous poſſédiez tous les tréſors du monde.

2. Je vous envoyerai N.... quand il vous plaira : mais ſi vous aviez aſſez de force pour mourir à cette conſolation, que je vous aimerois, & que vous vous en trouveriez bien ! ſi vous ſaviez le bonheur de mourir entre les bras de ſon Sauveur lorſque l'on n'attend point d'autre ſalut que de lui ſeul ! C'eſt une grace ineſtimable. O ſi vous ſaviez vous ſacrifier à lui ſans reſerve, que je ſerois heureuſe ! parce que mon cœur trouveroit en vous ſa félicité. Mais je veux compatir à vôtre foibleſſe ; car je veux vous contenter, & que vous jugiez vous-même par vôtre propre expérience combien l'abandon vaut mieux que toutes les aſſurances. Entrez dans le parti de Dieu contre vous même. Vous voulez être beau, & Dieu prend plaiſir à vous enlaidir. Dites-moi ſimplement ſi ce que je vous

écris fait quelquefois impreſſion ſur vôtre eſprit & ſur vôtre cœur.

3. Il faut que je vous diſe quelque choſe (*a*). Nôtre Seigneur après m'avoir fait les plus grandes graces, prit plaiſir de me tout ôter, & il me fit mon jugement, outre qu'il m'ôta ſi fort tout le bien que j'avois fait, qu'il n'en reſtoit plus. Il examina & éplucha tout de telle ſorte, que des vertus qui m'auroient fait canoniſer ſi je fuſſe morte il y a ſeize ans, me paroiſſoient des monſtres éfroyables. L'intelligence me fut donnée de ce paſſage : (*b*) *Les montagnes s'évanouiſſent devant la face du Seigneur, devant la face du Dieu de Sinaï.* Ces montagnes ſont toutes les vertus dont l'ame ſe trouve ornée : mais Dieu ne paroit pas plutôt lui-même, que toutes ces juſtices diſparoiſſent, & paroiſſent des ordures. Je me trouvois alors nue de tout bien, & ne voyois que le néant & le péché, & j'aurois voulu être écraſée pour ne plus paroitre devant Dieu en cet état. Ce paſſage, (*c*) *Montagnes*,

(*a*) Voyez-en la deſcription dans la lettre qui ſuit. §. 5. (*b*) Pſ. 96. vſ. 5. Et Pſ. 67. vſ. 9. (*c*) Apoc. 6. vſ. 16.

rombez sur nous ! me paroissoit me convenir extrèmement. Cependant il me faloit mourir, & mourir en cet état. Je fus cinq semaines entre la mort & la vie, & réduite à tel état, que je ne pouvois articuler une parole : & quelque près que l'on aprochât de moi l'oreille, la foiblesse étoit telle, que l'on ne me pouvoit entendre. Il me faloit mourir, & mourir sans secours, sans personne qui m'entendit en cet état. Je m'immolai en sacrifice à la justice ; je me jettai entre les bras de mon Sauveur, & j'entrai en complaisance de voir que je lui devois tout : car Dieu m'avoit tellement tournée contre moi, que je ne voyois non seulement aucun bien, mais tout le bien me paroissoit devant Dieu des ordures & des saletés.

4. Mandez moi simplement si vous comprenez les choses que je vous écris, & si vous avez le goût assez délicat pour pénétrer la conduite de Dieu, & comment il use de son autorité ; comment il y a des ames de qui il tire une gloire singuliere, & qu'il se sert de moyens singuliers pour cela. Pénétrez-vous un peu la pureté de la

lumiere, & comme elle va chercher ce qu'il y a de proprieté la plus cachée dans le cœur de l'homme pour l'en tirer ? O que si vous avez assez de courage pour vous laisser en la main de Dieu, que vous découvrirez de choses ; que vous en pénétrerez ; & que vous saurez bien, étant rempli du divin Emanuël, reprouver le mal & choisir le bien ! L'état de misère ne durera pas toujours : la joye suit la douleur. J'aime bien vôtre état : soyez bien petit, je vous prie. O si vous connoissiez bien cela, vous en seriez charmé. C'est à quoi vous ètes destiné, je vous en assure.

Je veux vous obéir aveuglément. Je vous assure que je ne passerai pas la moindre chose de ce que vous m'ordonnez : car Nôtre Seigneur me donne avec son état d'enfance la soumission d'un enfant.

LETTRE LXXVI.

Etats diférens de plusieurs. Qu'on ne doit rien aimer que pour Dieu. Dificultés & peines de mourir à soi-même.

Comment Dieu détruit parfaitement en une ame le MOI *& tout ce qu'il y a de propre dans la vertu & dans tout bien, pour la réduire à ce néant qui est l'état où Dieu peut se servir d'une ame sans opofition ni apropriation de sa part.*

1. LE procès de N. étant fini, nous ne sommes pas dans une saison où il puisse avoir des affaires. Mais quand le cœur est pris, soit pour Dieu, soit pour la créature, c'est là la plus grande de toutes les affaires. Où est le tems qu'il n'en avoit point lorsqu'il s'agissoit de me voir ? Mais j'ai cette obligation à Dieu, qu'on ne se dégoûte de moi que lorsqu'on se dégoûte de lui. Où est nôtre cœur, là est nôtre trésor. O Amour, quel plaisir pour moi qu'on ne me puisse aimer pour l'amour de moi, mais pour vous; ensorte qu'on ne peut m'aimer si l'on n'aime mon cher Maître !

2. O cœur humain, à quoi t'amuses-tu ! Tu t'amuses à la terre, toi qui ès destiné pour le ciel. Tu te repais d'excrément, pouvant te repaître du pain céleste. O divine nourriture,

vous ne remplissez & ne rassasiez le cœur de l'homme qu'à mesure qu'il se vuide ! Sitôt qu'il s'emplit d'autre chose, il se vuide de vous; il est dégoûté même de ce céleste met comme les Israelites le furent de la Manne; enfin il entre dans le froid de la mort. Une chaleur étrangère détruit la chaleur naturelle. Nous ne sommes créés que pour brûler du feu divin; & tout autre feu étranger l'amortit. L'Ancien Testament le figure : Dieu ne vouloit pas qu'on fit bruler sur son autel du feu étranger.

3. Pour ce qui regarde N. elle est bonne dans le fonds. Ne vous étonnez pas de ce que vous voyez. C'est une nature qui s'étoit comme établie dans son domaine & à laquelle on ôte tout : tout échape; on cherche à s'acrocher de tous côtés. Cela ne fait que donner de la peine : c'est comme le scorpion entouré d'un brasier, qui ne trouvant point d'issue, se pique lui-même. Dieu se servira de tout cela pour la faire mourir à elle-même. Elle me fait compassion, car elle est dans un mésaise perpétuel. Tout la peine; parce qu'elle est éloignée de la largeur,

& que toute nature vivante à qui Dieu veut donner le coup de la mort, eſt de la ſorte. Je ſouhaiterois, ſi c'eſt la volonté de Dieu, la voir avant de mourir.

4. Pour la bonne N. il faut reſpecter dans les ames de grace leurs répugnances ou leurs déſirs. Je croyois la choſe avantageuſe pour les uns & pour les autres, & peut-être que je me trompois. Cependant je comprends qu'il eſt bien plus aiſé de perdre les biens temporels que les ſpirituels. Lorſqu'on s'atribue encore une grace, ou quelque choſe, peut-être contraire, il faut laiſſer les perſonnes jouïr de leur grace lorſqu'ils la voyent & qu'ils la diſcernent. Juſqu'à ce que Dieu ôte le *moi* & le *mien* on ne comprend guères autre choſe: c'eſt pourquoi il eſt dit dans l'Ecriture, (*a*) *Je diſois, je mourrai dans mon petit nid*; puis, (*b*) *vous avez renverſé mon lit dans ma maladie.* Ce n'eſt pas à la main de l'homme à renverſer ce lit; c'eſt à Dieu de le faire.

5. Hé, qui eſt-ce qui n'aime pas

(*a*) Job 29. vſ. 18. (*b*) Pſ. 40. vſ. 4.

la ſainteté, & à voir ſon travail devant ſoi? Il n'y a qu'une pauvre folle comme moi, qui après avoir diſſipé (comme l'enfant prodigue) tous ſes biens, a jetté le reſte dans la mer. Je vois ma folie ſans pouvoir faire autrement: Je reſpecte néanmoins les ames à qui Dieu laiſſe la poſſeſſion de ces mêmes richeſſes que j'ai perdues: elles les gardent pour Dieu, comme dit l'Epouſe des Cantiques; (*a*) *Je vous ai gardé, ô mon Bien-aimé, les pommes vieilles & les nouvelles*, c'eſt à dire, les graces que vous m'avez données autrefois, & celles que vous donnez à préſent.

Pour moi, il n'en eſt pas de même. J'avois (*) un beau pommier tout chargé: mon Maître a mis la coignée à la racine; il a abatu l'arbre, parce

(*a*) Cant. 7. vſ. 13.

(*) Tout ceci & ce qui ſuit, marque, la deſtruction non de ce qu'il y avoit de réel dans les vertus, mais de ce qu'il y avoit encore de proprieté; à raiſon de quoi Dieu ôte tout ce qui eſt ſenſible & qui paroit au *moi*. Voyez le *Traité des Torrens*, & *l'Explication de Job*, où l'on peut voir, comment Dieu cache à la créature tout ce qui vient de lui, & ne lui laiſſe voir que ce qui vient d'elle & ce qu'elle eſt par elle-même ſans lui.

que les fruits n'étoient pas bons ſelon ſon goût. Quand j'ai vû cela, j'ai abatu les autres arbres, j'ai négligé les hayes, & le ſanglier eſt venu dans mon jardin, qui l'a détruit : il a fouillé la terre avec ſon muſeau ; il n'y a plus de forme de jardin. Dans les commencemens que tout cela m'eſt arrivé, je diſois ; qu'eſt devenu mon parterre ſi fleuri ? Il n'y a plus que des trous & des mottes de terre : ce fruit ſi agréable à la vue & à mon goût eſt donc détruit pour jamais ! Quoi je n'aurai plus l'odeur de ces belles fleurs ! quoi, je ne goûterai jamais de ce fruit charmant ! Tels & tels arbres ſi abondants ſont renverſés, les racines ſont du côté du ciel ! Qui ne pleurera pas un pareil déſaſtre ? Auſſi l'ai-je bien pleuré.

Mes larmes étoient comme deux ſources. Peut-être, (diſois-je) mon Maître permettra qu'elles faſſent germer quelque petite racine échapée à la fureur du ſanglier. Point du tout : mon Maître vient, qui me dit ; Il te reſte donc quelque eſpérance dans ces rejettons ? Tu les arroſes ſans-ceſſe. Je t'atraperai bien. Un feu ſorti de ſon

viſage a tout brûlé, a réduit tout en cendre : Il a joint l'incendie à tous les autres dégâts ; puis il m'a dit ; Fais reverdir, ſi tu peux, cette cendre. Helas, comment, lui ai-je dit, pourrois-je trouver le moindre germe de vie dans une ſi horrible mort ? Il n'y a plus pour moi ni fleurs, ni fruits, ni arbres, ni même de fonds de terre : il n'y viendroit pas même des bruyéres : je vais donc abandonner mon héritage ſans nulle reſſource. Je me diſois néanmoins dans le ſecret, mais d'une maniere preſque inconnue à moi-même : mon Maître peut, s'il le veut, faire renaître ce qu'il a détruit. Il n'en a rien voulu faire : je ne m'y atends plus, & je m'en trouve plus légére, (*) quoique manquant de tout. Car ce cher Maître n'a garde de ſe venir promener dans un jardin où il n'y a que des butes, ſans ſentier & ſans aparence qu'il y en ait eu. Quand j'ai vû cela, je lui ai dit (*a*) *Fuyez*,

(*) Une telle ame ne poſſéde plus rien en ſoi ; mais tout en Dieu ſans ſoi. C'eſt alors qu'on eſt propre à être un pur inſtrument de Dieu, ſans s'aproprier ni s'attribuer rien du tout. Voyez S. Paul. 2. Cor. 12. vſ. 11.

(*a*) Cant. 8. vſ. 14.

mon Bien-aimé, *sur les montagnes d'aromates :* il n'y a plus rien ici qui vous puisse plaire.

6. Voilà ma confession générale, cher N. Voyez après cela s'il n'y a personne qui ne soit meilleur que vôtre pauvre Mére. Il ne me resteroit plus pour être pire que le Démon que d'en vouloir imposer, & de faire croire qu'il y a des trésors cachés sous ces mottes. Mais (*a*) il n'en est rien du tout : il n'y a pas une obole. Ainsi, prenez vos mesures là dessus. Le Maître a tout détruit : il est allé ailleurs ; il a bien fait : je n'en suis point jalouse ; au contraire, je suis charmée qu'il se divertisse ailleurs & qu'il abandonne un lieu si afreux. Ceci est la vérité. Si vous avez quelqu'autre idée de moi, éfacez la comme injurieuse à la suprême vérité.

(*a*) On ne trouve plus rien en soi comme en soi, sinon un vuide afreux & désert. Voyez la même chose en Ste. *Angele*. Chap. 27. ou dans l'Edition Françoise de Col. L I v. I I. Ch. I. Sect. 9. §. 69. p. 301. Alors on ne voit plus en soi que ce qu'on est par soi-même.

LET-

LETTRE LXXVII.

Diverses manieres d'acquerir la perfection. Des sécheresses non nuisibles, & du germe de vie qui s'y trouve. Docilité & passiveté sous Dieu : soins qu'il inspire pour les ames enfantines & dociles ; elles ne doivent point s'éteindre ni s'afoiblir. Oraison par reprises. Mort des désirs, répugnances, confusions. Défauts humiliants, & comment s'y conduire. Vicissitudes dans la maniere dont Dieu exerce les ames ; leur terme est le néant & l'immobilité divine.

1. LA perfection se doit acquerir selon l'état de l'ame. Celui qui est beaucoup actif, doit y travailler activement ; & celui qui est simple, simplement ; aussi celui qui est passif, y doit travailler passivement, en se laissant totalement à Dieu, qui saura bien le corriger des fautes & des proprietés qui lui déplaisent, & lui laisser les défauts qui sont les plus propres à le faire mourir, & par conséquent à l'afranchir de toute proprieté.

2. La fécheresse est une imperfection qui est hors de vous, qui vient plus de vôtre temperament & de la disposition de vôtre corps, que de toute autre chose: c'est pourquoi elle ne peut être causée ni par la proprieté, ni par la résistance, n'y ayant point là de volonté. Ces défauts (de fécheresse) augmentent souvent (loin de diminuer) lorsque la mort s'empare du fond: car cette mort impitoyable éteint & détruit dans le fond tout ce qui s'opose à l'entiere destruction du sujet auquel elle s'atache.

3. C'est avec raison que vous n'êtes pas en peine de la fécheresse intérieure, puisqu'elle fait tous les éfets que vous marquez, & que par dessus cela elle conserve dans le plus fort de son aridité un germe de fraicheur & de fécondité, souvent plus grand, que celui qui se trouve dans les personnes sensibles; comme nous voyons une terre brûlée au dehors par les rayons du Soleil conserver dans son sein une fraicheur toujours égale, parce qu'elle y porte quantité de sources, qui en l'arrosant continuellement par dedans, & d'une maniere cachée aux yeux des

hommes, lui donnent la fécondité, quoiqu'elle paroisse au dehors toute desséchée. Il en est de même de la foi. Les graces sensibles sont comme de la pluye, qui arrosant la superficie d'une terre, lui fait produire quelque verdure, mais ne lui donne pas la fécondité de la premiere.

4. Vôtre ame est comme cette premiere terre, qui paroit au dehors toute desséchée, & au dedans est pleine des eaux pures & vives de la grace, & d'un germe d'immortalité. Ce germe vivant & vivifiant est l'union de vôtre volonté à celle de Dieu, & l'abandon total de tout vous-même entre ses mains.

Ce germe est vivant, puisque c'est la plus forte preuve qu'une ame est vivante dans la plus étrange mort, la conformité au vouloir divin est une marque que cette ame est bien ordonnée dans la disposition divine; ce qui est une preuve infaillible qu'elle est dans la grace de Dieu. Car qu'est-ce que d'être dans la grace de Dieu sinon d'être dans la soumission à sa volonté & dans la place, où il vous veut? au lieu que le péché mortel, qui nous

prive de sa grace, nous retire de cet ordre & disposition divine, & de cette soumission à la volonté de Dieu, nous mettant dans la revolte.

Ce germe est aussi vivifiant, puisqu'il conserve l'immortalité, qui est un je ne sais quoi de foncier qui donne la vie à tout ce que l'on fait; car l'ame languissante & mourante n'agit & n'opère que par l'amour de la volonté divine, quoique cachée, qui fait que son oraison est vivante bien qu'elle paroisse stérile & inféconde.

La foiblesse que vous vous procureriez vous seroit nuisible; non seulement parce qu'elle seroit de vôtre choix, (ce qui est oposé à vôtre état), mais de plus, parce qu'étant un fruit de vôtre volonté, & non de la volonté de Dieu, elle dessécheroit peu à peu le germe dont nous venons de parler.

5. Vôtre docilité est charmante, & une forte preuve de l'opération de Dieu en vous. Je crois que c'est assez la conduite que Dieu veut que vous teniez dans vôtre état éteint & languissant, de ne vous procurer les choses que selon la pensée ou le mouvement que

Dieu vous en donne, comme aussi de les recevoir quand il vous les envoye. Je crois que c'est pour ne vous point tirer de cet état, & seulement pour vous fournir l'aliment qu'il veut que vous ayez, qu'il me donne tant pour vous. Comme de moi-même je n'ai nulle activité pour le prochain, s'il ne me réveilloit pas incessamment pour vous, je vous oublierois comme tout le reste. C'est lui, ainsi que je l'ai éprouvé depuis quelques années, qui me donne un réveil pour les personnes qu'il veut que j'aide; & ce réveil est acompagné d'une tendresse fonciere, qui est comme le véhicule qui pousse & fait agir une chose inanimée.

6. J'ai éprouvé que l'on ne me donne rien pour les ames empressées & désireuses: au contraire, je ne leur réponds que rarement. Mais pour les enfans comme vous, l'on veut que je leur donne du pain frais: & plus sont-ils morts à toute sorte d'envie & d'empressement, plus a-t-on de mouvement à leur égard. Ce mouvement, qui paroit vie, & l'est en éfet, n'est pas un mouvement vivant par la nature; mais un mouvement que Dieu,

devenu le principe de l'ame, opére. Il eſt plus puiſſant, plus fort, & plus éficace que ceux de la nature. Il vient du fond où réſide cette vie divine, & non des ſens, qui n'ont nulle part à ces choſes. Cette tendreſſe, ſi l'on peut ſe ſervir de ce mot, fait que l'ame embraſſe de toute elle-même ce qui lui eſt donné, je veux dire, la perſonne qui lui eſt confiée.

7. Je ne crois pas que vous deviez vous gêner, (ſur tout avec les perſonnes qui vous doivent connoitre) pour aprouver ou n'aprouver pas: mais je ne crois pas non plus, que par une pratique vertueuſe vous deviez vous éteindre en mille choſes: ce qui n'eſt pas de vôtre grace: car ſi vôtre état intérieur pouvoit compatir avec aucune pratique, (ce qui n'eſt pas,) ce ſeroit avec celle de vous réveiller plûtôt que de vous éteindre. Mais comme l'on ne veut point de vôtre travail, laiſſez vous tel que vous êtes. La docilité que vous avez à croire ce que l'on vous dit, enferme toute pratique, vous diſpoſe pour tout, & elle empêche les réſiſtances, qui arrêtent l'éfet de la grace.

8. Il eſt vrai que (pratiquant de vous éteindre) vous mourriez peu à peu de langueur: mais cela n'eſt point une raiſon pour ne devoir pas être & animé & vivifié ſi vous avez beſoin de l'être. A meſure que vôtre ſécheresse paroit plus au dehors, le principe vivant, qui ſe conſerve même dans la mort, s'enfonce au dedans: mais ſans ce principe vivant, une perſonne qui ſeroit (d'ailleurs) deſſéchée & languiſſante, ſeroit dans la froideur naturelle au pécheur: ce qui fait, que (pour éviter cet inconvénient) tant qu'il reſte de l'activité naturelle dans une ame dont le temperament eſt froid & languiſſant, on la porte au réveil; afin de nourrir au dedans de ſoi ce principe vivifiant, & de le fortifier aſſez pour qu'il ſubſiſte vivant malgré l'extrême langueur où le dehors eſt réduit.

Mais comme l'on ne veut de vous d'autre action que celle de recevoir ce que l'on vous donne, & de vous laiſſer détruire ſelon toute l'étendue des deſſeins de Dieu; on ne veut auſſi de vous que l'aquieſcement & la docilité que Dieu vous donne, pour ne rien

ajouter ni ôter à ce que Dieu fait en vous. Vos sentimens sont beaucoup détruits : c'est ce qui fait que vous ne sauriez être trop passif.

9. Je crois que vous ne devez point vous gêner pour l'oraison. Il ne la faut pas faire trop longue de suite : cela vous nuiroit à l'intérieur & à la santé ; mais par reprise, comme un enfant, qui n'est pas capable d'une longue & forte aplication, qui fait comme en badinant & en jouant ce que l'on veut de lui. Tous les éfets que vous ressentez, & qui sont causés par le réveil des répugnances, viennent à mesure que l'intérieur se desséche. Cela augmentera, loin de diminuer ; & c'est par toutes ces choses, qui paroissent défectueuses au dehors, qu'elles se détruiront elles-mêmes, mais après en avoir été bien exercé, & cela très long-tems : Car les sentimens se réveillent, selon le tempérament d'un chacun, dans les uns plus les désirs que les répugnances, & dans les autres plus les répugnances que les désirs. Ces défauts extérieurs vous apétisseront beaucoup, & vous ôteront quantité d'apuis secrets. Ce qui est de plus

plus dificile en cet état, c'est de conserver ce qûe l'on doit aux autres, pour ne les pas trop peiner.

10. La confusion que l'on ressent est la plus forte preuve de l'amour propre. J'ai éprouvé autrefois que le souvenir d'une chose que j'avois faite me couvroit étant seule d'une rougeur étrange : mais la mort détruit tout cela. Il est très vrai que la violence que l'on se fait pour se vaincre, est infiniment plus facile, que celle de se suporter dans des défauts extérieurs qui paroissant aux yeux de tous, causent beaucoup d'humiliation ; & où cependant il faut bien se donner de garde d'y mettre la main par nous-mêmes ; puisqu'ils sont comme un préservatif, qui empêche la corruption de l'orgueil : on ne sauroit croire combien ces défauts sont utiles. Quoique cela soit de la sorte, les vouloir entretenir, ou ne les vouloir pas changer dans le moment, lorsque l'on en a la vue, seroit mal fait & se méprendre. Je sais que vous ne le faites pas. Je vois que Dieu vous donne tous les principes de la pure vertu, & vous met dans la vérité simple, qui croît d'autant

plus chez vous, que les lumieres & les goûts s'évanouiſſent.

11. Pour ce qui regarde la perſonne dont vous avez eu la lettre, il a été aſſez de tems dans un état de foi, dépourvu de lumiere, & exercé d'une étrange ſorte : car il y a peu d'ames que Dieu ait exercé auſſi fortement que celle-là. Mais comme ſa premiere voye avoit été de lumieres, Dieu en ſes derniers tems a permis qu'il ait été exercé par de fauſſes lueurs, &, tantôt par des lumieres véritables; afin que la fauſſeté des unes & la vérité des autres le tinſſent comme en l'air, & lui fiſſent perdre un goût caché dans ce qui eſt certain, & auſſi l'apui dans la vérité de la foi qui lui avoit été découverte. Comme cela a été accompagné d'exercices étranges au dehors & au dedans, & d'une démiſſion entiere, qui l'a exercé long-tems par l'indiférence à croire & ne croire pas, & par la privation des lumieres (ce qui lui paroit un très-bon état, & plus ſûr;) il a enſuite été exercé par le retour de ces lumieres & par leur importunité : & cela même a aidé à ſa mort : mais comme à préſent cela

lui ſeroit nuiſible, lorſqu'il forme des eſpèces, on les lui ôte, pour le mettre de nouveau dans l'état du rien & du néant, où toutes alternatives & viciſſitudes ſe perdent pour toujours dans l'immobilité divine.

LETTRE LXXVIII.

Fidélité & égalité dans les viciſſitudes des états diférens.

C'Eſt me faire un véritable plaiſir que de me faire ſavoir des nouvelles de N. car je l'aime véritablement, & j'eſpére toujours plus de ſon ame, le voyant beaucoup s'avancer. Qu'il ſe délaiſſe, & ſoit fidèle pour tous les états, les regardant tous également quoiqu'ils ſoient tous diférens; & qu'il éprouve des viciſſitudes preſque continuelles. Tout doit être égal. Souvent le déſir d'être fidèle ſera ſuivi de l'expérience de l'infidélité, toute contraire au déſir; d'autrefois l'infidélité ſera relevée par un nouveau déſir d'être fidèle. Qu'il ſoutienne également tout,

ne ſe pardonnant rien volontairement. J'ai quelque choſe pour lui dans mon fond que je ne ſens pour guères de gens.

LETTRE LXXIX.

Etre fidèle, abandonné à Dieu & courageux dans toutes ſortes de ſoufrances que Dieu envoye pour détruire la corruption de la nature.

1. JE ne m'étonne point de tout ce que vous ſoufrez. Je croyois bien que cela en viendroit là, & j'étois perſuadée que l'abſence ne vous ſoulageroit guères. Soufrez, ſoutenez; mais ſoyez fidèle, au nom de Dieu, à ne rien faire volontairement qui puiſſe déplaire à Dieu : & lorſque la foibleſſe vous entraine, ne perdez ni la paix, ni l'abandon.

2. Soyez fidèle à tout dire; mais atendez-vous à toutes ſortes de misères : car vous ètes la foibleſſe même : & comme vous avez beaucoup oui parler des états intérieurs, vous avez de ſecrets apuis en toutes choſes. C'eſt ce qui fait que vous ſoufrirez plus

que nul autre de l'expérience de vos misères : car il en faudra beaucoup pour vous détruire, à cauſe des ruſes de la nature à ſe ſoutenir.

3. Ayez cependant bon courage : ſoufrez avec abandon tout ce qu'il y a à ſoufrir; car vous n'ètes pas à bout de peine. Soyez abandonné ſans réſerve à Dieu, qui fera peut-être ſon plaiſir de vous perdre à vôtre propre vue & à vos propres activités : mais le ſalut ou la perte de cette ſorte doit vous ètre indiférent ſi vôtre amour eſt ſans intérèt. Aimez gratuitement celui qui vous a aimé gratuitement; & ſacrifiez-vous à lui ſans réſerve.

LETTRE LXXX.

Soutenir avec fidélité & abandon les manieres dont on eſt exercé de Dieu (a).

C'Eſt toujours l'ordinaire de ces ſortes d'états lorſqu'ils ſont de Dieu, de faire plus de violence aux grandes fètes : parce que comme cet état eſt donné pour nous dépouiller

(a) Au Comte de Metternick.

de nous-mêmes, il faut qu'il nous arrache à ce à quoi nous tenions davantage. Je vous assure que je crois certainement que vôtre disposition est du bon Dieu; & que si vous avez le courage de la soutenir jusques au bout par un abandon total, sans vue ni retour sur vous-même, vous en sortirez comme d'un bain. Les rages & tentations sont une suite de vôtre état. Si vous saviez ce que Dieu fait souffrir & soutenir à d'autres, vous verriez que vous êtes traité bien doucement.

LETTRE LXXXI.

Diverses purifications. L'ame où Dieu agit le plus, doit agir par abandon, & suivre ses premiers mouvemens.

1. LA purification doit toujours être conforme à l'état de l'homme. Lorsqu'il est beaucoup actif, il faut qu'il soit purifié plus activement; & à mesure que sa disposition devient simple, il faut que sa purification la devienne, de sorte que tout ce qui sert à purifier une ame multipliée, saliroit celle qui est devenue déja simple. La maniere dont on en use après les fautes, salit souvent plus que la faute. Lorsque Dieu devient le principe de l'ame, il la purifie lui-même, & il ne veut pas qu'elle soit si hardie que d'y mettre la main. Il faut être passif dans la conduite comme on l'est dans l'état.

2. Vous avez agi par vôtre sagesse, & vous avez bien fait; parce qu'étant alors tout à fait maître de vous-même, il faloit agir en homme raisonnable: à présent que Dieu est plus maître chez vous, il faut agir par abandon, & suivre sans hésiter le premier mouvement lorsqu'il est subit, & comme tout naturel: car il y a de certains mouvemens qui sont précedés & acompagnés d'émotions: ils ne sont pas de ces premiers mouvemens dont je parle, puisque l'on sent bien qu'ils ont un principe vicieux. Mais lorsqu'en suivant simplement ce mouvement il vient des pensées de complaisance, il faut les laisser passer; car elles ne sont ordinairement causées que par un éfet de la malice du Démon, qui veut par là empêcher l'ame de les suivre, la brouil-

tant par la crainte qu'ils ne ſoient imparfaits : Mais lorſqu'elle eſt fidèle à agir ſans réflexion, tout cela tombe de ſoi-même ; & cette malignité, qui acompagne ordinairement nos meilleures actions lorſqu'on les fait avec aplication, ſe perd par cette conduite, & l'innocence eſt miſe en la place.

3. Il ne faut pas craindre de faire en cela de fauſſes démarches ; car la ſageſſe de Dieu en cela ne nous manque pas, & ce qui paroitroit gâté à nôtre vue, eſt très-bien fait ſelon Dieu, & l'on voit dans la ſuite que l'on a fait ce que l'on pouvoit & devoit faire. Il eſt d'une extrême conſéquence que vous en uſiez de la ſorte, vous ne vous méprendrez pas, & vous ferez immanquablement ce que Dieu veut de vous.

LETTRE LXXXII.

Dans la deſtruction du vieil-homme, commune à tous, il y a des moyens particuliers à chacun, & entr'autres, la voye des foibleſſes de l'enfance. L'Eſprit de Dieu détruit : le Fils de Dieu répare.

[Ceci étoit annexé à la matiere qui ſe trouve dans le Diſcours XVIII du II. Volume des Diſcours Chrétiens & ſpirituels.]

1. QUoiqu'il y ait bien des choſes impénétrables [dans les voyes de Dieu en ce qui regarde la deſtruction miſtique,] & qu'il faille que tous les hommes ſoient détruits ; chacun pourtant à ſon moyen particulier. Je comprends le vôtre, par la miſéricorde de Dieu : cependant il m'eſt impoſé ſilence là deſſus, parce que Dieu eſt jaloux, quoiqu'il veuille & ordonne que je vous diſe une infinité de choſes. S'il ne veut pas que je vous diſe celle-là, il veut que je vous aide à y marcher, que je vous porte même ſur mes bras & dans mon cœur, que je me charge de vos langueurs, & que j'en porte la plus forte charge. Je le veux : j'aime mon joug avec une tendreſſe infiniment plus grande qu'une mére ne porte ſon enfant dans ſon ſein. Je puis vous dire que Dieu m'a

aſſocié à vôtre égard à ſa paternité divine, de laquelle toutes les autres paternités dérivent. Je vous aime du même amour qu'il vous porte : c'eſt pourquoi je ne fais nulle dificulté de vous le dire. Je ne trouve plus chez moi d'autre cœur pour vous que le cœur de Dieu ; & il me ſemble que c'eſt ce cœur de Dieu en moi qui doit vous communiquer tout bien, & porter tous vos maux. Oui, cela eſt de la ſorte, & l'on veut que je vous le diſe.

2. Ce que l'on veut auſſi que je vous déclare, c'eſt que vous ne ſerez point conduit par les fortes croix, par les peines violentes ; mais par les foibleſſes des enfans. C'eſt cet état d'enfance qui doit être vôtre propre caractère : c'eſt lui qui vous donnera toutes graces. Vous ne ſauriez être trop petit, ni trop enfant ; c'eſt pourquoi Dieu vous a choiſi un enfant pour vous tenir compagnie, & vous aprendre la route des enfans. Soyez donc petit & docile comme un enfant : ne cherchez point d'autre diſpoſition que celle-là ; vous n'avez rien à faire ni à chercher hors de là : Tout s'opére chez vous

par là : (*a*) Si *vous ne devenez point comme un enfant, vous n'entrerez pas au royaume des cieux.* Ce qui ſanctifie les autres, ne vous ſanctifie pas : il n'y a que le moyen particulier qui le puiſſe faire dans l'ordre divin : car encore un coup, ſoyez aſſuré, qu'outre la conduite générale de deſtruction, il y a la conduite particuliere pour chaque ame.

3. Oubliez donc, je vous en conjure, tout ce qui eſt de l'homme fait, pour devenir un enfant nouvellement né ; car c'eſt uniquement ce que mon Maître veut de vous : & comme le petit enfant ne prend aucun ſoin ni ſouci de ſoi-même, il faut que vous vous oublyiez entierement, & que vous perdiez même un *je ne ſai quoi* dans les choſes lorſqu'on vous les dit, qui eſt, je ne veux que la volonté de Dieu. Un enfant ne ſait pas s'il ne veut que cela : il laiſſe faire de lui tout ce que l'on veut : il ne fait pas même raiſonner ſur ce que l'on veut & que l'on fait de lui : ſi cet enfant tombe, il ne ſe reléve que lorſqu'on

(*a*) Matth. 18. vſ. 3.

le léve ; s'il eſt ſale, il ne peut ſe nettoyer lui-même ; il n'a plus d'yeux pour pouvoir diſcerner ; il n'a nulle crainte ni aucune peine. C'eſt donc là ce que Dieu veut à préſent de vous.

4. Et pour revenir à ce que (*a*) j'ai quité, je dis, que lorſque Dieu renouvelle en nous ſon image, il fond cette ame, pour ainſi parler, afin de la faire changer de forme, & la mouler ſur lui-même : il la change & la transforme en lui. Alors elle ne vit plus, mais il vit en elle. Cette opération de détruire & de former Jéſus-Chriſt eſt attribuée au Saint Eſprit ; c'eſt pourquoi il eſt écrit : (*b*) *il enverra le feu devant ſa face*, c'eſt à dire, il enverra ſon Eſprit devant ſon Verbe, afin que l'Eſprit brûle & détruiſe tout, & que par cette fonte il forme en nous Jéſus-Chriſt, & que Jéſus-Chriſt nous change en lui-même d'une maniere inéfable. Cet Eſprit ſaint eſt donc l'eſprit deſtructeur, & Jeſus-Chriſt eſt le réparateur : mais il ne répare que ce qui a été détruit. Cet Eſprit eſt le conſommateur de toutes

(*a*) *Voyez* Diſc. Spir. Vol. II. Diſc. XVIII.
(*b*) Joel 2. vſ. 3.

choſes : c'eſt pourquoi il eſt dit, que Jéſus-Chriſt rendit l'eſprit en diſant, tout eſt conſommé, pour nous aprendre que cet eſprit conſomme tout. Dieu eſt un feu dévorant.

5. Je ne vous parle point de cette nouvelle vie de Jéſus-Chriſt : cela ſeroit d'une étendue infinie. Il ſufira que lorſque vous en vivrez vous connoitrez toutes choſes : mais avant ce tems, bien que cet eſprit deſtructeur vous doive enſeigner toute vérité, il ne vous l'enſeignera que (par) la deſtruction de tout nous-mêmes, qui eſt, de détruire le menſonge & la vanité, puiſque tout homme vivant eſt un abime de vanité.

6. Que cette vie, qui ne s'acquiert que par la mort eſt heureuſe ! C'eſt où je vous invite : ce ſera là où vous me connoitrez comme je vous connois : en un mot, ce ſera là où tout ſera conſommé dans une unité parfaite. Les yeux & le cœur de Dieu, ſon Verbe & ſon Eſprit ſont tous apliqués ſur vous. Je ne vous fais point d'excuſe ; car il faut que j'obéiſſe ſans replique à mon Maître.

LETTRE LXXXIII.

La foi sans le propre raisonnement se termine à la Sagesse de Jésus-Christ. Par la mort on est désaproprié, mais non parfaitement, ni jusqu'à entrer en Dieu par une union immédiate. Comment la foi est lumineuse dans les ténèbres : & que Dieu fait voir clairement la raison du Sacrifice qu'il exige ; puis retire cette lumiere dans l'exécution.

1. ON ne peut mieux prendre les choses que vous le faites : je les entends comme vous l'exprimez. Mais pour répondre à vos dificultés, je vous dirai premierement que je n'ai jamais prétendu que la foi ôtât la raison, quoique son principal éfet soit d'ôter le propre raisonnement sur les choses pour ne les plus voir par les yeux de la raison humaine, ni même par ceux de la raison illuminée ; mais par ceux de la sagesse de Jésus-Christ, qui devient le conducteur & le moteur de l'ame. C'est pourquoi l'état de pure foi se termine à celui de Jésus-Christ,

Sagesse éternelle. Mais de même que Jésus-Christ a été scandale aux Juifs & folie aux Gentils ; de même les éfets de la plus pure sagesse ne paroissent pas tels à ceux qui sont pleins de la sagesse de la chair, qui doit être détruite pour laisser régner Jésus-Christ seul : c'est pourquoi il est écrit, que (*a*) *la perdition & la mort ont dit, nous avons oüi le bruit de sa réputation.*

2. Pour vos deux dificultés sur la *désapropriation* de la volonté, & sur les ténébres de *la foi*, je vous répondrai l'un après l'autre ce que Nôtre Seigneur me donnera, vous priant s'il vous reste quelque doute de me le dire, ou si je me méprenois en quelque chose de me le faire savoir, car je suis persuadée que si nous n'étions pas d'acord ce seroit faute de m'exprimer avec assez de netteté.

3. Il est certain que la désapropriation n'est pas parfaite au moment de la (*b*) mort quoique l'ame soit très-certainement désapropriée. Elle est désapropriée de toutes les résistances ou répugnances à se laisser arracher tout

(*a*) Job 28, vs. 22.
(*b*) *Il s'agit ici de* la mort mistique.

ce qu'elle poſſedoit, & c'eſt ce qui fait la mort, qui la rend de la maniere que vous l'exprimez. Elle eſt morte à tout vouloir de retenir & conſerver ce qui lui paroit le plus abſolument néceſſaire, s'étant laiſſé arracher tout ce qui la retenoit vivante en ces bonnes choſes, où Dieu la pourſuit ſans miſéricorde juſqu'à ce qu'il l'ait entierement bannie de chez elle. Cela s'opère bien par une opération de la grace de Dieu, d'autant plus grande qu'elle eſt plus cachée : car la grace des graces eſt l'entiere déſapropriation qui nous arrache impitoyablement ce que nous poſſédons; Mais l'ame, quoique remplie de grace & de charité, n'eſt pas pour cela paſſée en Dieu, & perdue en lui.

Ce qui lui reſte à purifier après la mort, eſt un reſte de tendance pour les choſes perdues & poſſedées : & quoiqu'elle ne les poſſéde plus proprietairement, elle a une vue de réflexion pour ces choſes qui la fait héſiter de tourner en arriere, & la porte ſouvent à ſe reprendre lorſqu'elle n'eſt pas trop éloignée d'elle-même.

4. Si cela n'étoit pas, elle ne pourroit plus déchoir ni jamais ſe reprendre. La femme de Lot ne pût s'empècher de regarder derriere elle, ni les Iſraelites de regretter les oignons d'Egypte. C'eſt comme un reſte de chaleur de vie naturelle après la mort. Mais ces comparaiſons ne ſont pas entierement juſtes; parce que l'ame ne rentre plus dans le corps après l'avoir quitté, & (qu'au contraire) l'on rentre facilement en ſoi-même.

Quoique la volonté ſoit morte aux répugnances des dépouillemens, elle n'eſt pas pour cela détruite quant aux répugnances de revivre & d'être ranimée. Elle eſt morte à toute action qui n'eſt pas operée par le pur mouvement de Dieu : & c'eſt ce que j'apelle, *ſeconde purgation*, qui rend l'ame non ſeulement paſſive pour être parfaitement dépouillée, mais de plus paſſive pour être parfaitement mue & agie.

5. Il faut de plus remarquer, que la mort de l'ame ne ſe fait pas comme celle du corps, tout à coup, mais peu à peu; elle a une vie mourante, & une mort où il reſte une chaleur vivante. Il eſt certain que l'on n'eſt pas plûtôt mort, que l'on eſt uni im-

médiatement à Dieu ; puisque la mort en ôtant tous les moyens & les apuis, ôte par conséquent tous les entredeux que la grace de Dieu & sa divine sagesse ont envoyés devant lui pour opérer la mort de cette ame, & pour la purifier par là au point d'être unie à lui sans milieu : mais il ne peut être vrai que sitôt que l'ame commence à sortir d'elle-même elle soit reçue en Dieu : car elle commence à sortir d'elle-même sitôt qu'elle entre dans la foi nue. Le propre de la foi nue étant de la depouiller de toutes les choses où elle se tenoit cantonnée, elle la poursuit dans tous les refuges, jusqu'à ce que n'en trouvant point, elle est contrainte de se rendre.

Si l'ame entroit en Dieu sitôt qu'elle est mise dans l'état de nudité, il est certain qu'elle seroit dès lors dans l'union immédiate : étant dans l'union immédiate, elle seroit afranchie de tous les moyens, & par conséquent désapropriée ; ainsi la fin seroit le commencement.

Concluons, que l'ame est alors dans les moyens, & par conséquent encore dans la proprieté : quelle est unie,

mais par éfets & moyens ; & que par cette union médiate elle est dépouillée peu à peu d'elle-même : mais ne disons pas qu'elle passe en Dieu, dès que Dieu commence à la désaproprier. La différence est, comme celle de celui qui boit de l'eau de la mer, & de celui qui est abîmé dans la mer, ou peu à peu changé en elle.

6. Il me vient sur cela une comparaison. Les fleuves se déchargent dans la mer avant que de s'y perdre : on voit les vagues de la mer entrer dans ce fleuve, & l'inviter, pour ainsi parler, à se perdre en elle. Dieu envoye en cette ame des flots de la plus pure charité, pour inviter l'ame à se perdre en lui : mais de même que ce fleuve ne se perd dans la mer que lorsque son lit, qui lui servoit de moyens d'arriver à la mer, lui manque & se perd ; de même cette ame, qui arrive en Dieu par le moyen des graces qu'il lui envoye pour cela, n'arrive pourtant en lui que par la perte de tous les moyens. Et comme le fleuve qui se précipite dans la mer, roule assez de tems ses ondes sans se mélanger avec elle ; il en est de même de l'ame

qui eſt reçue en Dieu, avant que d'ê-tre transformée en lui, & qui n'y eſt transformée qu'à meſure qu'elle s'y perd & s'y abîme davantage.

7. Il y a certainement deux ſortes d'unions, l'une médiate, & l'autre immédiate: l'une qui n'eſt pas incompatible avec la proprieté, & l'autre qui ne s'opére que par ſa perte. Que Dieu ſe communique à nous par ſes graces les plus reſervées, cela eſt compatible avec nôtre propre vie, pourvû qu'elle ſoit vertueuſe, & non pas criminelle: mais que Dieu nous reçoive en lui, ce ne peut être que par la mort: qu'après nous avoir reçus, il nous change en lui, c'eſt l'anéantiſſement, qui augmente à meſure que Dieu nous change de plus en plus en lui-même.

8. Je croyois que vôtre ſeconde dificulté ſur *la foi* devoit être éclaircie par ce que j'en ai écrit en pluſieurs endroits, la comparant à la lumiere du Soleil, qui aveugle par ſon excès, & non par ſon défaut: car quoique l'ame ſe croye très aveugle, elle ne fut jamais plus clair voyante, puiſque ſon obſcurité & ſon dépouillement l'éclairent du domaine de Dieu ſur l'ame, & la porte à ſe dépouiller davantage, ou du moins, lui découvrent les endroits qu'elle habite, afin qu'elle s'en laiſſe dépouiller. Il y a cette diférence entre l'état des dons gratifians & de dépouillement; que les premiers ſe peuvent imaginer & concevoir; mais les derniers ne peuvent être découverts que par l'expérience. Cette expérience eſt lumineuſe dans les plus épaiſſes ténèbres; parce qu'on ne connoit ce que l'on poſſéde qu'en le perdant. Vous voyez que la foi eſt lumineuſe quoique ſon éfet ſoit d'aveugler l'ame, pour la faire marcher en pur abandon à celui qui la conduit inviſiblement. Si vous demandez, qui la conduit? lorſqu'elle peut réfléchir le moins du monde elle vous diroit, que c'eſt Dieu: mais comme il ſe cache pour l'ordinaire, elle ne lui demande pas ſi c'eſt lui qui la mène: elle ne peut même le croire; parce qu'on lui arrache toute certitude. Mais cependant quoiqu'elle veuille bien tout perdre pour lui, il lui reſte dans ſa perte même un témoignage caché & ſecret qu'elle ne veut que Dieu & ſa ſuprê-

me volonté ; & que c'eſt à lui qu'elle ſacrifie toutes choſes. Il ne faut pas s'arrêter aux expreſſions de ces ames lorſqu'elles ſont dans la peine ; car elles n'expriment rien moins que ce qu'elles ſont. Il eſt certain, que la lumiere luit dans les ténèbres, & que les ténèbres ne l'ont point compriſe.

Je me ſouviens d'avoir paſſé bien du tems à gémir ſur ce que je croyois avoir perdu la préſence de Dieu ; & j'étois dans une douleur continuelle de cette perte. Cette douleur n'étoit-elle pas une préſence continuelle, mais douloureuſe ? car ſi je n'euſſe pas ſi fort aimé Dieu, me ſerois-je ſi fort afligée d'avoir perdu ſon amour ? Il ne faut pas toujours s'atacher en rigueur au ſon des paroles, mais en pénétrer le ſens.

9. Rien n'eſt plus certain que lorſque Dieu exige de nous des ſacrifices, non ſeulement il nous les montre raiſonnables, mais de plus, il veut de nous un conſentement libre, quoique non pas toujours diſtinct. Il reſpecte en cela la liberté qu'il nous a donnée. La raiſon qu'il fait trouver dans le ſacrifice, n'eſt pas une raiſon qui

ait aucun raport à nous, ni à aucune créature ; mais c'eſt une raiſon de la ſouveraineté de Dieu, qui ayant droit d'exiger de ſes créatures tout ce qu'il lui plait, ne peut être refuſé de ces mêmes créatures ſans injuſtice & ſans proprieté. Ce qui me meut & agit eſt ou plus fort que moi, ou il eſt doux & n'a qu'une ſimple invitation : s'il eſt plus fort que moi, il me fait faire ſans déliberation ce qu'il lui plait ; & quoique je n'aye nul pouvoir de me défendre, je n'ai non plus nulle volonté de le faire quand je le pourrois. Si l'invitation eſt douce & ſuave, elle m'éclaire par ſa douceur, & incline doucement mon cœur, lui donnant mouvement pour faire ce que Dieu veut, & quelque choſe même embraſſe le ſacrifice que l'on demande, l'ame ſe trouvant dans la diſpoſition de ne rien refuſer à Dieu de tout ce qu'il pourroit vouloir. Tout cela eſt lumineux, raiſonnable dans l'immolation.

Mais la lumiere & la raiſon ſe retirent de telle ſorte dans l'exécution, que l'on ne connoit plus ni l'un ni l'autre ; mais un aveugle entrainement,

qui paroit souvent au dehors tout contraire à ce qu'il est en éfet. Je puis dire que je ne saurois résister à Dieu; parce que je suis acoutumée à sa conduite, & que mon état n'est pas d'ignorer que c'est lui. Cependant il y a eu un tems que je ne pouvois croire que Dieu me poussât. Je croyois plutôt que les violences qu'il me faisoit étoient naturelles; je leur résistois de toutes mes forces, & je ne cédois qu'à une violence insurmontable.

10. La foi est toujours lumineuse (comme nous l'avons dit) en elle-même; mais l'ame ne jouït point de sa lumiere, soit parce qu'elle excéde sa portée, soit à cause de son impureté, comme les yeux chassieux ne peuvent suporter la lumiere du Soleil sans douleur. La lumiere de la foi est douloureuse & pénible à proportion de nôtre impureté. Il est certain que l'on a des doutes aussi bien sur la voye que l'on en a sur le salut. C'est le doute sur la voye qui fait l'incertitude du salut. Si l'on avoit une certitude que la voye par laquelle on marche est bonne, on seroit trop apuyé, & l'on seroit assuré qu'une bonne voye conduit à une bonne

bonne fin. Il sufit alors que le Directeur ait cette certitude pour l'ame, & qu'il l'ait d'autant plus, que l'ame la perd davantage.

11. Vous avez raison de dire que ce n'est pas l'ame qui quite la lumiere; car elle ne la quiteroit jamais, tant elle l'aime. C'est cette lumiere qui la quite. Mais pourquoi ne voulez-vous pas que m'abandonnant à Dieu sans reserve, & me confiant à lui par dessus toutes choses, pouvant consentir à perdre mon salut s'il en est glorifié, je ne puisse pas me sacrifier à l'illusion s'il vouloit la permettre? car qui peut faire le plus, doit pouvoir faire le moins. Je le soumets pourtant avec le reste à vos lumieres, vous assurant que Dieu m'a donné un cœur docile à tout quoiqu'il m'imprime ses vérités avec des caractères inéfaçables. O que l'expérience vous découvrira des vérités dont vous serez charmé, quoique souvent environnées de frayeurs!

LETTRE LXXXIV.

Qu'il faut que Dieu dépouille l'ame de ses dons & lui fasse voir ses misères, pour faire mourir l'Amour propre.

1. J'Ai reçu, ma très chére Sœur, vôtre lettre avec plaisir, y remarquant les bontés de Nôtre Seigneur en vôtre endroit, quoiqu'elles vous paroissent à présent plus cachées. O chére Sœur, la grace nous (*) trompe souvent; & afin de nous donner Dieu, elle paroit nous abandonner elle-même. Vous avez vécu dans l'abondance, dans l'amour, & dans la présence de Dieu: il vous faut à présent vivre de Dieu même dans la pure foi. Dieu a pris plaisir durant bien du tems de vous enrichir de ses dons; & il veut à présent vous en dépouiller pour vous revêtir de lui-même. Ce que vous croyez perte, est un grand gain. Ne croyez donc pas être plus

(*) Il s'agit d'une tromperie innocente & médecinale, dont Ste. Caterine de Gènes parle aussi dans les Chapitres 30 & 41. (ou 39) de sa vie.

mal; au contraire: laissez vous ôter tous les dons de Dieu, & ne vous y oposez pas. Laissez le reprendre ce qu'il vous a donné, & il sera lui-même le remplacement de tout.

2. Mais, me direz vous, je deviens toute naturelle. N'est-ce pas ce qu'il faut? O chére Sœur, l'horrible chose qu'une créature nue & dépouillée des dons & graces de Dieu! La vue en est capable de faire frémir. Cependant, cette créature ne peut être revêtue de Dieu même que par cette nudité. C'est pourquoi lorsque Dieu veut prendre possession d'une ame, il en use de cette maniere: car la créature est si pleine d'amour propre, que si Dieu ne prenoit ce procedé, elle s'oposeroit toujours à ses desseins: les graces & dons de Dieu ne servent qu'à la rendre plus amoureuse de sa propre excellence; & Dieu qui voit cela, commence à la dépouiller de ses dons. L'ame qui n'est pas instruite de cela, s'afflige, croit devenir plus mauvaise, & que c'est de nouveaux péchés qu'elle commette.

3. Ce n'est nullement cela: mais c'est que Dieu ôtant ce qui étoit sien,

il ne reste plus que ce qui est nôtre: & alors nous éprouvons ce que nous sommes.

Que faut-il donc faire? C'est de se laisser dépouiller avec plaisir, & être ravi que Dieu prenne ce qui est sien. C'est l'amour propre qui créve de sentir & connoitre ce qu'il est: & au contraire, il faut voir avec complaisance que toute perfection étant en Dieu, elle y doit retourner. Si nous étions bien vuides de nous-mêmes, nous n'aurions pas de peine de voir nos miséres, & après avoir détourné nôtre volonté de leurs afections, nous ferions nôtre plaisir de l'abjection qu'elles nous causent. C'est cette abjection qui nous fera pourrir, comme Job, sur nôtre fumier, jusqu'à ce que Dieu nous en tire lui-même. Demeurez donc comme vous êtes, & demeurez en paix.

4. Mais le moyen de soufrir en paix des choses qui paroissent éfacer Dieu de chez nous? Non, chére Sœur, il n'en éface que l'image (aparente,) & il y imprime la réalité: mais ceci est si peu connu, que l'on consume sa vie à vouloir faire ce que Dieu détruit, & l'on n'y réussit pas. Au Nom

de Dieu, laissez vous en proye à toutes les misères, qui ne feront que vous anéantir si vous les portez avec paix, confiance & humilité. Je ne sai pourquoi je vous dis ceci. Prenez-le comme Samson (*a*) fit le miel de la gueule du lion mort, & priez pour nous.

5. Pour ce qui regarde nôtre union, ne vous ai-je pas dit qu'elle sera toujours la même en Dieu, indépendamment des lieux & des tems? Ainsi donc, laissez vous conduire: Dieu sera toujours le maître, & il saura bien changer les choses quand il le voudra.

Pourquoi avez-vous de la peine de mes croix? Hélas, chére Sœur! elles ne le sont que dans l'aparence: n'en ayez donc point de peine, & laissez moi être le jouët de la Providence. Quand il ne me reviendroit pas d'autre avantage de tout ceci que cela, ne serois-je pas trop heureuse? & quelle tromperie peut avoir celui qui ne veut ni ne désire rien? Je serai donc ici pour y recevoir les coups ou de la justice, ou de la miséricor-

(*a*) Jug. 14. vs. 8, 9.

de. Ils me feront également doux venant d'une même main. Ainsi, vous voyez qu'il n'y a nulle aparence que je m'en retourne. On crie contre moi; mais je ne faurois qu'y faire. Je fuis en repos & contente; non de mon contentement propre, mais de celui de Dieu.

LETTRE LXXXV.

Sur le même fujet que la Lettre précédente, avec un avis fur la maniere de s'y comporter.

1. CEtte petite peine que vous avez, augmentera, loin de diminuer. Je n'en ferai nullement furprife; parce qu'il y a du tems que j'ai connu que cela feroit de la forte. Je ne vous l'ai pas dit de peur de rien prévenir. Soyez fimple & fidèle à tout dire, & Dieu vous fimplifiera par ces chofes mêmes. O qu'il y a encore à mourir lorfque l'on fe croit mort; & qu'il y a de chofes cachées en nous que nous ne découvrons que par l'expérience que Dieu nous en fait faire!

Laiffez vous donc bien à Dieu, & il fera fortir ce qu'il y a de plus caché dans vôtre naturel: ce qui vous furprendra fouvent; car il vous paroitra des foibleffes que vous n'avez jamais éprouvées, & qui vous humilieront d'autant plus qu'elles vous paroitront plus déraifonnables. J'ai foufert de jaloufies fpirituelles après en avoir été beaucoup éloignée, & elles m'ont caufé des peines inexplicables. Je les difois avec une extrême fidélité. J'efpére d'autant plus de vôtre ame que plus je vois les misères & les impuiffances vous acabler de toutes parts. Vous n'en êtes pas encore au bout ô femme de foi, il faut que vous rempliffiez vôtre état felon toute fon étendue.

2. La plus grande grace que Dieu puiffe faire à une ame, c'eft de lui faire fentir & connoitre ce qu'elle eft. Plus les défauts font cachés, plus il faut des lumieres divines pour les connoitre. Les défauts dont vous me parlez font affurément en vous; ils font autant profonds qu'ils font fubtils & délicats, & c'eft une miféricorde de Dieu de les faire connoitre: car dans le dégré où vous êtes, il ne fait guères

voir à l'ame que les défauts qu'il veut purifier : & lorsque la lumiere est donnée, Dieu ne manque jamais de les ôter à la suite : non toujours d'une manieré sensible & aperçue, puisqu'au contraire, ces défauts deviennent souvent plus aparens & en superficie, & paroissent s'augmenter ; ce qui surprend bien l'ame : mais cela (cette augmentation) n'est pas cependant de la sorte : c'est que ce qui est au dedans, sort au dehors.

3. Vous en verrez bien d'autres dans la suite. La peine que la nature a eue à les dire, est la plus sûre marque qu'ils étoient en vous. Il ne faut pourtant rien faire pour vous en corriger par vous-même, si ce n'est lorsque la lumiere présente vous les découvre, & que vous faites une de ces fautes : alors cette lumiere qui vous est donnée pour la voir, vous doit aussi donner la force d'arrêter les paroles naturelles & humaines que les défauts vous feroient dire : comme, par exemple, lorsque vous avez envie de savoir quelque chose, & que la pensée vous vient d'y mourir, il le faut faire ; si elle ne vous vient pas, il faut vous

délaisser sans penser à vous ; & si quelque chose vous échape, le soufrir.

LETTRE LXXXVI.

Avantages de l'abandon & de l'humiliation. Vrai moyen de plaire à Dieu : aimer les croix : Se laisser à Dieu en simplicité.

I. VOus avez raison de dire que l'abandon nous rend tranquiles : il n'y a que cela seul qui puisse donner la paix : dans cette disposition Dieu ne nous laissera point nous méprendre. La plus grande grace que Dieu vous puisse faire, c'est de vous faire sentir à vous-même ce que vous êtes. Bien loin que les sentimens que vous avez de vous-même doivent vous éloigner de la Communion, c'est tout le contraire : car la meilleure de toutes les dispositions après la charité, est l'humilité, & encore plus l'humiliation. Si Dieu ne nous faisoit pas sentir ce que nous sommes, nous serions des monstres d'orgueil. La pluye ne s'arrète point sur les montagnes,

mais elle tombe abondamment dans les valées. Nous ſommes des valées profondes lorſque nous ne voyons rien en nous que des ſujets de confuſion & d'humiliation. Dieu ſe plait à ſe répandre dans les ames petites & qui ne déſirent rien que la ſeule gloire de Dieu en lui & pour lui.

2. Vous me demandez un moyen de témoigner à Dieu vôtre amour. Les moyens les plus ſûrs pour vous ne ſont point les auſtérités, dont vous êtes incapable à cauſe de vôtre mauvaiſe ſanté, & qui ſeroient mêmes contraires à ce que Dieu veut; parce que vôtre principal devoir eſt de vous conſerver pour vôtre famille, qui en a tant de beſoin. Soyez donc humble & petite : c'eſt le moyen de marquer à Dieu vôtre amour plus que par tous les ſentimens. Il faut faire taire les déſirs trop empreſſés, parce que nous ne devons déſirer que la volonté de Dieu, & que ſa volonté ſe déclare par l'état où il nous met. Ne déſirons point ce que nous n'avons pas, & contentons nous de ce que nous avons; c'eſt le meilleur pour nous, quoiqu'il

ne paroiſſe pas tel aux idées que nous nous ſommes faites de la perfection.

3. Pour le ſonge que vous avez fait, je crois que N... n'a voulu que vous faire comprendre que pour être véritablement à Dieu, il faut en quelque maniere être ſous les pieds de tout le monde : & les ris que l'on faiſoit, nous marquent que quand on eſt à Dieu, il faut s'atendre d'être mépriſé des hommes. Si nous aimons Jéſus-Chriſt, nous devons ſuivre le chemin qu'il nous a tracé, qui ſont les croix, les mépris & les confuſions. Quand nous aimons, nous tâchons d'imiter l'objet que nous aimons, nous trouvons bon tout ce qu'il fait, & nous n'avons point d'autre volonté que la ſienne.

4. Ne vous étonnez pas ſi vous n'avez pû ni vous afliger pour la Paſſion, ni vous réjouir pour la Réſurrection : demeurez dans vôtre diſpoſition ſimple; elle renferme tout ce que vous voudriez avoir. Ne vous donnez rien par vous-même; car ce ſeroit l'ouvrage de l'homme : ce que Dieu fait eſt incomparablement meilleur. Abandonnez-vous à lui pour le dedans

comme pour le dehors : c'est à lui de faire en vous ce qu'il lui plait sans que vous y mettiez la main. Vous ètes bien chére à mon cœur.

LETTRE LXXXVII.

Passiveté dans l'ame renoncée, sans actes ni paroles.

1. VOus me dites de faire des actes de résignation & de renoncement. Il me semble que mon ame a peine à y entrer, & se fait violence ; parce que pour y entrer & se renoncer il faut avoir une volonté & quelque chose de propre ; & l'ame qui ne sent point de volonté & ne sait où la prendre, ne sauroit se résigner en ce qui n'est plus. Elle n'a point de répugnance : & lorsque les sens soufrent contrarieté, cela est si loin de la volonté que rien de plus : & si elle demeure dans une entiere nudité, sans action de sa part, ce brouillard se dissipe de lui-mème, & laisse l'ame en pure passiveté ; ce que ne fait pas la résignation, qui supose proprieté & diférence de volonté. Il me semble que l'ame à force de s'ètre immolée, renoncée, & résignée, vient en état de ne le pouvoir plus faire. Je soumets tout ceci à ce que vous en direz, voulant tacher de le faire si vous me l'ordonnez, quoiqu'avec peine.

2. J'ai donné aussi au Saint Enfant JESUS tout ce que je posséde, & moi-mème ; & il me semble que je n'ai plus rien à lui donner. Tout est à lui, & il n'y a plus de sacrifice à faire que celui des vœux, qui sont, ce me semble, acomplis dans la pauvreté & l'obéissance que cause la perte de la volonté. Ces dispositions, qui se peuvent mieux expérimenter que dire, à cause de leur grande nudité, n'empèchent pas que je ne prononce de bouche les choses que vous m'ordonnez de dire ; & c'est la seule action que je fasse, l'ame ayant une maniere de dire si simple, que tout autre procedé lui est comme étranger : & lorsqu'elle veut prier ou demander, il y a en elle quelque chose qui le fait tout d'un coup, mais nuement, & sans distinction de paroles, sinon qu'elle sait bien que c'est cela qui se demande.

Quelquefois l'ame dit des paroles : si l'esprit la secondant les dit aussi, c'est avec facilité & sans atention ; au lieu que l'esprit ne les disant pas, lorsque je veux les dire c'est avec dificulté, & comme une langue étrangere. Je soumets le tout à vôtre pensée, & j'obéirai avec la grace de Dieu : mandez moi ce que je dois faire.

LETTRE LXXXVIII.

Diférence de la foi simplement passive, *qui enrichit & orne l'ame ; & de la foi* nue, *qui la dénue & la vuide. Bonheur & éfets admirables de l'abandon.*

1. LA foi *passive* est cette onction savoureuse qui pénétre l'ame & lui ôte toute envie de discourir avec Dieu, l'invite au silence, si bien qu'on ne peut plus opérer, mais aimer & se taire, goûtant un plaisir & une suavité plus grande que je ne puis dire, les uns plus, les autres moins. La foi nue succéde à cet état, & dépouille l'ame de ce qu'il y a de sensible, de

distinct, & d'aperçu dans l'état, commençant par ôter le sensible, & ensuite le distinct, puis l'aperçu, qui est le dernier qui se perd. Cette foi nue dépouille l'ame peu à peu de tous dons, de tout soutien, de tout apui, afin que l'ame par un abandon d'état n'ait plus rien que Dieu seul & sa volonté souveraine inconnue, à laquelle elle s'abandonne d'autant plus fortement qu'elle perd tous les soutiens créés.

2. La premiere foi est toute dans les dons créés, quoique relevés beaucoup par la grace : mais comme tout se reçoit dans la capacité propre de la créature, ces mêmes dons, qui en Dieu sont Dieu, dans la créature deviennent créature bornée & retrécie, & souvent participants à son impureté : car ce qui est reçu en nous, est moindre que nous, comme une chose renfermée dans une autre est de moindre étendue que ce qui la renferme.

La foi passive de jouissance & de lumiere retient l'ame en elle-même : c'est ce qui fait le fort recueillement que vous avez dans le commencement, & un long-tems. Mais la foi nue dépouille l'ame de toutes ces choses ; &

en la faisant sortir d'elle-même par le dénuement de tout ce qui la retenoit & arrêtoit en elle-même, par la perte de tous dons créés quelque sublimes qu'ils paroissent, elle conduit insensiblement en Dieu même: car en perdant tout le créé, l'on tombe infailliblement dans l'incréé.

3. La premiere foi travaille à orner & embellir son sujet incessamment: c'est ce qui fait que les ames de cet état paroissent des saintetés consommées à ceux qui ne sont pas éclairés de la divine lumiere, & qui ne connoissent point d'autre voye.

La foi nue dépouille l'ame & la vuide de tout ce qu'elle avoit reçu dans la foi savoureuse, & la défigure si fort, la rend si nue, si afreuse, si hideuse: qu'elle se hait autant qu'elle s'étoit aimée & admirée. C'est pourquoi elle perd peu à peu l'amour d'elle-même & les proprietés, perdant les choses qui la rendoient proprietaire: & en perdant tout de cette sorte, elle s'anéantit peu à peu, & Dieu prend la place, & remplit son vuide & son néant; de sorte qu'en perdant tout, on trouve tout: mais le malheur des ames est,

qu'en voulant conserver quelque chose, on perd l'incréé pour vouloir avoir le créé, & l'on quite le donateur pour les dons, le Seigneur des vertus pour les vertus proprietaires.

4. Il est certain que *l'abandon* fait ce que vous dites, qui est, d'adoucir toutes les peines; parce qu'il n'y a qu'une chose qui nous cause de la peine, c'est la propre volonté, qui répugne à ce que Dieu fait: mais sitôt que par l'abandon nous nous conformons à Dieu, les peines sont des plaisirs; & cela vient peu à peu; à force de s'abandonner & de se résigner on devient uniforme, & d'uniforme transformé dans la volonté de Dieu; ensorte que l'on perd si fort en lui toute volonté, que l'on n'en trouve plus.

5. C'est pour faire perdre toute volonté, même des choses meilleures, & pour rendre l'ame souple & pliable à toutes les volontés de Dieu, qu'il lui fait passer les états que vous éprouvez. Elle devient après cela si morte & si indiférente, qu'elle ne peut plus vouloir ou ne vouloir pas. Ce n'est pas dans l'abandon que l'amour propre se trouve; au contraire, c'est dans la

résistance. Ayez donc bon courage, je vous en prie : car Dieu vous aime, & vous a choisie entre une infinité d'autres pour vous faire être à lui sans nulle réserve, & vous faire être sa victime. Il vous choisit pour lui, & non pas pour ses dons : il veut se sanctifier en vous, & non que vous vous sanctifiiez vous-même. (*a*) *Il vous a choisis pour lui être un peuple particulier*, *son royaume sacerdotal*, *son propre acquêt*, & la demeure qu'il s'est choisi lui-même. Ce qui fait le bonheur des Saints dans le ciel est la conformité à la volonté de Dieu, sans quoi le paradis même leur deviendroit plus insupportable que l'enfer, selon le témoignage même de l'Ecriture. Lorsqu'il faut que les damnés paroissent devant Dieu, ne s'écrient-ils pas ; (*b*) *Montagnes*, *tombez sur nous !* Ce qui leur fait tout le tourment de l'enfer, est, la rebellion de leur volonté à celle de Dieu, sans quoi, l'enfer leur deviendroit un paradis. Tenez vous donc heureuse d'être abandonnée ; & vous serez d'autant plus heureuse dans

(*a*) 1 Pier. 2. vs. 9. (*b*) Apoc. 6. vs. 16.

les plus grands malheurs que vous serez plus abandonnée à Dieu.

6. Il ne nous faudroit que très-peu de tems pour rentrer dans nôtre premier principe & nôtre derniere fin si nous savions nous résigner parfaitement. Ce qui alonge si fort le chemin, & ce qui fait que presque tous les hommes demeurent arrêtés, c'est que chacun veut quelque chose de particulier, soit dans la nature, soit dans la grace ; & nul ne sait se contenter de ce qu'il a & de ce qu'il est. Ne désirez jamais que ce que vous avez : soyez contente de ce qui vous arrive, quel qu'il soit : suportez par abandon toutes les misères spirituelles, corporelles, & temporelles : Résignez vous pour l'avenir, pour le tems & pour l'éternité : Ne mettez aucunes bornes à vôtre abandon : n'ayez aucunes réserves avec Dieu ; & vous éprouverez dès cette vie une parfaite félicité, puisque vous serez même contente de ne point éprouver cette félicité.

7. Demeurez dans cette indiférence parfaite : vous soufrirez moins qu'un autre de la perte totale ; parce que vous tenez moins qu'un autre, &

n'êtes pas beaucoup proprietaire. Vous avancerez aussi davantage : car à mesure que vous serez plus résignée, Dieu vous ôtera tous les obstacles qui empèchent vôtre perfection, & vous fera mourir insensiblement à bien des choses touchant l'honneur, l'interêt, la santé, la réputation, & mille autres choses : mais il ne vous fera voir vos défauts qu'en les corrigeant ; de sorte que la lumiere suivra toujours le travail de Dieu en vous, & vous serez ravie d'éprouver comme son opération tend toujours à détruire ce qu'il y a en nous de plus caché & intime. Il faut que vous suiviez nue Jésus-Christ nud.

LETTRE LXXXIX.

Etat passif sous la main & l'atente de Dieu. Charge des ames, fardeau bien pesant. Salut dans la mort inconnu à l'interêt propre.

1. CE seroit vous tirer de vôtre état que de vouloir vous donner une peine que vous n'avez pas sur des états où Dieu vous ayant mis,

il saura bien vous donner les dispositions nécessaires pour ne point sortir de l'ordre de sa suprême volonté. Il ne faut pas douter que vous n'ayez quelquefois des réveils, les choses n'étant pas finies, il s'en faut bien. Laissez vous passif dans vôtre nudité. Il ne faut rien goûter, rien connoître, rien sentir : cet état vous est très-nécessaire, & même plus qu'à bien d'autres : c'est pourquoi il ne faut rien faire du tout pour l'adoucir, pour vous apuyer, pour vous procurer une plus douce facilité à rester en repos. Laissez vous dévorer à l'expérience des fautes & des misères sur l'avenir, mais ne vous donnez aucun mouvement pour changer de situation. Ce n'est pas à vous d'ajuster ce qui est gâté ; mais de tout laisser à Dieu. Il saura dans l'ocasion vous donner d'autant plus de force, que vous avez plus de foiblesse à présent. Je crois que vous devez demeurer ferme sur vos défauts comme sur le reste. Dieu saura bien vous les ôter ou vous les laisser autant qu'ils seront nécessaires.

2. Je vous assure que vous m'êtes très-cher, & que je ne vous oublierai

point. J'ai peu de choses à vous dire ne sentant pas même que vous en ayez besoin, ayant tout ce qu'il vous faut dans les écrits généraux, & Dieu vous donnant la facilité d'en faire usage. Vous devez être certifié que tout va bien chez vous, & que vôtre ame est selon son cœur : c'est assez, & c'est tout ce que je puis vous dire : car il m'est impossible, quelque éfort que je fisse, de donner ce qu'on ne me donne pas.

3. Je vous assure que l'état que je porte est peu compris, & qu'il le sera toujours moins. Je ne me sens nulle inclination d'aider aux ames ; & si je pouvois trouver une volonté, ce seroit que Dieu se servît d'autres, car de tous les fardeaux nul n'est plus pesant que celui-là ni ne coute plus de véritables soufrances, sans que ceux pour qui on les soufre en connoissent rien. Dieu me traite de telle maniere, qu'il me fait le plus écrire pour ceux qui ne s'en soucient pas, & qui en sont peut-être importunés ; & il ne me donne rien à dire à d'autres qui le désirent : tout est en sa main. Il faut répondre des événemens de sa

providence : & non content de faire payer au dedans avec une extrème rigueur les infidélités des ames qu'il confie, il rend souvent suspect à ces mêmes ames, & il faut être le but & le blanc pour recevoir les coups réciproques de Dieu sur ces ames & de ces ames contre ce que Dieu ordonne d'elles.

4. O Amour, vous seul savez ce que vous faites & pourquoi vous le faites ! Cachez vôtre œuvre tant qu'il vous plaira ; mais il n'y a point de véritable salut que dans la plus étrange perte. O route trop peu connue au cœur humain qui s'aime encore, & qui a quelque intéret propre, intérêt cependant si caché, que l'on ne le connoit que lorsque Dieu va à l'encontre de ce propre intérêt, & qu'il l'ataque directement ! O salut, O éternité, as-tu quelque chose pour moi, & la volonté souveraine de mon Dieu n'est-elle pas mon salut & mon éternité ?

LETTRE XC.

Nécessité & avantages de nôtre abandon à Dieu, quoi qu'avec incertitude & ténèbres : qu'il faut y être fidèle & sans se reprendre &c.

1. J'Ai voulu, mon cher E. vous éprouver de toutes manieres. J'avoue que j'apréhendois vôtre foiblesse; mais vôtre derniere lettre, que je viens de recevoir, m'a fait un plaisir que je ne puis vous exprimer. Demeurez donc dans vôtre abandon entre les mains de Dieu sans vous mettre en peine de vous. Regardez vous comme une chose qui n'est plus en vôtre disposition, mais qui apartient à celui à qui vous l'avez donnée. Vous ne trouverez de remède ni de force que dans l'abandon total. L'abandon ne supose pas une assurance : car l'assurance regarde quelque chose qui est en nous, & nous regarde nous-mêmes; au lieu que l'abandon est pour Dieu contre nous. C'est l'ambassadeur de la divine justice & du pur amour, qui veut ne rien laisser à la créature, &

& la dépouiller tellement de tout, que cette créature regarde comme la plus noire infidélité de se reprendre pour un seul moment, & de se regarder encore soi-même. Il est inutile pour vous de chercher de la sureté : car vous n'en trouverez jamais que dans l'abandon, dans l'entiere désapropriation, & dans un sacrifice total pour le tems & pour l'éternité.

2. La chaleur de l'amour fait faire facilement ce sacrifice; mais lorsque l'immolation dure longtems, on craint, on hésite, on doute, on est tenté de chercher des remèdes, & ensuite on retombe en soi-même, & le courage manque : mais si l'on étoit assez fort, ou que l'amour fut assez pur pour vouloir être immolé à la seule gloire de Dieu, on seroit ravi qu'il nous jettât dans la boue, qu'il nous lavât ensuite & nous nettoyat selon son bon plaisir. C'est cet abandon qui fait que nos péchés, auparavant si rouges, deviennent blancs comme la neige. Dieu fit voir un jour à Henri Suso, (a) que pour être à lui comme il le

(a) En sa Vie Chap. 21.

désiroit, il faloit qu'il fût comme un guenillon dont un chien se joue. Il regarda par sa fenêtre un chien qui éfectivement se jouoit d'un vieux morceau de drap : il le trempoit dans la bouc; ensuite il le levoit en l'air, le mettoit sous ses pieds, le déchiroit même : à tout cela le guenillon ne faisoit aucune résistance. Dieu lui fit comprendre que c'étoit ainsi qu'il devoit être en sa main : & cet homme, le plus favorisé de Dieu de son siécle, puisque Dieu (*a*) lui *fit voir son Origine*, avoue qu'il resta ensuite dans une très grande pauvreté; & que même il eut une tentation secrette, qui selon les aparences devoit lui durer toute sa vie. Ce que Dieu estime le plus au monde, est un homme qui lui soit devoué de cette sorte : mais helas! qu'il en trouve peu, ou du moins qui persévérent dans ce dévouement!

3. Vôtre maniere d'oraison est excellente; & c'est celle dont je voulois vous parler lorsque je vous disois, que la seule abstraction de l'esprit ne sufisoit pas, & qu'il faloit que tout se

(*a*) Livre des sept roches. Chap. 32.

passât dans le cœur, ou dans l'intime de l'ame.

Il ne faut pas vous étonner ni vous afliger du tems que vous croyez avoir perdu : Il faut encore être abandonné à Dieu pour ce retard de vôtre avancement : car enfin nous ne devons mettre aucune borne, quelle qu'elle soit, à nôtre abandon. Que Dieu nous fasse marmitons de cuisine, de ses premiers ministres qu'il avoit résolu de nous faire, il faut en être contents, & trouver qu'il nous fait encore trop de grace. Enfin, mon cher F. soyons si petits, si rien, que Dieu ne nous trouve plus en nous-mêmes ni pour nous punir ni pour nous recompenser. Quand nous nous déroberons à nos propres yeux, le Pére Eternel ne verra plus en nous que son Fils. C'est nôtre amour propre, nôtre proprieté, l'interêt que nous prenons encore pour nous-mêmes, qui le dérobe à ses yeux. C'est une chose horrible de cacher cet aimable petit Jésus aux yeux de son Pére par nôtre *nous-mêmes.* Je crois que quand vous y ferez réflexion, vous haïrez plus ce vous-même que le Diable : car quand vous n'en

aurez plus, le Diable ne pourra plus vous nuire. Vous direz à Dieu comme Ste. Catherine de Gènes: *Tôt, tôt, détruisez cette partie propre, & qu'il n'en reste plus de vestiges.*

4. Vous dites que l'obscurité vous empêche de pouvoir découvrir le juste milieu entre l'assurance & la négligence. L'abandon est toujours acompagné d'obscurité: car si vous saviez où l'on vous mène, vous n'auriez que faire d'abandon. Quand vous vous laissez mener par un cocher dont vous êtes sûr, quoiqu'il vous mène par des chemins où vous n'avez jamais été, vous ne vous inquiétez pas pour cela. Il sait bien où il vous mène, & vous en êtes content. Usez-en de même avec Dieu. Le juste milieu est, de vous abandonner sans reserve à sa conduite, de remplir à chaque moment vos devoirs, d'être fidèle à vôtre oraison, de vous laisser conduire la nuit & en ténèbres si le maître qui vous conduit le désire de la sorte: enfin, fidélité à l'abandon, fidélité à l'oraison, fidélité à ne se plus regarder soi-même; fidélité à remplir tous ses devoirs à chaque moment, tant ceux de vôtre état

que ceux que la Providence vous fournit. Une vie simple & réglée, l'amour & l'abandon, c'est tout ce qu'il vous faut. L'un & l'autre vous conduiront surement si vous vous confiez assez à eux pour ne vous point reprendre.

5. Mais si-tôt qu'on craint & qu'on hésite, l'abandon qui tient l'ame, pour ainsi dire, par la lisiere, la laisse tomber, indigné qu'il est de ce qu'on craint après s'être donné à Dieu. O mon Dieu, ce n'est pas entre vos mains qu'on peut s'égarer; mais bien lorsqu'on est en la main de son propre conseil. Fiez vous plutôt aux ténèbres qu'à la lumiere; car la lumiere vacile & se perd. S'il vous venoit la lumiere du monde la plus sûre, & qu'un Ange vint vous assurer de la vérité de vôtre voye, cette lumiere ne seroit pas plutôt passée qu'il vous viendroit plus de doutes qu'auparavant (*a*) *Dieu habite dans les ténèbres; & ces mêmes* (*b*) *ténèbres lui servent de cachette.*

6. Laissez vous donc conduire par ces ténèbres, & ne marquez jamais aucune défiance à Dieu: car c'est la

(*a*) 3 Rois 8. vs. 12. 2 Paralip. 6. vs. 1.
(*b*) Ps. 17. vs. 12.

plus grande injure que vous lui puiſſiez faire. Vous me direz ; Je ne me défie pas de Dieu, mais de moi-même. Si tout vôtre *moi* eſt détruit par ce même abandon, vous irez très-ſurement quoique vous ne connoiſſiez aucune ſureté. Fiez vous à ce que je vous dis. Je vous parle à cœur ouvert comme à mon cher fils. Faites un ſacrifice de vôtre propre raiſon, & vous laiſſez conduire à Dieu. Ne voit-il pas bien, ce Dieu de charité, que vous n'avez aucun déſir que celui de lui plaire ? Quand en courant après lui de toutes vos forces vous ſeriez prêt à tomber, il mettra ſa main ſous vous afin que vous ne vous bleſſiez point. Tenons-nous fermes à l'abandon, & nous ne courrons aucun riſque. Mais je ne réponds pas que ſi nous nous regardons nous-mêmes, nous ne tombions dans le précipice. Quand on eſt ſur une hauteur, & qu'on regarde en bas, la tête tourne ; & c'eſt ce qui fait tout le mal de la vie ſpirituelle : cependant les hommes peu éclairés regardent cela comme un grand bien.

7. Ne craignez pas en m'écrivant

de me faire de la peine. Vos lettres me font un vrai plaiſir ; mais je ferai ravie quand vous me manderez ; *Je ne me connois plus, parce que je ne me regarde plus.* J'ai lû la lettre de cette bonne Demoiſelle. Il y a bien du bon. Conduiſez-la comme vous avez fait : & je ne doute point que Dieu ne vous donne tout ce qu'il vous faut pour elle. Je la ſalue bien cordialement, & j'eſpére de ne la pas oublier devant Dieu non plus que mon cher fils qui me tient ſi fort au cœur. Je ſalue Mr. le Comte avec toute l'eſtime & le reſpect poſſible. Je ne l'oublierai pas devant le Seigneur. Je déſire de tout mon cœur qu'il régne véritablement en lui.

LETTRE XCI.

Qu'on ne doit chercher d'aſſurance que dans l'abandon à Dieu, dans l'oraiſon, & dans l'état de l'enfance Chrétienne.

1. JE ſuis aſſurée que ce qui fait à préſent vôtre crainte & vôtre

tourment, fera un jour vôtre joye & vôtre reconnoissance. Ce n'est point le témoignage que je rends à Dieu en moi, qui vous doit assurer; mais le témoignage qu'il se rend à lui-même par l'onction de sa grace, qu'il vous fera sentir si vous voulez bien vous laisser à ses divines volontés. O, n'allez plus chercher d'assurance dans une disposition ni dans une autre : n'en cherchez que dans l'abandon de tout vous-même entre les mains de Dieu : c'est là que vous en aurez une véritable. Lorsqu'une personne foible craint de perdre quelque chose, elle le met à la garde d'une personne puissante. Craignez-vous de vous perdre? abandonnez vous aux soins de Dieu, & il sera lui-même vôtre garand. Perdez vôtre ame en lui pour la retrouver en lui.

2. Je vous prie de faire vôtre capital de *l'oraison* & de *l'abandon à Dieu*, soit pour vous, soit pour les autres. Parce que vous avez enfoncé, comme Saint Pierre, dans les eaux, vous craignez d'en être submergée : non, ne craignez plus : Nôtre Seigneur vous tend la main : il ne se plaint que de

vôtre défiance & de l'apui que vous avez en vous-même; & il vous dit par la bouche du Sage, (*a*) *Ne vous apuyez point sur vôtre prudence.* Si je pouvois vous faire concevoir la sureté de l'abandon à Dieu, & comme en nous abandonnant à lui nous l'engageons à entrer dans nos interêts, je suis sûre que je diminuerois vos craintes, & que je renouvellerois vôtre confiance, & que vous diriez avec Job; (*b*) *Quand il me tueroit, j'espérerai en lui.* Il a fait à vôtre égard comme ces méres qui tiennent leurs enfans sur le bord des précipices, & semblent les y vouloir jetter : ces enfans, qui ne croyent pas que c'est une feinte, crient de toutes leurs forces, & s'attachent toujours plus au col de leur mére. Il faut que vous fassiez le même : serrez vous à Dieu par la confiance plus le précipice vous paroit afreux. Le dessein de Dieu est de vous unir d'autant plus à lui, que plus il semble vouloir vous rejetter de lui. Si vous saviez combien Dieu vous aime tout indigne que vous en êtes, & les des-

(*a*) Prov. 3. vs. 5. (*b*) Job 13. vs. 15.

feins qu'il a fur vous, loin de vous acrocher à tout ce que vous rencontrez qui vous paroit propre à vous empêcher de vous perdre, vous vous jetteriez à corps perdu dans la mer infinie de fa bonté & de fon amour, & vous verriez qu'il prendroit lui-même un foin tout particulier de vous, & vous foutiendroit dans vos foibleffes. Dieu aime plus une ame humiliée & pleine de confiance quoique foible, que ces ames fortes en elles-mêmes qui fe fient à leur fageffe.

3. Hélas, entrez dans le nombre fi petit des enfans de Dieu. Les enfans ne font pas de grands fervices à leurs péres, les péres foufrent toutes leurs incommodités. Les domeftiques font ce qu'il y a de plus fort & de plus groffier; c'eft eux qui rendent tous les fervices: mais les péres aiment plus les foibleffes de leurs enfans, que toute la force de leurs domeftiques. Rendez vous donc tout à fait; devenez comme un petit enfant entre les mains de mon Dieu : ô qu'il vous ferrera fouvent contre fon cœur. Vous ferez l'objet de fes complaifances : (*a*) *Ses dé-*

(*a*) Prov. 8. vf. 31.

lices font d'être avec les enfans des hommes, c'eft à dire, avec ceux des hommes qui veulent bien devenir enfans. C'eft dans cet état où l'innocence régne, où la malignité & la duplicité eft bannie. Ce font ces *enfans* qui ne peuvent déplaire à Dieu, & qui (*a*) *lui rendent une louange parfaite.* (*b*) *Voyez quel eft le don de la charité du Pére envers nous de vouloir que nous foyons apellés fes enfans, & que nous le foyons en éfet ! La raifon pour laquelle le monde ne nous connoit pas, c'eft qu'il ne connoit pas le Pére. Mes très-chers enfans, nous fommes dès maintenant enfans de Dieu ; mais ce que nous devons être un jour ne fe voit pas encore : nous favons que lorfque le Sauveur fe découvrira vifiblement, nous ferons femblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il eft. Quiconque a cette efpérance en lui, fe rend faint, comme lui même eft faint.*

(*a*) Pf. 8. vf. 3.
(*b*) Jean 3. vf. 1-3.

LETTRE XCII.

De l'abandon & du sacrifice de soi à Dieu pour nous purifier de l'amour propre. Illusions du Démon, où elles sont à craindre & où non. Des mouvemens propres ou divins de la volonté? Sureté de marcher par la voye du fond. l'Extase de l'amour, ou volonté, & celle de l'esprit : leurs éfets. Comment l'imperceptible est préférable au perceptible. De la vraye liberté, &c.

1. VOttre lettre, mon cher F. m'a comblée de consolation, y voyant les dispositions de soumission où vous vous trouvez pour porter vôtre état de misére autant qu'il plaira au Seigneur, qui saura bien vous en délivrer lorsqu'il le jugera à propos; & vous ne devez vouloir être délivré que lorsqu'il le voudra lui-même.

2. Vous m'avez mandé que vous avez eu recours à tous les Saints pour être délivré de vôtre peine : mais les Saints sont trop abimés dans la volonté de Dieu pour rien demander que

ce que Dieu veut acorder. Il y a deux sortes de tems, qui paroissent presque le même & qui néanmoins sont très-diférens : dans le premier on est exaucé souvent en priant les Saints, & sur tout la Reine des Saints : dans le second, c'est tout le contraire. Comme Dieu ne veut de l'ame qu'un parfait abandon & un désintéressement achevé, on n'est point exaucé; & le mal ne finit que par un abandon si entier & si acompli, qu'on n'ait plus de retour sur soi-même. On est bien éloigné en cet état de craindre pour soi, ni de se faire compassion; & lorsque cela arrive, ce n'est que par infidélité. C'est alors qu'il est dit comme à St. Paul; (a) *Ma grace te sufit : la vertu se perfectione dans l'infirmité.* J'ai fait toutes les épreuves que j'ai pû faire de vôtre état : il ne me reste aucun doute que Dieu ne veuille de vous un abandon sans réserve & sans retour; & une perte entiere de toute ressource & de tout intérêt propre, quel qu'il soit. C'est le plus grand sacrifice que l'ame puisse faire à Dieu, & j'ose dire le plus digne de lui.

(a) 2 Cor. 12. vs. 9.

3. Il y a en nous deux hommes, l'un qui eſt tout à Dieu & tout abandonné à lui, & l'autre qui ouvre les yeux ſur ſon bien ou ſur ſon dommage. Il faut mépriſer ce dernier, qui ne peut nous nuire qu'autant que par infidélité nous l'écouterons pour nous ſoigner & nous retirer en quelque ſorte des mains de la divine juſtice : car elle a bien des manieres de purifier & de faire ſoufrir. Jéſus-Chriſt a guéri pluſieurs aveugles, les uns par la parole, les autres par le toucher ; mais il a guéri l'aveugle-né par de la boue. C'étoit l'aveuglement le plus dangereux de tous. Il étoit en même tems un ſimbole de l'aveuglement que nous aportons en naiſſant, & que nous avons tiré d'Adam, qui eſt l'amour de la propre excellence. Le Démon lui propoſa qu'en mangeant le fruit défendu il ſeroit ſemblable à Dieu, & qu'il diſcerneroit le bien & le mal : ce déſir d'être ſemblable à Dieu, c'eſt à dire, d'etre grand & excellent en toute choſe, & celui d'avoir de profondes connoiſſances, eſt ſi enraciné en nous, qu'il faut que Dieu ſe ſerve de boue pour le détruire.

4. Allez donc vôtre chemin avec courage, & ſoyez perſuadé que ſi Dieu ne vous avoit donné un contrepoids, vous ſeriez devenu un Lucifer. C'eſt ce contrepoids qui tient nôtre ame dans l'équilibre, qui l'empêche de s'élever par les faveurs, & de ſe trop abaiſſer par le découragement. Cela fait encore un autre bon effet, qui eſt, qu'un ſeul grain peut emporter la balance : auſſi le moindre grain de la volonté de Dieu la fait pancher comme il lui plait, lui donne un certain diſcernement de ce que Dieu veut d'elle, & une ſoupleſſe très-grande pour le ſuivre quoiqu'il en puiſſe couter.

5. Je comprends fort bien que vous ne pouvez plus faire cette union à Jéſus-Chriſt par des actes formels : cela n'eſt plus de vôtre état : il n'eſt plus queſtion de s'unir, mais de demeurer uni dans l'intime de vôtre ame. Il ne faut plus que vous faſſiez d'actes par vous-mêmes ; mais que Dieu ſoit le principe de tous vos actes, n'en faiſant que par dépendance à ſon Eſprit, & lorſqu'il vous les fera faire. On ſent alors qu'ils coulent de ſource ; au lieu que ceux qui viennent de nous-

mêmes, nous diſtraient & cauſent des entredeux : car il n'eſt pas beſoin de perdre toute action, mais tout agir propre : la ſageſſe eſt (*a*) *ſimple* & *multipliée* : la multiplicité qui vient d'elle ne tire jamais de la parfaite unité. Vous exprimez fort bien vôtre état par l'air ſerein, qui n'a rien de marqué, mais une certaine généralité & égalité exemte des vents & des orages. Tout cela n'eſt que pour le fond : il ne doit y avoir là rien de ſenſible, même guères de fort aperçu.

6. Les enfans n'ont point de honte, & vous dites que vous en avez d'écrire ce que vous écrivez : c'eſt une marque qu'il y a encore de l'homme chez vous. Je vous prie d'écrire ſimplement & ſans aucun retour ſur vous-même tout ce qui vous vient. Quand ne pourrez-vous plus diſcerner le bien ni le mal en vous, comme dit St. Clement de ſon Gnoſtique ; parce qu'il ignoroit même tout mal, le bien n'appartenant qu'à Dieu. Nous ne devons non plus le diſcerner en nous ; puiſque ce diſcernement ne ſe peut faire que par une vue recourbée ſur nous-

(*a*) Sag. 7. vſ. 22.

mêmes. Vos yeux ſont encore ouverts ; parce que vous n'êtes pas encore renouvellé en Jéſus-Chriſt. Ce renouvellement nous remet dans l'innocence. Les yeux d'Adam ne furent ouverts qu'après ſon péché : les nôtres reſtent ouverts juſqu'à ce que nous ſoyons une nouvelle créature en Jéſus-Chriſt. Laiſſez-vous entre les mains de Dieu, ſans prendre aucune part à ce qui vous regarde pour le tems ni pour l'éternité. Rien ne ſeroit plus lâche que de reprendre ce qu'on a une fois donné. Je ſais que vous ne voulez pas vous reprendre ; mais ceſſez de prendre interêt à ce qui n'eſt plus à vous. Une marque que Dieu a accepté le don que vous lui avez fait de vous-même, c'eſt que comme il veut vous dérober à vôtre propre vue, il vous couvre de miséres. Tant que vous prendrez le moindre interêt à vous-même, vous aurez beſoin que Dieu continue cette conduite de juſtice ſur vous. Dieu a ſéparé le fond d'avec le dehors, afin que le fond ne prenne aucune part à ce qui ſe paſſe : & c'eſt une des grandes miſéricordes qu'il puiſſe vous faire.

7. Vôtre voye ne peut être illusoire, quoique pourtant vous deviez être abandonné à être trompé si Dieu le permettoit. L'Ange de ténèbres se transforme en Ange de lumiere: mais lorsqu'il le fait, c'est par visions, illustrations, lumieres distinctes & extraordinaires. Comme le Démon est l'orgueil même, il ne travaille pas à nous rendre humbles & petits: au contraire, il donne des aparences de dons, afin de nous enfler, nous remplir de nous-mêmes & de l'amour de nôtre propre excellence. D'ailleurs je dois vous dire, que par la route que vous tenez, qui n'est point dans la tête, mais dans l'intime de l'ame, le Démon n'y a aucune entrée. C'est le *Sancta sanctorum*, dont l'entrée n'est permise qu'au Grand Prêtre. Il peut bien investir les dehors, & y exciter la tempête; mais cela ne peut nous nuire tant que nous demeurons fermes au dedans, dans la citadelle de nôtre cœur. Lorsque nous en sortons sous prétexte de regarder ce qui se passe au dehors, nous pouvons recevoir quelque blessure. Demeurez donc ferme dans vôtre fond. Si Dieu donne

quelque pouvoir au Démon sur le dehors, il faut le souffrir, étant bien juste que Dieu se venge par là des résistances de nôtre cœur, de nos infidélités, & de nos usurpations. Ne savez-vous pas que quand on a employé tous les remèdes pour guérir un mal, & qu'on n'a pû en venir à bout, il n'y a plus d'autre ressource que dans la patience & la résignation?

8. Quand on parle de *ne rien vouloir*, on parle d'une personne qui ne sent plus en soi ni choix ni penchant pour quoi que ce soit, tout vouloir lui étant étranger. Lorsque la volonté est passée en celle de Dieu, elle n'a plus, à la vérité, aucun mouvement qui lui soit propre: & lorsqu'elle est plus avancée, son état étant fort simple, elle ne pourroit discerner la volonté de Dieu si Dieu n'inclinoit & ne panchoit son cœur plus d'un côté que de l'autre. C'est ce panchant (qui est comme le grain mis dans la balance, & auquel elle se laisse aller avec autant de simplicité que de fidélité,) qui lui fait connoitre la volonté de Dieu, & la suivre.

9. Ceci est seulement pour le fond:

car pour les chofes extérieures, il faut aller (comme vous dites fort bien) tout fimplement. (*a*) *Celui qui marche fimplement*, *marche confidemment.* Mais ces volontés extérieures & aparentes ne font point des volontés propres à l'ame: ce font des fuites de providence, qui nous font agir felon l'ordre de Dieu dans l'état où il nous a mis: & celui qui voudroit pour toute action particuliere une infpiration, voudroit un fanatifme, & fortiroit par cela même de l'état de pure foi. Il faut aller par tout ce qui fe préfente, felon l'ocafion & l'ocurence des chofes, jufqu'à ce que quelque chofe nous arrête; car Dieu eft infiniment plus fidèle à l'homme que l'homme ne l'eft à Dieu. S'il y avoit quelque chofe dans ce qu'on veut entreprendre qui fût contraire à fa volonté, on fent une certaine répugnance à pourfuivre l'action: & alors il faut une grande fidélité pour s'en défifter auffi-tôt. Remarquez que je fupofe une perfonne d'une grande fimplicité, dont le cœur eft tout à Dieu, & qui agit bonnement dans les

(*a*) Prov. 10. vf. 9.

chofes qu'elle croit devoir faire. Qui voudroit trop éplucher à chaque action ce que Dieu veut ou ne veut pas, fortiroit par cela même de fa fimplicité, & perdroit cette conduite uniforme que Dieu veut en toutes chofes. Une mére qui tient fon enfant par la lifiere, la lâche affez pour que l'enfant puiffe marcher: mais s'il aprochoit de quelque endroit où l'enfant pût fe bleffer, elle tire alors fortement la lifiere. C'eft ainfi que Dieu en ufe avec fes véritables enfans: il les laiffe aller leur chemin; mais lorfqu'il y a quelque chofe qu'il ne veut pas, il tire la lifiere, ce qui n'eft autre chofe que la répugnance du fond dont j'ai parlé.

10. Le *non-vouloir*, dans une perfonne moins avancée, eft de n'avoir, comme vous le dites fort bien, aucune atache particuliere ni proprieté connue, ne cherchant point d'apui pour foi d'une maniere déliberée, voulant d'une volonté fixe & générale que la volonté de Dieu s'accompliffe en toutes chofes, foit en elle, foit en autrui.

Il faut faire une grande diférence entre la volonté propre & une certaine droite raifon qui nous fait faire les

choses selon qu'elles se présentent ordinairement. Car les personnes qui ont une volonté propre, l'ont plus ou moins ferme selon qu'elles sont plus ou moins avancées : elles ont avec cela un esprit tenace & arrêté à leurs propres vues : mais à mesure que la volonté diminue, le propre esprit la suit & devient souple comme elle. C'est ce renoncement à nous-mêmes si recommandé dans l'Evangile : car c'est la souplesse de la volonté qui produit celle de l'esprit, & non pas celle de l'esprit qui opère celle de la volonté. Ceci est fort à noter : c'est pourquoi je recommande si fort qu'on marche par la voye du fond ou de l'amour, & non par l'abstraction & par les connoissances & lumieres de l'esprit.

11. Comme la volonté est le siége de l'amour, c'est en elle & par elle que se fait la séparation des deux parties, dont vous avez eu quelque expérience : c'est aussi par la volonté que l'ame se perd en Dieu. L'esprit de l'homme peut être uni en quelque maniere à l'esprit de Dieu ; mais l'ame ne se perd en Dieu que par la volonté, le cœur & l'amour. C'est ce que j'ai

apellé une véritable extase, & qui demeure d'une maniere permanente, sans faire aucune violence à la nature ; parce qu'il est tout-à-fait naturel à la volonté, de s'écouler par l'amour dans ce qu'elle aime ; de sorte même que dans l'amour profane plus on aime, plus on est soumis à ce qu'on aime. Mais Dieu étant un objet immense, dont les amabilités sont infinies, l'amour sacré ne s'en tient pas à une simple résignation : mais il atire toute la volonté peu à peu en lui, l'y perd, l'y absorbe, & la change en la sienne. Les extases de l'esprit sont d'une autre maniere. Comme l'esprit tend à son objet avec véhémence, sans pouvoir s'y perdre que par la volonté ; cela cause ou des défaillances ; par la sensibilité de la volonté qui n'est point perdue ; ou des transports impétueux : le corps voulant suivre l'esprit s'est trouvé quelquefois même élevé en l'air comme on le dit de *certains Saints. J'apelle cela, extase momentanée ; parce qu'elle ne pourroit durer long-tems sans que l'ame se séparât du corps, à cause de l'impétuosité de l'éfort.

12. La diférence de ces deux voyes

eſt comme celle d'une eau retenue en l'air par machine, & celle d'une riviere qui ſans ſortir de ſon lit s'écoule inſenſiblement dans la mer, s'y perd, & y demeure perdue d'une maniere toute ſimple & naturelle, ordonnée de cette ſorte par le grand Architecte de l'Univers. Cette voye eſt ſimple, naturelle, uniforme. Les véritables Directeurs, comme St. Jean de la Croix, font outrepaſſer à l'ame tout le ſenſible & tous les dons extraordinaires pour les ramener ici. C'eſt pourquoi ces grands hommes veulent que l'entendement n'ait que la foi, & une foi nue & obſcure; afin que rien n'arrétant l'eſprit, ne faſſe diverſion, & ne l'empêche de ſuivre la route de la volonté, qui ſeule le conduit avec elle par un amour abſorbant dans le Tout immenſe. C'eſt ce que les Miſtiques ont apellé, *perte en Dieu*, *transformation*, *unité*, *mêmeté*, *déification*, & tant d'autres termes dont ils ſe ſont ſervis. Vous le comprendrez facilement par ma comparaiſon de la riviere qui s'écoule dans la mer: en entrant dans la mer elle conſerve quelque tems ſa qualité propre; mais enſuite elle prend toutes

toutes les qualités de la mer, & ſe change en cette même mer. On pourroit néanmoins en faire la diviſion ſi l'on avoit la puiſſance de Dieu; car il eſt certain que la créature demeure toujours créature & un être diſtinct de celui de Dieu: mais l'amour change tellement la volonté de l'homme en celle de Dieu, qu'on peut apeller cela une *transformation*.

13. C'eſt pourquoi vôtre maniere d'oraiſon eſt incomparablement meilleure que celle qui ne conſiſtoit que dans l'abſtraction. C'eſt ce que j'inſinue par tout autant que je puis, & que les gens acoutumés à faire une oraiſon de tête & d'abſtraction ont tant de peine à comprendre. Cependant c'eſt par cette oraiſon du cœur, comme vous la dépeignez, qu'on arrive à l'union, & que l'on va plus promtement & plus ſurement. Je bénis Dieu de vous en avoir donné une véritable expérience.

14. Je comprends fort bien l'état où vous vous trouvâtes aux nôces de Mad. vôtre niéce. Vôtre état étoit alors plus perceptible, & même ſenſible: mais à meſure que l'ame ſe ſimplifie, elle perd

ce ſenſible & cet aperçu, qui la retenoit fortement ; & il ne lui reſte qu'une certaine largeur & ſérénité qui ne ſe fait pas ſi bien remarquer. Tout état ſenſible & diſtinct quoiqu'il paroiſſe plus fort, a pourtant quelque choſe de plus reſſerré & retréci ; & il n'eſt ſi aperçu qu'à cauſe qu'il eſt extrêmement borné : mais l'autre état eſt comme celui d'un oiſeau ſorti d'une cage, qui s'élance & ſe perd dans les airs de la divinité : il a par tout même aiſance, ſans que rien le reſſerre. Cet état eſt beaucoup plus avancé, quoique moins ſatisfaiſant à la nature. A meſure que le MOI ſe détruit, l'ame éprouve cette largeur & ſérénité, avec une liberté preſque immenſe : c'eſt pourquoi Jéſus-Chriſt a dit ; (a) *Si le Fils vous met en liberté, vous ſerez véritablement libres :* ce qui ſignifie, que lorſque le vieil-homme eſt détruit, & que l'homme nouveau s'eſt établi en nous ſur ces ruïnes, on trouve en lui la parfaite liberté.

15. C'eſt ce que vous éprouverez de plus en plus dans la ſuite. C'étoit la même choſe que demandoit S. Paul

(a) Jean 8. vſ. 36.

lorſqu'il diſoit, (a) *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* c'eſt à dire, du vieilhomme, qui eſt véritablement le corps de mort, puiſque c'eſt par lui que la mort eſt entrée dans le monde. Il ajoute ; *ce ſera la grace de Dieu par Jéſus-Chriſt :* c'eſt à dire, quand par la grace de Dieu l'homme nouveau, Jéſus-Chriſt, ſera établi en moi, je ſerai délivré de ce corps de mort. Lorſqu'il en fut délivré, il s'écrie comme par tranſport ; (b) *Je ne vis plus, moi : c'eſt Jéſus-Chriſt qui vit en moi.* Il n'étoit plus alors importuné par ce corps de mort ; il n'en demandoit plus la délivrance ; il n'étoit plus ocupé de lui-même : mais il laiſſoit Jéſus-Chriſt vivre & agir en lui : il en étoit animé comme le corps l'eſt de nôtre ame. Si par impoſſible une autre ame venoit animer nôtre corps, nôtre corps n'obéiroit plus qu'à cette nouvelle ame : elle ſeroit le principe de ſes fonctions comme nôtre ame l'avoit été auparavant : il en eſt ainſi de Jéſus-Chriſt à l'égard de l'ame perdue en Dieu.

16. Vous avez raiſon de dire qu'il

(a) Rom. 7. vſ. 24, 25. (b) Gal. 2. vſ. 20.

y a de la diférence entre voir une ville de loin, ou être dedans: mais c'est beaucoup que d'apercevoir cette ville cherie: on sait où elle est: il n'y a plus qu'à marcher sans s'arrêter pour y arriver. Mais le malheur est, que la plûpart vont à droit ou à gauche. Heureux celui qui la voit, quoique de loin! mais plus heureux celui qui y habite! c'est véritablement la nouvelle Jérusalem, qui est descendue sur la terre. Qu'elle est inconnue à présent! Comment seroit-elle connue, puisqu'il faut si fort se renoncer pour y arriver, & se quiter soi-même; & qu'on n'agit que pour soi, on ne vit qu'à soi, & le MOI est le prince de ce monde! Quoique je n'aye fait qu'apercevoir cette ville, je ne laisse pas d'en être si charmée, que tout le reste m'est comme de la boue en comparaison. Il se faut aussi peu soucier de soi que d'un linge souillé qui fait horreur: c'est à quoi Dieu par (*a*) son Prophète compare nos justices propres. Toute justice qui est encore en nous & à nous, que nous pouvons regarder comme nous apartenant, est de

(*a*) Isaie 64. vs. 6.

cette sorte: il n'y a de véritable justice qu'en Dieu & pour Dieu. Plus Dieu couvre vôtre homme extérieur de boue, plus vous devez être content que la justice divine se venge de toutes vos attributions, qu'elle vous en couvre si fort, qu'il ne vous reste plus aucune figure d'homme que vous puissiez voir, & dans laquelle vous puissiez vous complaire. De cette boue il formera un homme nouveau: c'est pourquoi il forma Adam de boue. Ayant fait toutes les autres créatures de sa seule parole, & connoissant l'orgueil si naturel à l'homme, il voulut que son origine lui fût un contre-poids perpétuel. Il en use de même à présent sur nous; sans quoi, nous serions comme les Anges prévaricateurs, la complaisance que nous aurions en nous-mêmes nous feroit tomber du ciel intérieur comme l'Ange tomba du paradis.

17. Pour ce qui regarde la pensée que vous avez de quiter votre état je vous ai mandé au bas de la lettre que j'ai écrite à *** que quand la porte feroit ouverte par la providence, vous ne manquassiez pas de vous en servir pour vous retirer; puisque vous

n'y pouvez non ſeulement faire de bien, mais même point empêcher le mal. Je ſuis fort unie à vous, & vôtre ame m'eſt très-chère en Nôtre Seigneur.

LETTRE XCIII.

Qu'une bonne & droite volonté doit tout rendre & ſacrifier à Dieu ; la juſtice de ſon amour jaloux exigeant ces ſacrifices volontaires, ſans qu'on y doive regarder à rien qu'à Dieu ſeul, à Jeſus-Chriſt, à la volonté divine, qui nous invitent à cela.

1. JE n'ai jamais ouï dire que l'on juge d'un état dans le tems de la peine ; mais bien dans le calme & la bonace. Je n'ai pas un mot à vous dire pour vous prouver la bonté & réalité de l'état de ſacrifice, préférable à tout autre. Nous portons en nous-mêmes un certain caractère foncier de la vérité intime, qui ſe fait diſtinguer même au milieu des plus grands troubles. Ce caractère de vérité eſt accompagné de juſtice, & donne une ſainte

émulation, qui eſt une participation de la jalouſie de Dieu, qui anime contre la créature une juſtice impitoyable, afin de lui arracher toutes choſes pour donner tout à Dieu.

2. Cette juſtice, comme on vous l'a dit tant de fois, étant fille du pur amour, eſt une juſtice de dépouillement. Elle a ſa violence & ſa délicateſſe ; car l'amour jaloux ſe ſert tantôt de l'une, & tantôt de l'autre. Il uſe d'une impétueuſe autorité en de certaines ames, & pour des tems ſeulement : ſouvent il n'uſe point de violence, & ſa délicateſſe eſt infinie : perſuadé qu'il eſt du mérite infini de celui qui l'anime il ſe rebute du moindre refus : il n'uſe plus de violence ; mais plein de dépit amoureux, il punit par des froidures, & par une ceſſation de pourſuite l'ame à qui il a donné une aſſez grande connoiſſance du mérite & de la volonté de celui qu'elle doit aimer par deſſus toutes choſes en l'aimant aux dépens de tout ce qui n'eſt point lui, ſans nulle exception ; & auquel elle doit obéir non ſeulement lorſque le bâton à la main il fait faire ce qu'il ordonne, mais

d'une obéïssance d'amour, qui incline doucement le cœur ; & qui fait non seulement obéïr au moindre signal, mais même prévenir le vouloir de celui que l'on aime.

3. Il ne vous faut point d'autre maitre que l'expérience ; & vous en avez assez pour juger de ce que l'on vous dit. N'atendez plus de Dieu de ces violences extrêmes : Il veut à présent de vous des sacrifices plus libres & plus volontaires, vous ayant donné assez de connoissance pour juger lequel (des deux) est le plus avantageux, de vivre à soi, ou hors de soi. Quel interêt ai-je à tout cela que l'interêt de Dieu & vôtre propre bien ? Cherché-je quelque avantage ? Il n'y en a point d'autre que la peine ; & si je voulois abuser de la facilité des personnes, & m'atirer des partisans, je prendrois d'autres routes : mais il me suffit que Dieu connoisse mon cœur, & ce qu'il me fait soufrir pour des ames qui loin d'en avoir de la reconnoissance, n'en ont pas même la connoissance.

4. Il ne faut chercher que Dieu dans la créature, ou plutôt, Dieu en lui-

même sans vouloir chercher dans cette créature (quoi que ce soit) pour s'apuyer des traces de vertus, que Dieu a lui-même détruit ; vertus à nôtre mode, & non à la sienne. Si nous regardons cela pour nous fixer dans nôtre état, nous serons toujours trompés : & Dieu feroit plutôt paroitre en cette créature des défauts qui n'y sont pas, ou il en feroit naître, pour nous tirer de cet apui. Allons, sans regarder le guide que l'on nous donne, ni le chemin. Suivons Jésus-Christ, qui marche le premier ; & la volonté divine, qui quoique cachée en aparence, nous est très manifeste par le caractère imprimé dans le plus intime de nous-mêmes.

5. Tant que nous verrons autre chose que Dieu en lui-même & la créature en lui, sans regarder si cette créature est couverte de boue ou de diamants, nous mènerons toujours une vie rampante, quoique flatés d'une bonne & droite volonté. Celui qui se perd autant que Dieu le veut ne sait plus si sa volonté est droite : car il n'en trouve plus. Celui là ne seroit pas perdu qui se tenant du mieux qu'il peut sur

la pointe d'un rocher diroit incessamment, j'ai la volonté droite de me rouler dans le fond pour m'unir à celui qui a le premier franchi ce danger, mais j'attens une main puissante qui me précipite; cependant il examine le peril, & se laissant gagner à la raison & aux répugnances naturelles, il s'éloigne insensiblement du lieu où il étoit posté! au lieu que celui qui est une fois en train de rouler, ne connoit plus de volonté, & se laisse précipiter sans ordre ni raison jusqu'au lieu où on l'attend.

6. Pour moi, je ne vous demande rien: mon ofice est de vous faire voir Jésus-Christ, qui s'étant précipité du haut faîte de la Divinité dans l'abime du néant pour l'amour qu'il vous porte, vous invite à le suivre selon vôtre portée. Je vous le montre; & c'est assez pour moi. Je vous dis qu'il vous apelle; je vous aprends à entendre sa voix. Pouvez vous dire en conscience que vous ne le connoissez pas, & qu'il est trop défiguré de la chute que son amour lui a fait faire pour vous? C'est parce qu'il est si fort défiguré qu'il est comme un lépreux, que vous devez

plutôt vous unir à lui, & ne pas conserver une vaine beauté, qui ne lui sauroit plaire si elle vous empèche de vous précipiter pour le suivre.

LETTRE XCIV.

Exhortation à persévérer dans la voye du pur Amour, de la soufrance, de la docilité, à être fidéle à la vocation de Dieu. Union de cœurs.

1. JE m'en vais, Monsieur, unie à vous en Nôtre Seigneur au-delà de ce que je vous en puis dire. Celui qui l'a fait, saura vous le faire comprendre.

Je vous conjure de ne point faire d'état de toutes les dificultés que le Diable pourroit vous suggerer pour vous empècher de marcher dans la voye du pur amour. Conservez vôtre corps; & laissez à l'Amour le soin de vous consumer & détruire: c'est lui qui sera vôtre bourreau; il vous atachera au poteau innocent & glorieux de sa divine volonté. O Monsieur, quelles délices dans la croix, & quelle

amertume dans les délices ! quel trésor dans les ignominies ! quel plaisir d'être rassasié d'oprobres , & d'être fait d'autres Jésus-Christs en terre ! Mon cœur vous tient lié comme quelque chose dont on l'a chargé , & dont on lui demandera compte. C'est pourquoi il doit porter toutes vos peines. C'est moi qui serai une victime continuelle devant mon Dieu pour vous ; & je ne désire autre chose si non que Dieu vous donne un cœur docile : il le fera.

2. Soyez persuadé que je vois vôtre cœur à découvert , que je vous connois mieux que vous ne vous connoissez vous-même : je vous connois par le goût du cœur ; & je sai que Dieu veut faire de vous le trône de ses délices. Ce n'est pas vous qui avez choisi Dieu , ou plutôt qui avez choisi de le servir en enfant ; mais c'est lui qui vous a choisi & tiré du monde. Il l'a fait , parce qu'il l'a voulu , sans aucune vue de mérite : & s'il vous a choisi lorsque vous y pensiez le moins , avec quelle bonté conservera-t-il ce que vous lui avez donné , & ce qu'il regarde comme sien ! O , il ne perdra rien de ce qui est à lui ; il ne perdra

que le fils de perdition , qui est l'amour propre. C'est ce qu'il va détruire jusque dans la racine.

LETTRE XCV.

Dieu veut de nous un abandon absolu entre ses mains , tel que celui d'un petit enfant à l'égard de sa mére.

1. IL ne s'agit pas d'avoir des certitudes ; & quiconque voudroit vous en donner , vous feroit un très grand tort & s'en feroit à soi-même. Toute nôtre assurance doit être dans un abandon total , beaucoup d'humilité , de défiance de nous-mêmes & de tout ce que nous sentons & ne sentons pas. Dieu posera des bornes lorsqu'il lui plaira par des moyens qui ne sont connus que de lui. J'ai crû que Dieu avoit permis que N... se trompât sur la maladie de M... afin de vous tirer l'un & l'autre de toute assurance ; lui de tout apui en ses instincts , & vous de toutes certitudes dans vôtre obéissance même.

2. Allez donc sans savoir où & à

l'aveugle, comme un enfant qu'on mène par des chemins qu'il ne connoit pas & qu'il ne cherche point à connoitre. Il se laisse mener sans faire réflexion s'il se confie à sa mére ou ne s'y confie pas : il est porté de ses bras : il ne discerne pas même ce que c'est que chemin, s'il est bon ou mauvais, si on l'égare ou non : il ne sait où ce chemin le conduira, & ne s'en informe pas même : il n'a pas d'autre volonté que celle de sa mére, ni d'autres pas que les siens : il ne s'imagine pas que sa mére l'aille jetter dans un précipice : il ne songe qu'à la caresser, & la laisse faire de soi ce qu'elle veut : s'il apercevoit quelque chose qui lui fit peur (car les enfans ne sont pas exemts de la peur) il s'enfonceroit & se serreroit contre le sein de sa mére, n'osant même regarder l'objet de sa peur : il se croit en sureté lorsqu'il ferme ses petits yeux & qu'il se serre contre sa mére. Fermons nos yeux par une foi aveugle, & que l'amour nous enfonce de plus en plus en Dieu ; mais un amour nû & desintéressé.

3. Qui dit abandon, ne dit pas assurance. La confiance porte encore avec soi une sorte de certitude ; mais l'abandon supose un oubli de soi & de tout ce qui nous concerne : car lorsqu'on a donné une chose, & que par l'abandon total de la chose donnée on s'en est défaisi, on ne se met plus en peine de ce que celui qui la posséde en fait, on l'oublie même entierement.

LETTRE XCVI.

S'abandonner à Dieu, sans se mettre trop en peine si l'on est ou sera fidéle, moyennant ne se point négliger.

1. Vous ne devez pas douter que je ne reçoive agréablement de vos nouvelles, sur tout des intérieures, y prenant autant de part que je fais. Demeurez bien abandonné pour toutes choses entre les mains de Dieu & délaissé à sa conduite. Tout ce que vous faites est bien ; tout ce qu'il y a, est qu'il ne faut pas demeurer si fort en atention pour la fidélité. Occupez vous de Dieu plus que de vous-même, & ce sera en lui que vous trouverez vôtre fidélité. Il ne faut pas pour-

tant négliger la vigilance douce & ſuave. Il faut ſeulement retrancher ce qui ſe fait par éfort de tète & avec contention d'eſprit.

2. Il eſt bon que vous reſſentiez les répugnances à vos devoirs, ſupoſé la fidélité à ne pas reſter lâche dans la répugnance. Cela opére plus de défiance de ſoi, plus d'abandon à Dieu, & cela fait que ſe délaiſſant davantage à lui l'on réuſſit mieux, non dans ſon propre talent, mais dans la force & vertu Divine.

3. Vos peines & angoiſſes reviendront ſouvent, & feront durant un fort long-tems la viciſſitude de vôtre vie. Elles augmenteront même dans la ſuite : mais il ſe faut laiſſer également dans tous les états, vous y ſoutenant par l'abandon & la confiance. Ne regardez pas tant ſi vous êtes fidéle ou non : cela ne ſert qu'à faire vivre la nature, qui ſe nourrit de ſa fidélité. Soyez perſuadé que vous ferez toujours bien ce qui eſt de vôtre état ſi vous demeurez abandonné à Dieu.

LET-

LETTRE XCVII.

Union de la volonté à Dieu par la charité. Le monde y eſt indiſpoſé. Devenir enfant comme le Fils de Dieu.

J'Ai toujours beaucoup de joye, mon cher F. lorſque j'aprens des nouvelles de vôtre ame : car je vous aſſure qu'elle eſt bien chére à la mienne. J'eſpére que Nôtre Seigneur vous comblera de plus en plus de ſes miſéricordes, vous faiſant la plus grande de toutes, qui eſt, de vous unir très intimément à lui par la pure charité. A meſure que l'amour amortit nôtre volonté, & la fait écouler peu à peu en Dieu, tout déſir s'y écoule auſſi, tout choix, tout panchant, toute inclination : c'eſt pourquoi je ne m'étonne pas que vous ne puiſſiez rien déſirer. Vous éprouverez de plus en plus que vous ne trouverez de volonté pour quoi que ce ſoit ; en ſorte qu'il ſemblera que vôtre volonté ſoit diſparue, auſſi bien que tout ce qui lui apartient.

S. Paul avoit bien raiſon de dire,

que (*a*) *l'homme charnel ne comprend pas ce qui est de l'esprit ; c'est pourquoi il le condamne.* C'est ici une ſcience d'expérience & d'amour, *ſcientia ſapida.* Il eſt certain auſſi qu'il faut en faire l'expérience pour la connoitre. Comment les hommes qui ſont envelopés dans les ſens, enflés d'orgueil, pleins d'opinions & de raiſonnemens, pourroient-ils la comprendre ? La corruption eſt générale ; auſſi puis-je vous aſſurer que Dieu a encore le bras levé, & que ſa colère n'eſt point encore apaiſée.

Le ving-cinquiéme de nôtre Décembre, nouveau ſtile, ſera la grande fête de la Nativité de nôtre divin petit Maître : je ne vous oublierai pas cette ſainte nuit : ſi vous recevez ma lettre avant ce tems, je vous prie de vous unir tous avec moi & avec ſes autres enfans de ce divin petit Maître diſperſés par toute la terre, afin qu'il nous réüniſſe tous dans ſon ſein, & qu'il nous rende de vrais petits enfans comme lui.

(*a*) 1 Cor. 2. vſ. 14.

LETTRE XCVIII.

L'eſprit humain ne peut comprendre les voyes de Dieu. Quand on ſuit l'atrait de Dieu en enfant, on eſt exemt des peines, qui ne ſont atachées qu'à la proprieté. Simplicité & modération, ſans ſcrupuloſité.

1. LA profondeur de la ſcience & de la ſageſſe de Dieu eſt incompréhenſible à la ſcience & à la ſageſſe humaine. C'eſt pourquoi Dieu vous choiſira toujours des moyens de ſalut tout opoſés à la ſcience & à la ſageſſe humaine. Soyez perſuadé que quelque profondeur qu'ait l'eſprit humain, il ne peut jamais ateindre à connoitre les routes incompréhenſibles de Dieu, & que les ſentiers par leſquels il conduit ſes ſerviteurs les plus chéris, ne tombent point ſous la connoiſſance de l'homme, qui ne pourra jamais les pénétrer avec tous les éforts des raiſonnemens humains : & ce qui eſt ſurprenant eſt, que preſque tous les hommes s'ingérent de juger des ſerviteurs de Dieu. Et, qui peut lui dire :

Pourquoi conduisez vous de la sorte? O profondeur des secrets d'un Dieu, vous enlevez ceux à qui il vous plait de les manifester, qui sont ordinairement les plus petits & les plus méprisés des hommes.

2. Ne vous violentez pas pour prendre un tems d'oraison : n'y allez point si le Maitre ne vous y convie. Ce n'est point à vous à prendre de ces tems : cela apartient aux hommes qui se conduisent eux-mêmes ; mais non aux petits enfans, qui ne savent faire que ce qu'on leur fait faire.

3. Il n'est pas le tems des épreuves. Soyez persuadé que vous n'en aurez qu'autant que vous serez homme fort. Les enfans qui cédent & se laissent mener sans raisonnement comme l'on veut, & qui ne font nulle atention à ce qu'on leur fait faire, n'ont point toutes les peines qui arrivent dans les voyes de l'esprit, qui ne viennent que de proprieté, de résistance, ou faute de gens qui ayant marché les premiers par les routes impénétrables des volontés de Dieu, aident à y passer. Souvent croyant bien faire, l'on se nuit beaucoup.

4. Que j'ai de joye de vôtre simplicité ! Continuez d'en user comme vous faites ; mais, au nom de Dieu, ne vous gênez point pour faire oraison. Donnez à vôtre corps ses besoins ; car vous ne sauriez vous imaginer combien le corps a besoin de force pour porter les états par où Dieu veut le faire passer ; ce qui le mine insensiblement, & détruit plus que les grands coups.

5. Ne vous étonnez pas pour de certains mensonges qui échapent parce que la langue prévient l'esprit, cela n'étant pas volontaire ; ni de ce que même l'on se trouve embarassé pour sauver la charité sans trahir la vérité. Ce sont de ces fautes dont Dieu ne se tient guères ofensé. Je vous prie que dans l'état où vous êtes, rien ne vous arrète de dire la Messe ; parce que je suis sûre que chez vous il n'y aura rien de volontaire (en matiere de fautes.) Allez à Dieu avec un cœur large ; car il ne veut pas que rien le rétrécisse.

LETTRE XCIX.

Comment le péché & la vie divine sont incompatibles, bien qu'on puisse déchoir ici de celle-ci. Opérations de Dieu souvent imperceptibles. Il faut s'y abandonner, & à leurs flots & vicissitudes.

1. ON vouloit seulement savoir, Monsieur, si le péché mortel est incompatible en même tems avec les éfets du pur amour, dont il est parlé dans la lettre: car pour être impeccable, nul ne présume de l'être. Tout ce que vous dites est très-clair. Par nous-mêmes nous pouvons toujours déchoir; mais il est très rare que Dieu abandonne une ame qu'il s'est acquise avec tant de soin & d'amour. Ceci est une thèse générale, qui ne fait pas qu'aucune personne particuliere présume d'être dans cet état; puisque si une personne y étoit, elle n'y penseroit pas, & ne pourroit, comme vous dites fort bien, s'en rien atribuer. On veut seulement savoir, si Jésus-Christ & Bélial peuvent subsister

ensemble; le péché avec l'amour tel que nous l'avons décrit.

2. L'abandon le plus fort, & l'état le plus perdu (la mort étant consommée en cette vie) est proprement la vie divine, qui n'est communiquée que par la perte de la vie d'Adam, (que l'on apelle mort). Mais cette vie divine, commencée en cette vie, ne peut jamais être consommée que dans la gloire. C'est ce qui m'a fait écrire, que l'amour consomme le cœur, ou plutôt la vie de l'ame; mais que ce même amour consommant ne sera consommé en lui-même que dans la gloire.

Vous éprouverez sans doute combien Dieu a reservé de biens à ceux qui l'aiment; & vous serez contraint de dire avec le Roi Prophète, (*a*) Que la *part* qui vous est *échue est excellente.* Je crois ce que vous croyez; & je m'en raporte à vos lumieres en atendant une plus entiere expérience.

3. Vos fautes ne m'étonnent pas quoique celles de sécheresses soient celles auxquelles il ne faut plus travailler en vôtre maniere: Dieu detruira tou-

(*a*) Ps. 15. vs. 6.

tes choses. Dieu ne se fait pas toujours sentir ; & vous aimant au point qu'il fait, la foi aura souvent le dessus, je veux dire, la foi nue & insensible. Dieu n'est pas moins dans vôtre cœur quoiqu'il se cache. Il le faut laisser aller & venir comme il lui plait, ainsi que vous faites. Plût à Dieu que vous fussiez si bien comme un bateau sans voile ni rames, que vous ne pussiez faire autre chose que de vous laisser emporter à la merci des flots, qui se feroient souvent un plaisir de vous baloter de telle sorte, que tout vous paroitroit perdu ! Mais comme vous ne prétendez autre chose que de l'être, vous aurez alors de quoi vous réjouir.

Que j'ai de joye de la poursuite continuelle que Dieu vous fait, & qu'il est un admirable conducteur, un charmant Maître ! Que ceux qui se laissent enseigner de lui sont heureux ! Que j'ai de joye de ce que vous en usez avec petitesse pour récréer vos sens. Vous ne sauriez croire combien cela est nécessaire pour vôtre ame & pour vôtre santé, & combien cela plait à Nôtre Seigneur. Comme il vous conduit par la main, je ne vous dirai pas

pas qu'il faut toujours aller contre le fil de l'eau, ni par la violence : cela ne doit être que dans les choses que la providence de Dieu nous fournit, ou qui sont d'ordre de Dieu dans nôtre état ; autrement vous iriez souvent contre des répugnances que Dieu vous envoyeroit lui-même peut-être pour vous défaire de certaines choses où il ne vous veut pas. Mais comme il vous éclaire & vous conduit, il vous fera démêler cela.

4. Vous aurez à soufrir sur une chose, qui est, que vos répugnances augmenteront, & en même tems l'impuissance de les surmonter. Il vous arrivera aussi de perdre souvent la trace de la conduite de Dieu sur vous ; ce qui sera acompagné de dégoût & de sécheresse. Vous serez souvent comme un oiseau qui voltige sans trouver où poser son pied : mais tout cela ne servira qu'à vous faire comprendre l'extrême dépendance où vous êtes de Dieu, & la diférence qu'il y a de vous à bien d'autres. Vous serez comme l'oiseau du soleil, qui est plein de vigueur & de force lorsque ce bel astre darde ses rayons sur lui ; mais qui tombe

dans une défaillance de mort ſitôt que le ſoleil ſe cache ; puis reprend une nouvelle vie ſitôt qu'il paroît. Soyez cependant perſuadé que ce ſera le tems où la protection de Dieu ſur vous ſera plus forte, quoique moins ſenſible. Si vous ſaviez combien il aime vôtre ame, vous en mourriez de reconnoiſſance. Je le vois, & j'en ai toute celle dont je ſuis capable.

LETTRE A L'AUTEUR.

Sur le ſujet de la lettre précédente.

LA diſpoſition repréſentée eſt ſans doute incompatible avec le péché mortel; rien n'eſt ſi pur, ni ſi parfait. L'unique choſe qui pourroit mettre en doute ſeroit, les circonſtances d'une conduite qui ne paroitroient pas proportionnées à des diſpoſitions ſi pures; & qui feroient craindre qu'elles ne fuſſent pas ſincères : mais il faudroit des circonſtances prodigieuſement fortes & même manifeſtement mauvaiſes pour rendre ſuſpectes des diſpoſitions ſi parfaites, & ſi éloignées de

tout mal. Il peut y avoir des ames éprouvées par la tentation qui ſe croyent criminelles en cet état, & cette perſuaſion qu'elles ſont criminelles eſt la plus rigoureuſe épreuve par où Dieu veut les purifier. Voilà ce que je croirois facilement : parce que les perſonnes qui aiment Dieu d'un amour ſi pur, & qu'il aime à proportion, doivent paſſer par le creuſet, & mourir à elles-mêmes. Pour l'illuſion, qui peut ſans doute ſe mêler juſques dans les choſes les plus parfaites, je crois qu'on en verra toujours les marques : mais une perſonne qui la craint, qui ſe défie d'elle-même, qui a le témoignage d'une intention droite, pure & ſimple, qui marche par le chemin de la foi toute nue & toute obſcure, ne trouvera que Dieu ; parce qu'elle outrepaſſe tout autre objet diſtinct. Voilà ce que je crois qu'il faut faire entendre à ces ames peinées. Doivent-elles être ſurpriſes de leur doute ſur leur état, puiſqu'elles ſavent depuis ſi longtems que c'eſt par l'épreuve de ces doutes ſi douloureux que leur état même ſe doit conſommer ? Je ſai bien que quand on n'eſt pas dans la peine il eſt aiſé

d'exhorter les autres à la surmonter: mais Dieu fera tout. Celui qui me donne cette bonne pensée, donnera aussi facilement l'exécution à l'ame fidèle. Vous, qui avez passé par le creuset, vous pouvez sur vôtre expérience parler plus éficacement que tout autre à ces personnes qui y sont & ont besoin d'être consolées.

J'éprouve d'un jour à l'autre une inégalité prodigieuse dans l'intérieur. J'ai quelquefois des distractions inconcevables: mais elles me fatiguent sans me décourager. Il me semble que mon discernement pour distinguer dans mes fautes ce qui est volontaire d'avec ce qui ne l'est pas augmente beaucoup. Souvent une action qui paroitroit irréguliere, me paroit innocente dans sa source. Souvent je m'aperçois d'un mouvement naturel & d'une certaine proprieté maligne dans des actions qu'on croiroit bonnes: mais tout cela se voit sans s'arrêter.

LETTRE C. REPONSE.

A quoi servent les épreuves des vicissitudes, & les distractions. Danger de la proprieté; & en quoi il n'y en a point.

1. PLus vous avancerez dans l'intérieur, plus vous éprouverez de vicissitudes: & c'est par ce continuel changement de disposition que la foi croît & s'établit dans l'ame. Les plantes ne croissent & ne fructifient sur la terre que par la difference & le changement des saisons. C'est à la faveur de l'obscurité, des distractions de l'esprit, des sécheresses, &c. que la foi croît & se purifie. Le tems de l'obscurité est long & ennuyeux; il ne le sera pas présentement autant que dans la suite à cause de la diversité des dispositions, & que l'une soutient par son onction la sécheresse de l'autre, comme nous voyons une pluye nourrir & rafraichir une terre aride.

2. Il n'y a rien du tout à faire pour vous procurer une disposition plutôt qu'une autre, ni pour arrêter les dis-

tractions : car il n'y a que Dieu même qui puiſſe fixer nôtre imagination : mais il ne le fait durant le chemin de la foi ſi ce n'eſt par intervalles ; parce que les diſtractions ſervant à ſes deſſeins, elles nous ſont fort utiles ; & vous éprouverez dans la ſuite une choſe, qui eſt que lorſque vous êtes ſans diſtractions fatiguantes & dans un repos goûté, lorſqu'il n'y a rien à l'extérieur qui faſſe diverſion, l'on connoit ſon repos & l'on s'en ocupe ; ce qui eſt impur, quoique l'on ne puiſſe, ce me ſemble, rien faire pour s'en déſocuper : ce qui n'arrive point lorſque les diſtractions nous dérobent la vue de ce que Dieu fait en nous.

3. La lumiere que vous avez, eſt autant ſolide qu'elle eſt utile : car il eſt certain que bien des fautes qui paroiſſent telles devant les hommes, ne le ſont pas devant Dieu ; au lieu que des actions regardées des hommes avec admiration, ſont en horreur aux yeux de Dieu, à cauſe de la proprieté dont elles ſont corrompues : C'eſt pourquoi Dieu arrache tout l'acquis, & même l'infus, pour banir de chez nous la proprieté. Comptez, Monſieur, que

quelque droite intention que l'on ait, il n'y a de pur que ce que Dieu dérobe à nôtre vue, ſoit par les ſécheresſes & diſtractions, ſoit par des épreuves plus fortes, qui ſont la réelle expérience de nos misères. La lumiere de la foi n'arrête point l'ame : vous connoitrez même plus par l'expérience que par la lumiere.

TROISIE'ME PARTIE.

LETTRE CI.

Que le Régne de Jéſus-Chriſt viendra par l'étendue de l'intérieur. Emplois actifs, quand & à quoi ils ſont bons. Imperceptibilité & oubli des operations de grace. Abandon enfantin à Dieu malgré la répugnance des ſens : ſon exercice & celui de l'amour & de la perte en Dieu. Etre content que Dieu ſoit content. Ne découvrir ſon etat à tous.

1. MA très chère Sœur & Amie en Nôtre Seigneur Jéſus-Chriſt,

Vôtre lettre m'a donné une véritable consolation par sa simplicité, qui est ce que Jésus-Christ demande particulierement de nos ames. Quelle satisfaction n'est-ce point aussi pour moi de voir le règne de Jésus-Christ dans vos cœurs? C'est ce qu'il désire le plus de nous tous. Vous me demandez, quand est-ce que son Règne arrivera? Il ne faut pas se persuader que cela se fasse par des choses bien extraordinaires; mais par la possession de nos cœurs. Plus l'intérieur s'étendra, & plus Jésus-Christ régnera. Il n'y a point d'autre voye de le faire régner.

2. Le malheur est, que tout le monde s'opose à ce Règne. Il y a encore de bonnes ames au monde, dont la plûpart désirent, à la vérité, le règne de Jésus-Christ: mais ils ne se mettent pas assez en peine de le faire régner en eux, de lui donner tout pouvoir sur eux-mêmes, de l'aimer d'un amour pur & desinteressé, qui ne regarde que sa seule gloire sans nous regarder nous-mêmes. Commençons par travailler intérieurement à étendre ce règne en nous & dans les autres

cœurs: car depuis Jésus-Christ jusques à nous il y a une tradition constante qu'il doit régner sur la terre: mais on a trop regardé cela extérieurement. Dès qu'il sera maître de tous les cœurs, il régnera par tout. Il sera le Roi des Rois. Alors tous ses ennemis lui seront assujetis, & lui serviront comme de marchepied. Pour le tems auquel cela arrivera, tenons nous aux paroles de Jésus-Christ, qui dit, que (*a*) les tems & les momens sont dans la puissance du Pére, & (*b*) ne sont connus que de lui. Il y a aparence qu'il y aura avant ce tems encore une plus grande destruction: mais Dieu, dont la bonté est infinie, atend avec une grande patience que la mesure des péchés soit venue à son comble. Il prépare jusqu'à ce tems des cœurs où il se plait d'habiter parce qu'ils l'aiment, & qu'il les aime aussi; & c'est cet amour de Dieu si gratuit & si bienfaisant envers nous, qui produit le nôtre envers lui.

3. Le plus grand contentement que je puisse avoir en cette vie, c'est d'a-

(*a*) Act. 1. vs. 7. (*b*) Matth. 24. vs. 36.

prendre qu'en divers endroits il y a des ames qui veulent être à lui sans reserve : Je puis vous assurer même que c'est l'unique. Continuez donc, ma chere Sœur & véritable amie, à vous laisser conduire, posséder & gouverner par l'Esprit de Jésus-Christ.

Je ne crois pas que le service que vous avez rendu aux pauvres puisse vous nuire ; parce que le mouvement du corps n'empêche point le repos de l'ame, & l'on est souvent plus recueilli & plus uni à Jésus-Christ dans ces sortes d'ocupations que dans une solitude entiere. La raison de cela est, que ce Dieu de bonté nous tient d'une maniere plus serrée & plus ferme, même plus aperçue dans les ocupations qui sont de nôtre état, que dans une solitude entiere, où n'ayant point d'ocasions de distractions, Dieu prend plaisir d'éprouver nôtre amour par de rigoureuses absences ; ce qu'il ne fait pas lorsqu'il y a du danger pour nous que nous nous laissions trop aller aux choses extérieures. Je ne veux pas dire par là qu'il faille par soi-même se mettre dans un état d'activité : au contraire, il faut toujours choisir

la retraite : mais lorsque la providence nous a mis dans un état actif au dehors que nous n'avons point choisi, il faut redoubler sa fidélité, afin que l'agitation extérieure ne nous détourne pas de l'aplication de nôtre cœur. Cela nous engage dans de simples retours amoureux & plus fréquens vers nôtre divin objet qui est au dedans de nous, qui y habite, & qui veut que nous l'aimions sans-cesse en nous ocupant au dedans de sa divine présence.

4. Ne vous inquietez pas lorsque tout se perd & s'oublie : c'est le meilleur pour nous : car quand nous voyons nôtre opération en Dieu, ou l'opération de Dieu en nous, nous y prenons toujours quelque chose, à cause des ruses de l'amour propre, c'est ce qui oblige l'Amour sacré à nous tout enlever & à nous faire tout perdre, afin de nous perdre ensuite en lui. Dès que nous apercevons quelque chose, la nature y prend une secrette complaisance. Vous n'avez donc autre chose à faire qu'à vous abandonner totalement à l'Amour divin, soit pour faire ou omettre, demeurant seule-

ment attentive à lui pour exécuter sa sainte volonté lorsqu'il vous la fera connoitre. Qu'il soit lui-même vôtre action : priez-le qu'il agisse en vous, afin que vous n'agissiez plus vous-même. Nous ne sommes propres qu'à gâter son ouvrage. Mettez donc dans son sein toutes vos inquietudes : laissez vous porter en ses bras comme un petit enfant. Un enfant que sa mére porte ne fait point d'autre action que de se laisser porter & de regarder amoureusement cette tendre mére.

5. Il est vrai que les sens se dépitent quelquefois, parce qu'ils n'ont rien qui les satisfasse : mais il les faut laisser, sans s'en mettre en peine : nous ne sommes pas à Dieu pour les satisfaire ; au contraire, nous devons nous réjouir de leur amertume & de leur destruction. Tenez vous heureuse de ce que Dieu vous a choisie dans ce siécle pervers afin que vous fussiez à lui d'une maniere singuliere. Quand vos sens se dépiteroient encore, il faut s'en moquer, comme on se moque d'un petit enfant à qui l'on ôteroit une mauvaise chose pour lui en donner une bonne, & qui s'en fâcheroit :

on ne laisseroit pas de faire toujours la même chose. Lorsque Dieu nous ôte le sensible, il nous ôte ce qu'il y a d'imparfait en nous, quoique plus agréable, pour nous donner la foi pure, une entiere soumission à toutes ses volontés, une souplesse pour toutes les manieres où il nous met. Il nous ôte de plus par là une certaine fixation que nous avons en nous-mêmes, une atache à ce qui nous paroit bon selon nos idées, & qui ne l'est pas toujours selon ce que Dieu veut de nous : de sorte que l'ame est rendue par là pliable & souple pour faire sans hésitation ce que Dieu demande d'elle quand même il ne nous paroitroit pas si parfait ; parce que la perfection ne consiste ni dans une chose particuliere, ni dans une autre ; mais à être parfaitement soumis à Dieu, à le laisser régner en Souverain, à lui obéir au moindre signal. Voila ce que Dieu aime ; parce que ce sont là des éfets de la plus parfaite charité & de la plus pure foi.

6. Je ne comprens point, ma chére Amie, de quelle sorte d'exercice spirituel vous voulez parler : car c'est un

grand exercice spirituel que de s'abandonner à Dieu, l'aimer, tâcher de vivre en sa présence, se tenir attaché à lui sans se courber vers soi-même ni vers aucune créature. Si vous entendez parler de quelque chose d'extérieur, vous faites bien de n'agir que par obéissance. Demeurez dégagée & libre, sans vous charger de rien par vous-même. Soyez souple en la main de Dieu pour tout ce qu'il pourra vouloir de vous. Vous avez bien raison de dire que vous n'avez aucune peine quand vous demeurez dans votre amour : nous ne pouvons avoir de peine qu'en nous détournant de ce même amour : pour nous regarder nous-mêmes sous quelque prétexte que ce soit, soit de nous avancer, de mieux faire, & d'une plus grande perfection; soit pour examiner même nos défauts. Dès que vous vous appercevez de quelque retour sur vous-même, replongez vous de nouveau en Dieu pour n'en plus sortir. Ce que vous pouvez faire de mieux pour vous perdre d'avantage en Dieu, c'est de demeurer en lui sans action propre que celle du poids qu'il donne à vo-

tre ame, comme une pierre qu'on jette dans la mer s'enfonce toujours plus dans cette même mer par son propre poids. Si elle étoit capable de quelque action, elle iroit à droit ou à gauche, & ne tomberoit pas par le poids direct qui lui est naturel : ainsi notre ame en s'abimant en Dieu, n'a qu'à suivre le mouvement que Dieu lui donne. Pour peu qu'elle s'en écarte par son action propre, elle sort de cette rectitude; & loin de s'abimer d'avantage en Dieu, elle s'arrête pour autant de tems, qu'elle se regarde elle-même & qu'elle veut agir.

7. Vous dites, que votre ame est insatiable. Quand vous serez parfaitement abimée dans l'amour, vous serez dans un plein rassasiement; parceque l'amour est une nourriture profonde, & lorsqu'il est dans l'ame en plénitude, elle ne sent plus de besoin, sans savoir comment cela se fait : car si elle se regardoit, elle ne trouveroit rien en elle qui pût la satisfaire; elle n'appercevroit qu'une entiére indigence. Ce qui l'étonneroit, c'est que dans une si grande pauvreté elle ne pourroit désirer ni d'avoir plus, ni d'être

autre que ce qu'elle est. Mais comme ce n'est pas à nous de nous donner aucune disposition, demeurez dans la vôtre jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en faire changer. Recevez tout ce qu'il vous donne : & lorsqu'il lui plaira de vous l'ôter, soyez encore contente qu'il reprenne ce qui est à lui & ne vous laisse que ce qui est à vous, c'est-à-dire, le néant & la pauvreté. Car il faut aimer Dieu tellement pour lui-même, qu'il lui faut laisser faire en nous & de nous tout ce qu'il lui plait ; pourvu qu'il soit content, cela doit nous sufire, sans chercher même en lui notre contentement.

8. Croyez que je vous suis trés unie. Nous n'avons pas besoin d'être proche pour cela : l'union des esprits atteint à toutes les extrémités de la terre. Vous faites bien de ne point découvrir votre intérieur qu'à des gens surs, & qui comme vous, veulent être à Dieu sans reserve. Il faut un grand secret sur les voyes de Dieu ; car le Démon, qui ne travaille qu'à empêcher le régne de Dieu, se sert du trop d'ouverture pour susciter des

persécutions, & détourner les ames foibles de suivre Dieu & lui être fidéles. Vous pouvez m'écrire tout ce que vous voudrez, & autant que vous voudrez selon vos besoins : & je me ferai un grand plaisir de vous répondre dans la volonté de notre bon maître : car il y a des tems où je suis si malade, que je ne pourrois pas répondre sitôt. Je salue vos amis, & je souhaite que Dieu leur donne la persévérance.

LETTRE CII.

Ame apellée de Dieu, & qui doit lui correspondre par voie de négation.

1. Comme je ne puis rien vous cacher, il faut que je vous dise qu'hier & cette nuit à plusieurs reprises, je me suis senti atirée intérieurement avec grand goût pour penser à la personne que vous savez, & j'ai eu une certitude plus grande des desseins de Dieu sur lui. Il m'a semblé que Dieu le dispense de la maniére ordinaire dont il fait marcher les

autres, pour le plus avancer. Il me paroit que l'oraison que Dieu veut de lui, est une liberté entiere à suivre l'esprit de Dieu, qui le portera beaucoup plus à se taire & à s'exposer au milieu de ses occupations, qu'à prendre des tems réglés. C'est pourquoi il doit tout cesser au moindre signal qu'il en aura. Il doit conserver sa santé ruinée par le travail de son esprit. Il lui faut peu de remèdes. Le repos lui fera plus de bien que tous les remédes du monde. Il n'a rien du tout à faire de son côté à présent. Il est tel que Dieu le veut. Ce sera lui qui fera tout en lui dans l'oubli où il est de soi-même. Je ne vous dis pas cela pour le lui dire, à moins que vous n'en ayez un fort mouvement; mais seulement pour ne vous rien cacher: car je vois, je sens je goûte que cette ame est à Dieu pour lui-même, & qu'il saura la bâtir à sa mode.

2. J'ai oublié de vous dire que la personne dont je viens de vous parler, arriveroit à la perte des puissances par un certain travail sans travail, (je ne puis m'expliquer autrement,)

qui est une négation de tout, qui le mette en nudité & en vuide, & lui donne ce non-vouloir qu'il a. Cela se fait en lui de cette sorte à cause des grandes lumiéres aquises, qui font qu'il entre aisément dans ce qui est le plus parfait. Il n'en est pas de même en nous-autres qui ne savons rien: ni voye, ni moyen de nudité. Dieu nous a dénué en surmontant notre opération par l'abondance de la sienne. Il arrivera sans cet ordre, mais Dieu avant ce tems le mettra non dans la nuit active, ou de négation; mais dans une nuit passive, qui sera une obscurité grande. Jusqu'à présent il a possedé sa voye & son anéantissement; mais alors il sera (*a*) *réduit au néant.*, & *il ne le saura pas.* Encore une fois, il n'y a rien à faire à présent pour lui. Il est bien, qu'il suive son chemin jusqu'à ce qu'on (*b*) le lui *bouche de pierres quarrées.* Ce que je vous dis ici est la vérité de son état, & la conduite de Dieu sur lui; & vous le verrez. Faites de ceci l'usage que Dieu vous inspirera; car pour moi, je suis si fort à Dieu, que

(*a*) Ps. 72. vs. 22. (*b*) Lam. 3. vs. 9.

je n'ai rien à menager pourvû que je ſois fidéle à dire ce qu'il veût que je diſe. Je ne pourrois le (*a*) faire ſans lui déplaire.

(*a*) *c. à d.* Je ne pourrois me ménager.

LETTRE CIII.

Dieu n'exige des ames qu'il veut pour ſoi qu'une volonté droite, expoſée & abandonnée à lui, évitant les retours ſur ſoi-même, n'enviſageant que Dieu ſeul, en oubli & perte de tout le reſte.

1. JE ſuis toujours plus convaincuë des deſſeins de Dieu ſur vous. Vous ne ſauriez aller trop ſimplement avec lui : C'eſt ce qu'il veut de vous. Il ne demande pas vos œuvres ; mais votre obéiſſance. Je vous prie en ſon nom de ne point examiner trop ſcrupuleuſement vos fautes ; mais de vous laiſſer tel que vous êtes. Dieu ne manquera pas de vous faire ſentir ce qui lui déplaira : mais ce qu'il ne vous fera pas voir lui-même, ne le cherchez pas. Votre volonté eſt droite &

comme il la déſire. Soyez aſſuré que tout ce qui n'eſt pas volontaire ou operé par raport à nous, n'eſt pas obſtacle, quoique ce ſoit une foibleſſe ou imperfection. Ces derniers défauts ſervent beaucoup plus qu'ils ne nuiſent. Des perſonnes qui paroitront extérieurement ſans défauts, parce que leur prudence ajuſte tout, ou même ſouvent la vue & l'amour de leur perfection, ne ſeront pas toujours ſelon le cœur de Dieu : Il veut être votre principe comme il eſt votre fin ; & il vous veut tellement tout à lui, qu'il n'y ait rien qui vous ſoit propre, nul interêt de tems ni d'éternité.

2. Dieu ne demande rien autre choſe de vous ni de toutes les créatures qu'il veut pour ſoi, que cette volonté droite, toujours expoſée ſans retour à ſa volonté divine, qui ſeule peut rendre féconde la volonté de l'homme ; comme nous voyons une terre expoſée continuellement au ſoleil recevoir dans ſon ſein les plus riches tréſors de la nature ſans qu'elle y contribue autrement que de ſa ſimple expoſition au ſoleil & par ſa capacité de devenir féconde. O ſi je pouvois

expliquer ce que je conçois là deſſus, & comme tout autre travail pour nous n'eſt point ce que Dieu veut; qu'il renverſera même avec plaiſir les idées de perfection que vous pourriez avoir, parce que l'unique plaiſir qu'il veut prendre en vous eſt que vous lui laiſſiez tout faire! Il vous ſalira quelquefois pour avoir le plaiſir de vous purifier: & ce qui vous étonnera le plus, (ſans vous étonner cependant) eſt qu'il ne vous paroitra pas moins difficile de vous ſalir, que de vous purifier. Car (*a*) il eſt preſque impoſſible à une ame que Dieu tient fortement en ſa préſence, de ſe détourner de Dieu. Tout détour de Dieu eſt une ſaleté. Dieu ne nous ſalit point autrement qu'en nous éclairant, comme le ſoleil ne ſalit pas l'air pour en faire voir les atomes. Souvent le même ſoleil d'un même rayon purifie ſur la terre les endroits bourbeux, & il ſalit ceux que la glace paroiſſoit avoir rendu nets.

3. Enfin, ſans regarder les choſes

(*a*) C'eſt la raiſon pourquoi l'on ne s'étonnera pas, l'étonnement ſur de tels efets étant une ſorte de détour de Dieu.

dans leurs efèts, ni autrement que dans leur ſource, reſtés abandonné à Dieu, & que votre volonté reſte droite envers lui & ſouple ſous lui. C'eſt l'unique choſe qu'il veut de vous. Ce ſera lui qui comme un Océan divin vous rejettera ſur le ſable & dans la bourbe; & de la même vague dont il vous aura rejetté & ſali, il vous reprendra pour vous perdre en lui plus fortement. Il ne faut aucun retour, tendreſſe ni pitié ſur ſoi-même; mais entrant uniquement dans les interêts de Dieu contre nous, fraper où il frapera, nous voir avec la même égalité dans la boue, que nous nous ſommes vus dans ſon ſein: & lorſqu'il n'y aura plus pour nous d'interêt propre, nous aurons autant de plaiſir de nous voir de la maniere du monde la plus odieuſe, que de nous voir revêtus du ſoleil. Plus d'amour pour la vie, plus d'interêt pour nous. Dieu ſeul, ſa ſeule gloire & ſon ſeul plaiſir. Ce qui n'eſt plus à nous ne nous touche plus. Souvent plus nous ſommes attachés à ce qui eſt bon, plus nous ſommes livrés en aparence à ce qui eſt mauvais: alors la même éga-

lité, la même situation, & la même indiférence: le Démon ne saura nous nuire que par une chose, qui est, de nous faire retourner sur nous-mêmes par crainte, ou par pitié, ou par amour secret de notre propre excellence. Il faut perdre tout le créé, tout apui, tout moyen, pour tomber dans l'incréé.

LETTRE CIV.

Petitesse & souplesse de l'ame sous Dieu. Dieu présent opere imperceptiblement, mais très-éficacement & purement. Impureté de l'opération propre. Passiveté active, & repos agissant.

1. COmptez que ce qui est essentiel pour vous est la petitesse & la souplesse sous la main de Dieu, pour suivre sans hésiter & sans raisonner ce qu'il veut de vous: car si vous hésitez ou raisonnez, vous perdrez terre, tout vous paroitra douteux; mais lorsque vous irez comme je vous ai dit, on vous conduira par la main sans que rien vous fasse tomber. Votre petitesse doit s'étendre jusqu'à croire & pratiquer ce que Dieu vous fait dire par moi, sans examiner la misère qui est dans cet instrument. Je vous demande que vous ayez soin de vôtre santé. Vous le devez: prenez ce que vous pourrez de momens pour vous délasser.

2. Lorsque vous serez établi, vous remarquerez que quoique l'on n'ait pas un goût actuel de la présence de Dieu dans les ocupations, il ne laisse pas toujours d'être le même en vous; & je vous assure qu'il ne cesse pas un moment d'operer dans une ame comme la vôtre. Lorsque vous avez un moment, & que vous vous apliquez à lui, vous voyez qu'il est tout proche, & qu'il ne vous a point écarté. Son travail est continuel, mais il est comme celui du Soleil sur les choses inanimées, qui ne se découvre que lorsque l'ouvrage est achevé. C'est en quoi l'on se trompe beaucoup, de croire qu'une ame très passive soit sans action vitale, & sans rien recevoir. Si l'on voyoit à découvert ce que c'est que l'action la plus vigoureuse de la créature on la prendroit pour une inaction véritable; au lieu que l'action de Dieu est si prompte, & si forte, quoique tranquile, que Dieu opère

plus en une ame en un quart d'heure (quand elle est assez morte pour n'y pas mettre la main sous bon prétexte), que ne fait l'homme avec tous ses éforts (aidé même de la grace) en plusieurs années. Et ce qui est le plus surprenant est, que ce que Dieu fait seul dans une ame très passive est pur, & n'est nullement sujet à la purification.

3. S'il y a quelque chose à purifier, c'est que l'homme a gâté l'ouvrage de Dieu par une correspondance active, quoique sous bon prétexte: mais toutes les œuvres de l'activité de la créature, quelque bonnes qu'elles paroissent, ne peuvent être de mise pour Dieu même, que le feu n'ait séparé tout ce qui est de l'homme d'avec ce qui est de Dieu. Comme l'homme de lui-même n'est que corruption, tout ce qu'il opére est infecté; & il n'est heureux que lorsqu'il peut découvrir cela, & que l'ayant une fois connu, il se défie plus de lui-même que du Diable, & a plus d'horreur de ses opérations que de la malice de l'enfer. Je ne mets point au nombre des opérations de la créature l'activité que Dieu lui donne lorsqu'étant morte à

toutes choses, il l'anime & la vivifie, & la rend par sa divine Sagesse plus active que les choses les plus agissantes: mais comme cette activité n'a pour principe que Dieu, elle est divine; & c'est une *passiveté active*, puisqu'elle est mue & agie par celui dont l'activité est aussi infinie que son repos est immense. C'est le secret de l'amour infini de Dieu pour sa créature, qui la rend un même esprit avec lui, la transformant en lui, & la rendant participante de son repos infiniment agissant & de son action infiniment tranquille.

LETTRE CV.

Grace fonciere & imperceptible qui soutient l'ame qui se croit en sécheresse sans y être pourtant. Légéreté de l'imagination, à quoi Dieu s'en sert. Double exercice de la foi nue.

1. LA sécheresse & le large ne s'accordent pas ensemble, du moins celle qui porte justement ce nom: car la sécheresse a cela de propre, qu'elle

retrécit toutes choſes. Diſons donc que vôtre état n'eſt point une ſéchereſſe, puiſque vôtre ame eſt continuellement arroſée des eaux de la grace: mais comme c'eſt d'une maniere très cachée, elle eſt inſenſible. C'eſt comme une terre qui n'eſt point arroſée par des eaux extérieures, même de la pluye, qui eſt celle que Ste. Thérèſe (*a*) marque comme la quatrieme eau qui opére cette grace d'union aperçue, douce, & tranquile, où l'ame eſt très paſſive, & où elle ne fait nul éfort pour recevoir les écoulemens de la grace de Dieu. Vous avez aſſez éprouvé cela pour m'entendre.

2. Mais il y a un autre état qui eſt bien plus profond, & qui ne peut point porter le nom de *ſéchereſſe*; puiſque la ſéchereſſe eſt un état de privation de tout ce qui peut humecter une terre, laquelle on ne peut point apeller *ſéche* quoiqu'elle ne ſoit arroſée extérieurement d'aucune eau, quand cependant elle ne laiſſe pas de produire les mêmes herbes & les mêmes fruits que les autres terres: & ſi ſa fécondité eſt même plus abondante, on conclut

(*a*) En ſa vie, Chap. XI. & XVIII.

auſſi-tôt, qu'il y a dans ſon ſein des ſources cachées qui maintiennent ſa fraicheur, & lui donnent une fécondité plus grande que n'en ont celles qui ne ſont arroſées que dans la ſuperficie. Cette terre a un avantage que les autres n'ont pas: c'eſt que ſa fraicheur eſt toujours égale, qu'elle eſt toujours féconde, & que ſon égalité eſt charmante.

C'eſt là l'état d'une ame comme la vôtre: il n'y a rien de ſenſible, rien d'aparent, cependant on y voit une fécondité & égalité, la liberté & la largeur, qui marquent que bien qu'il n'y ait rien chez vous de ſenſible, la ſource eſt dans le fond & le plus intime de l'ame; que Dieu ne vous donne plus cette douce pluye qui vous paroiſſoit plus conſolante, & qui même en tombant faiſoit reverdir toute la ſurface de la terre de vôtre ame, mais qu'en échange il vous donne par le fond & dans le plus intime de l'ame non une jouiſſance perceptible, qui arrète toujours un peu quoiqu'elle nourriſſe l'ame & ſoit très utile dans ſa ſaiſon; mais une poſſeſſion réelle & profonde, quoiqu'imperceptible, &

qui n'arrêtant point l'ame, la fait courir insensiblement sans s'arrêter jamais, & lui fait produire non des herbes qui naissent & meurent en un même jour, mais des fruits exquis, qui sont des fruits de l'éternité.

3. Il me vient sur cela deux endroits de l'Ecriture qui peuvent & doivent être apliqués à ce que je vous dis. David dit, que (*a*) la vie de l'homme est comme l'herbe qui s'éléve au matin, & meurt brûlée du Soleil. Je sai qu'à la lettre c'est de la vie naturelle qu'il parle; mais c'est aussi de tout ce qui est de la vie de l'homme & de son action propre. Elle verdit dans le matin de la vie spirituelle; mais le Soleil de justice ne paroit pas plûtôt dans sa chaleur, qu'il lui ôte la vie; & c'est un grand bien. Mais il est dit aussi, (*b*) le juste est *comme un arbre planté sur le courant des eaux*, qui est toujours verd, parce que ce sont ses racines qui sont arrosées.

Soyez donc persuadé que vôtre ame ne fut jamais moins séche qu'elle l'est présentement. Si vous étiez conduit

(*a*) Ps. 89. vs. 6. & 102. vs. 15.
(*b*) Ps. 1. vs. 3.

par le recueillement aperçu, vous seriez peu propre aux emplois auxquels Dieu vous destine. Dieu ne cesse jamais un moment d'operer dans vôtre ame; je vous assure que cela est très véritable, & je vous prie même de le croire. Le calme qui est toujours dans vôtre volonté marque qu'elle est comme nôtre Seigneur la veut. Il faut soufrir la douleur que vos fautes vous causent, pourvû que vous ne fassiez nulle action ni pour diminuer la douleur, ni pour y remédier: c'est une espèce de brûlure qui sert de purgatoire.

4. Ne vous étonnez pas de la légéreté de vôtre esprit dans l'oraison, l'imagination voltige extrêmement, & cela est même nécessaire (1) pour ôter à l'ame tout ce qu'elle pourroit apercevoir qui l'arrêteroit: (2) pour lui cacher l'opération de Dieu, & la dérober à sa connoissance: (3) & de plus pour l'enfoncer dans le centre. Plus vous irez avant, plus vôtre esprit vous échapera, & vous n'en serez nullement le maître: aussi ne faut-il faire nul éfort pour le fixer: cela ne serviroit qu'à le rendre plus volage & à vous casser la tête. Vôtre oraison doit

être entierement indépendante & même détachée de vôtre esprit : cette importunité qui dure longtems, aide à faire mourir autant toute vie perceptible, & il est de conséquence de ne s'en mettre point en peine & de se laisser dans ces folies. Quand il plait à Dieu de rapeller les sens & les puissances au dedans comme par un coup de sifflet, il met tout dans un profond silence : mais cela n'est pas encore pour vous, si ce n'est en certains momens : hors de là, cette légéreté d'esprit est très utile pour faire mourir. Il est certain que vous ne futes jamais plus à Dieu que vous y êtes, & le témoignage que vous vous rendez à vous-même n'est point de vous, mais de l'Esprit qui habite en vous. Il vous peut bien arriver d'être chatouillé par les choses extérieures, & cela arrivera même quelquefois ; mais vôtre cœur ne s'y reposera jamais. Ce qui vous fait sentir ce chatouillement est ce qui empêche le cœur de s'y reposer : car c'est un réveil, qui déplait ; & si vous n'aviez pas cela, vôtre cœur y feroit en repos sans croire y être. Cela deviendra même plus fréquent, & vous

humiliera jusques à ce que tout se perde dans un oubli total.

5. Vous seriez à plaindre d'être serré de si près si Dieu en vous avançant ne hâtoit vôtre mort par ses providences. Quoique vous parliez peu aux personnes, vous ne laissez pas de leur être utile. Le moment du bon Dieu vient lorsqu'on ne l'atend plus, & que tout paroit contraire. Ménagez vôtre santé, je vous en conjure. Il n'est pas nécessaire que vous travailliez. Je vous assure que tout vous sera donné selon vôtre besoin, & c'est sur quoi il faut exercer vôtre foi ; car il ne faut pas croire que la foi nue ne s'exerce simplement qu'en se dénuant de tout ; elle s'exerce aussi en croyant les choses presqu'incroyables : & c'est une chose admirable comme Dieu prend plaisir à exercer la foi en ces deux manieres ; & comment après l'avoir denuée de tous soutiens, & avoir fait comprendre à l'ame combien cette voye de denuement est pure & préférable à tout, il l'exerce d'une autre maniere, & veut qu'elle lui rende un autre honneur, par exercer encore sa foi en croyant des témoignages & les rece-

vant lorſqu'elle n'a de goût que pour la nudité, & d'eſtime que pour la foi dégagée de témoignages. O que Dieu eſt grand, & qu'il ſait ſe glorifier en des manieres diférentes! l'Ame s'arrêteroit à tout s'il n'en uſoit de la ſorte. Il y auroit bien de belles choſes à dire là deſſus, mais c'eſt trop laſſer vôtre patience, vôtre tems vous eſt trop cher.

LETTRE à L'AUTEUR.

Sur l'union imparfaite & de voyageur, le repos & la demeure en Dieu, & ſur ſa jouiſſance.

„ 1. POur N. qui ne veut pas que „ l'ame paſſe en Dieu & qu'elle „ s'y *repoſe*, je m'imagine qu'il a en„ tendu ces expreſſions dans un ſens „ où il auroit raiſon de les condam„ ner. Il eſt vrai qu'en cette vie l'on „ ne paſſe jamais en Dieu enſorte „ qu'on ſoit compréhenſeur, & qu'on „ ceſſe d'être voyageur: *l'Union* com„ mencée avec Dieu eſt encore im„ parfaite en ce qu'on ne voit point

„ clairement l'eſſence divine, & qu'on „ n'eſt jamais impeccable; on peut „ juſques au dernier ſoupir perdre la „ grace: ainſi l'union eſt imparfaite „ & fragile.

„ 2. Pour le *repos* en Dieu, il ſe„ roit une oiſiveté & une illuſion ſi „ on ceſſoit d'être fidèle à l'acompliſ„ ſement de l'Evangile; & aux de„ voirs de providence pour le dehors, „ & pour le dedans en ſe conformant „ à toute volonté de Dieu. L'abandon „ bien entendu eſt un exercice conti„ nuel de nôtre liberté, pour la dé„ laiſſer à tous les mouvemens du S. „ Eſprit: ainſi ce qu'on apelle paſſi„ veté, n'eſt jamais une abſolue ceſ„ ſation d'action; mais c'eſt un uſage „ très libre de nôtre volonté, pour „ la laiſſer conduire par celle de Dieu. „ Un homme qui ſe laiſſe faire par „ un chirurgien une incision profonde „ & douloureuſe, fait ſans doute une „ action très libre & courageuſe en „ ne ſe remuant pas pour laiſſer faire „ le chirurgien. Quand les choſes ſont „ expliquées on n'a pas de peine à en„ tendre que l'oiſiveté eſt mauvaiſe; „ & que le repos où l'ame ſe laiſſe li-

„ brement à Dieu pour être agie & „ mue par son esprit, est excellent: „ c'est le sabat éternel reservé aux en- „ fans de Dieu.

„ 3. En ce sens non seulement on „ passe en Dieu, mais on y demeure: „ (*a*) *Mon Pére & moi nous demeu-* „ *rerons en lui . . . Celui qui demeure en* „ *moi porte beaucoup de fruit . . . Il de-* „ *demeure en moi & je demeure en lui...* „ *Si vous ne demeurez en moi . . .* (*b*) „ *Nous savons que nous sommes en lui...* „ *Celui qui demeure dans l'amour, de-* „ *meure en Dieu . . . Nul homicide n'a* „ *la vie éternelle demeurante en soi....* „ Le terme de *demeure* bien entendu, „ signifie un état fixe & paisible. C'est „ cette *paix*, qui est le fruit du St. „ Esprit, (*c*) *qui surpasse tout senti-* „ *ment* humain, & *qui garde en Jé-* „ *sus-Christ nos cœurs & nos intelligen-* „ *ces.* L'Ame se repose quand elle ne „ veut plus rien par aucun propre „ mouvement, qu'elle n'est plus agitée „ par aucun désir, & qu'elle se dé- „ laisse au mouvement divin. Celui qui

(*a*) Jean Ch. 14. vs. 23. Ch. 15. vs. 5.
(*b*) 1 Jean Ch. 2. vs. 5. Ch. 4. vs. 16. Ch. 3. vs. 15. (*c*) Phil. 4. vs. 7.

„ est dans un vaisseau au milieu des „ vents & des vagues, se repose, „ parce qu'il ne se donne par lui-même „ aucun propre mouvement: c'est ainsi „ que je conçois le *repos*.

„ 4. Pour la *jouissance de Dieu*, elle „ est aussi commencée dès cette vie: „ car nous sommes déja un commen- „ cement de l'être nouveau, & de la „ délectation en Dieu, marquée dans „ les Pseaumes. La joye du S. Esprit, „ dont parle si souvent S. Paul, la „ paix, la consolation, tous ces sen- „ timens, sont une jouissance com- „ mencée & imparfaite. Cette joye, „ ce rassasiement du cœur, ne vient „ point des créatures; il vient donc „ de Dieu, qu'on goûte; c'est donc „ une jouissance commencée. Le royau- „ me de Dieu se forme & croît au de- „ dans de nous, de façon qu'au jour „ de Jésus-Christ cette gloire n'aura „ pas besoin d'être aprochée de nous, „ ni nous d'elle; mais elle sera déja „ en nous sans avoir été aperçue, & „ Dieu ne fera que la *dévoiler* (*a*) „ suivant le langage de S. Paul.

(*a*) 2 Cor. 3. vs. 16.

LETTRE CVI.

REPONSE *à la Lettre précédente.*

Qui est uni à Dieu & entré en lui par le don de sa liberté, y repose & demeure, & y est conservé par la miséricorde de Dieu. Sûreté de la voye de la foi nue. Perte en Dieu.

1. N... veut que je fasse des actes distincts d'amour de Dieu & de contrition, ne comprenant rien autre chose que l'activité intérieure. Il prétend, que lorsque l'exercice formel des actes manque, tout manque, & que l'ame demeure oisive.

Je n'entens les choses que comme vous les entendez. Ce qui me paroit diférent, & que je soumets avec une entiere sincérité à vos lumieres, c'est que je ne trouve plus ma premiere liberté, ni nul pouvoir de donner cette liberté à Dieu. Il me paroit, qu'à force de la lui avoir donnée librement, il s'en est si fort emparé, qu'il me fait faire sans répugnance tout ce qu'il lui plait; & que lorsque je

me veux chercher, je ne trouve rien qui subsiste. J'ai quelquefois fait éfort pour tâcher de vouloir, sans en pouvoir venir à bout: & lorsque Dieu a voulu quelque chose de moi, & que j'ai voulu y résister le moins du monde, c'est à dire, retarder, diférer, hésiter, me défendre, j'ai soufert ce que je ne puis dire, & il m'a été fait une contrainte absolue; ensorte que je ne pouvois faire autrement que d'obéir à un plus plus puissant que moi. J'étois rejettée comme dans un enfer: & sitôt que j'aquiescois, je rentrois dans une paix & un large de Paradis.

Je sai, j'ai senti, j'ai éprouvé longtems ma liberté, & combien elle m'a été funeste: mais j'ai éprouvé que quelquefois Dieu veut bien reprendre une liberté qu'on lui remet librement; & il n'en laisse plus d'usage à l'ame, devenant lui-même sa vie & le principe de tous ses mouvemens.

2. Je crois qu'une telle ame pourroit peut-être par éfort & après avoir bien soufert, se reprendre; mais que cela est dificile! & comme il est rare que l'ame en vienne jusqu'ici; il est dificile lorsque l'on y est, de vou-

loir se retirer de la domination si douce d'un Souverain qui se fait aimer avec d'autant plus de douceur, qu'il se fait obéir avec plus de force: & l'amour est si fort, que l'ame ne se trouve que soufrante & aimante, sans pouvoir vouloir autre chose. Cette action est pleine de vie du côté de l'ame quoiqu'il ne paroisse point d'action: car il n'y a rien de plus éficace & de plus agissant que l'amour. Tant que nous sommes en cette vie nous pouvons déchoir: mais qu'il est rare que Dieu rejette une ame qui lui est si chére & qu'il posséde parfaitement, quoique sous le voile de la foi!

3. Si-tôt que l'ame par la mort d'elle-même perd tout pour entrer dans sa fin, elle y passe très véritablement & réellement. Non qu'elle perde pour cela la qualité du voyageur, si vous prenez cette qualité comme on la prend généralement, pour ce qui fait la diférence de l'autre vie à celle-ci; mais elle cesse de marcher pour peu que ce soit par ses propres pas quelque simples qu'ils parussent auparavant, pour entrer dans la fin, qui n'est autre que le

le repos du Seigneur, & le sabat commencé dans le tems d'une maniére imparfaite par raport à l'éternité. Il est certain que l'ame arrivée en Dieu par la perte actuelle de toutes les dissemblances qui l'empêchoient auparavant de passer dans son être original, y étant ainsi passée, y demeure, mais par la pure miséricorde de Dieu: car la créature ne se peut rien attribuer de cela; puisqu'à quelque dégré qu'elle puisse être arrivée en cette vie, si Dieu la laissoit un moment à elle-même, elle deviendroit un Démon. Elle est donc par sa nature [corrompue] Démon & péché: mais Dieu par une miséricorde infinie voulant la tirer de ce fond horrible de corruption, la sépare d'elle-même par la mort & mille rigeurs qui se peuvent mieux éprouver que dire: & lorsqu'il l'a purifiée & tirée de sa malignité, il la prend, la reçoit dans son unité, & il l'y conserve avec une misericorde infinie.

4. Alors loin que cette ame s'en attribue la moindre chose, elle ne peut pas se regarder elle-même, & si elle pouvoit le faire, elle se hairoit plus que la mort. Elle est alors si éloignée

de penser à elle, de soigner à elle; que Dieu mettroit ce qui est d'elle dans le fond de l'enfer qu'elle ne pourroit ni lui dire pourquoi le faites-vous, ni y prendre part. O si je pouvois faire comprendre ce que je ne puis dire, & la bonté de mon Dieu pour conserver ce qui est sien, & comme il en est jaloux! mais je ne puis rien dire. Comme vous en éprouverez plus que je ne vous en dis, je me tais, pour vous dire que nous ne sommes par nous-mêmes qu'éxecration & péché; que si Dieu nous laissoit un moment, nous serions pires que les Diables. Mais je ne saurois craindre que mon Dieu me laisse, ni même penser ou souhaiter qu'il ne me laisse pas; & si je pouvois me souhaiter quelque bien, il faudroit que cela me fût arraché.

5. Je n'ai point de science. Je conçois ce que vous me dites, je le goûte, & il me semble que j'aime l'Eglise à un point que je donnerois mille vies pour elle. Pour ce qui regarde les sentimens, il n'y en a aucuns, quels qu'ils soient, que je ne soumette avec la plus grande docilité non seulement

à l'Eglise, mais à vous, Monsieur. Je ne sai rien, je ne connois rien, je ne vois rien. Je ne sai pourquoi je parle, ni ce que je dis: mais il me semble que Dieu est tellement tout en toutes choses, que je ne vois, n'aime, & ne goûte que lui ou ce qu'il me fait voir, aimer, & goûter en lui. Si j'osois, je dirois aves St. Paul, (*a*) *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ?* & comme il est dit dans le Cantique que (*b*) *la multitude des eaux ne peut éteindre la charité.* Je ne vous mande que ce qui me vient dans l'esprit. Si cela n'est pas selon Dieu, condamnez-le. Je ne suis capable de rien que d'aimer & de me soumettre. Je croi tout aveuglément sans savoir à qui je croi & pourquoi je le croi; Dieu est, & cela me sufit.

6. Je vous prie que rien ne vous fasse douter de la voye, qui est pure, nette, dégagée, où tout étant arraché à la créature, tout reste pour Dieu. Lorsque vos lumieres s'acorderont admirablement avec ce que vous posséderez, vous concilierez fort bien toutes choses. J'ai peur sans peur de

(*a*) Rom. 8. vs. 35. (*b*) Cant. 8. vs. 7.

vous tromper ; car je ne trouve en moi nulle puissance de me soumettre ou de ne me pas soumettre. Je suis un enfant à qui l'on dit, cela est ; qui dit de même cela est, & le croit dans le moment ; ensuite il ne sait plus ce qu'on lui a dit, & n'y peut plus penser. Je suis dans un oubli total de toutes ces choses, sans que je puisse faire autrement ; & je suis tellement abandonnée à mon Dieu, que je ne puis même entrer en défiance de sa conduite sur moi, ni penser à cela. O Dieu, pourrois-je avoir un interêt ! & où le prendre ? qui suis-je, & où suis-je ? cela est étrange, & je me perds.

LETTRE CVII.

Maniére pure, simple, générale & indistincte dont Dieu opere dans les ames pures, & communique sa vérité par elle ; bien diferente des opérations particuliéres & sensibles, où l'illusion se peut entremêler. Qualités des ames capables de recevoir la vérité.

1. VOus me demandez, comment est-ce qu'une ame perdue en Dieu distingue ce qui vient de Dieu de ce qui est de son propre jugement? Une ame simple ne cherche point à rien discerner : elle dit simplement ce qui lui vient au bout de la plume : elle est persuadée que ce qui est bon est de Dieu, & nullement d'elle : elle ne cherche aucune certitude. La vérité est certaine en elle-même quoique l'ame ne voye ni certitude ni incertitude, demeurant dans son rien. Lorsqu'on dit, *Je ne demande pas qu'on me croye* : on le dit souvent par raport aux ames foibles, qui ne discernent pas la vérité, & qui atribuent à la créature ce qui n'est dû qu'à Dieu. La vérité demeure en elle-même ce qu'elle est ; & c'est elle qu'il faut croire, & non pas ce chien mort, qui ne mérite aucune croyance.

La vérité se dit de prim'abord ; & l'homme qui meurt à soi, la sent telle qu'elle est : mais celui qui voulant faire vivre la nature, dispute contre la vérité, & veut trouver des raisons pour la combattre, cette vérité s'échape de lui.

Alors il entasse raisons sur raisons pour plier la vérité selon son désir : cette vérité est pourtant inflexible, & ne plie point ; mais dès que je vois qu'on la regarde du côté de l'homme, je ne demande pas qu'on me croye : car si vous ne sentez pas la vérité, & que votre amour propre vous la cache, elle cesse d'être vérité pour vous, quoiqu'elle reste vérité en elle-même. Pour moi, je ne mérite aucune croyance, & je n'en exige de personne. Ces personnes méritent d'être trompées par leur incrédulité. Pour ce qui est des choses temporelles, je dis ce que je pense, & ne me soucie pas qu'on croye ce que je dis.

2. Ceux qui ne veulent parler que par des inspirations connues, donnent pour l'ordinaire dans l'enthousiasme, & deviennent souvent le jouet des Démons : mais (*a*) *celui qui marche simplement: marche confidemment*. Il marche sans certitude connue ; mais il agit aussi sans doute ; & c'est de la maniere que l'être parfaitement simple agit avec les ames simples : il les meut d'une maniere qui paroit toute natu-

(*a*) Prov. 10. vs. 9.

relle, à cause de leur souplesse extrême. Celui qui résiste en quelque maniere, a [& sent] une action marquée ; parce qu'il faut une espèce d'agir-fort pour le mouvoir : mais celui qui est sans consistance & sans résistance, est entraîné par le tourbillon éternel comme faisant partie de ce tourbillon, sans diférence ni rien de distinct & de séparé, tout comme la mer donne le même mouvement que le sien, sans qu'on s'en aperçoive, aux eaux qui se sont écoulées & perdues en elle : mais ce qui est sur son dos & qui fait corps se distingue bien.

3. Toutes les personnes qui parce que Dieu leur a acordé quelque chose qu'ils lui ont demandé, ne veulent plus ni répondre ni agir, qu'après avoir importuné Dieu, afin qu'il leur fasse quelque réponse positive, redisent les paroles qu'ils croyent avoir entendues, comme très-certaines ; ce qui pourtant est fort sujet à l'illusion, parce que le Diable s'en peut mêler, & le propre esprit s'y mêle : cependant, on est sur que ces choses sont de Dieu, & on s'y apuye fortement : cela fait qu'il s'y trouve souvent des con-

traditions manifestes. C'étoit bien la pratique de l'ancienne Loi : elle étoit alors sure, parce que Dieu avoit choisi cette voye-là pour se communiquer aux hommes : mais il est à remarquer qu'on se tenoit fixement à la premiére réponse de l'oracle, sans prier pour que cette parole changeât, ou fût d'une autre maniere ; ce qui auroit fort déplû à Dieu, comme ce qui arriva au Prophète (*a*) Balaam en est un exemple. Il consulte Dieu ; & Dieu lui répond par son Ange, qu'il n'aille point avec les ambassadeurs du Roi de Moab. Il fit alors son devoir ; il les renvoya : mais le Roi de Moab lui ayant envoyé d'autres ambassadeurs, la cupidité & l'envie de plaire au Roi lui firent faire de nouvelles prieres à Dieu, & plus longues, pour avoir une nouvelle réponse favorable pour ces ambassadeurs. Dieu lui dit ; allez avec eux ; il crût aller infailliblement dans la volonté de Dieu, & c'étoit tout le contraire ; l'Ange voulut le tuer à son passage &c.

4. Depuis l'avenement de Jésus-Christ

(*a*) Nombr. 22.

Christ Dieu se contente d'une inspiration qui est d'autant plus pure, qu'elle est moins marquée. La parole du Verbe est une parole pleine de silence, qui s'imprime dans l'ame en caractères inéfaçables & que l'ame ne remarque que dans le besoin : alors plus elle agit simplement & sans s'y mêler le moins du monde, plus elle agit véritablement & surement ; parce qu'elle n'est que comme un simple instrument que le Verbe (qui est en elle) remue, & sans aucune résistance de sa part ; de sorte que c'est le Verbe lui-même qui fait dire ou écrire ce qu'il veut & fait, & que l'ame ne veut ni ne fait qu'à mesure qu'on le lui montre.

5. C'est pourquoi, selon ma pensée, Dieu se sert de sujets les plus foibles & les plus pauvres, pourvû qu'ils soient souples, afin qu'il n'y ait point de mélange ni de la science ni du propre esprit. Il est difficile à un homme savant d'écrire d'une maniere simple & nue ; parce qu'il veut toujours mêler quelque chose de ce qu'il a sû, de ce qu'il a apris, qu'il compare ce qu'il écrit avec ce que les auteurs ont

dit; craignant toujours de se méprendre & d'en avoir quelque confusion: mais une personne qui n'a point de talens, ni de science est exemte & de la crainte de mal dire, & de l'envie que sa science paroisse. Cela fait que Dieu s'en sert plus volontiers; parce que ces personnes sont toujours persuadées que s'il y a quelque chose de mal dit, cela vient d'elles; & que ce qui est de bon, vient de Dieu immédiatement.

6. Comme ce qui est sans distinction se passe sans l'entremise des Anges, aussi les Démons ne s'y peuvent mêler. Tout ce qui est distinct, particulier, parole, ou qui laisse des traces, se fait par le ministére des bons Anges; & les mauvais peuvent le contrefaire: mais il n'en est pas de même de ce qui est pur, simple, & nu, où la créature ne prend point de part. Elle dit simplement ce qui lui vient, sans y chercher aucune certitude, ce qu'elle ne pourroit trouver; parce que rien ne fait d'impression ni ne laisse de traces chez elle: au lieu que les autres se croyent sûrs par l'impression qui leur reste de ce qui leur a été montré ou dit.

7. Ces ames peuvent dire ou écrire des choses qui sont distinctes en elles-mêmes, mais non par regard à l'ame, qui les écrit couramment, comme tout le reste sans y faire aucune attention, toutes les opérations de Dieu sur elle étant devenues si simples, si intimes, qu'elles paroissent comme naturelles à l'ame, qui n'y distingue rien de particulier ou d'extraordinaire, quoique (comme j'ai déja dit,) ce qu'elle écrit puisse regarder des choses particulieres & extraordinaires.

8. Je conclus donc, que tout ce qui est le plus simple & nu, aproche le plus de l'Etre simple & parfait; & qu'ainsi l'ame simple & redevenue une en Dieu, où rien d'étranger ne peut se mêler, aproche plus la pure Divinité. Et Dieu ne traite point avec cette ame en maniere propre à la créature, mais en maniere de Dieu, qui est [une maniere] pure & simple, sans aucune entremise ni opération distincte.

LETTRE CVIII.

Simplicité de pensées & de paroles dans les ames unies. Perdre toute propriété. Trois sortes de sciences.

1. LE jour que je devois aller à N. je fus très-unie à vous ; & dès le matin il me vint une pensée que vous viendriez là, & j'en eus de la joye : j'en étois même certaine lorsque N. me contremanda. Cela me parut une raison encore humaine ; & je fus mise en plus étroite union avec vous, qui dura tout le jour comme si Nôtre Seigneur eut voulu réparer ce que l'on ôtoit. Hé bien, je ne puis sur des choses de cette nature user de retour, voir si les choses sont ou ne sont pas, avoir nulle pensée que celle que l'on me fait avoir ; parceque mon ame est vuide, non seulement des mouvemens propres, mais de plus des pensées & réflexions ; car elle ne pense rien du tout, & dit les choses comme un enfant sans savoir ce qu'elle dit, ni même souvent sans s'apercevoir qu'elle le dit : de sorte que lorsqu'on lui demande la raison de ce qu'elle a dit, elle reste surprise & comme étonnée sans le comprendre, s'il ne lui en est donné l'intelligence dans le moment en faveur de ceux qui le demandent : ou bien si j'y pense, c'est que l'on m'y fait penser.

2. C'est cela qui fait la vérité de la pensée, qui ne vient par lumiere ni illustration que l'on puisse remarquer, pour l'ordinaire : & quand on demande ; mais de quelle maniere avez-vous pensé cela ? Est-ce que vous avez eu un mouvement particulier de dire ces choses ? Tout cela n'est point pour moi. Je pense & parle naturellement, & sans retours, comme ces têtes de machines qui articulent ce qu'on leur fait dire.

Il n'en est de cela que pour les choses qui regardent Dieu ou le prochain ; car pour l'ordinaire, je parle des choses indiférentes selon la portée d'un chacun. Je m'aperçois quelques fois que j'ai un extérieur de caméléon, & une conversation qui change selon les personnes, sans que j'y fasse d'attention, contant des contes à ceux qui ne peuvent être entretenus que de cela.

3. Il n'y a rien à faire pour vous qu'à rester comme vous êtes, perdant toujours de plus en plus tout ce que vous avez de propre. Car c'est à quoi vous êtes apellé ; & c'est l'unique travail que Dieu veut de vous. O qu'il vous aime, & qu'il est vrai qu'il vous a vraiment choisi pour être votre seul

principe & votre unique vie ! Mais soyez certain que vous n'y arriverez que par la perte de toutes choses, sans nulle exception. Il y a la science des Saints & celle des hommes, & elles sont très-diférentes l'une de l'autre ; mais il faut perdre l'une & l'autre pour n'avoir que la science de Dieu : car (a) il n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ce qui se passe dans le cœur de Dieu.

(a) 1. Cor. 2. vs. 11.

LETTRE CIX.

Communication, que Dieu fait de ses secrets aux ames dénuées & pures, par Jésus-Christ. Parole incarnée, qui devient en elle Parole ; mais qui est inconnue & rejettée des autres par leurs opositions, cette divine Parole n'operant que sur le néant. Vue de l'état admirable de la Ste. Vierge. Communication de ses graces. &c.

1. LA maniere dont je me trouve, mon Pére, à votre egard m'ôte entiérement la liberté de vous parler ; & vous m'êtes ôté d'une telle sorte,

que je ne puis plus vous regarder comme Directeur. Il s'opere de plus en plus un dépouillement si grand de toutes choses, qu'il ne reste du tout rien en l'ame qu'un amour triomphant & dominant, qui ne veut point de maitre que lui seul. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous parler, je me suis trouvée en d'étranges postures : mais plus l'ame est opressée & serrée en la main de Dieu, plus il la tient dans le silence & l'éloignement de toute conversation ; & de quelle maniere que puisse être mon besoin, je ne puis chercher de secours, ni n'en puis soufrir. Pour la sainte Comunion, elle m'est ôtée comme le reste. On peut juger du reste, & jusqu'à quel point il faut que l'ame soit dénuée.

2. Les sécrettes opérations de l'amour divin ne se peuvent exprimer. Ce sont des secrets qui ne seroient pas entendus, & qui sont découverts à l'ame qui les expérimente, plus clairement que le jour ne se découvre aux yeux du corps quand le Soleil éclaire. Oui, ô divin amour, vous découvrez aux ames pures vos secrets & vos voies. O profondeur de la sagesse di-

vine vous êtes cachée comme dans une caverne, il faut des inventions pour vous trouver; mais vous envoyez une étoile aux ames de bonne volonté comme celle que vous fites paroître aux faints Mages, qui les conduifit au lieu de votre retraite. Dans ce profond abime de fcience, de fageffe & de faintété vous faites part de vos fecrets, & vous prenez plaifir de vous communiquer.

3. Les communications que vous faites à l'ame en cet état pur & dénué, ne confifte point en des douceurs, ni en des confolations; mais vous lui découvrez la vérité de vos miftères, où elle eft prefque comme dans un continuel raviffement & dans une fi haute connoiffance de Dieu, qu'elle n'a plus de parole ni d'expreffion. Cette Parole divine, qui s'eft incarnée, veut être la parole de l'ame devant fon Père, & anéantir en l'ame toute parole. Cette divine Parole veut s'incarner en l'ame, & la transformer en fa parole, qui eft filence; & [alors] il faut que toute parole propre ceffe en l'ame, & que le filence de cette divine Parole foit éternel. O divine Parole, vous vous

faites entendre au fond de mon cœur par les éfets admirables que j'expérimente & que je ne puis décrire! Que le ciel fe renverfe, que tout periffe, votre Parole fera éternelle en l'ame où vous en avez imprimé le caractère: & quand l'Evangile périroit, il ne peut périr en l'ame où cette divine Parole fe fait entendre: c'eft un Evangile vivant: on lui en fait entendre les miftères & les fecrets; mais [auffi,] on lui en fait fentir les rigueurs & la févérité.

4. O combien elle eft rigoureufe! ô que peu d'ames en conçoivent le fens! combien les hommes corrompus en corrompent-ils la pureté? & que le nombre eft petit de ceux qui ont connu cette vérité, qui ont reçu cette divine *Parole* & qui la laiffent *operer* dans fa pureté! car parler & faire eft en Dieu la même chofe: (*a*) *tout eft auffi-tôt fait qu'il eft dit*; & auffi-tôt que cette divine Parole eft reçue dans une ame, cette ame devient ce qu'eft cette Parole, & ce qu'elle veut. O divine Amante, ne nous en direz-vous pas bien des nouvelles, de ce que vous

(*a*) Pf. 32. vf. 9.

reſſentiez lorſqu'étant aux pieds de cette Parole incarnée, lui ouvrant votre cœur pour la recevoir, vous fûtes changée en un moment, & toute transformée en l'amour divin ? Ce n'étoit plus Madelaine, mais Jéſus qui vivoit en vous. O divine Parole, que trop peu d'ames ont connue, & que trop peu connoiſſent encore aujourd'hui, la plûpart ne voulant point vous recevoir, ni ſuivre cet étoile qui ſe montre pour les guider ! Elles veulent d'autres aſſurances, & conſultent leur raiſon, qui leur montre toujours du péril & les met dans des craintes de ſe tromper. Cependant il eſt trés-conſtant que bien des ames (*a*) ſe perdront pour avoir trop peur de ſe perdre.

5. Toutes les choſes qui portent à l'anéantiſſement & au dépouillement intérieur, ne plaiſent point à la nature corrompue. L'homme ne veut pas ſa deſtruction : c'eſt pourquoi il a toujours des meſures à prendre, des motifs, des *mais* & des *ſi* : toutes ſes années ſe paſſent ſans avancer d'un pas, & toujours dans l'aveuglement de ſes propres lumieres. On ne fait que dire, qu'on ne cherche que Dieu ; mais, ô mon Dieu, vous connoiſſez le fond de ces cœurs, & vous y voyez bien ces reſerves ſecretes. Si l'on vouloit tout-de-bon céder à votre empire, ô que ce ſeroit bien-tôt fait ! Mais ô lacheté, que Dieu ſeul peut ſoufrir ! on veut toujours des conditions avec Dieu.

(*a*) Jean 12. vſ. 25.

6. O qu'il faut peu de choſe pour barrer l'entrée à cette divine Parole ! ſi des choſes qui d'elles-mêmes ſont ſaintes, lui ſont obſtacle, parceque notre volonté s'y rencontre, que ſera-ce de ces ames attachées à la chair & au ſang ? O divin Amour, votre loi eſt rude à la nature, il eſt vrai : mais heureuſe & fortunée eſt l'ame qui ſe charge volontairement de votre joug, & qui vous ouvre entierement la porte de ſon cœur ſans autre condition, que celle que vous ferez tout ce qu'il vous plaira. C'eſt de cette maniere que vous m'avez prevenue, pour vous rendre maitre abſolu de mon cœur, où vous avés tout ſoumis à votre empire : quelque renverſement qu'il vous plaiſe de faire en moi, il n'y a rien qui ne crie, *Fiat voluntas tua* ! Abandonnez-moi à tout l'enfer : faites-moi un enfer moi-même, je n'oſe

pas dire ce que je veux bien perdre pour votre amour. Mais je me reprens : parce que ce n'eſt pas moi qui vous dit *fiat* : j'aurois menti ; mais c'eſt cette vertu de votre divine Parole (qui s'eſt comme incorporée en l'ame) qui produit l'éfet de cette même parole ; parole qui eſt œuvre éféctive : mais ce n'eſt que ſur le néant qu'elle répand ſon influence ; & par ſa vertu elle le rend fécond, faiſant produire le germe ſacré de la grace & de l'amour divin, qui par ſa fécondité étoufe toute la nature. O vérité adorable, je me perds dans la profondeur des ſecrets que vous découvrez à mon ame.

7. Il y a quelque tems qu'il me fut donné une vue ſur les diſpoſitions de la Sainte Vierge. Je dis, *une vue* ; mais je ne ſai pas de quelle maniere cela ſe fit. Etant toute ſeule en ma chambre l'ame fut prévenue d'un ſi grand amour & d'une pureté ſi extraordinaire, que je ne ſai ſi elle étoit au corps ou en paradis. Elle étoit toute illuſtrée d'une lumiere divine qui lui découvroit l'amour inéfable de Dieu pour les hommes, & ce qu'il operoit dans les ames pures. Je n'en puis rien dire : mais ce divin Amour, qui ſe manifeſtoit en l'ame ſi clairement, & qui l'entretenoit familierement de ſes ſecrettes opérations dans les ames anéanties ; ſembloit vouloir dire à l'ame ; « Je te veux montrer un „ chef - d'œuvre de ma main, & „ ce que c'eſt qu'un parfait néant ». On la fit entrer dans un cabinet, où on lui fit voir ce rare tréſor renfermé au cœur de la Sainte Vierge. Je ne puis rien dire de ce qui me fut montré de ſes admirables diſpoſitions, le ſecret & le ſilence m'étant impoſés par ce divin Amant : mais je ne ſais pas ſi on la connoitra d'une autre maniere dans le ciel.

8. Il m'a été donné beaucoup ſur la Sainte Vierge pluſieurs fois ; mais ce jour-là ce fut d'une autre maniere que les autres fois. L'ame fut pendant trois jours hors d'elle-même, ravie en cet admirable ouvrage de l'amour divin dans cette divine créature. Et quoiqu'au dehors je fuſſe comme à l'ordinaire, à la reſerve que je ne pouvois travailler qu'avec une extrême peine & violence lorſque j'y étois néceſſitée ; néanmoins je n'étois plus ſur la terre : l'ame étoit toute tranſportée par ce

divin Amour en cet admirable séjour de pureté où il l'honoroit de son entretien, & l'instruisoit de ce qui ne se peut jamais dire ni penser. Il lui faisoit voir qu'il y avoit des ames choisies pour honorer la Sainte Vierge, son anéantissement, son silence, & sa vie cachée : que cet Amour qui avoit operé de si grandes choses & de si grandes merveilles sur ce parfait néant, vouloit lier ces ames très particulierement à ses dispositions, voulant faire une éfusion de la grace de Marie & de son amour en ces ames.

9. Cette communication de l'amour divin operoit en mon ame un grand anéantissement, & la lioit d'une maniere particuliere à ce divin cœur de Marie, à sa grace & à son amour, me faisant entendre, qu'il me la donnoit pour modéle, pour protection, & pour garde; me faisant voir l'état où il me vouloit de silence, de retraite & d'anéantissement; & l'on me dit (c'est pour m'exprimer, car ce ne fut pas une parole, mais l'on me fit pourtant entendre plus ouvertement que si l'on m'avoit parlé,) Dorenavant tu seras mise, *in pace* (*a*) &c... Combien de choses ne me fit-on pas comprendre en ce seul mot *in pace*? Quelle mort! quel anéantissement! ces dispositions de la Sainte Vierge se sont imprimées en mon ame ainsi que le cachet sur la cire, & y opérent de plus en plus des éfets d'une vie cachée, retirée, pauvre, & délaissée.

O admirable créature, de quelle maniere est-ce qu'on vous dépeint! Je ne m'étonne pas si vous êtes demeurée en silence : vôtre langage ne seroit pas entendu. O divin Amour qui avez operé de si grandes merveilles en ce divin cœur, helas, mon ame se perd dans cette profondeur de secrets! mais silence, & toujours silence, & jamais plus que silence.

10. Je vous écris, mon Pére, dans une disposition, comme pour la derniere fois de ma vie, pour vous faire un adieu entier, & pour vous faire entendre que je ne veux plus tenir ni chemin ni sentier, que je n'ai plus de mesures à prendre, & que je ne puis plus suivre ni écouter que cette

(*a*) Voyez Ps. 75. vs. 3. en paix.

divine Parole qui se fait entendre au fond de mon cœur : & je vous avoue ingenûment que vous m'ètes entierement étranger, pour vous voir & pour vous parler. J'ai quelquefois attribué la maniere reservée où je me trouve à vôtre égard, à vôtre agir rebutant, & toujours pressé ; mais je suis convaincue d'une conduite de Dieu, sur moi qui me veut dans un dépouillement de toutes choses & sans aucun apui. Vous ne m'ètes pas étranger pour la charité que Nôtre Seigneur opère dans mon ame pour la vôtre : Vous m'ètes toujours présent devant sa divine Majesté, je ressens un désir de vôtre perfection, & je vous avoue que vous m'ètes cher & que vous me coutez beaucoup ; mais non, ce n'est pas à moi, mais à la charité de Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, qui opére en l'ame ce qu'il lui plait & pour qui il lui plait. Je me recommande à vos saints sacrifices.

LETTRE CX.

Enfance de Jésus-Christ dans l'ame.

CEs vers vous expliqueront quelle est la nature de ma dévotion pour le Saint Enfant JESUS.

Cher Enfant, mon premier Amour,
Dans vôtre propre amour je vous perdis un jour :
J'avois lors oublié tous les traits de l'enfance :
Je n'en goûtois plus la présence ;
Un amour géneral & nû
Avoit comme englouti cet amour inconnu.

Mais depuis que la mort, la perte, & le néant
Ont mis dans l'innocence ;
l'On redevient Enfant,
Et l'on aime l'enfance.
O Enfant plus beau que le jour,
Vous fûtes & serez l'objet de mon amour.

Après que dans la nouvelle vie l'ame porte Jésus-Christ Enfant, elle porte successivement Jésus-Christ dans tous ses autres états ; mais d'une ma-

niere autant inéfable qu'inexplicable. Je vous l'expliquerai un jour & comme Jésus-Christ est né & a paru en moi dans tous ses états. Ceci est très sublime, & ne peut vous être propre de long-tems.

LETTRE CXI.

Quiter l'activité & les reserves. Pureté de l'ame. Voir les choses en Dieu. Simplicité.

1. L'Abandon à Dieu est plus que toutes les assurances des créatures. Quand vous auriez tous leurs témoignages, qui vous assurera qu'ils ne se trompent point? mais Dieu ne vous trompera jamais. Quand nous allons tout simplement, tout va bien: agissons comme des enfans. Je vous prie de posséder vôtre ame en paix dans vos ocupations; cela vous est de la derniere conséquence: ne précipitez rien; & lorsque vous ressentez quelque empressement ou quelque activité, laissez la tomber: restez un moment pour vous calmer, comme cessant de vous agiter: cela se fait en un instant, & reprime beaucoup l'activité naturelle. Je ne vous laisserai rien passer, je vous aime trop pour cela. Je veux voir vôtre ame pure comme un cristal. La boue est un bon savon. Vous avez travaillé à détruire le dehors & à abatre vôtre corps: l'esprit a été d'autant plus vivant, que l'autre étoit plus abatu. Je vous prie, conservons ce pauvre corps, qui de lui-même ne peut faire de mal, & détruisez l'esprit & la propre activité. Je suis bien contente de vous.

2. Je vous prie de ne réfléchir volontairement sur quoi que ce soit. Dieu veut que je vous dise toutes mes pensées: si je retenois quelque chose, j'en soufrirois, & cela terniroit cette belle glace qui est toujours pure, & toujours souple à la volonté de Dieu. La moindre reserve pour moi est comme une forte haleine contre un miroir, qui empèche que l'on ne se voye. L'ame est toujours claire, nette & transparente, ensorte qu'elle ne représente aucune espéce que celles qu'on lui ofre, & le Maître n'en ofre point d'autres que ses divins vouloirs, qui

s'exécutant, de quelque nature qu'ils soient, rendent la glace plus pure & plus unie. La moindre propriété feroit un enfer, & la résistance un tourment intolérable. Une petite reserve terniroit cette belle glace; c'est pourquoi l'ame n'en peut soufrir. Comprenez un peu ce que c'est que la purification fonciere. Il y a des personnes dont l'ame est comme ces gros verres épais, tous noirs, & qui ne sont point du tout transparens: mais parce qu'il n'y a point de crasse dessus, on les croit les plus purs du monde; cependant ce verre épais ne représente rien qu'un caillou: au lieu qu'une belle glace bien pure & bien nette passera pour sale parce qu'il y a un peu de boue. Il faut fondre le premier verre pour le purifier & le changer de forme à force de l'afiner au feu, pour le rendre propre à représenter les objets; au lieu qu'au dernier, il ne faut qu'une goute d'eau pour rendre sa glace toute belle & toute pure.

3. Je vous salue mille fois dans les bras de l'Amour Enfant & soufrant. O les deux grands états! J'espére que vous connoitrez un jour Nôtre Seigneur Jésus-Christ. Durant toute la voye, Nôtre Seigneur disparoit, & la vue de ses états, aussi bien que la Sainte Vierge & les Saints: il faut tout laisser disparoitre; parce qu'autrement cela tire l'ame de son unité, en la multipliant, quoique d'une maniere bonne. Mais lorsque l'ame est retournée à son principe, & qu'elle est perdue en Dieu, elle retrouve tout cela en Dieu sans sortir de Dieu & sans se multiplier en nulle maniere, participant en cela aux qualités de son Dieu, qui est un & multiplié, sans que la multiplicité empèche l'unité, ni l'unité la multiplicité. Ce n'est plus des vues ou connoissances distinctes & bornées de Jésus-Christ; mais l'ame devient elle-même un autre Jésus-Christ. Lorsque l'ame est encore en elle-même, elle attire toutes choses à elle, & elle voit Dieu en elle & dans toutes les créatures: mais lorsque l'ame est transportée en Dieu, elle porte avec elle toutes les créatures en Dieu, & elle ne voit plus rien hors de Dieu. Voyant tout en Dieu, elle voit tout en vérité. C'est ce que David apelloit,

(*a*) *voir la lumiere dans la lumiere.*

Je prie Dieu qu'il vous donne l'intelligence de ce qu'il me fait vous dire, & que vous apportiez la docilité & l'aquiescement pour les vérités qu'il vous fera pénétrer. Vous ne me dites point quelles sont les ataques que l'on fait à vôtre fidélité : ne me cachez rien, je vous prie : vous n'êtes pas simple ni ouvert comme moi ; il s'en faut bien. Dieu bénira vôtre simplicité, & vous fera par là bien des graces. Je ne vous cacherois pas une pensée.

LETTRE CXII.

Ce que c'est que porter l'état de l'anéantissement de JESUS-CHRIST.

1. O Que l'état que je porte, si petit & si abandonné, est étrange, & qu'il est rare ! Jésus-Christ se plait de s'exprimer en moi d'une maniere que lui seul connoit. Il m'étoit montré ce matin comme les stigmates de S. François n'étoient qu'une

(*a*) Ps. 35. vs. 10.

figure extérieure des états qu'il fait porter aux ames. Lorsque S. Paul dit, (*a*) qu'il les portoit, ce n'est pas qu'il en eut d'extérieurs dans sa chair ; mais c'est qu'il portoit les états de Jésus-Christ. J'éprouve deux choses que j'aurois peine à vous faire comprendre, & la force d'un Dieu, & la foiblesse d'un enfant. O si Dieu vous donnoit la lumiere de cet état, & combien il faut qu'une ame soit à lui pour la traiter de cette sorte ! Dieu prend une ame qui s'est entierement livrée à lui, la dépouille de tout ce qu'elle a de propre, lui ôte toute volonté, toute liberté, tout être moral, toute subsistance ; puis il la rend si souple, qu'il la met à son gré d'une maniere ou d'une autre : il l'éléve jusqu'au plus haut des cieux ; puis il l'abime dans les enfers : il la rend pure comme le Soleil ; puis il la plonge dans la boue, selon ce beau passage de Job ; (*b*) *Quand je serois pur comme la neige, ne me jetterez-vous pas dans l'ordure ?*

Si l'ame est anéantie, elle ne change point de constitution pour tous ces

(*a*) Gal. 6. vs. 17. (*b*) Job 9. vs. 30, 31.

états diférens : elle demeure toujours la même ; & n'étant plus, elle ne prend plus d'intérêt à ſes propres douleurs. Elle voit avec complaiſance que Dieu prend plaiſir à la ſalir (en apparence) afin d'avoir celui de la purifier. Tout état eſt égal pour une ame qui ſait aimer, auſſi bien celui qui la fait la plus miſérable des créatures, comme celui qui la feroit Ange, ſans qu'il lui vienne une plainte de cet état, ni un déſir d'en ſortir : elle ſe plait dans ſon abjection comme dans un autre état ; parce qu'elle y eſt par l'ordre de ſon Roi.

C'eſt là la marque du parfait anéantiſſement : mais qu'il y a peu d'ames de cette ſorte ! Dieu s'en eſt fait quelques unes dans l'Ancien Teſtament, qui ont été connues ; & pluſieurs dans le Nouveau, qui ont été cachées. Ce ſont ces ſortes d'ames ainſi anéanties qui ſont propres à porter Jéſus-Chriſt lui-même ; encore faut-il que ce ſoit des plus anéanties. Je prie Jéſus-Chriſt, le plus anéanti de tous les hommes, de vous faire concevoir & goûter ce qu'il me fait vous écrire.

LETTRE CXIII.

Qu'on s'entreconnoit & ſe communique mutuellement par le cœur, en Dieu.

ON ſe connoit, Monſieur, ſans s'être jamais vû ! & il y a en nôtre cœur un juge qui juge des autres cœurs. Vous m'entendez aſſurément ; & un ſeul mot que vous m'avez dit dans vôtre lettre me fait comprendre que vous m'entendez, puiſque vous entendez la parole du Verbe, qui non ſeulement ſe fait entendre en vous, mais même ſe communique d'un cœur dans un autre lorſque tout eſt réduit en une parfaite nudité & unité. C'eſt dans ce parler ineffable que je vous en dis plus que je ne ſaurois vous en dire : c'eſt par lui qu'on ſe communique ſans qu'il ſoit beſoin d'aucune expreſſion ſenſible ; puiſque ce ſilence très profond & toujours éloquent ſe fait mieux entendre que toutes les paroles poſſibles. Mon cœur eſt uni au vôtre dans celui qui ne ſoufre ni diminution ni partage.

LETTRE CXIV.

De la communication de Dieu par le Verbe dans Dieu & dans les Créatures & par elles.

1. O Mon enfant, comprenez toujours de plus en plus les desseins de Dieu sur ses pauvres créatures. Il ne les destine à rien moins qu'à être sa possession, & il se rend lui-même la leur. Que véritablement cette portion est délicieuse! Le dessein du Verbe en s'incarnant a été de se communiquer à tous les êtres propres à recevoir ses communications. Il est la seconde Personne de la Trinité: ce qui nous montre, qu'il ne reçoit que pour répandre, & il donne autant qu'il reçoit. Il reçoit tout Dieu, & il communique tout Dieu; & de cette communication procéde un Dieu. O mistère des mistères! Le Verbe s'est incarné pour se communiquer à nous d'une maniere inéfable: il a pris pour cela nôtre nature. Sa communication est une communication de silence inéfable, communication qui fait un flux

& reflux continuel du Verbe dans l'ame, de l'ame dans le Verbe, de l'ame dans les autres ames; & tout se termine dans l'amour.

2. O Verbe-Dieu, pourquoi y a-t-il si peu de cœurs propres à recevoir vos divines communications! Préparez, étendez le cœur de N... à l'infini, puisque vous le rendez capable d'entendre mon langage muet, qui n'est autre que vous-même, ô mon divin Verbe, qui vous communiquez par le moyen de ce pauvre cœur à une infinité d'autres cœurs: (*a*) *dilatasti cor meum.* Je ne m'étonne point si S. Jean étoit l'Apôtre de la dilection: c'est que son cœur étoit préparé à recevoir l'écoulement du Verbe dans ce repos sacré qu'il goûtoit souvent sur la poitrine de son cher Maître: C'est là qu'il puisa son (*b*) *In principio*, & qu'il aprit par ce qu'il goûtoit au dedans de lui-même la génération éternelle du Verbe.

3. Il viendra un tems où tout vous

(*a*) Pf. 118. vf. 32. Vous avez élargi mon cœur.

(*b*) Jean 1. vf. 1. c. à d. Au commencement &c.

sera inutile, parce que la communication du Verbe vous aprendra toutes choses : vous verrez la lumiere dans la lumiere même. C'est là que mon cœur dit au vôtre tout ce qu'il lui doit dire.

LETTRE CXV.

Manieres diférentes dont les ames à qui Dieu se communique, reçoivent les impressions divines : & pourquoi on ne doit pas suposer un même caractère de certitude en tout ce qu'elles disent. On ne doit pas négliger leur entremise quand c'est Dieu qui l'a établie.

1. DIeu me donne les choses de telle sorte, qu'elles me viennent comme des pensées purement naturelles, dans le moment. Je sais que cela est, & je le dis & l'écris, sans savoir pourquoi je le dis : cependant tout se vérifie à la suite ; & Dieu ne m'a point encore trompée, parce que je n'ai point ces sortes de choses par des lumieres évidentes, mais comme si je les savois déja. Elles se trouvent en moi de cette sorte. Mais comme mon état est très nu, & fort pur, & qu'il ne reste rien, (rien ne causant espèces, & tout étant comme devenu naturel ;) lorsque l'on m'en reparle, je ne sai pourquoi j'ai dit cela, & je ne sai que répondre. Cependant Dieu vérifie ce qu'il a fait dire.

Les lumieres, ou les paroles intérieures qu'on a, ont souvent des significations diférentes de ce qu'on s'imagine, parce que les expressions distinctes & les lumieres portent cela avec elles : mais ceci est tout diférent : c'est comme une chose qui est, sans savoir qui l'a aprise ni pourquoi on la dit.

2. Il y a de ces sortes de choses certaines qui portent avec elles une certitude avec une onction : celles-là sont assez infaillibles.

Il y en a d'autres qui se disent tout naturellement & sans y penser : elles viennent cependant du fond ; & celles-là sont immanquables.

Mais il y a de simples pensées que la conversation ou le raisonnement font venir ; celles-là n'ont rien de fixe ni d'assuré ; & qui voudroit que parce

qu'une perſonne eſt à Dieu au point d'avoir cette (premiere) ſcience ſimple (qui eſt le fruit d'une extrème mort,) tout ce qu'elle dit par ſon eſprit ou raiſonnement naturel ſur les choſes qu'on lui propoſe, eut le même caractère, ſe tromperoit beaucoup. Ainſi cela doit faire une grande diférence.

3. Il y a des ames qui ne m'apartiennent point, auxquelles je ne dis rien de tout cela : mais celles qui me ſont données, comme la vôtre, Dieu en me les apliquant intimement me fait auſſi connoitre ce qui leur eſt propre, & le deſſein qu'il a ſur elles. Je l'ai connu, & je vous l'ai écrit dès le commencement, dans le tems même que je n'avois point de commerce de lettres avec vous ; & Dieu l'a voulu de la ſorte afin de vous faire voir que ſon Eſprit eſt vérité : & à meſure que dans pluſieurs années d'ici le reſte ſe vérifiera, ce vous ſera un témoignage qu'il a voulu ſe ſervir de ce méchant néant pour vous communiquer ſes miſéricordes, & pour l'acompliſſement de ſes deſſeins ſur vous, afin de vous ſervir de contrepoids. C'eſt donc un

moyen d'avancement & de communication intérieure pour vous, quoique de loin ; & qui ne peut être interrompu pour la diſtance des lieux : il ne le pourroit être que par le défaut de correſpondance de votre part, ſi vous veniez à juger cela inutile, & même à croire par indiference qu'il eſt mieux de ne point vouloir ſon avancement : en quoi vous vous tromperiez : car Dieu veut aſſurément cette docilité de vous pour un tems, juſqu'à ce qu'il vous ait entiérement perdu en lui. Alors ce ne ſera plus une comunication pareille à celle d'une fontaine ſupérieure qui ſe déchargeroit dans une autre ; mais comme deux rivieres, qui portées l'une dans l'autre à la mer, ne font plus qu'un ſeul lit égal, qui n'eſt plus qu'une même eau.

LETTRE CXVI.

De l'union & communication divine en Dieu & en ſes Saints, & de diverſe ſorte ; Liberté & néceſſité des communications de Dieu à la créature. Comment les moyens y entreviennent.

Obstacle à la communication divine: qualité & disposition qu'on doit avoir pour être propre à servir de moyen ou d'organe à la communication divine envers d'autres. Etat spécial de St. Jean. Communication continuelle de tout Dieu à tous selon leur capacité. Etat où l'on doit être pour être aproché de Dieu & rendu participant de sa communication &c.

1. IL semble que je vous porte par tout sitôt que je suis seule en paix, & il se fait en moi une priere continuelle, qui est comme un état inséparable de mon fond, lequel est fixe & invariable quoique la disposition varie. En éfet, cet état d'immolation & de priere continuelle, d'unité fonciere, ne varie jamais; mais la disposition varie très-souvent. Pour l'ordinaire c'est d'une maniere séche, & avec peu de correspondance: d'autrefois cela est plus aisé, doux, suave; & j'éprouve des momens d'une correspondance qui fait que rien n'est suspendu, sans que je fasse la moindre chose pour l'entretenir, pas même par un souvenir. Cela me paroit si pur, si indépendant, si parfait, qu'il me semble qu'à moins d'un avancement extraordinaire en Dieu il est difficile d'être unie de cette sorte & de posséder ces ames en Dieu plus réellement, que les amis les plus présens, qui ne sont pas de même. C'est *la Communion des Saints*, & c'est de cette sorte que Dieu se communique à ses Saints, qui lui sont d'autant plus chers, qu'ils lui sont plus ou moins propres. En cette maniere les Saints & les Anges ne sont point proche de Dieu seulement pour occuper dans le Ciel un lieu plus élevé & plus proche de lui, mais pour lui être plus unis.

2. Je comprens par mon expérience, toute miserable que je suis, que Dieu ne pourroit pas ne point aimer, ne point s'écouler, & ne point se communiquer sans cesse dans une ame qui lui est unie de cette sorte: & quoique ce soit en Dieu une action libre de s'unir à la créature, & de la purifier assez par les moyens qu'il choisit lui-même pour se la rendre conforme au point qu'elle lui soit proche ainsi que je le dis; ce n'est point cependant une action libre en Dieu de ne point

aimer & de ne point ſe communiquer à cette créature qu'il a diſpoſée de la ſorte. Il s'y communique néceſſairement après qu'il l'a diſpoſée librement: & plus cette créature eſt proche de Dieu en maniere de centre éminent, plus Dieu néceſſairement l'aime, & ſe communique à elle. Dieu ceſſeroit auſſitôt d'être Dieu, qu'il ceſſeroit de ſe communiquer par amour à une ame bien diſpoſée. Sa nature eſt communicable à tous les êtres propres à recevoir ſes communications; & il ſeroit, pour ainſi parler, plus violent à Dieu de ne ſe point communiquer à l'être purifié & préparé pour cela, qu'à cet être préparé de ne point recevoir la communication; de même que la précipitation de l'air à ſe communiquer dans un vuide eſt plus forte que l'attrait de ce vuide pour attirer l'air. Cette comparaiſon ne me paroit point encore aſſez propre.

3. Dieu donc ſe communique néceſſairement à tous les êtres propres à recevoir ſes communications. Car il eſt auſſi eſſentiel à Dieu d'être un être communicatif, que d'être un être ſimple. Il eſt vrai qu'il étoit content

de la communication qu'il avoit en lui-même de toute éternité avec ſes divines Perſonnes; & que comme la Trinité en Dieu eſt auſſi eſſentielle à la Divinité que L'UNITE', qui eſt en Dieu le *terme* de ſes communications, il étoit ſuffiſant à lui-même de ſe communiquer autant qu'il étoit communicatif: mais ayant pris le deſſein de créer des êtres propres à recevoir au dehors une extenſion de ſes communications, qui duſſent toutes retourner à leur principe, il falloit néceſſairement qu'il ſe communiquât à ces êtres diſpoſés pour cela; & il eſt après cela impoſſible qu'il ne s'y communique pas.

Or ces êtres ne ſont diſpoſés qu'autant qu'ils ſont déſappropriés; parce que par cette *déſappropriation* ils rendent à Dieu tout ce qu'ils en reçoivent: car Dieu ne peut communiquer qu'à proportion que ce qu'il communique retourne à lui: c'eſt comme une circulation: & il faut que tout ſe termine dans le principe d'où il dérive.

Je dis donc, que Dieu ſe communique à ſes Saints à proportion de l'étendue de leur déſappropriation.

4. Or comme les Sept Esprits bienheureux font ceux des Anges qui font les plus proches de Dieu, & auxquels il fe communique plus abondamment, c'eft pour cela qu'ils ne quitent jamais le trône de l'Agneau. Les Séraphins font les plus aimés & les plus aimants; parce que ce font eux de tous ces efprits qui reçoivent une plus abondante communication: & quoique Dieu fe communique abondamment aux autres efprits bien-heureux, ce font pourtant ceux qui font plus proche de lui qui reçoivent les plus fortes communications, & qui fervent de moyen fans moyen qui termine.

Pour la communication des autres efprits, la Sainte Vierge eft de toutes les créatures celle qui reçoit le plus abondamment. Elle eft comme la premiere Hierarchie de tous les hommes. Elle eft le moyen fans milieu cependant, par qui toutes les graces leur font communiquées.

5. Je m'explique. Tant que nous fommes en nous-mêmes, tous les moyens des graces de Dieu, quelques Saints & relevés qu'ils foient, font

auffi des entre-deux: parce qu'en fervant à attirer la grace, ou fervant de moyen à la communiquer, ils la terminent. Mais lorfque l'ame eft entiérement défapropriée & fortie de foi, ces moyens de communication étant d'eux-mêmes fans nulle proprieté, & ne pouvant rien arrêter, font alors des moyens fans milieu ni entre-deux, (ce qui n'eft pas ainfi lorque l'ame eft encore proprietaire:) & Dieu fe communique alors lui-même avec la même abondance par eux, que s'ils ne l'étoient pas: & quoiqu'ils fervent encore de moyens de communication, la communication ne laiffe pas d'être immédiate.

Il y a deux moyens par lefquels le fleuve s'ecoule dans la mer: il y a fon lit, qui lui fert de moyen fi néceffaire, que fans lui il ne s'écouleroit jamais: cependant tant que ce fleuve eft dans ce lit, il peut être arrêté & détourné par l'artifice. Il y a de plus la pante de l'eau à s'écouler, & fa fluidité, qui eft un moyen: ce moyen eft auffi néceffaire que le premier; cependant c'eft ce même moyen qui le rend facile à être détour-

né (par des fecrets) de fon cours rapide. Cette pante & fluidité le conduit à la mer ; & dans la mer même elle lui fert à fe mêler & à s'enfoncer encore plus en elle. Alors ce moyen n'eft plus ni milieu, ni empêchement : & quoiqu'il foit un moyen qui fait le mélange admirable d'une eau avec une autre eau, il ne fait plus d'entre-deux, & ce même moyen fait une communication immédiate. J'ai peine à trouver une comparaifon jufte pour bien exprimer ce que je veux dire.

6. Je dis donc, que les moyens qui ne font point mélangés par la propriété, n'empêchent point que l'union ne foit immédiate. Ce qui fait un empêchement en un tems, n'en fait point en un autre. La Sainte Vierge & les Saints nous font donnés à la vérité comme des moyens de monter à Dieu : mais ces moyens nous ferviront de milieu & d'entre-deux fi nous nous y arrêtons un inftant. C'eft de cette forte que Jéfus-Chrift difoit à fes Apôtres, (*a*) *qu'il étoit expédient qu'il les quitât* ; parce qu'il devoit leur fervir de moyen pour monter à fon Pére :

(*a*) Jean 16. vf. 7.

& ce moyen devoit être quité, comme tous les autres, afin de les faire perdre en Dieu fans moyen. Mais ces moyens nous ayant conduit en Dieu, & ayant été perdus comme moyens de monter, & comme moyens qui terminent, ils fervent en Dieu à nous communiquer Dieu même avec plus d'abondance, comme une eau promte & rapide entraîne quantité de goutelettes qui s'arrêteroient feules, & les abîme avec elle dans l'Océan.

7. Or je dis que Dieu, comme être communicatif, communiquant à tous les êtres épurés fes qualités, il les rend lui même des êtres communicatifs quand ils font affez purs pour ne communiquer que lui même : & alors c'eft en eux auffi bien qu'en Dieu, (de la nature du quel ils font rendus participans) une néceffité de fe communiquer, fans choix & fans élection. Il leur eft rendu néceffaire de fe communiquer à proportion que fes ames leur font plus proches & plus unies en charité. Et comme tous ces petits moyens de communication (que j'apelle *petits* à l'égard du Tout qui fe communique) font difpofés de telle forte, qu'il n'y a

pour eux nul choix ni nulle inclination, le Maître les gouverne comme un excellent jardinier qui arrange des canaux ; il dispose l'un d'une façon, & les autres d'une autre : en sorte que quoique ces canaux ne reçoivent de la même source que pour répandre, il faut qu'ils ne répandent nécessairement qu'aux endroits où ils sont situés, & ils se déchargent sans choix sur ceux qui leur sont les plus proches. L'eau qui se répand dans d'autres canaux diferents, est la même, il est vrai, & en source elle ne fait qu'une même & seule eau, comme elle n'en sera éternellement qu'une même y étant retournée : mais cette eau n'a pas pour cela aucune pente marquée vers aucun côté : il faut que nécessairement elle suive celle qui lui est donnée sans choix & sans élection. De cette sorte le moyen ne sert jamais d'empêchement & d'entre-deux.

8. S. Jean étoit le seul des Apôtres disposé à recevoir la communication du Verbe en cette maniere : aussi quoiqu'il fut le plus jeune des Apôtres, il ne laissoit pas d'etre l'Apôtre de la dilection. Et pourquoi étoit-il le bien-aimé?

C'est qu'il étoit celui qui pouvoit recevoir cette communication immédiate comme nous l'avons dit. Et comme la communication du Verbe est une communication d'amour, il aime nécessairement ceux dans lesquels il se communique de cette sorte. S. Jean nous a apris qu'il recevoit cette communication sans moyen ; puisqu'en reposant sur le cœur de Jésus-Christ, il recevoit & aprofondissoit des secrets infinis dans un silence inéfable dont surement il n'étoit pas aprentif. O divin Maître, qu'il y avoit long-tems que vous vous communiquiez de cette sorte à votre disciple, & que vous vous écouliez en lui ! Il s'étoit fait une transfusion si admirable de Jésus-Christ dans S. Jean, & le Maître s'étoit tellement écoulé dans le disciple en maniere inéfable, que Jésus-Christ ne fit aucune difficulté d'assurer à la croix que Jean n'étoit plus Jean, mais (*a*) qu'il étoit lui-même : car à mesure que Dieu s'écoule en nous, il nous perd en lui. C'est le même mouvement que celui des vagues de la mer : la même vague qui pousse, ce semble, de-

(*a*) Jean 19. vs. 26.

hors, perd & abîme en soi ce qu'elle avoit poussé. Jésus-Christ passe chez S. Jean & le chasse de chez lui ; mais Jean ne sort de chez lui que pour passer en Jésus-Christ : aussi Jésus-Christ, lorsqu'on lui parla de Jean, dit : (*a*) *Si je veux qu'il reste de cette sorte jusqu'à ce que je vienne* ; marquant qu'il n'y auroit plus de changement à faire en lui, puisqu'il étoit parvenu dans sa fin par le moyen de cette communication si inéfable. Il n'en étoit pas de même des autres Apôtres, qui n'ayant reçu la communication que par le moyen de la parole, étoient encore dans les moyens qui se doivent perdre, parce qu'ils terminent & servent d'entre-deux. Aussi il fallut qu'ils changeassent tous ; mais Jean afermi dans l'amour, étant devenu un autre Jésus-Christ, ne change plus, & demeure ferme jusqu'à ce second avénement de Jésus-Christ, qui est celui de sa gloire.

9. Comme il est impossible que Dieu étant Dieu soit un moment sans se communiquer, & que s'il pouvoit cesser un moment ses communications

(*a*) Jean 21. vs. 22.

il cesseroit d'être Dieu (sa Trinité & son Unité n'ayant pourtant aucun instant) ; de même il est impossible que l'ame en qui Jésus-Christ vit & régne seul, & en qui il opére continuellement par lui-même, (l'ayant disposée pour cela), soit un moment sans se communiquer. L'éfet n'en est pas sensible ni apperçu pour l'ordinaire, à moins que Dieu ne le manifeste pour l'instruction de l'ame ; mais il est très réel.

Car il faut savoir, que Dieu n'est point autre hors de lui qu'il est en lui-même. Comme donc il se communique sans-cesse (soi-même) en lui-même, aussi il se communique sans-cesse (soi-même) hors de lui-même (*a*).

Son terme (dans lui) est proportionné à sa communication : & ce terme étant Dieu, il se communique tout Dieu : Mais il n'en est pas tout à fait de même dans ses créatures, qui sont bornées. Il s'y communique bien incessamment & il communique tout Dieu, à la vérité, parce qu'il est un tout indivisible : mais il ne se commu-

(*a*) Dans & par l'ame.

nique qu'à proportion de la capacité qu'il a mise en chacun de nous.

C'eſt le même Dieu qui eſt tout en nous : mais quoiqu'il ſe communique tout en tous, ſes communications ſont auſſi diférentes que les hommes ſont diférens. Et c'eſt là la magnificence des richeſſes d'un Dieu qui n'envifage que lui-même dans ce qu'il opére, comme il ne peut opérer que par lui & pour lui, parce qu'il eſt également & principe & fin de toutes choſes.

Les hommes lui ſont d'autant plus proches, qu'il ſe les a rendus plus ſemblables. De ſorte que l'homme ne peut être proche de Dieu, pour être l'objet de ſes complaiſances, de ſon amour, & de ſa communication immédiate, qu'il ne ſoit comme Dieu, c'eſt à dire, que Dieu ſoit ſon ſeul principe & ſa fin; ce qui ne peut jamais être que par l'entiere deſapropriation.

10. De là vous pouvez voir, que ce ne ſont point les œuvres en elles-mêmes, quelques ſaintes qu'elles paroiſſent, ni les plus extrêmes miſéres, qui nous aprochent ou éloignent de Dieu ; mais la parfaite deſapropriation. Vous voyez de plus, que ce n'eſt pas

de nous qu'il dépend de nous donner un penchant ni un mouvement de communication, (ſupoſé l'entiere deſapropriation) ; mais ce qui dépend de nous, c'eſt de nous laiſſer en la main de Dieu comme un pur inſtrument, afin qu'il nous diſpoſe comme il lui plait ; enſorte que lorſqu'il nous a diſpoſé & tourné d'un côté, nous n'y avons point de part : & quoique la perſonne à laquelle on (*a*) nous donne doive avoir à nôtre égard une ſoupleſſe & une docilité infinie, (ſans quoi, malgré ſa bonne volonté, elle reſteroit toujours & arrêtée & ſans rien recevoir) elle n'a cependant nulle obligation à la créature par qui ces miſéricordes (de Dieu) lui ſont faites : & cette créature n'en eſt ni meilleure, ni plus ſainte. Tout ce qu'il y a, c'eſt qu'elle eſt ſouple & deſapropriée ; que les communications qui ſe font en ſilence & ſans l'entremiſe des ſens (quoique moins ſatisfaiſantes,) lorſque l'ame eſt aſſez pure pour s'y ajuſter, ſont les plus éficaces, & avancent plus l'ame en une heure que pluſieurs mois

(*a*) *c. à d.* vers laquelle on nous tourne pour lui communiquer l'eau céleſte.

de toute autre communication; que c'est la fin & le terme de toutes les communications de Dieu dans la créature. Et c'est ce qui rend la communication ferme & continuelle. Toute autre communication ne peut point avoir ces qualités. Enfin, c'est ce qui nous rend entre nous un même esprit & qui nous fait être un même esprit avec Dieu.

LETTRE CXVII.

Epreuves pénibles de diverses sortes dans une ame choisie.

1. UN feu secret, insensible, caché, inconnu, me dévore & me laisse souvent sans parole. La conduite de Dieu est bien éloignée de tout ce que l'on s'imagine. Il faut s'y abandonner sans reserve. Il faut recevoir tout ce que Dieu vous donne quel qu'il soit; il en exécutera tout ce qu'il lui plaira. Il me semble que je n'ai nulle part en tout cela: je n'aurai part qu'à la croix & à l'oprobre; aussi est-ce mon partage, tout le reste m'est étranger.

2. Je ne suis nullement en état à

présent de vous écrire si Dieu ne me change de disposition, ou vous n'aurez que ce mot de moi, & peut-être point. Tout ce qui parle d'avantages ou de grandeurs futures me déchire. Il n'y a que l'abjection, la boue & le reste qui soit mon centre, à cause de mon indignité. Dieu me rejette: c'est pourquoi il m'ôte toute inclination à aucun avantage de nature ou de grace.

3. Si je pouvois porter jugement de quelque chose, je croirois que la délivrance aprocheroit, à cause de l'horreur que Dieu me donne de cette délivrance: Je ne sai si vous comprendrez ma disposition. Mon ame a horreur de tout apui ou soutien; & sitôt qu'il en peut venir par quelque endroit, elle le rejette comme une chose qui n'est pas pour elle. Dieu tient l'ame dans un si grand assiégement, qu'il semble qu'elle n'ait plus de commerce avec son corps, & qu'il lui soit étranger aussi bien que toutes les créatures. Vous, à qui je suis unie d'une maniere très particuliere & qui ne peut être divisée, cependant je ne sai où vous prendre dans ces grands assiégemens; & il me semble ou que vous

êtes perdu en Dieu avec moi, ou que vous m'êtes étranger comme je la ſuis à moi-même. Toutes les créatures me ſont à charge; mon corps eſt accablé & perd ſes forces, qui lui ſont rendues dans des momens pour lui être ôtées. Il me ſemble que ſi je vous avois cependant, je ſerois ſoulagée; parce que vous comprendriez peut-être mon état, dont je ne puis rien dire, puis qu'il ne touche point le ſens, & qu'il eſt dans une nudité inconcevable. Cependant un Maître ſouverain & fort, fait tout ce qu'il lui plait. Il jette ſa créature dans l'état apoſtolique, lui donnant une fécondité admirable & facilité de s'exprimer : d'autrefois il la rend ſi muette, qu'elle ne peut ouvrir la bouche pour parler. Il eſt maître, & maître abſolu.

LETTRE CXVIII.

De deux ſortes de peines bien differentes, dont eſt encore ſuſceptible une ame qui d'ailleurs eſt déja toute à Dieu dans le fond.

1. IL faut ſavoir qu'il y a deux ſortes de peines; des peines d'ordre de Dieu, qu'il inflige lui-même, & d'autres qui viennent par le dehors. Quoique les peines infligées de Dieu ſoient les plus étranges de toutes, & qu'elles paſſent les expreſſions, elles ſe ſuportent pourtant, parceque l'ame y eſt ſoutenue d'une main inviſible, & qu'elle eſt dans l'ordre & dans la diſpoſition divine, qui la tenant dans la ſituation où Dieu la veut, la tient dans la paix, quoique preſſée d'une douleur mortelle. Pour ce qui eſt de la peine qui vient ou de la crainte de faire quelque choſe, ou de la réſiſtance à ce que Dieu veut, elle n'eſt peine que parce qu'elle tire l'ame de cet ordre & diſpoſition divine où elle eſt toujours dans un parfait repos. Cette peine la faiſant ſortir de ſa place,

la trouble, retrécit le cœur, & ne lui laisse nul doute de sa résistance.

2. Cela ne m'arrive jamais par raport à moi; car mon Dieu m'est témoin que quoiqu'il puisse exiger de moi, & en quelque état qu'il me reduise, il ne trouve pas même une répugnance; mais par raport aux autres. Lors que l'on me dit de faire ou de ne faire pas, je me mets toujours en devoir d'obéir. Je me condamne aisément moi-même de tort: [mais] en voulant me régler, je sors de mon abandon aveugle pour entrer dans la conduite de la raison. Dans ce moment j'entre dans un état violent; & Dieu, qui est le m itre absolu chez moi, me fait encore plus faire les choses lorsque je crains de les faire, & ne me donne point de relâche. Cette peine me mettant hors de son ordre, m'ôte ce soutien foncier & caché qui se trouve dans les autres peines; & la perte de la volonté, qui rend ces autres [peines] douces, rend celle-ci plus insuportable: car l'ame n'ayant que la volonté de Dieu en libre usage & sortant [cependant] de son ordre, on est comme si on se sentoit arracher l'ame: ce qui ne pouvant long-tems durer, elle est obligée de continuer sans réflexion, & quoi qu'il arrive ce que l'on veut d'elle, ne pouvant supporter cet état plus dur que la mort.

LETTRE CXIX.

Rejection de Dieu pour faute de surprise dans l'ame unie. Horreur de la proprieté.

1. JE fis hier assurément quelques fautes après que je fus hors du parloir: j'y fis réflexion, & il me semble que j'étois toute sale. Je ne sai si c'étoit la réflexion qui me salit, ou une parole que je dis avec vue propre; non volontaire, mais précipitée. Il est certain qu'il y a bien long-tems que je n'ai éprouvé pareille saleté. J'avois fait une faute aussi l'après-dînée qui n'étoit pas moins considérable. Lors que j'eus contracté cette saleté je fus rejettée hors de Dieu dans une partie de moi-même, comme vous voyez la mer qui jette hors certaines choses qu'elle reprend après & les en-

goufre plus fortement dans ſon ſein : il m'en eſt arrivé tout de même, & j'ai été rejettée ſans pouvoir faire l'ombre d'une action pour rentrer. Il m'a fallu demeurer là juſqu'à minuit, que Dieu m'a repris lui-même. L'ame dans ſon impureté eſt demeurée fixe & immobile comme un rocher; ſans pouvoir non-ſeulement faire le moindre reproche à Dieu, mais même ſans en être fâchée pour peu que ce ſoit: elle ne veut pas même ne l'avoir pas, demeurant là comme ce qui n'eſt pas, reſſentant fortement & vivement qu'elle eſt rejettée. Ce qui eſt une peine de ſoufrance très-grande, mais non de repentance. Je n'avois jamais fait épreuve de cet état; & ſi je pouvois avoir de la peine & du doute, je croirois qu'il ſeroit mauvais: mais il m'eſt auſſi impoſſible de croire cela, comme tout le reſte. C'eſt à vous d'en juger. Il me vint en penſée ce que dit Sainte Catherine de Genes: (a) *Les autres font des fautes & les pleurent : j'en fais, & je ne les pleure pas.*

2. Tout ce que je ſai eſt, que de

(a) En ſa Vie, Ch. 16.

toutes les fautes qui ſe font dans l'état où je ſuis, il n'y en a point qui déplaiſent tant à Dieu qu'une parole & action faite pour ſoi, & une réflexion. O ſi je pouvois faire comprendre ce que c'eſt que proprieté & agir pour ſoi, il n'y a perſonne qui ne préférat l'enfer à agir avec vuë déliberée pour ſoi-même! O aveuglement horrible des hommes, qui ne travaillent, n'agiſſent & ne parlent que pour eux-mêmes, & qui ſont eux-mêmes la fin de leurs actions! S'ils ſavoient le tort qu'ils font à Dieu en ſe faiſant eux-mêmes leur fin, & comme ils renverſent l'ordre de leur création, ils en ſeroient éfrayés: cependant la vie n'eſt pleine d'autre choſe.

3. Il me ſemble qu'il y a deux paſſages en l'Ecriture qui prouvent bien cela: l'un qui dit, que (a) l'Epouſe a *bleſſé* ſon Epoux *par l'un de ſes yeux*. Il ſemble ne faire qu'un œil de ſes deux yeux à cauſe de cette pureté de vue, qui ne doit jamais ſe regarder ni ſortir de deſſus l'Epoux. Le ſecond eſt dans l'Evangile, qui dit: (b) *Si votre œil eſt ſimple, tout vo-*

(a) Cant. 4. vſ. 9. (b) Math. 6. vſ. 22.

tre corps sera lumineux, c'est-à-dire, qu'il ne peut y avoir de véritable pureté que dans cette vue unique, & que rien ne déplait tant à Dieu qu'un seul détour, comme je l'ai expérimenté.

4. L'ame ainsi rejettée de Dieu pour son impureté, y demeure tant que Dieu l'ait purifiée & la reprenne. Après qu'il l'a reprise, il lui seroit aussi impossible de sentir la peine de ce rejet & de cette impureté, comme de rentrer en Dieu s'il ne la reprend & ne la purifie. Je n'ai pû me défendre de vous écrire ceci sans que je pense à m'en confesser que dans le tems, ni à me priver de la Communion. Il faut que je demeure ainsi bâtie, & que je soufre les saletés vieilles & nouvelles que j'ai contractées, qui ne me sont plus pénibles, Dieu m'ayant repris en lui. Ce rejet de Dieu est un purgatoire, & seroit un enfer s'il rejettoit de lui le fond & centre de l'ame : mais celui-là demeure en Dieu invariablement. Car comme les fautes n'ateignent pas jusqu'à lui, Dieu ne rejette que ce qui a contracté l'impureté, & en fait séparation.

LETTRE CXX.

Résistance à Dieu fait soufrir. Directeurs impropres, ou propres à certaines ames.

1. DIeu me traita hier à sa mode, & il falut le laisser faire : & pour ne m'y pas oposer j'allai me cacher. L'impuissance où j'étois de parler & d'être vue m'y obligea. C'étoit une douleur si violente & pénétrante que je ressentois d'une maniere que je ne puis exprimer. Ce mal venoit d'avoir résisté à Dieu en quelque chose qui ne me paroissoit néanmoins qu'une bagatelle, & hors de raison en quelque façon : cela me dura jusqu'à ce que je fisse ce qui étoit en mon pouvoir pour lui obéir.

2. Je ne m'étonne pas que vous ne goûtiez pas pour vous le P. **. Il ne vous est pas propre : sa lumiere n'est pas assez avancée ; & il vous assujetit à de petites formalités à quoi Dieu veut que vous ne vous arrêtiez pas. C'est ce qui vous est marqué par ces impuissances où il vous met de faire ces choses à moins que vous ne vous

forciez : & c'est ce qui vous cause du trouble quand vous le faites. Le P.*** n'est pas non plus propre pour vous.

3. Dieu veut à présent vous conduire seul, & que vous vous serviez de .... pour vous anéantir davantage : car un homme docte vous serviroit d'un trop grand apui. O je sens bien que votre ame m'a été donnée, je n'en puis douter. Suivez bien les mouvemens du bon Dieu, & les providences qui viendront : surtout, il ne faut rien prévenir ni violenter. Si vous continuez (comme vous faites) à toujours aller sans hésiter, vous avancerez beaucoup ; & j'espére de votre ame plus que je ne vous puis dire.

Comme j'étois à .... il me vint tout-à-coup une union pour vous, quoiqu'il y eût long-tems que je n'y pensois pas. J'eus même un mouvement de vous écrire ; car il me sembla alors que je devois servir à votre ame.

LETTRE CXXI.

Peine extrême que Dieu fait éprouver à une ame foncierement pure lorsqu'elle tombe en quelque imperfection.

1. Dieu me fait éprouver un état que je ne puis bien exprimer : c'est dans l'expérience des imperfections. C'est quelque chose de très subtil & très délicat, & cependant très rude pour la nature : sitôt qu'elle est tombée en imperfection, elle soufre comme un brouillard, ou plutôt comme si l'on soufloit sur une glace d'un miroir qui la ternit.

Ce n'est plus, comme autrefois, des peines dévorantes ; mais c'est une peine plus intime, & d'autant plus forte, que l'ame n'y peut point remédier par aucun moyen.

2. Car si elle veut faire quelque action intérieure ou extérieure, pour simple qu'elle soit, elle connoit fort bien qu'elle se salit davantage ; & que c'est la nature qui fait ce qu'elle peut pour se délivrer de ce défaut, qui lui est plus dificile à porter que la vue

des Démons; car la vue des Démons est quelque chose de dehors, & qui n'entre point dans le fond; au lieu que cette imperfection est vraiement fonciere.

3. Elle n'y peut remédier par la confession: car outre que souvent elle ne peut distinguer l'imperfection, c'est que lorsqu'elle la distingue, elle ne la peut dire, pour être subtile; & elle n'a pas de termes pour l'exprimer; de plus, on ne l'entendroit pas: & je crois même que de se confesser exprès, seroit un grand défaut; car alors on (*) se délivreroit de sa peine.

4. Tout ce que l'ame peut faire, est de la porter en grande passiveté: & je crois que c'est là ce qui est plus dificile à porter passivement. Car, si l'on n'y prend garde, la nature voudroit insensiblement faire quelque action simple sans action, un je ne sai quoi de très subtil, pour oter ce brouillard. Je l'aperçois de loin quelquefois; & l'ame demeure & laisse évacuer cette action subtile.

Je vous prie de me dire, comment

(*) c. à d. Ce feroit alors se mettre en action pour se délivrer de sa peine.

lorsque je me confesse, je dois exprimer ces sortes de choses: car ce sont vraiement des défauts qui ternissent & mettent un entre-deux entre Dieu & l'ame, & l'ame ne peut par elle-même s'en défaire, étant des choses involontaires, & d'une nature que l'on a peine à comprendre quoiqu'on l'expérimente très fortement, mais très profondement. O que Dieu est pur!

5. Il me semble que je connois ce que dit Ste. Catherine de Genes, lorsqu'elle dit, (a) qu'elle craint plus une proprieté que le Diable: car le Diable ne peut point causer le brouillard dont je parle: il peut bien troubler les sens, mais cela est si éloigné du fond, que rien plus.

LETTRE CXXII.

Silence & solitude quelquefois imposés par le vrai & pur Amour.

1. JE suis si muette que c'est pitié. N.... s'en désole; elle croit que c'est par défaut d'amitié: à cela je ne

(a) En sa Vie Ch. 13. & 16.

puis répondre autre chose sinon que cela n'est pas ; mais je ne puis parler. Ce n'est pas recueillement ; mais vuide entier & impuissance. Ce fond est fermé à clef, & ne peut être ouvert par moi. Je vois bien que je deviens insuportable à celles qui veulent des correspondances humaines ; mais il n'est pas en mon pouvoir de faire autrement. Il me vient quelquefois en pensée ou que Nôtre Seigneur me devroit ôter du monde, ou me rendre plus sociable : mais la pensée passe, & je retombe je ne sai où. Je ne comprens pas même ce que l'on me dit pour y répondre, particulierement à ce qui est humain, sans savoir ce qui me tient ainsi séparée de ces choses.

2. Je voudrois bien vous dire quatre mots. L'amour le plus pur n'est pas toujours le plus lumineux ni le plus violent ; mais l'amour véritable est l'Amour-Dieu, qui s'aime lui-même comme il le mérite. Cet Amour est aussi diférent de l'autre que l'infini l'est du fini, le créé de l'incréé. Quelque grand que soit l'amour qui est dans la créature, il est bien petit : mais l'amour dont Dieu s'aime lui-même

dans l'ame anéantie, & qui n'a plus d'amour pour Dieu qui lui soit propre, est immense & sans défaut ; & s'il y en a, il vient de ce que la créature s'en mêle. Cet Amour-Dieu est trop pur pour être distingué, connu, & compris de la créature. O amour pur, Amour-Dieu, fais-je mal de me tenir un peu enfermée dans ma chambre ? Je n'ai que ce soulagement. Si cependant vous ne l'aprouvez pas, je tâcherai de faire autrement.

LETTRE CXXIII.

Etat essentiel & accidentel d'une ame de choix. Don d'aider par communication intime.

1. IL y a en moi deux états, qui n'en composent cependant qu'un. L'Essentiel qui est toujours une foi nue, pure, ou plutôt un anéantissement total, qui exclud toute distinction, tout ce qui est & subsiste en quelque chose que ce soit, tout aperçu, tout ce qui se peut dire & nommer, l'ame subsistant en Dieu en pure perte, ou plu-

tôt en total anéantiſſement. Il y a auſſi un état accidentel, qui eſt ce que j'éprouve pour les autres, qui me fait goûter & connoitre leur état & tout ce qui les concerne; ce qui donne des diſtinctions, ſonges, connoiſſances &c. mais cela eſt ſéparé du fond immobile, & n'a nul raport avec lui; de ſorte que ces connoiſſances ne ſont point des lumieres & illuſtrations qui donnent une diſpoſition particuliere à l'ame, comme celles qui ſont reçues dans les états inférieurs, qui faiſant une conſtitution à l'ame, l'altérent & l'arrêtent, parce que cela la tire de ſa générale nudité.

2. Le don d'aider aux ames ſans paroles & en pure communication intime eſt des plus rares & des plus purs, & où la créature a moins de part; & Dieu ne le donne que pour des ames qu'il deſtine à un don ſingulier de nudité de foi, & à ne point agir par l'entremiſe des ſens & des organes. On a voulu que je vous diſe cela, & ce paſſage d'Iſaïe: (*a*) *Celui qui étoit etranger de moi ſera joint à moi, celui que tu ne connoiſſois pas.* &c.

(*a*) Ch. 54. vſ. 15.

LETTRE CXXIV.

Qualités de l'eſprit divin de direction, manifeſtées en ceux par qui il dirige les ames; ſa délicateſſe, ſa liberté, ſa pureté; il ne veut point de raiſons étrangéres, il n'eſt point impétueux &c.

1. COmme je ne veux & ne puis réſiſter à la grace, je vous dirai ce que j'ai eu ſur vous lorſque je vous parlois, & que votre ame n'acquieſçoit pas, parce qu'elle étoit dans un état naturel. Je voyois que la moindre réſiſtance faiſoit tomber inſenſiblement l'eſprit qui eſt en moi, à votre égard. Là il me fut montré & la délicateſſe de l'eſprit directeur, & la force de la liberté de l'homme, & comment cet eſprit s'arrête par la moindre réſiſtance, & qu'il ſemble reſpecter cette liberté.

Je voyois en même tems mon impuiſſance d'agir par moi-même: car je voyois qu'à meſure que cet eſprit ſe retiroit, toute action m'étoit ôtée; & j'avois un plaiſir infini de voir que

lui seul conduisoit par moi ; de sorte que pour rien du monde je ne voudrois ajouter ni diminuer à cet esprit. Aussi m'étoit-il montré, que cet esprit étant infiniment libre, il étoit plutôt prêt à se retirer, que de soufrir des bornes & des limites.

2. Je ne parle pas de l'esprit de grace, mais de l'esprit directeur. Cet esprit se présente ; mais il ne force à rien : il est tout prêt de se retirer, sans cependant cesser de faire du bien à l'ame. Et je voyois aussi, que si je pouvois vous promettre d'agir d'une maniere ou d'une autre, j'agirois contre cet esprit ; esprit si pur, qu'il rejette toute raison, & n'en veut aucune de son procedé que lui-même : aussi n'a-t-il nulle inclination impétueuse de faire quelque chose, mais il demeure fixe dans sa délicatesse. O esprit pur & nud, heureux celui qui se laisse conduire nuement à vous.

3. Ce fut pour cela que je vous dis, que si vous n'acquiescez pas, je n'aurois plus rien pour vous aider. O que cette conduite si pure & nue est diférente de celle de la raison & de la science ! Dieu ne fait d'œuvre achevée

que sur le néant : c'est pourquoi il fait passer les ames par des états terribles, pour leur ôter tout vouloir & non-vouloir, tout panchant & toute répugnance.

LETTRE CXXV.

De l'union particuliere des ames saintes tant dans cette vie, que hors de cette vie.

1. JE ne doute point que vous n'ayez été très touché de la mort de N. Rien ne m'étoit plus cher au monde. Il ne me paroit pas présentement que je l'aye perdu. J'ai soufert avant sa mort ; mais depuis sa mort mon ame s'est trouvée plus à l'aise, & unie à lui sans comparaison, davantage que je ne l'étois quand il vivoit. Vous le trouverez avec vos autres amis en Dieu. Quoique l'on ne sente pas les mêmes unions pour tous les Saints, on ne laisse pas de leur être uni d'une maniere très spirituelle : mais Dieu ne nous fait discerner cette union que pour certains, & non pour

d'autres. Il viendra un tems où vous perdrez même la perception de ceux auxquels vous êtes si unie. Dieu a ses desseins en tout ce qu'il fait. Il nous fait comprendre par le sentiment de quelques unions comme celles-là, ce que c'est que la Communion des Saints en lui; car les Ames de foi ne sont point éclairées par des lumieres particulieres, mais par une expérience des choses que Dieu leur veut faire concevoir.

2. Soyez donc sûre que la Communion des Saints, dont il est parlé, & qui est un article de foi, est une union de tous ces petits êtres dans le grand Tout. C'est la consommation de l'unité que Jésus-Christ demanda lorsqu'il disoit, (*a*) *qu'ils soient un comme vous & moi sommes un.*

3. Il y auroit beaucoup à dire sur cette communion des Saints sur la terre & dans le ciel. Il y en a peu de bien parfaites sur la terre, parce qu'il y a toujours quelques petits obstacles qui empêchent ce recoulement uniforme dans l'Etre Original. Ceux que

(a) Jean 17. vs. 21.

Dieu doit unir à nous plus étroitement dans l'éternité, il nous donne plus de pante pour leur être unis dans cette vie, & pour détruire les obstacles qui empêchent cette union; mais comme les sujets ne sont pas toujours préparés, cette union cause soufrance aux ames supérieures auxquelles Dieu les a données, & l'on éprouve douloureusement les entre-deux; ce qu'on n'éprouve point avec celles qui sont arrivées à leur fin: on les trouve là sans obstacle; & l'union que nous avons avec elles détruit même peu à peu ce qu'il y a en nous de contraire, & qui vient du retrécissement qu'un reste de proprieté forme en nous. Si nous étions tous sans proprieté, nous aurions tous ici bas la même union que vous éprouvez pour ceux qui ont quité cette vie.

LETTRE CXXVI.

Apel & Zèle pour l'avancement du Royaume de Dieu.

1. IL m'est venu dans l'esprit que ce que Nôtre Seigneur vouloit

de moi n'étoit pas de foigner aux pauvres & aux corps. Lorfque j'ai été dans le monde je les ai affiftés & de ma perfonne & de mon bien ; mais ce que je crois que Dieu demande de moi, eft d'aider les ames à la perfection. Je ne fai ni par quel moyen ni en quelle maniere. C'eft à lui d'en fournir l'ocafion : mais il me donne un efprit tout apoftolique, & il me femble que pour tirer une ame d'elle-même, de fes propres pratiques, de fes chaines & apuis, & de toutes fes proprietés, je donnerois ma vie.

2. Il eft vrai qu'il y a quelque chofe de très-fort qui porte mon cœur à défirer la perfection des ames, fur tout des Ecclésiaftiques & Religieux. Il n'y en a plus que de nom. O mon Roi, quand régnerez-vous abfolument ! O que vôtre règne advienne ! Non, vous ne régnez pas même dans les ames que l'on eftime faintes : car vous ne régnez véritablement que dans le ciel & dans les ames qui ayant perdu toute volonté propre, font vôtre volonté comme les Bienheureux dans le ciel. Ceux qui ont expliqué le *Pater* difent, que vôtre Royaume *nous* advienne ; comme s'ils entendoient de demander le ciel. Cette demande eft trop intereffée. Il y a dans le Latin, Que vôtre règne advienne ; c'eft à dire, que vous foyez Roi, que vous ayez un domaine fouverain fur les ames que vous avez acquifes au prix de vôtre fang ; c'eft l'unique priere que je ferai toute ma vie. O régnez, mon Roi, aux dépens de mille & mille *moi !*

LETTRE CXXVII.

Difpofitions requifes en ceux qui doivent être dirigés, *& les éfets diférens que reffent le Directeur de ceux qui les ont ou qui ne les ont point. Des peines que les Directeurs & Péres Spirituels foufrent & encourent pour les fautes de leurs enfans. De quelles ames on doit fe déporter, ou non. Importance de fuivre fidélement le deffein de Dieu fur les ames.*

1. QUelque grace qu'ait une perfonne pour la direction, non feulement par l'écoulement de la pa-

role, mais de plus par la communication intime, qui eſt la direction la plus parfaite & la plus ſûre, toutes ces graces deviennent inutiles ſans la foi, la docilité de l'eſprit, & la correſpondance du cœur. Le défaut d'une de ces choſes arrête & ſuſpend la grace: combien plus celui de toutes enſemble? auſſi le Directeur éprouve-t-il que tout lui tombe des mains, & qu'il devient inutile à ces ames; non que Dieu manque de lui fournir ce qui lui ſeroit néceſſaire. Le défaut d'ouverture eſt auſſi un obſtacle.

2. Ainſi, il ſe trouve que quantité de perſonnes que Dieu adreſſe à un Directeur d'une grace éminente, n'en profitent pas, pour les raiſons que j'ai dites: ce qui eſt un grand dommage pour l'ame, & un grand ſujet de douleur pour la perſonne qui dirige: car ces perſonnes (les Directeurs) n'ayant rien de diſtinct pour elles-mêmes, à cauſe de leur perte en Dieu, demeurent à ſec à cauſe du défaut de correſpondance; ce qui cauſe plus de douleur qu'on ne peut dire, & une certaine ſuſpenſion obſcure, qui eſt une grande peine pour l'ame, & d'autant plus grande, que ces (autres) perſonnes avoient été données d'une maniere plus ſpécifique. Mais lorſque la foi, l'obéiſſance, l'ouverture & la correſpondance ſont entieres (dans les dirigés) tout coule fort abondamment, & l'ame profite plus en un mois qu'en pluſieurs années d'une autre maniere: ce qui eſt d'un grand ſoulagement & d'une grande conſolation au Directeur. Dieu ſemble verſer d'autant plus abondamment dans ſon ame, que le dirigé eſt plus fidéle.

3. Mais comme Dieu ne fait rien d'inutile, & qu'autre eſt la grace donnée pour le Directeur même, autre celle qui lui eſt donnée pour le dirigé, ſi le dirigé ne correſpond pas, Dieu referme (pour ainſi dire) le robinet: & comme rien ne lui eſt perceptible que ce qui lui eſt donné pour les autres, il demeure comme deſſéché par le défaut de correſpondance: ce qui met ſon ame dans une grande amertume, & qui lui fait dire avec Moïſe; (a) *Ai-je porté ce peuple dans mes entrailles?* Il ſemble que Dieu puniſſe

(a) Nomb. 11. vſ. 12.

le pére pour les défauts de ses enfans, comme le même Moïse le disoit au peuple; (*a*) *Le Seigneur s'est mis en colère contre moi à cause de vous.* Dieu punit ces péres de l'infidélité de leurs enfans. Il fut dit à un Prophête; (*b*) *Porte l'iniquité de mon peuple.* On se trouve (*c*) *afoibli* quand ils le font: il semble qu'on commette leurs propres fautes; enfin, on ne se connoit plus.

4. Jésus-Christ a voulu porter nos langueurs, avec cette diférence, qu'il pouvoit porter la peine que nous méritions, mais non pas nos imperfections & nos fautes en réalité. De quoi se plaint ce Sauveur? Du défaut de foi & de docilité. (*d*) *O race incrédule & perverse! O gens de peu de foi!* Dieu n'a-t-il pas dit par son Prophête; (*e*) *Si ce peuple m'avoit obéï, je l'aurois en peu délivré de tous ses ennemis?* Si Dieu pouvoit soufrir quelque passion, il soufriroit lorsque le Directeur est atristé. L'Ecriture dit, que Dieu (*f*) en

(*a*) Deut. 1. vs. 37. (*b*) Ezéch. 4. vs. 5, 6. (*c*) 2. Cor. 11. vs. 29. (*d*) Matth. 8. vs. 26. & Ch. 17. vs. 16. (*e*) Ps. 80. vs. 14, 15. (*f*) Isaïe 63. vs. 10.

en est comme blessé jusqu'au fond du cœur.

5. Ce n'est donc pas toujours, lorsqu'on ne réussit pas dans la conduite des ames, le défaut de lumiere & d'une grace éminente; c'est la faute des personnes dirigées: & je crois que de même que le Directeur doit se déporter par humilité des ames dont la grace est supérieure à la sienne; il se doit aussi déporter de celles qui n'ayant ni foi, ni confiance, ni ouverture de cœur, ne peuvent profiter de sa conduite; (à moins qu'il n'ait quelque secrette espérance qu'elles profiteront un jour:) car ces personnes ayant plus d'estime & de confiance en d'autres, profiteroient d'avantage sous leur conduite pourvû qu'elles prissent des personnes conformes à leur grace, & non oposées. Il y a néanmoins cette diférence: que Dieu n'ayant pas choisi ces personnes (ces Directeurs secondaires) pour conduire les ames d'une maniere spéciale, comme il avoit fait le premier Directeur, ces personnes ne passeront pas un certain dégré qu'elles auroient passé (sous le premier,) peut-être moins à leur contentement,

mais aussi plus à la gloire de Dieu, & à l'avantage de ces mêmes ames.

6. Il est donc de conséquence de suivre le dessein de Dieu sur nous, sans nous amuser à réfléchir de façon ou d'autre; & d'aller courageusement malgré les tentations de l'ennemi, qui empêche autant qu'il peut cette correspondance nécessaire voyant bien le grand dommage qu'il en recevroit, car Dieu voulant nous conduire par une voye, nous donne tous les moyens nécessaires pour y marcher. Si cela est pour le commun des hommes, cela est bien plus pour les personnes *intérieures*, qu'il a choisies d'une maniere spéciale. Il leur donne un moyen conforme au choix qu'il a fait, pour les conduire dans les routes qui sont inaccessibles à ceux qui n'y ont pas marché eux-mêmes & que Dieu n'y apelle pas. Je crois que de ceci dépend la perfection de la vie, & de remplir les desseins de Dieu sur nous. C'est à lui de vous éclairer de sa lumiere.

LETTRE CXXVIII.

Disposition souple & passive des organes de Dieu. Comment des personnes différentes ne doivent pas être conduites par la même voye pour l'intérieur.

1. M... m'a parlé sur le sujet de N. Je ne vous puis rien dire là dessus à présent. Je suis comme les plus petits enfans; j'écris & dis sur les choses ce que l'on me fait dire & écrire: après quoi, je n'y pense plus si l'on ne m'en réveille le souvenir: & tout autant de fois que l'on me donne mouvement de dire ou d'écrire la même chose, je le fais. Je n'ai donc à présent nulle vue, nulle lumiere, & nulle pensée là dessus: cela s'est éfacé de chez moi comme s'il n'avoit jamais été. Je ne juge pas même de la volonté de Dieu là dessus, ni du dessein qu'il a eu de me porter à vous le dire: je me trouve muette à cet égard, avec un je ne sai quoi au dedans, qui m'assure que j'ai fait ma mission sur cet article; & que Dieu ne me

demande rien davantage sur cela. Si je ne l'avois pas fait, j'en aurois souffert, & j'en aurois été ocupée jusqu'à ce que j'eusse obéi. Voila simplement ma disposition, sans que je puisse même raisonner s'il est mieux d'une façon que de l'autre. J'agis comme une pauvre bète que l'on dresse, & à laquelle on fait faire mille choses qu'elle ne pense point de faire lorsqu'on ne l'exige point d'elle. C'est à vous à faire ce que Dieu vous inspire, & à discerner ce qu'il veut: pour moi, je n'ai qu'une chose à faire, qui est, d'obéir sans raisonnement: aussi le succès des choses ne me touche en nulle maniere. J'ai mille choses à vous dire. Je suis à vous en Nôtre Seigneur sans reserve.

2. Je vous demande une chose, ou plutôt à mon Dieu, qui est, que vôtre raison & vôtre science ne vous empèche jamais de vous perdre au point que Dieu veut: car Dieu veut de vous une perte singuliere qu'il ne veut pas des autres.

Ne mesurez point les autres sur vous-même, ni sur les autres. Par exemple, il faut autant vous dépouiller en toute maniere, qu'il faut vêtir & soutenir N. vôtre ami. Quoiqu'il goûte l'intérieur, ce qui feroit pour vous ne l'acommoderoit pas; & il lui faut une conduite toute diferente de la vôtre. Il faut, par exemple, que vous mouriez à ce qui est vivant chez vous par une vraye perte; & il faut qu'il meure à sa vie (qui est beaucoup plus extérieure que la vôtre) par une forte & sincère fidélité, par la pratique de l'oraison & de la mortification de l'esprit.

3. Je connois mille choses en lui sans l'avoir jamais vû; & depuis quelque tems son intérieur m'est plus clair que le jour. Au lieu que l'on vous exhorte (& que vous le devez faire) de suivre vôtre premiere pensée & le premier mouvement, sans raisonner; il faut qu'il laisse mourir les siens & l'impétuosité de son esprit comme des vagues qui meurent contre un rocher, & y perdent leur force. Dieu a du dessein sur lui, & il fera beaucoup de progrès s'il entre une fois dans le chemin de la mort: mais il ne faut point qu'il s'épargne, ni qu'il craigne de trop mourir aux choses extérieures;

non plus que vous ne devez jamais craindre d'être trop dépouillé des intérieures. Qu'il ne ménage rien avec Dieu pour ce qui regarde l'extinction de son propre esprit ; non plus que vous ne devez rien ménager avec Dieu pour la perte de toutes choses : non que cela se doive faire avec éfort, mais à mesure qu'il travaillera à laisser tout tomber, Dieu l'éclairera, & son onction le préservera de tout péché & de toute corruption.

LETTRE CXXIX.

De la fécondité spirituelle & communication réciproque & substantielle tant en Dieu & dans la Ste. Trinité, que dans les Saints à qui Dieu se communique à ces deux égards par le moyen de son Verbe : en quoi consiste le dessein de Dieu dans la création des hommes & des Anges, & la perfection de cette vie & de l'autre.

1. DIeu me fait être avec vous une & indivisible ; & quand toutes les répugnances de vous à moi seront ôtées, vous découvrirez une union d'unité divine qui vous charmera. Il y a plusieurs pédagogues, mais il n'y a qu'un pére en Christ : & ce pére en Christ ne se sert pas seulement de la force de la parole, mais de la substance de son ame, qui n'est autre, que cette communication centrale du Verbe, que le seul Pére des esprits peut communiquer à ses enfans. Et comme cette communication du Verbe dans l'ame est l'opération de la paternité divine, & la marque de l'adoption des enfans ; c'est aussi la preuve de la paternité spirituelle, qui communique à tous en substance ce qui leur est nécessaire, sans savoir comme cela se fait.

2. Il y a des personnes qui à cause de leur état imparfait sentent mieux cette communication ; parce qu'elle est toujours conforme au sujet qui la reçoit, & non à celui qui la communique. Il en est de même de tous dons du Seigneur : ils sont ou plus sensibles, ou plus spirituels, que celui qui les reçoit est plus sensible ou spirituel : cette communication se reçoit de tous, quoiqu'elle ne se sente pas également de tous.

Il me femble que lorfque je fuis avec vous, les chofes ne font que comme une fimple tranfpiration imperceptible. Vous n'en connoiffez pas les éfets: il ne laiffe pas d'y en avoir beaucoup: mais comme vos fens font diffipés, & que vous êtes fouvent occupé à parler ailleurs, cela me caufe un tiraillement furieux: mais fi nous étions enfemble quelque tems confiderable fans diftraction, vous apercevriez plus de largeur & d'aifance, & moins d'opofition pour moi. Dieu veut qu'il y ait entre vous & moi une communication parfaite de penfées fans exception, de cœurs & d'ames fans referve. Il m'a fait comprendre qu'il faloit qu'il y eut de vous à moi comme un flux & reflux, & que ce feroit la communication éternelle que nous aurions enfemble lorfque nos ames feroient de niveau. Mon ame fait à préfent à vôtre égard comme la mer qui entre dans le fleuve pour l'entrainer & comme l'inviter à fe perdre avec elle.

3. On ignore deux chofes, qui font, la fécondité des efprits en Dieu, & cette communication mutuelle de ces mêmes efprits. C'eft ce qui caufe mille

principes erronés. C'eft cette fécondité fpirituelle qui nous fait participans de la paternité divine; & ce flux & reflux de communications nous fait participer en quelque maniere au commerce inéfable de la Trinité: & c'eft tout le fecret Hierarchique.

Cette paternité fait une communication de fubftance des Ordres fupérieurs aux inférieurs, & ce flux & reflux fait une communication d'égalité entre les Anges du même Ordre. Durant toute l'éternité la fource de la béatitude fera ceci, que Dieu le Pére & toute la Trinité fe communiquera aux efprits bienheureux en maniere de paternité, & leur donnera fa fécondité; enforte qu'ils feront féconds comme lui fans multiplicité de productions. Il leur communiquera en même tems fon flux & reflux perfonnel; enforte qu'ils auront ce flux & reflux à l'égard de Dieu, recevant & rendant continuellement ce qu'ils reçoivent: & ils l'auront entr'eux; dans l'Ordre égal, en maniere d'égalité; & dans les Ordres fupérieurs aux inférieurs, en maniere de puiffance, comme Dieu.

4. Car le deffein de Dieu dans la

création des Anges & des hommes a été de s'aſſocier des eſprits auxquels il pût communiquer ce qu'il eſt. Il ne pouvoit rien faire de plus grand que de faire des images de ſa ſubſtance par la communication du Verbe dans les Anges & les hommes, qui eſt, comme une lumiere réflechie de ce même Verbe dans tous les Anges & les Saints : auſſi eſt il la ſplendeur des Saints. Or ce qu'il y a de grand dans les Saints eſt la reſſemblance de Dieu : ce qui n'eſt point cela, eſt détruit & (*a*) conſommé par le même Dieu avant qu'il s'uniſſe les ames.

Dieu eſt tout action pour ſe communiquer, & tout paſſif pour recevoir ce qu'il communique : donner & recevoir fait la fécondité & l'égalité des Perſonnes dans ce flux & reflux continuel. Il ſe paſſe la même choſe dans les Saints, & chaque Saint eſt un miroir où toute la Trinité repréſente éficacement ſes opérations.

5. Dieu ne peut ſe contempler dans les Saints ſans leur communiquer ſubſtantiellement ce qu'il y fait repréſen-

(*a*) *ou* conſumé?

ter : c'eſt pourquoi les Anges & les Saints participent à ces deux qualités de Dieu, de fécondité, & de communication réciproque.

Or dans cette vie, toute la perfection conſiſte en ce qui fait la conſommation de cette perfection dans le ciel. La perfection du ciel n'eſt point autre que celle de la terre : elle eſt plus pure, plus parfaite & plus conſommée.

Nul ne peut être parfait, s'il ne l'eſt (*a*) comme le Pére céleſte eſt parfait : il faut donc que le (*b*) *don du Pére de lumiere*, lorſqu'il eſt *parfait* en nous, nous communique & ſa fécondité, & ce flux & reflux perſonnel, ſon indépendance (des moyens) & ſa ſimplicité & unité : tout ce qui n'eſt point cela, n'eſt point ſainteté. Les Saints ne nous ſont donnés comme modèles que dans ce qu'ils expriment de Dieu : c'eſt pourquoi il nous dit, que nous regardions (*c*) *le modèle qui nous eſt montré ſur la montagne.*

6. Jéſus-Chriſt eſt Pére des eſprits,

(*a*) Matth. 5. vſ. 48. (*b*) Jaq. 1. vſ. 17.
(*c*) Exod. 25. vſ. 40. Heb. 8. vſ. 5.

& sa génération est immortelle. Jésus-Christ s'est communiqué à tous, & leur a été une substance nourrissante, germe d'immortalité. En nous donnant sa chair à manger, il nous a été comme une figure de la nourriture substantielle qu'il nous donne comme Verbe, sans laquelle nous ne pourrions vivre : aussi a-t-il dit, (*a*) *faites ceci en mémoire de moi :* comme s'il eut voulu dire, en mémoire de la nourriture que je donne à tous les hommes par la communication de mon Esprit en maniere centrale : car le Verbe est *esprit & vie* pour l'ame, lui communiquant & une vie abondante & nourrissante, & *fécondité*.

Le seul Esprit du Verbe est la nourriture convenable à la substance de l'ame, cette ame (étant une participation du Verbe) ne peut vivre que par la communication du même Verbe. Cette communication fait son rassasiement & son immortalité; son *rassasiement*, lorsqu'il est communiqué en objet béatifique ; & son *immortalité*, à cause de sa vie essentielle. Les damnés auront nécessairement l'immortalité, à

(*a*) Luc 22. vs. 19.

cause qu'ils sont des êtres participés de Dieu ; mais ils n'auront ni cette vie, ni ce rassasiement : au contraire, un vuide & une faim substantielle.

LETTRE CXXX.

Paternité & filiation spirituelle. Leur réalité, source, avantages, ce qui leur est oposé & ce qui les entretient.

1. J'Ai lû votre lettre, mon cher F. avec consolation, voyant la continuation des miséricordes de Dieu sur vous. Pour ce qui est de la filiation spirituelle, c'est une chose trés-véritable & trés-réelle, qui a même été éprouvée de quantité de personnes d'une raison oposée à ces sortes de choses qui demandent beaucoup de petitesse. Ceux que Dieu unit à sa paternité divine, ont un don de se communiquer intérieurement à leurs enfans de grace, & Dieu s'en sert comme d'un canal de communication. Ils ont encore une autre qualité, qui leur coûte cher, qui est, de soufrir pour leurs enfans, de porter leurs

foiblesses & leurs langueurs; & les enfans éprouvent de leur côté qu'ils ont auprès de leur pére ou mére de grace une onction toute particuliére ; c'est pourquoi ils éprouvent qu'il leur est communiqué quelque chose par le fond qu'ils ne reçoivent de nulle autre part.

2. S'ils se désunissoient volontairement de ces parens de grace, ils se trouveroient aussi-tôt désunis de Dieu & dans le trouble ; & n'auroient la paix qu'en se remetant dans leur place, c'est-à-dire, demeurant unis de cœur & de volonté à ces personnes. L'union n'est point interrompue par la distance de lieux ; elle ne l'est que par l'infidélité. Les parens de grace goûtent de loin d'une maniere très-simple & très-pure la disposition de ceux qui leur sont unis de la sorte. Il n'y a assurément que Dieu seul qui puisse faire ces sortes d'unions : c'est ce que disoit S. Paul : (a) Vous avez plusieurs Pédagogues ; mais vous n'avez qu'un Pére en Christ.

3. La raison & l'amour propre sont les choses les plus oposées à ces sortes de graces de paternité & de filiation spirituelle. Il faut du côté du pére une souplesse infinie à l'Esprit de Dieu pour dire & faire ce que Dieu veut, sans se regarder soi-même : il faut aussi de la part des enfans une docilité & une petitesse très-grande, pour obéir sans hésitation & sans raisonnement à tout ce qu'on leur ordonne. Comme ce n'est point la créature qui ordonne, mais Dieu, plus ils sont fidéles en ce point, plus ils avancent dans la pureté du cœur, dans la simplicité, dans la petitesse & dans l'amour de Dieu. Ils sont même plus éclairés sur leurs défauts : car quoiqu'ils ne vissent pas ces mêmes défauts avant qu'on les leur eût dit, le simple acquiescement à ce qu'on leur dit, malgré la persuasion qu'ils n'ont pas tels défauts, les éclaire, & mérite que Dieu les en délivre peu à peu. Si au contraire ne voulant pas se soumettre ils demeurent dans la persuasion qu'ils n'ont pas ces défauts, & qu'on se trompe à leur égard, ils deviennent tous les jours plus proprietaires, plus refroidis, plus attachés à eux-mêmes, & s'éloignent insensiblement de la source qui devoit leur communiquer tout

(a) I. Cor. 4. vs. 15.

bien. L'aveu ingénu de leurs fautes les délivre du trouble & de l'inquietude & de toutes les suites des défauts qu'on conserve.

4. Vous voyez par là, mon cher F. combien nous devons mourir à nos propres raisonnemens, combien nous devons nous défier de nous-mêmes. Car il est certain que lorsqu'on nous avertit d'un défaut, & que nous nous cantonnons en nous-mêmes, que nous nous justifions, ne croyant pas l'avoir, ou que nous en sommes blessés, c'est la plus sûre marque qu'il est en nous quoique nous ne le voyons pas. Celui qui n'a pas le défaut dont on le reprend, croit sincerement l'avoir, n'en est jamais blessé, est plein de reconnoissance pour ceux qui le reprennent, & s'accuse lui-même d'aveuglement. Vous ne trouverez jamais tout cela dans les régles de la raison ni de la science ordinaire ; ce n'est qu'en Dieu, qui étant le Maitre souverain des cœurs, les instruit, & opére en eux & par eux ce qu'il lui plait.

5. Nous voici dans le saint tems de Pâque, où Nôtre-Seigneur ne di-

soit autre chose à ses Apôtres aprés sa résurrection que *Pax vobis*. C'est cette paix qu'il étoit venu aporter dès sa naissance aux ames de bonne volonté que je vous souhaite. Il y a la paix avec Dieu, qui ne peut être parfaite que par l'entiere désapropriation. Cette paix parfaite nous donne la paix avec nous-mêmes & avec le prochain, sans quoi on a toujours certaines petites difficultés les uns avec les autres qui viennent du fonds de vie propre qui est en nous : car si nous étions bien morts à nous-mêmes, nous aurions cette charité mutuelle qui suporte tout, qui ne s'ofense de rien, qui ne juge jamais de rien, qui ne voit le mal qu'en nous-mêmes & non pas dans notre frére. Je vis il y a environ deux mois Satan menaçant d'aller mettre la division parmi les enfans du Seigneur. Ne lui donnons aucun lieu ; au contraire, renouvellons-nous en charité : c'est le moyen de le terrasser. Croyez-moi toute à vous & à votre chere Epouse.

LETTRE CXXXI.

Pourquoi Dieu se sert de l'Entremise des femmes, & que leurs écrits ont plus d'onction que ceux des hommes.

1. IL m'est venu dans l'esprit pourquoi Dieu se servoit des pauvres (*a*) femmelettes pour faire ses meilleurs coups. C'est afin de (*b*) *confondre la sagesse des sages, & la prudence des prudens*; & afin qu'il ne soit rien atribué à l'homme, mais à Dieu seul : c'est aussi parce que les hommes mêlent leur science & leur raison dans ce qu'ils disent, & ne demeurent jamais gueres dans un vuide où l'opération immédiate de Dieu puisse agir, & où Dieu seul puisse tout faire sans que la créature y ait part. C'est pourquoi vous voyez que tous les ouvrages des hommes sont apuyés de science, & ne sont pas si pleins d'onction que ceux des femmes.

2. La seule Ecriture Sainte a l'a-

(*a*) *Comme des* Stes. Thérése, Caterine, Angele &c. (*b*) 1. Cor. 1. vs. 19.

vantage d'être écrite sans mélange de l'humain : aussi voyez-vous qu'il n'y a point de preuves de ce qu'elle avance : elle met seulement, cela est, ou, cela n'est pas : & si elle use de preuves, ce n'est que de la même Ecriture, qui est plus oposée que conforme aux raisonnemens. Pour les hommes, ils veulent ordinairement acorder la raison, la science, l'expérience avec ce que Dieu leur donne ; en sorte qu'ils font presque toujours quelque mélange, & peuvent s'aproprier quelque chose de ce qu'ils font : au lieu que les femmes restant nues, vuides, dépouillées de tout, sans science, sans distinguer si ce qu'elles disent est bien ou mal, elles sont plus propres à faire couler les vérités nues.

Et c'est pourquoi ordinairement les grandes ames que Dieu veut humilier & illuminer, non en lumiere de raison, mais de vérité, il les (*a*) attache à des pauvres femmelettes, se servant d'elles ou pour leur conversion, ou pour leur conduite, ou du

(*a*) Cela s'est vû dans le B. Jean de la Croix, & dans les Confesseurs ou directeurs des autres Saintes susdites.

moins les affociant à elles par union réelle de conformité de fentimens & de penfées; afin que ces grands hommes ne puiffent rien atribuer ni à eux, ni à la fcience, ni à la force, ni à rien de créé.

Il me femble à préfent que je fuis choifie pour confondre & détruire la propre fageffe & la propre raifon, pour être un fpectacle aux hommes & aux Anges, pour être le jouet de la providence, une image vivante de la foi pure & nue, & que Dieu la fera paffer en moi auffi avant qu'elle puiffe aller dans une créature.

LETTRE CXXXII.

Soufrances qu'une ame de choix endure pour d'autres ames qui lui font commifes.

1. SI vous voulez écouter tout le monde, où en ferez-vous? N'écoutez que votre expérience, & donnez-vous lieu de le faire. Si vous ne trouvez pas Dieu & la paix par ce fentier, je confens de vous le voir quiter, quoique je me fois oferte à foufrir étrangement afin que votre cœur n'échapât point à Dieu. Je fuis dans ces horribles peines, où je ne puis prendre aucune nourriture. Je ne puis entendre parler de vous; car votre nom me fait augmenter mon mal. Les foufrances corporelles unies enfemble ne font qu'un crayon de ces fortes de foufrances. Je les ai éprouvées un peu pour quelqu'un, mais jamais avec de pareilles violences. La fiévre violente n'eft caufée que par accident, & fi cela duroit long-tems de cette force, il faudroit mourir. Il n'y a que la feule expérience qui puiffe faire comprendre la nature de cette foufrance. Le dernier affaut m'a duré trente heures, & m'a plus changée, affoiblie, & rompue, que huit jours de fiévre continue.

2. Si vous mouriez étant en grace, je ne foufrirois rien de votre mort, parce qu'étant mis pour lors dans la vérité, vous feriez uni à Dieu, & vous vous y uniriez par une pente néceffaire comme à votre derniere fin. Vous le feriez fans réfiftance; & alors mon cœur feroit fans nulle violence à votre égard. Si vous mouriez en péché mortel, je n'en foufrirois qu'un moment; car vous me feriez arraché avec

violence : mais après cela, vous me feriez comme une perfonne à laquelle je n'ai plus de part. O Dieu, envoyez un rayon qui faffe comprendre la vérité de ce que je dis !

LETTRE CXXXIII.

Douleur qu'on foufre pour les ames qui fe féparent de Dieu. Il n'y a point de tromperie à craindre où il n'y a point de proprieté ; non plus que lorfqu'on s'abandonne à Dieu.

1. MOn ame demeure dans fa paix & dans fon abandon contente de foufrir infiniment fi elle efpéroit que fes foufrances rendiffent à Dieu ce cœur fugitif, qui s'échape. Il me fut donné à comprendre hier la diférence de la douleur de Jéfus-Chrift au jardin, & de celle qu'il foufrit à la croix. Celle du jardin fut incomparablement plus grande. Il foufrit alors la féparation de toutes les ames de fes enfans, qu'il étoit venu racheter & unir à lui. Ce fut une douleur fi exceffive, que s'il n'eût pas eu une force divine

il eut été réduit en poudre. J'ai foufert autrefois les tranchées de l'enfantement ; mais j'avoue que ce n'étoit qu'une ombre de foufrance au prix de ce que je foufre lorfque vous voulez vous féparer de Dieu.

2. La douleur de Jéfus-Chrift fur la croix fut une douleur par laquelle il enfanta tous les Chrétiens ; mais ce ne fut pas là où il foufrit leur perte, mais bien au jardin. Or de tous ceux qui le font foufrir, la perte d'un grand nombre d'ames ne lui eft rien au prix de la perte d'une ame qu'il gratifie de fon union.

3. Plût à Dieu que vous connuffiez la vérité de Dieu cachée dans fon miftère : vous verriez ce que c'eft que l'entiere défapropriation d'une ame qui n'a plus ni intérêts, ni volonté. Par où le Diable la prendra-t-il ? Le Diable ne la peut prendre que par là, pour lui faire vouloir être quelque chofe dans l'ordre ou de la nature ou de la grace. La plûpart de ceux qui ont été trompés, l'ont été par les chofes éclatantes aux yeux du monde ; & ils ont été éclairés par des chutes. Quand Dieu permet qu'une ame foit trompée, il

ne la couvre pas de boue & d'humiliation. Il faudra encore en revenir là : vous ferez comme hors de vôtre centre : il ne tiendra qu'à vous d'en faire l'épreuve.

4. Lorsque vous voudrez bien vous abandonner à Dieu pour qu'il fasse de vous selon ses desseins, vous y trouverez vôtre paix & vôtre place ; & si vous ne le voulez pas, vous serez toujours errant. Vous connoitrez un jour ce que vous ignorez à présent, & vous le connoitrez avec douleur de n'en avoir pas profité. J'ai espérance que vous ne me ferez pas tout à fait ôté (à moins de la plus noire infidélité) si vous continuez vôtre oraison, vôtre abandon à Dieu, & que vous vouliez bien me croire.

LETTRE CXXXIV.

Petitesse & détachement des ames de choix & de conduite.

1. IL m'est venu de vous dire, que je n'ai point du tout l'envie d'aider. Que si vous ne jugez pas à propos que

que j'aide aux ames, je m'en départirai volontiers. Je ne me regarde pas comme un conducteur, & il me semble qu'il y a de la diference de moi aux autres Directeurs (comme) d'un paysan à un Gouverneur. Le Gouverneur conduit un enfant avec autorité & par raison ; & comme il le mène dans un chemin, il vient à lui un pauvre paysan qui lui dit, Monsieur, je sai un chemin bien plus beau & bien plus court que celui que vous suivez : j'y passe tous les jours, suivez-moi, je vous y ménerai. On suit ce pauvre paysan à cause de son expérience, & & non par nulle autorité qui soit en lui.

2. Il me semble de plus, que Dieu a mis son esprit de discernement en moi : mais il me fait la miséricorde d'être également prête de passer le reste de ma vie cachée avec mon divin maitre, sans donner en aucun endroit nul signe de vie, comme je la suis d'aller sur l'échafaut pour servir les ames selon la volonté de Dieu.

LETTRE CXXXV.

On ne doit chercher l'aproche des ames éclairées que pour la nécessité & selon la volonté de Dieu, à laquelle seule elles ont aussi égard, & non aux hommes.

1. POur vous parler avec toute l'affection de mon cœur, (que vous devez assez connoitre pour vous,) je vous dirai, qu'il m'est également impossible de vous dire de ne me plus voir du tout, & de vous conseiller de me voir encore. Si je vous suis encore utile, & que Dieu veuille se servir de moi pour votre ame, quoiqu'elle m'ait déja coûté bien des persécutions, je suis prête d'endurer pour elle la prison & la mort même ; & si je suis assez malheureuse pour conserver encore quelque interêt, quel qu'il soit, je prie Dieu qu'il s'en venge. Peut-être aussi Dieu ne veut-il plus se servir de moi pour vous ; & alors ce n'est pas à moi à vous retenir. Je suis donc prête à vous revoir, prête à ne vous plus voir.

2. Que conclurre de-là ? Si Dieu vous donne la force de vous en passer, & qu'il y suplée par lui-même, ou par quelque autre moyen, ne me voyez plus. Vous devez en faire l'essai, & suivre Dieu ; car il ne faut nullement s'attacher à la créature.

Si vous sentez que vous en avez un vrai besoin ; & que Dieu vous pousse à y venir, venez-y avec courage, & ne craignez rien ; car je n'ai rien à perdre ni à ménager.

3. Je ne crains que Dieu, & nullement les hommes : je n'attends ni ne demande nul secours des hommes : c'est pourquoi je n'ai que faire de ménagement pour leur plaire. Agissez donc conformément à cela, sans géne & sans retours. Si vous vous trouvez en paix en ne me voyant pas, demeurez en votre paix, & ne vous faites point une nécessité de me voir : si vous vous trouvez ou affoiblie ou troublée, venez, venez sans crainte ; & je vous recevrai de tout mon cœur. C'est ce que vous peut dire celle qui est & qui sera toujours en Dieu la même pour vous malgré la malice des hommes, à moins que vous ne changiez pour Dieu.

LETTRE CXXXVI.

Combien le peu d'ouverture de cœur qu'on a envers les personnes dont Dieu se sert comme d'instrumens pour notre bien, les abat, aflige l'Esprit de Dieu en elles, & nous les rend inutiles. Leur désintéressement en cela.

1. N. est parti de grand matin. Je vous dirai, en vous parlant sérieusement, que je crois n'être plus bonne à aider personne; car je l'ai vû avec lui. Mon cœur n'a eu nulle correspondance, quoique je l'aime tendrement, que je le connoisse bon & droit, &, à son attache près, bien meilleur que moi. Dieu se sert quelques fois des personnes un certain tems; puis il ne veut plus s'en servir.

2. Ce seroit une proprieté si je voulois encore aider aux autres lorsque Dieu ne veut plus se servir de moi. J'ai voulu quelques fois rester auprès de lui en silence; j'étois comme repoussée; ce qui m'a fait croire, que

le mal est en moi plutot qu'en lui. Qu'on ne vienne plus chercher un chien mort, plus propre à gâter l'ouvrage de Dieu qu'à y contribuer. Je vous le dis comme je le pense, & nullement par humilité. Si j'étois humble, j'aurois quelque bien; & je me vois destituée de tout: ainsi je ne parle que par vérité. Ne vous arrêtez donc plus à une miserable. Vous avez Moïse, vous avez les Prophètes; & par dessus tout cela vous avez Jésus-Christ.

3. C'est entre ses mains que je vous remets tous, & en celles de N. qui a la lumiere & le caractère. Tournez tous de ce côté là: il y a longtems que je le souhaite. Je vous en prie à présent, persuadée que Dieu ne veut plus que je vous conduise; mais qu'on sera mieux conduit par des instrumens que Dieu choisira: non que je croye que Dieu ait besoin de nous, & de ce qui est en nous; mais il mettra lui même ce qu'il faut. Car nous sommes des instrumens inutiles. Dieu donne à l'instrument tout le prix. Il faut le laisser se servir de l'instrument tant qu'il lui plait, & le quiter

lorsqu'il le juge à propos. C'est ma disposition. Ecrivez-moi comme un ami: mais pour le conseil suivez votre cœur; je ne parle pas de son penchant naturel, qui ne peut rien vouloir de bon; mais de l'intime du cœur. Je vous embrasse en Nôtre-Seigneur.

LETTRE CXXXVII.

Véritable désintéressement d'une ame qui sert purement Dieu.

1. (*a*) MOn *témoin est au ciel, & mon* (*b*) *juge est au plus haut des Cieux.* Si Dieu vous met en doute, je ne prétends point vous assûrer Je vous ai toujours dit que je ne garantissois pas de n'être point trompée; mais que mon dessein n'étoit pas de tromper. J'ai toujours parlé avec ingénuité & simplicité. Je ne me suis point déguisée. J'ai laissé paroitre toutes mes foiblesses. Je n'ai point voulu qu'on me crut bonne. J'ai plus parlé en me taisant qu'en parlant. Je n'ai jamais cherché ni mon avantage, ni

(*a*) Job. 16. vs. 20. (*b*) *Conscius*: celui qui connoit le fond de mon cœur.

ma gloire. Je n'ai flatté personne. Je n'ai rien demandé. C'est à vous-même à juger ce que j'ai pû faire pour vous tromper, & par quel endroit. Du reste, je suis peu exacte dans mes lettres; parce que j'ai apris d'écrire simplement à des personnes qui m'entendent à demi-mot, & que je ne croyois pas écrire pour le public.

2. Je ne demanderai point à Dieu qu'il vous rassure sur moi: car s'il veut que vous soyez tous scandalisés en moi, j'y consens. Ce n'est point à présent le tems des demandes pour moi, mais des sacrifices. Peut-être ne veut-il plus se servir de moi. C'est un instrument usé. Qu'il le brûle: je ne lui dirai pas qu'il s'en serve. J'ai pû être trompée; mais je n'ai jamais voulu tromper: & lorsqu'il m'est venu quelques momens de peines & de retours involontaires sur la confiance dont vous m'honorez, j'ai toujours eû cette ferme foi, que si j'étois trompée, vous étiez trop droit pour que Dieu ne vous le fit pas connoitre. Ainsi, laissez-vous à sa lumiere: ne la combattez point. Si Dieu m'a rejettée, je me rejette moi-même; & je

ferois trés-affligée que l'on me ramaſſât. Toute méchante que je ſuis, je ſuis à lui ſans reſerve. S'il ſe met de la partie, (*a*) *je ne contredirai point aux paroles du Saint*. Si j'adore ſon jugement éternel, comment n'adorerois-je pas ſon jugement temporel? Lui ſeul eſt la ſuprème vérité. Tenez-vous attaché à lui: il ne vous égarera pas. Tout n'eſt qu'erreur & menſonge.

(*a*) Job. 6. vſ. 10.

LETTRE CXXXVIII.

Véritable déſintereſſement d'une ame qui ſert purement Dieu, & qui renvoye tout à Dieu ſeul, ſans attache à ſoi-même.

1. QUe vous dirai-je ſur l'état où vous vous trouvez à mon égard? Je n'ai nul mouvement ni pour vous raſſurer ni pour vous retenir. Laiſſez-vous à Dieu: il ne vous trompera pas. Eſt-ce ſur la créature que vous vous êtes apuyé en moi, ou ſur lui? Si c'eſt ſur la créature, c'eſt un roſeau briſé qui vous perceroit la

main: ſi c'eſt ſur Dieu, demeurez attaché à lui: il eſt immuable, il ne change point. Il peut ſe ſervir d'inſtrumens, & puis les rejetter.

2. Si Dieu vous veut ôter de moi, comment vous retiendrois-je? O, à Dieu ne plaiſe! Laiſſez votre eſprit vuide de préventions ni pour ni contre; & laiſſez votre cœur ouvert à Dieu, afin qu'il le trouve comme il lui plait. Ne cherchez d'aſſurance ni en vous, ni dans la créature. La vraie certitude eſt en Dieu. Dieu peut permettre tout ceci pour vous faire mourir à l'attachement que vous avez aux certitudes: il peut le permettre auſſi parce qu'il ne veut plus ſe ſervir de moi pour vous. Je puis avoir mélangé ſa pure lumiere de mon impureté: c'eſt à lui à démêler tout cela dans votre cœur.

Ne deſirez point de continuer d'être lié à moi ſi Dieu vous délie. Il vous avait lié à un faiſceau d'épines pour vous purifier en vous piquant; il veut peut-être les jetter au feu. O ne ſoyons pas aſſez téméraires pour l'en empêcher. Qui ſuis-je qu'un chien mort? je puis être trompée. Ce n'eſt

pas une chose extraordinaire quand je la ferois. La voye est bonne en soi ; & si Dieu permet en moi de l'illusion ; c'est à cause de mon orgueil : mais allant droit, comme vous allez, Dieu ne vous trompera pas.

3. La voye est bonne & droite, sainte, pure & sans tache ; mais combien de méchants marchent-ils par la voye des Saints ? Je n'ai jamais voulu vous tromper ; mais je ne vous ai jamais donné de certitude sur moi : je vous en ai donné sur vous & sur la voye ; plût à Dieu que par tout mon sang je vous la puisse faire suivre jusqu'à la mort ! mais pour moi, laissez-moi, laissez-moi : ne vous liez qu'à Dieu seul. Les moyens sont bons tant qu'ils sont dans l'ordre de Dieu : ils nous nuiroient si nous les retenions un moment contre sa volonté. J'espére que quand vous serez arrivé en lui, vous trouverez cette misérable goutelette d'eau dans cet Océan divin.

4. N'ayez nulle peine de vous sentir retiré de moi si Dieu le veut, je vous en conjure ; & croyez qu'en mon cher Maitre, quoiqu'il arrive, vous me ferez toujours infiniment cher. Si je suis

trompée, ayez assez d'humilité pour avouer que vous vous ètes laissé tromper par la personne & non par la voye ; (car vous devez soutenir la voye de Dieu :) il ne faut pas avoir de honte de se dédire. Tous les grands hommes ont été trompés. Bon courage ; que cela ne vous arrète pas un moment. Augmentez votre foi, & croyez que Dieu saura bien vous tirer du mensonge & de l'erreur pour vous mettre dans la vérité. Allez à Dieu sans crainte & sans hésitation avec un cœur étendu : ne vous retrécissez point par la crainte de malfaire en me quittant. Faites avec générosite ce que Dieu voudra de vous, sans égard humain. C'est aux hommes à soutenir avec opiniatreté leurs opinions ; mais c'est aux enfans de Dieu à se laisser éclairer avec simplicité. Défiez-vous en cette rencontre de votre naturel timide. Si Dieu me rejette ; rejettez moi avec une fermeté digne de lui. Ne comptez la créature que pour rien. Toute à vous en celui qui est tout en toutes choses.

LETTRE CXXXIX.

Avis de désintéressement en la conduite des ames qu'il faut tâcher de réunir en Dieu

1. JE suis ravie, que vous m'ayez expliqué vos peines. Que ne me les avez-vous dites plutôt ? je vous aurois expliqué nettement ma pensée & la vérité de toutes choses.

2. Pour ce qui regarde la conduite des autres, Dieu sait encore combien j'ai désiré de m'en décharger sur ceux qu'il plairoit à Dieu : car je proteste devant lui, que si je me regardois moi-même je serois épouvantée qu'on eût quelque confiance en moi, & que Dieu veuille se servir du plus pauvre & du plus indigne des instrumens. J'étois donc fort en repos sur la conduite de nos fréres ; parce que je savois que tout instrument est bon en la main de Dieu. Plût à sa divine Majesté qu'ils fussent tous Apôtres, & qu'ils eussent les plus grands dons qui peuvent glorifier Dieu. Non seulement je n'en aurois pas de peine, mais j'en aurois une extrême joye, n'étant devant Dieu qu'un avorton ; cependant,

lorsqu'on m'a demandé mon avis sur quelque chose, je devois à Dieu & à la personne qui me le demandoit, de lui dire la vérité. Je pourrois vous en dire beaucoup d'exemples.

3. J'ai donc parlé dans la simplicité à ceux qui m'ont demandé mon avis ; mais je leur ai toujours dit, qu'ils n'en devoient être que plus unis à vous par les liens d'une charité unissante. Cette charité ne veut ni une chose ni une autre ; mais que tous marchent dans la volonté de Dieu, selon l'attrait particulier de la grace, formant plutôt l'homme intérieur, par lequel l'homme extérieur doit être corrigé, que de s'arrêter à corriger simplement l'homme extérieur : ce qui est un travail assez infructueux lorsqu'il n'est pas regi & animé du dedans. Tout ce que j'ai fait, loin de disperser, n'a été que pour réünir & rapeller ce qui s'étoit joint dans la conduite. Lorsque notre naturel sera bien mort, nous serons un en Jésus-Christ.

Dieu a permis ces choses pour vous faire entrer dans cet esprit de mort, qui est si nécessaire ; & pour vous déprendre d'une certaine vûe de condui-

te. (*a*) *Si le Seigneur ne* conduit & ne *garde la cité, c'eſt envain que nous la gardons.*

4. J'ai encore cru que vous vous occupiez trop de ſoins extérieurs ; j'ai tâché de retrancher peu à peu par la grace, ou plutôt, la grace par moi, ces ſuperfluités ; mais je ne vous ai jamais plus aimée que lorſque je vous ai moins ménagée, parce que je ſai que vous ne cherchés que Dieu, que vos mépriſes n'ont été nullement volontaires, & que vous feriez ravie que chacun rentrat dans ſa place pour faire la volonté de Dieu. Je ſai que c'eſt votre unique déſir, quoique la nature en ſouffre, & qu'elle ſe ſoit fait une habitude qui lui coute à perdre : Mais, bon courage ! Vous trouverez un ſi grand gain dans cette perte, que vous en verrez une union bien plus grande lorſque l'on fera ſon devoir. Je ſai que tout eſt foible ; que le troupeau, malgré ſa bonne volonté, conſerve bien ſes défauts : mais il eſt plus en état de s'en corriger lorſque l'union ſera dégagée de la nature, & chacun de ſoi-même.

(*a*) Pſ. 126. vſ. 1.

LETTRE CXL.

Agir purement par le cœur, ſans y mêler l'activité de l'eſprit. Ne point fléchir en diſant la vérité.

1. LE Dimanche matin 15. je ſouffris beaucoup de l'eſprit de la perſonne que vous ſavez. Il me ſemble que Dieu veut que tout ce qu'il a de propre ſoit détruit. Je voyois comme quoi les vérités qu'il dit ou écrit ſortent de ſon cœur : la facilité qu'il a d'agir par l'eſprit eſt ſi grande, que ſans qu'il s'en aperçoive, elles paſſent par l'eſprit comme par un alambic qui les ſubtiliſe : en éfet comme l'alambic en ſéparant ce qui eſt de groſſier ſépare auſſi le ſubſtantiel, & le convertit en vapeur, il en eſt de même de l'eſprit. Les vérités ſortent donc de vôtre cœur ; mais elles ſont toutes digerées par l'eſprit : c'eſt ce qui fait l'éfet qu'elles produiſent. Elles remuent le cœur pour des momens, parce qu'elles en ſortent ; mais tout le goût eſt pour l'eſprit.

2. Entrez pleinement dans ce que

je vous dis, & la lumiere vous en fera donnée. Ne voyez-vous pas qu'il faut toujours quelque chose de nouveau ? Ne sauriez-vous prier que l'on épuise les avis donnés, & que vous en donnerez d'autres ? Ne parlois-je point trop hardiment ? qu'importe : dire la vérité & mourir, est tout ce que je prétends. Ah, ah, ah Seigneur, éclairez & pénetrez le cœur d'une vérité divine où le goût de l'esprit n'ait nulle part ! que cette ame soit toute volonté, & qu'elle ne soit plus esprit ! Je vous ai prié ce matin de me tirer du monde plutôt que d'être obligée d'adoucir votre vérité. Je la publierai dans sa pureté au milieu d'une grande assemblée, & vous ferez voir, Seigneur, que vous seul l'avez versée dans mon cœur, ou plutôt, que vous y êtes vous-mêmes, ô Souveraine Vérité, pour vous manifester nuement ; & que vous vous servez des choses foibles pour confondre les fortes ! Dieu est vérité & charité.

LETTRE CXLI.

Ne chercher d'atache qu'à Dieu. Ne se conduire que par son égard & son mouvement.

1. APrès y avoir bien pensé devant Nôtre Seigneur, je crois vous devoir dire & repéter, qu'il m'est impossible de changer d'avis sur vôtre conduite. Je suis très-éloignée de vouloir que vous préferiez mon sentiment à celui des autres : au contraire, je crois que vous devez suivre celui que Dieu vous inspirera après le lui avoir exposé. Vous me dites hier, que le respect humain vous empèchoit de me quiter. O ce *respect humain* seroit un poison mortel ! En matiere de direction & de vocation, qui sont les deux points essentiels de la vie, il ne faut nul respect humain : rien ne vous doit empècher de me quiter, ni rien ne vous doit lier à moi que la volonté de Dieu : dès qu'elle n'y sera pas, ce seroit pour vous un désavantage. Je ne ferai jamais rien pour vous fixer & arrèter : au contraire, si j'avois quel-

que chose à faire, je le ferois plutôt pour vous porter à me laisser : mais comme nous sommes dans la main de Dieu, je le laisse faire, espérant qu'il ne vous abandonnera pas dans une afaire de cette conséquence. La créature est moins qu'un chien mort par elle-même, & Dieu me rend au fond du cœur ce témoignage, que je n'ai rien fait pour en retenir aucune, quoiqu'il en put arriver.

2. Allez donc, sans nulle considération où Dieu vous entrainera : si vous changez, je n'en serai pas moins à vous en lui ; au contraire, les choses étant replacées, je ne serai plus sur le pied de vous causer tant de mortifications sur des choses, que je vois qui nuisent à vôtre grace : c'est ce qui fait que je ne me saurois repentir de celles que je vous ai causées hier au soir. Je me trouve assez déterminée d'agir avec vous de maniere que ce soit la grace seule qui vous arrête (si elle en a la force) malgré les peines de la nature : car c'est une chose où il faut une fois que vous reconnoissiez l'ordre de Dieu, sur tout à présent qu'il s'agit de perdre

une infinité d'apuis : sans (a) cela, je n'aurois pas assez de fermeté. Laissez vous donc en paix, afin que Dieu vous fasse connoitre sa volonté : demeurez-y abandonnée & ferme.

LETTRE CXLII.

Quand il est tems d'agir avec liberté & élargissement de cœur, en suivant le mouvement & la conduite de Dieu, & non de l'homme.

1. Il faut que N. s'élargisse le cœur, & qu'il commence à faire hardiment des coups de cœur, ce que l'on apelle communément coups de tête. Sa docilité a tout fait jusques à présent, & a même suppléé à ce qu'il avoit de trop étroit pour Dieu : Mais il faut qu'il commence à présent à sortir de ce qui le tenoit en brassieres sous bon prétexte, qu'il s'acoutume à sentir & discerner son fonds, & à agir dans le moment présent avec confiance & hardiesse, sans admettre les hésitations. Par exemple, il doit entendre les rai-

(a) c. à d. Si j'agissois autrement avec vous.

ſons des uns & des autres, & puis, dire ce qui le frape d'abord, qui ſera une vue droite, ſans conſerver même certaines règles & meſures qu'il auroit priſes de loin.

2. Ceci eſt pour les choſes qui ſe doivent décider ſur le champ. Pour les autres, il a auprès de lui l'homme de Dieu (qui le deviendra toujours plus par la perte de lui-même,) qui lui donnera des conſeils juſtes, ſur tout lorſqu'il ſera aſſez mort, (ainſi qu'il arrivera bientôt) pour ne ſuivre dans les conſeils qu'il lui donnera nulle prévention, & nulle impreſſion qui lui puiſſe venir par dehors, ni même celle de la plus grande ſageſſe; mais une impulſiou promte, hardie, ſoudaine, qui n'admet nulle héſitation: car le Seigneur dit de ſemblables; (a) *C'eſt mon Serviteur ſur lequel mon eſprit ſe repoſera.* Il n'a qu'à ne ſuivre nulle régle, quelle qu'elle puiſſe être; mais ſe laiſſer mouvoir au vent du St. Eſprit, que j'eſpére qui viendra chaſſer le propre eſprit, & s'emparer de tout lui-même. On ne laiſſe pas d'être unis en

(a) Iſaïe 42. vſ. 1.

Dieu encore plus intimément, & de le ſervir par l'écoulement de la grace.

3. Il faut autant que l'on peut retirer l'homme de la conduite de l'homme pour l'aſſujettir à celle de Dieu; & la conduite des hommes n'eſt utile qu'autant qu'elle nous porte à connoitre les veſtiges du Seigneur, & à les ſuivre. Tout dépend de diſcerner le mouvement de Dieu: & quand une fois on eſt aſſez courageux pour le ſuivre ſans meſure & ſans héſitation, tout va bien. En le ſuivant, il éclaire pour ſe faire diſcerner: & quand une fois on eſt ſtilé à le ſuivre, les créatures ſont inutiles.

LETTRE CXLIII.

Mouvemens divins de diverſes ſortes. Outrepaſſer tout don. Fidélité à ſuivre le mouvement de Dieu.

JE ſuis moins ſûre de ma ſanté par les remèdes, que par l'aſſurance intérieure que Notre Seigneur m'a donnée qu'il me vouloit laiſſer (vivre encore); ce qui a toujours un éfet réel

Lorſque les mouvemens de quelque choſe ſont marqués à une ame qui n'a point de pouvoir ſur elle-même, elle les ſuit avec une fidélité s'ils lui laiſſent le tems de les apercevoir. Mais il y a des choſes ſi promptes, & ſi imprévues : celles-ci, par exemple : Le recueillement promt & ſoudain me preſſe : on m'imprime que l'on veut de moi un ſacrifice, & que Jéſus-Chriſt porte le titre de Prêtre à mon égard : Cela ſe paſſe en un inſtant : je demeure immolée, croyant qu'il s'agit de ma vie : auſſitôt, ſans nulle attention, ces paroles ſe diſent en la maniere que je vous l'ai dit. Qu'il ſoit vrai ou faux, je n'y penſe plus : mais j'ai la fidélité de vous tout dire : après quoi tout ſe perd. J'outrepaſſe les dons & les graces : mais pour les mouvemens, lorſqu'ils ſont de cette nature, ils ne me laiſſent nul tems : & lorſqu'ils ſont autrement, je les ſuis avec une extrême fidélité, ſans quoi je manquerois à Dieu, ce me ſemble. Mais auſſi tout ce qui me vient à vous dire, je vous le dis, parce que je vous dois tout dire ; non pour que vous l'aprouviez, mais afin que vous en jugiez.

LETTRE CXLIV.

Comment les ames arrivées en Dieu, ayant perdu le diſtinct particulier, en trouvent & reçoivent un tout autre en Dieu, ſoit par mouvement, ou par goût, ou en la lumiere même, ou ſans anticipation, dans le moment même que Dieu agit, ſans qu'elles doivent s'y arrêter, ne ſuivant que le mouvement divin.

1. LOrſque vous me demandâtes dernierement, d'où vient, que je n'outrepaſſois pas toutes choſes ; je vous répondis, que j'outrepaſſois les graces, & ſuivois les mouvemens. Depuis ce tems il m'a frapé quantité de fois au cœur de vous expliquer cela ; car je ne puis plus rien outrepaſſer. Tant que nous ſommes en voye il faut que la foi nous dénue & nous aveugle inceſſamment ; il faut qu'elle nous faſſe outrepaſſer toutes choſes pour courir à Dieu même par un ſentier inconnu : & de cette ſorte l'ame outrepaſſe inceſſamment toutes choſes, ſans quoi, elle n'arriveroit jamais en Dieu

même. Cela est pour elle d'une si extrême conséquence, que (sans cela) les choses les plus saintes en elles-mêmes lui serviroient d'empêchement: Mais il n'en est pas de même lorsqu'à la faveur de la foi la plus nue & la plus perdue l'ame est arrivée en Dieu.

2. En Dieu tout est Dieu, & le distinct même ne sert plus alors d'empêchement ni d'entredeux. Il est vû distinct, parce qu'il l'est en éfet: & comme en Dieu tout ce qui est distinct de Dieu ne laisse pas d'être renfermé en lui; aussi le distinct n'est vû tel de l'ame que parce qu'il l'est en éfet, mais cependant en Dieu, où tout est vérité, où l'illusion n'a point de lieu, (*a*) *voyant la lumiere dans la lumiere.*

3. Or ce distinct en Dieu est [aperçu] ou par *mouvement*, qu'il faut suivre; ou en faisant *connoitre* quelque chose qui regarde autrui, quoique la maniere ordinaire soit par un goût intime sans goût, qui ne trompe point pour la disposition générale des ames: mais lorsqu'il en faut découvrir quelques

(*a*) Ps. 35. vs. 10.

ques particularités, il faut bien que ces particularités soient découvertes en Dieu même, en qui toutes les choses sont présentes telles qu'elles sont en éfet.

4. Il faut faire une grande diférence du distinct des ames (*) en lumiere, qu'il faut outrepasser, puisqu'il faut nécessairement les mettre en obscurité si l'on veut qu'elles avancent; & (du distinct) de celles qui étant en Dieu, ne changent plus de place, & demeurent immobiles dans leur bien souverain, où elles voyent sans lumiere particuliere, (comme je l'ai dit) mais *dans la lumiere* même, non en maniere de vue mais de science, ce qui leur est montré.

5. D'autrefois Dieu fait certaines choses de son autorité en ces ames ou par ces ames, sans leur en donner une vue anticipée, mais elles le voyent parce que c'est une chose qui vient d'être, & que cela est vrai. Cette vue ne les arrête pas un moment; mais elle leur donne l'expérience des routes impénétrables de l'amour divin, &

(*) c. à d. des ames qui sont encore en la voye des lumieres, qu'on doit ensuite quiter.

comment le Seigneur fait ce qu'il lui plait ſans que l'ame faſſe atention ni au motif qu'il a eu d'en uſer de cette ſorte, ni à la fin. Elle ſait que cela eſt, ſans s'en ocuper un moment : & lorſqu'elle le dit, elle le dit parce qu'on le lui fait dire, ſans nulle vue en le diſant, que de ſuivre le mouvement qui lui eſt donné.

LETTRE CXLV.

Dépendance & ſoumiſſion abſolue d'une ame de choix dont Dieu ſe ſert pour aider ſalutairement les autres.

1. JE ne puis vous dire à quel point de ſimplicité Nôtre Seigneur veut que j'agiſſe avec vous, & combien il aime vôtre ame. Le goût qu'il m'en donne eſt fixe & invariable. Nôtre Seigneur me laiſſe des défauts extérieurs, & il ne me donne nulle peine de les voir, ni nulle envie qu'ils n'y ſoient plus : mais j'aurois plus d'horreur d'ajouter à ce qui eſt de lui, ou de me vouloir mêler naturellement d'aider aucune ame, que je n'en aurois

de l'enfer. C'eſt ce qui fait, ſelon qu'il me l'a donné à connoitre, qu'il ſe ſert de ce foible néant, & qu'il lui donne tant de graces pour les autres quoiqu'il en ſoit ſi dépourvû pour lui-même. C'eſt parce qu'il ne ſe mêle point de l'ouvrage de Dieu ; qu'il dit ſimplement, quoiqu'il en puiſſe arriver, ce que Dieu lui fait dire ; & auſſi qu'il ne s'ingère jamais de rien ſi Dieu ne le lui fait faire.

2. La nature eſt ſi maligne, qu'elle porte infiniment plus ſa corruption ſur les choſes ſpirituelles que ſur les autres : & elle eſt ſi ruſée, qu'elle ſe cache à elle-même tous ſes artifices. Il faut une grande mort pour ne jamais mettre la main par ſoi-même à l'œuvre du Seigneur, comme auſſi pour ne jamais reculer d'un pas de ce qu'il veut de nous ; & cette derniere mort eſt bien plus profonde & plus étendue que les autres. Lorſque nous nous mêlons dans les choſes, nous les retardons, loin de les avancer : & quoique Nôtre Seigneur faſſe connoitre que certaines ames ſont données, qu'on les aidera un jour, & que Dieu le veut de la ſorte, que même plu-

-sieurs graces sont attachées pour elles à la petitesse, qu'elles auront à recevoir l'écoulement de la grace par le moyen que Dieu leur a choisi; que l'on connoisse même que leur retardement à voir ces personnes suspend l'avancement qu'elles pourroient faire: tout cela néanmoins ne donne pas la moindre envie de rien prévenir, ni de leur parler que dans le tems ordonné par la providence. De même lorsque Dieu veut qu'on leur dise quelque chose bien qu'ils pussent en être dégoûtés pour un tems, & qu'on le connoitroit; rien cependant ne pourroit arrêter; parce que Dieu tire le bien de tout cela en son tems. Je crois qu'il ne faut pas non plus que l'on s'arrête par la multitude des défauts du naturel ou du temperament que l'on remarque dans les personnes que Dieu nous a données: cela ne fait rien à la grace; cela la couvre & la conserve, & exerce la foi des enfans. Ces péres & méres de graces leur font un paradoxe qui découvre davantage Dieu dans sa créature, & qui empèche également & que l'on n'entre en défiance de cette créature, parce que Dieu veut

que l'on s'en serve; & aussi, que l'on ne s'y apuye. Je ne sai pourquois j'écris ceci. Dieu le fait; & cela me sufit.

LETTRE CXLVI.

Humiliations cachées, peines, immolations & martire continuels d'une ame par laquelle Dieu veut operer particulierement. Dire ses peines à qui l'on est uni en Dieu.

1. J'Ai encore eu un grand goût de vôtre ame. Il me paroit que je la vois comme Dieu la voit, que je la goûte comme Dieu la goûte, & que nul n'en peut avoir une connoissance plus parfaite. J'ai connu en même tems, que le tems de question sera long, & très-long; parce qu'il ne vous est pas seulement donné pour vous faire mourir; mais comme Dieu vous destine à de grandes choses pour sa gloire & pour les ames, & qu'il ne veut pas que vous ayez d'humiliation extérieure (parce que cela ne convient pas à ses desseins,) les humiliations cachées vous serviront de contrepoids: & ce

ſera dans leur compagnie que vous ferez tout pour les autres, & que vous ſerez garanti de la corruption. Je vous dis comme il fut dit à S. Paul : (*a*) *La vertu ſe perfectionne dans l'infirmité, & la grace vous ſufit.*

2. Vous dirai-je qu'elles dureront juſqu'à la mort ; que vous aurez des peines comme vous en avez eu de tems en tems ; que cet état vous paroitra quelquefois entierement paſſé comme choſe qui ne doit jamais revenir, puis il reviendra tout à coup avec d'autant plus de force qu'il paroiſſoit plus éteint : & lorſqu'il ſera aſſoupi, il vous paroitra ne devoir jamais revenir.

3. Plus vous ſerez miſérable de cette ſorte, plus Dieu ſe ſervira de vous pour de plus excellens ouvrages : ce ſera alors que vos paroles porteront plus de coup. Enfin il faut être immolé juſques au bout : (mais) combien de tentations contre N. de défiances, de dégoûts ! cependant le lien eſt indiſſoluble par le fonds, quoiqu'il puiſſe arriver bien du changement dans les ſentimens intérieurs : mais ſoyez perſuadé que je vous dis la vérité.

(*a*) 2. Cor. 12. vſ. 9.

4. (*a*) *Je ſuis venu aporter le feu : que veux-je ſinon qu'il brule ?* (*b*) *Je ſuis venu aporter l'épée.* O martir du Pur-Amour immolé pour le ſalut des autres, il faut que vous ſoyez humilié juſques à l'excès entre Dieu & vous. Si vous étiez moins à lui, il vous ménageroit : il n'y a pas moyen de reculer, victime du Tout-puiſſant. Vous négligez de dire vos peines parce qu'il vous paroit inutile : cela ne l'eſt nullement. Si vous les diſiez telles qu'elles ſont, cela vous rendroit plus ſimple, & vous élargiroit le cœur.

LETTRE CXLVII.

Voye cachée, mépriſée, détruite de quelques ames d'élite en la main de Dieu.

1. NOtre Seigneur n'a point encore voulu de moi, & il faut que je ſerve à ſes deſſeins par ma deſtruction : auſſi n'ambitionnois-je pour ſa gloire aucune choſe qui éclate, mais de n'être rien pour cette même gloire :

(*a*) Luc 12. vſ. 49.
(*b*) Matth. 10. vſ. 34.

il faut que les autres croissent, & que je diminue; qu'ils édifient, & que je sois renversée; & il n'y a que trop de gens pour honorer la vie miraculeuse de Jésus-Christ, mais très-peu pour sa vie anéantie, cachée, inconnue à la raison. Trop heureuse si je pouvois porter le reste de mes jours la confusion d'une vie inutile & improuvée de tout le monde!

2. J'honore vôtre ministére; je bénis Dieu des graces qu'il verse sur tout ce qu'il vous fait entreprendre pour son service, & des conquètes qu'il fait par vôtre moyen. Mais je ne puis envier tout cela, & ma condition vile & abjecte est le comble de mes désirs; car je ne puis plus désirer aucune chose ni au ciel ni sur la terre. Pour ce que vous me dites de mon détachement, Dieu sait combien j'honore en vous ses dons, combien j'aime & respecte vôtre personne, & le plaisir que j'aurois de vous voir: mais quoique tout cela soit réel, je ne puis vouloir vous voir lorsque vous ne viendrez pas, n'étant point en mon possible d'avoir aucune volonté que des choses

qui arrivent à chaque moment, & comme elles arrivent.

3. Pour ce que vous me dites de vôtre voyage à R... hélas, cher Pére, que puis-je vouloir n'ayant point de volonté, si non que celle de Dieu s'acomplisse en vous, par vous, & en nous, selon ses desseins éternels? rien autre chose: de quelque maniere que les choses arrivent, elles me seront toujours & avantageuses & agréables, parce qu'elles seront ordre & volonté de Dieu, quoique souvent cachée sous la mauvaise volonté des hommes.

4. Je ne changerai point la résolution que j'ai prise de ne jamais retourner en Egypte après en être sortie; je ne reprendrai point ce que j'ai quité pour Jésus-Christ; & je resterai constamment dans l'oprobre d'une vie cachée, inconnue, méprisée, condamnée.

LETTRE CXLVIII.

Abandon à Dieu dans les traverses & persécutions. Cœur sans intérêts que celui de la gloire de Dieu.

1. IL me ſemble que Dieu vous deſtine à me ſervir d'une vraye fille dans les croix que ſa bonté me ménage avec tant d'amour. J'admire quelquefois comme des gens à qui je n'ai jamais fait que du bien, ne ſongent depuis le matin juſqu'au ſoir qu'à trouver des moyens de me nuire : je demeure tranquile lorſqu'ils ſe troublent ; & je vois que mon Dieu peut ſeul faire avorter tous leurs deſſeins. N.... employe tous ſes éforts & tout ſon crédit pour me faire enfermer dans un cloitre, moi, qui ſuis plus ſolitaire qu'aucune religieuſe ; & je vois en même tems que tout cela eſt ſuſcité par le Démon, qui eſt enragé de ce que tant d'ames lui échapent.

2. Il me ſemble que ſi mon Dieu veut que je ſerve encore au prochain, il faura bien faire avorter toutes leurs entrepriſes. Que s'il ne veut plus que j'y ſerve, je ne le puis vouloir. Mais, ô Dieu, pourquoi tant de plénitude, pourquoi tant de graces pour les autres ſi vous m'ôtez les moyens de les répandre ? Que j'aye du moins la conſolation de les verſer dans le ſein de ma chère fille ! Ouvrez vôtre cœur, mon enfant, & ſoufrez moi quelque fois auprès de vous juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de m'en arracher : profitez de ce que Dieu vous donne par ce pauvre cœur, qui n'aura nulle reſerve pour vous, car le Maître l'ordonne de la ſorte.

3. Que les croix viennent fondre ſur moi de toutes parts ! je les aime trop pour les craindre. Mais ſi ces mêmes croix avoient quelque valeur auprès de Dieu, je n'en voudrois qu'une ſeule recompenſe, qui ſeroit, que vôtre cœur fut à mon Dieu ſans nulle reſerve, & qu'il ne s'échapât jamais de ſes mains. O ſi vous ſaviez, mon enfant, combien le propre intérêt eſt banni de ce cœur ! il me ſemble qu'il ne s'y en peut plus trouver du tout. Je n'ai plus qu'un ſeul intérêt, qui eſt, que mon Dieu ſoit glorifié en vous ſelon ſes deſſeins éternels. Donnez à N... quelque choſe de ce que vous avez reçu de Dieu. Adieu ſans adieu : un peu de vos nouvelles ſi le Maître vous l'inſpire.

LETTRE CXLIX.

Comment Dieu fait participer à la croix, au sacrifice, aux soufrances de son Fils une ame en qui Jésus-Christ est tout.

1. JE porte aujourd'hui une impression de croix étrange, & sans nulle consolation, pas même de vous. Mon ame s'ouvroit vers son Dieu pour recevoir les traits qu'il veut décocher & au dehors & au dedans; car quelque chose dit dans le fond, que Jésus crucifié se léve & par dehors & par dedans d'une maniere peu expérimentée. Toute la nature en patit par avance, mais toute l'ame en est comblée de joye dans la volonté de Dieu. O Dieu, achevez de faire vôtre volonté. Vous étes Maitre absolu d'une créature qui ne peut ni ne veut vous résister. O Dieu, faites, faites. Mais c'est d'un bras fort & puissant qu'il veut crucifier sans miséricorde son propre fils. Oh! je ne sais si vous me comprenez, & si je pourrois vous faire concevoir ce que je soufrirai; car Dieu me fait entendre qu'il laisse toute l'ame

dans la pure soufrance de Jésus sans soutien, secours, ni consolation, lui rendant les soufrances plus fortes & pénétrantes comme elles furent rendues en Jésus-Christ, le Pére éternel apésantissant son bras; & que c'est de cette sorte que les ames devenues Jésus-Christ par participation, soufrent, & que la Sainte Vierge soufrit à la croix: de cette maniere, elle soufcit en Jésus-Christ, & Jésus-Christ soufroit en elle, & Dieu le Pére avoit apesanti son bras.

2. Il me fût hier comme proposé l'extrémité des croix & humiliations, ou de rentrer en ce que vous savez; (*a*) *proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* Il me laissoit abandonnée, mais quelque chose en moi se tournoit vers la croix. Tout est à Dieu, & tout ira comme il lui plaira.

Après que la croix fut acceptée, il m'a falu faire un double sacrifice. O, a-t-il dit, ce n'est pas assez de la croix: il faut l'oprobre de la croix. Il me l'a fait faire [ce sacrifice] sans pitié & sans miséricorde. La nature est

(*a*) Hebr. 12. vs. 2. *La joye lui étant mise au devant, il prit & soufrit la croix.*

accablée ſous le poids ; mais il n'y a point de quartier. Il me ſemble que j'aurois voulu être délivrée de cette opreſſion de cœur pour toujours, & je le croyois, mais hier j'eus une certitude que la réflexion que j'y avois faite, & une crainte de retomber dans cette peine, & même de vous le dire, me couteroit cher. Que je prévois de maux, & que Dieu eſt rigoureux! mais, qu'il n'épargne pas la victime : c'eſt dont je le conjure.

3. Aprés que l'on a perdu toute propriété & l'amour de la propre juſtice, un déſir ſecret d'être établi & de redevenir autre, eſt ſubſtitué : mais il faut que tout périſſe, & demeurer le reſte de ſes jours comme cela; être toujours, & plus, dans l'oprobre & la croix. Je ne vous ſaurois exprimer l'étendue des ſacrifices que Dieu fait en moi, comme s'il diſoit, je veux faire des immolations ſans nombre. Il ſacrifie & accepte le ſacrifice ; l'ame s'enfonce dans la croix avec force comme dans le lieu qui lui eſt propre, & qui lui eſt préparé de la main de l'amour, qui ne veut non plus épargner cette victime, qu'il n'a

épargné ſon fils. Il faut qu'elle acheve ce qui manque à ſa paſſion.

(*a*) Col. 1. vſ. 24.

LETTRE CL.

Perſécutions & joie des ames qui ſont à Dieu.

1. VOus ne devez pas douter que la croix ne ſoit auſſi avant dans mon cœur qu'elle l'eſt dans le vôtre. Ne ſachant point où vous étiez, ni ce que vous étiez devenu, je vous cherchois en Dieu; & c'eſt où je vous ai trouvé d'une maniere auſſi réelle qu'inexplicable. C'eſt en Dieu que la croix eſt béatitude, c'eſt en lui que les plus étranges amertumes ſe changent en d'innocentes délices. Comme j'ai vû que Dieu vous ſacrifioit d'une ſi étrange ſorte, je vous ai ſacrifié à ſon amour & à ſa juſtice. Dieu attache quelques fois aux croix des épines qu'il fait ſentir, mais l'on eſt content de les ſentir. Je ne doute point qu'il ne tire une grande gloire de tout cela; & j'eſpére que l'inno-

cence fe fera jour au travers de la calomnie.

2. La perfonne que vous favez n'ofe fortir dans les rues que l'on ne la déchire de coups de langue, la faifant paffer pour la plus abominable du monde. Sa confufion fait fon plaifir; parce que fon Sauveur a été raffafié d'oprobres & d'ignominies. On croyoit que vous auriez la bonté de lui écrire un petit mot dans une fi étrange défolation où elle a été abandonnée de tout le monde: & un jour qu'elle regardoit de tous côtés d'où lui pourroit venir du fecours, & n'en trouvant point, elle dit de tout fon cœur: (a) *Levavi oculos*: car tous fes amis l'ont abandonnée & l'ont regardée avec horreur; mais dans ce même tems Dieu s'eft fait des conquêtes. O quelle confolation que la croix fans nulle confolation! quel plaifir que la croix fans nul mélange de plaifir! Regardez-vous comme une hoftie vivante, trop heureux d'être facrifié à l'infinie bonté de Dieu. Je ne fuis pas digne de fouffrir de fi

(a) Pf. 120. vf. 1. c. à d. *J'ai levé mes yeux, &c.*

grandes chofes; cependant j'en ai ma bonne part. O Dieu, vous êtes, & vous ferez toujours éternellement immuable!

LETTRE CLI.

Egalité & indiférence des ames de choix en tout ce qui peut leur arriver.

1. JE croyois que vous vouliez laiffer tout de bon ce méchant Néant dans fa folitude, où il efpére de finir fes jours (fi le Seigneur ne s'y opofe pas) afin de ne communiquer à perfonne fon décri, fon oprobre, & fon ignominie. Dieu fait bien que je ne m'ingererai pas moi-même de conduire perfonne. Je me regarde comme un balai ufé, qui ayant fervi felon le deffein du maitre, n'eft plus à préfent propre qu'a brûler. C'eft à Dieu à en faire ce qu'il lui plaira. Je n'ai jamais eu fur vous qu'un feul fentiment, qui ne peut varier: je n'ai plus rien à décider là deffus, les chofes étant toujours les mêmes: mais quoique je ne puiffe va-

rier en mes ſentimens, ni penſer aujourd'hui une choſe & demain une autre, parce que cela ne dépend pas de moi ; je puis avec la miſéricorde de Dieu me ſoumettre. C'eſt ce que je fais ; vous laiſſant à la lumiére des perſonnes plus éclairées que moi. C'eſt à vous de ſuivre les penchants de votre cœur & ceux que vous croyez que Dieu vous donnera. Pour moi, je ne ſuis qu'un ſujet de confuſion : mais telle que je ſuis, il n'eſt pas en mon pouvoir de me changer, ni de me donner nul ſentiment.

2. J'ai eſſayé trois fois à répondre à votre lettre, & je ne l'ai pu. Il m'a ſemblé que Notre-Seigneur ajuſteroit tout lui-même, & qu'il vous feroit connoitre ce que je vous ſuis. Cette penſée m'a miſe dans un renouvellement trés-grand, dont la plenitude redonde même ſur mes ſens avec une certitude intérieure que Dieu n'étoit point fâché contre moi. Il veut la démiſſion de mon eſprit & de mon cœur. De même que je ſuis prête à me charger pour lui de qui il lui plait, de même auſſi je me trouve diſpoſée à lui remettre tout lorſqu'il

le voudra, préferant la mort à la moindre propriété : mais auſſi lorſqu'il voudra m'employer, le fer ni le feu ne m'empêcheront point de lui obéir. Tout tourne en bien à ceux qu'il aime : il ſe ſert des miſéres & pauvretés qui ſont en nous pour exercer la foi de ceux qu'il nous donne. O profondeur de la Sageſſe de Dieu, que vos voyes ſont dificiles à connoitre ! Il n'y a qu'une foi ſans nul apui qui puiſſe vous découvrir. Il n'y a rien chez Dieu de hazard ni de mépriſe.

Si je pouvois faire comprendre ce que je conçois, ce que j'en goûte, & dont je ſuis pénetrée dans le plus intime de moi-même, on en ſeroit ſurpris. O que je me trouve bien d'être abandonnée pour tout ſans reſerve ! Demeurez en paix ; & que le calme ſuccède à la tempête.

LETTRE CLII.

Abandon à Dieu & indiférence dans les évènemens & viciſſitudes.

1. JE vous avois écrit ſelon le mouvement que j'en avois eu, le

billet ci-joint. Vous avez raison de n'être pas en peine de moi : car je suis si fort à Dieu, qu'il doit disposer de moi en Souverain.

2. Je me trouve mieux aujourd'hui ; & j'ai dans le fond du cœur cette confiance secrette, que je ne mourrai point tant que ma vie sera utile à ceux que Dieu m'a donné. Quoique la plus grande consolation que je pusse avoir dans la situation de mon ame à votre égard, seroit, après Dieu, celle qui me viendroit de vous. Je ne désire point cependant de vous voir. Je sai que cela ne se pourroit faire sans vous causer quelque peine. Je me repose & me console dans l'étroite union que j'éprouve avec vous, laquelle surpasse tout témoignage sensible.

J'éprouve au-delà de tout quelque chose de fixe en Dieu même, qui est autant inéfable qu'il est au dessus de toute expression. Cette situation ne varie jamais : son extrème simplicité & nudité n'empêche point sa force.

3. Si vous croyez que je doive faire quelque autre préparation pour mourir, outre ce que je fais, qui

n'est rien du tout, mandez-le moi ; & vous serez obéi. Si vous croyez que je doive cesser les remédes, quoique je m'en trouve bien (que je crois,) je le ferai pour vous obéir. Au nom de Dieu, ordonnez sans retour ni sans hésitation.

LETTRE CLIII.

Le respect humain dangereux. Une ame désappropriée ne peut se garder, ni disposer d'elle-même ; mais dépend entiérement de Dieu.

1. MAdame, je vous promis hier que je ferois ce que vous me disiez touchant demander avis au P... Je devois loin de vous promettre, vous prier de demander à Dieu de mettre en moi ce qu'il veut. Je vous promis ce que je ne pouvois tenir. Je dois vous dire, Madame, que je ne puis agir par respect humain. Sitôt que je me veux garder, je fais des fautes, ou il m'échape des paroles qui ne sont bonnes qu'à scandaliser ceux qui les entendent : ce que je

voi bien après que je l'ai dit ; & je comprens que cela vient de la garde que j'ai voulu faire de moi, ou du consentement que j'ai donné à la faire.

2. Vous me demandiez hier, quel étoit le bonheur d'une ame désappropriée. J'étois bien en état de vous le dire, réveillant en moi la proprieté ! Je ne sai ce que c'est de rien : mais si je savois le bonheur d'une ame sans vue sur soi & sans respect humain, je saurois une ame désappropriée. O respect humain, plus dur que l'enfer ! Comment peut-on être possedée [de Dieu] & se posseder encore ? O Dieu, il faut que vous fassiez faire à ce chien mort ce que les autres font par la sagesse de leur esprit ! car sitôt qu'elle voudra & consentira de faire [(*a*) elle-même] quelque chose, elle sera rejettée dans le fond de l'enfer.

3. Je vous demande donc, Madame, que vous ne produisiez plus cette créature, qui ne pourroit que vous causer de la mortification dans la suite. Regardez-la comme indigne de vos

(*a*) comme ayant un *moi*, un principe de propre agir & vouloir.

bontés. C'est une chose perdue, qu'il ne faut pas essayer de trouver. Vouloir demander la régle à un fou, ou qu'il se garde de parler d'une chose ou d'une autre, cela est impossible. Si je prens mes précautions d'un côté, je tombe plus rudement de l'autre. Ceux qui ont du pouvoir sur eux-mêmes font bien de se garder : mais ceux qui n'en ont point ne peuvent faire que se délaisser. Il faut bien qu'ils le fassent : sans cela les tourmens de l'enfer feroient leur partage. Trompée ou non, Ange ou démon, je ne puis être autre que l'on me fait être : je ferai peur à ceux qui m'aprocheront : & comme je vous honore extrêmement, je vous conjure de me regarder comme un malade qui ne peut guérir si son medecin ne le guérit. J'abhorre plus que la mort de paroitre bonne ; car je ne la suis pas. Dieu seul est bon.

3. Gardez vous, Madame, si vous pouvez, des derniers coups du Maître ; car quand une fois il a tout pris, tout, sans reserve, il ne laisse

plus de (*a*) disposition : & dès que l'on veut faire le bien par soi-même, l'on tombe aussi-tôt dans le mal..... Qu'est-ce que toutes les créatures, ou leur salut, ou leur perte, pourvû que Dieu soit seul Maitre ? Il n'y a rien de grand, il n'y a rien de saint, il n'y a rien de sage, il n'y a rien de beau, que de DEPENDRE ENTIEREMENT DE DIEU comme un enfant qui ne fait & ne peut que ce qu'on lui fait faire. O que je dirois de choses sur cette perte, qui est la réelle, toutes les autres étant figurées auprés de celle-là ! Toutes les autres sont de grands saluts ; mais, silence !

(*a*) *c. à d.* l'ame alors ne peut plus disposer d'elle-même.

LETTRE CLIV.

Abandon dans les croix, combien aimable. S'occuper tout de Dieu.

1. MOn ame est à son Dieu d'une maniere inexplicable : son abandon égale son amour. Il me possède seul d'une maniere inéfable, selon

lon la promesse qu'il m'en avoit faite. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous fasse part de ce qu'il me donne ; & qu'il vous fasse mourir à tout intérêt propre, pour ne subsister qu'en lui. O que Dieu veut de pureté pour l'entiere désapropriation de tout vous-même ! Je crois qu'il ne faut plus parler à N.... de mon affaire : mais laisser tout reposer dans le sein de la providence. Il me semble que Notre-Seigneur est jaloux de tout faire, & qu'il fera les choses en leur tems. Mon Dieu, que l'abandon est aimable ! qu'il est charmant ! qu'il est adorable ! C'est un paradis de délices pour l'ame ; hors de là tout est un enfer : mais on ne l'aquiert que par la perte de toutes choses, & de tout propre intérêt de tems & d'éternité.

2. Je me plains toujours du peu de tems que vous donnez à Dieu. Trahissez-vous vous-même, & dérobez-vous tout celui que vous pouvez pour le donner à Dieu. O mon Enfant, que je vous aime en lui, mais purement & fortement ! que je désirerois vous voir mourir à toutes choses pour ne vivre qu'à Dieu seul !

Quittez tout, & vous trouverez tout: mourez à tout, pour ne vivre qu'à Dieu.

LETTRE CLV.

Combien Dieu fait cas des ames simples, les aime, les protége; leur enseigne lui-même sa vérité, qu'elles déclarent avec fidélité: mais le monde loin de vouloir la recevoir par leur entremise, ne fait que s'y oposer étrangement.

1. JE ne puis agir qu'avec simplicité. Si par moi-même j'avois voulu donner une digue à ma simplicité, j'aurois beaucoup soufert; & je serois sortie de l'ordre de mon Dieu, qui veut de moi une candeur inexplicable. Il me fut mis dans l'esprit des passages pour vous les écrire.

2. (*a*) *On se rit de la simplicité du juste; mais c'est une lampe préparée pour un certain tems.* Nôtre-Seigneur me faisoit goûter au dedans un con-

(*a*) Job. 12. vs. 4 & 5.

tentement inexplicable, & me faisoit en même tems comprendre qu'il n'y a que la véritable candeur & la parfaite simplicité qui le puissent donner; & me fournissant des passages pour apuyer cet état, mon cœur le goûtoit toujours plus: (*a*) *Ceux qui ont le cœur droit habiteront sur la terre, & les simples y demeureront pour jamais.* (*b*) *Quiconque est simple, vienne à moi:* Et en même tems sa bonté sembloit ouvrir ses bras pour me recevoir avec une tendresse extrême.

3. Comme je suis dépourvue de tout sécours, & que je n'ai personne qui m'entende, voyant que vous me renvoyez à des gens qui ne peuvent point m'accomoder, étant trop loin de la simplicité j'étois par dehors comme ces petits enfans qui ont perdu leur mére; & ce passage m'étoit venu dans l'esprit: (*c*) *Mon pére & ma mére m'ont abandonné; mais le Seigneur prend soin de moi.* Puis me faisant connoître l'amour qu'il porte à la simplicité, cet autre passage m'étoit mon-

(*a*) Prov. 2. vs. 21. (*b*) Prov. 9. vs. 4. (*c*) Ps. 26. vs. 10.

tré : (*a*) *Le Seigneur met son affection en ceux qui marchent simplement.* (*b*) *Ceux qui agissent sincerement sont agréables au Seigneur.* (*c*) *Le pauvre qui marche dans la simplicité, vaut mieux que le riche qui va par des chemins détournés.* Ensuite j'ai eu à vous dire, que (*d*) *les enfans de la sagesse sont une assemblée de justes : C'est une nation qui n'est qu'obéissance & qu'amour. Il n'y a que Dieu seul de grand ; & il n'est honoré que des petits.* (*e*) C'est lui-même qui m'a donné la vraie connoissance de ce qu'il est. (*f*) *Celui qui craint le Seigneur n'aura peur de rien, parce que Dieu même est son espérance. Le Seigneur ne se donne qu'à ceux qui l'attendent en paix dans la voye de la vérité.* Que la vraie sainteté est peu connue ! (*g*) *Rendez gloire à la sainteté du Seigneur : & il deviendra votre sanctification.* (*h*) *la paix que Dieu établira n'aura point de fin.*

4. Puis m'assurant de sa bonté pour

(*a*) Prov. 11. vs. 20. (*b*) Chap. 12. vs. 22. (*c*) Chap. 19. vs. 1. (*d*) Eccle. 3. vs. 1. & 21. (*e*) Math. 11. vs. 25, 27. (*f*) Eccle. 34. vs. 16, & 22. (*g*) Isa. 8. vs. 13, 14. (*h*) C. 9. vs. 7.

moi, ce passage m'étoit montré. (*a*) *Je vous porterai moi-même jusqu'à l'âge le plus avancé : je vous ai créé, & je vous soutiendrai : je vous porterai, & je vous sauverai.* (*b*) *Une mére peut-elle oublier son enfant & n'en avoir point de soin ? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais. Je vous porte gravée sur ma main, & vous êtes sans cesse devant mes yeux. C'est moi qui suis le Seigneur, & tous ceux qui m'attendent ne seront point confondus.* Puis il assuroit que les hommes ne comprennent point ses routes : (*c*) *Mes pensées ne sont point vos pensées, mes voyes ne sont point vos voyes ; dit le Seigneur.* (*d*) *Ne craignez point, ô Jacob, qui êtes devenu comme un petit ver ; ni vous, ô Israël, qui êtes comme mort.* (*e*) *Ne craignez point : car vous êtes à moi. Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous, & elles ne vous submergeront point : Lorsque vous marcherez dans les flammes, vous n'en serez point brûlé, & la*

(*a*) Isa. 46. vs. 4. (*b*) Is. 49. vs. 15, 16, 23. (*c*) Is. 55. vs. 8. (*d*) Isa. 41. vs. 14. (*e*) Ch. 43. vs. 1, 2.

flamme sera sans ardeur pour vous.

5. Puis me faisant connoitre qu'il y a des personnes dont tout le salut est dans leurs œuvres & dans leurs opérations, & d'autres que Dieu se rachete pour lui, qui ayant perdu toute sainteté en eux, n'ont de sainteté qu'en Jésus-Christ, il me fournissoit cet autre passage : (*a*) *Ceux que le Seigneur aura rachetés seront couronnés d'une alégresse éternelle : le ravissement de leur joye ne les quitera point.* (*b*) *Tous ceux qui sont en vous, Seigneur, sont comme des personnes ravies de joye.*

6. O vérité, que vous êtes ignorée, & que vous êtes peu connue! Faites vous, ô Seigneur, (*c*) *des adorateurs qui adorent le pére en esprit & en vérité.* Je me tairai, & je ne parlerai plus ; parce que je ne trouve personne qui entende les paroles de ma bouche & les pensées de mon cœur. Qui me donnera que je demeure cachée avec vous, ô mon Dieu, que je m'enfuye dans quelque lieu secret? J'ai fait ce que vous m'avez

(*a*) Isa. 51. vs. 11. (*b*) Ps. 86. vs. 7.
(*c*) Jean 4. vs. 23.

commandé. Je me suis abandonnée à votre volonté. Que me reste-t-il plus que de retourner à vous, ô mon Dieu? Dans ce lieu de bannissement (*a*) *je suis comme étrangere à mes fréres, & comme inconnue aux enfans de ma mére. J'ai cherché un ami qui prit part à ma douleur*, & dont l'ame eût du raport avec la mienne: mais, ô Amour, vous (*b*) *me couvrez de pourriture, & les ordures dont ma peau est environnée* font que mes amis ont honte de me toucher. (*c*) *Ma femme a honte de moi, & elle m'a en horreur : mes enfans se moquent de moi. Si je me tais*, & que je dise (*d*) *Je ne parlerai plus ; aussi-tôt vous me tourmentez merveilleusement.* (*e*) *Ne me suis-je pas tû? & n'ai-je pas gardé le silence? Ne suis-je pas demeurée en repos? & l'indignation est tombée sur moi.*

7. O Dieu faites donc de ce néant tout ce qu'il vous plaira. Vous seul possédez & connoissez mon cœur. Je n'ai point cherché dans la créature ce

(*a*) Ps. 68. vs. 9. & 21. (*b*) Job. 7. vs. 5.
(*c*) Job. 19. vs. 17. (*d*) Jer. 20. vs. 9.
(*e*) Job. 3. vs. 26.

que je ne trouvois qu'en vous. Je suis vomie de tout lieu, de toute terre & de tout pays comme un excrément incommode. O Dieu reprendrez-vous ce que l'homme a rejetté? oui, Seigneur, ce sera vous, qui ferez en moi toutes choses, & qui me cacherez dorenavant en vous-même comme (*a*) *la colombe dans les trous de la pierre*. C'est là que vous posséderez seul & à votre gré ce (*b*) *dont le monde n'est pas digne*. C'est là que vous m'enseignerez (comme vous m'avez toujours fait) dans le secret & à petit bruit les merveilles de votre Sagesse. Si je me suis aproprié vos biens, si je les ai gardé pour moi, & si je n'en ai point fait de part à mes fréres, je suis indigne de vos bontés: mais si je les leur ai partagés avec fidélité, si j'ai répandu avec abondance les eaux que vous m'aviez données, vous ne me redemanderez pas l'ame de mon frere, & vous me déchargerez de la commission que vous m'avez donnée. Pére Saint, je remets toutes choses entre vos mains. Je vous rends ceux que vous m'avez

(*a*) Cant. 2. vs. 14. (*b*) Hebr. 11. vs. 38.

donnés: faites en ma faveur que ceux-ci vous connoissent comme je vous connois: & quand vous m'aurez tirée à vous, manifestez-vous vous-même à eux. O le monde ne vous connoit point! pour moi, je ne suis point du monde. Si j'avois été du monde, le monde m'auroit aimée. Instruisez dans votre vérité ceux que vous m'aviez donnés. Ils connoitront un jour que je n'étois point venue de moi-même; mais que vous seul m'avez envoyée. Ils connoitront votre vérité, ils aimeront votre Nom, & ils rendront témoignage à votre vérité dans une grande assemblée. Vous vous ferez, ô Dieu, un peuple pour vous, un peuple qui vous sera saint; parce que vous l'aurez sanctifié.

(*a*) *Les ames des justes sont en la main de Dieu, & les tourmens de la mort ne les toucheront point, Ils ont paru morts aux yeux des insensés: leur sortie du monde a passé pour un comble d'affliction: mais cependant ils sont en paix; & s'ils ont soufert des tourmens devant les hommes, leur espérance est pleine de l'immortalité qui leur est promise.... Ceux qui*

(*a*) Sag. 3. vs. 1, 2, 3, 4, 9.

mettent leur confiance au Seigneur, auront l'intelligence de la verité; & ceux qui lui sont fidèles dans son amour, demeureront attachés à lui; parce que le don & la paix est pour ses élus.

LETTRE CLVI.

L'Exemple de Jésus-Christ nous doit porter à procurer le bien salutaire du prochain.

1. MOn cher & ven. F. en Jésus-Christ. Je vous assure que mon cœur est toujours bien uni au vôtre, & que je ne doute point de la protection de Notre-Seigneur sur vous, qui vous rendra au centuple la peine que vous prenez pour vos fréres. Ce sont de ces sortes de choses qu'il ne laisse jamais sans recompense: & quand il n'y en auroit point d'autres que de le faire régner dans les ames, n'est-ce pas beaucoup?

2. Hélas! je ne songeois autrefois qu'à lui, & je goûtois en lui une paix parfaite: mais depuis qu'il m'a voulu charger du prochain, toutes les blessures que ce prochain reçoit de ses ennemis ou de lui-même, qui est le plus

grand de ses ennemis, portent coup sur mon cœur; surtout celles de certaines ames sur lesquelles Dieu a plus de desseins. Je lui disois un jour: mon cher maître, pourquoi me chargez-vous des autres? Je croyois n'avoir plus à répondre qu'à vous, & qu'après les tourmens par lesquels vous m'aviez fait passer pour m'unir si étroitement à vous, je n'avois plus qu'à consommer ma vie dans cette étroite union! Il me fit sur cela une forte reprimande, me faisant entendre; qu'il étoit parfaitement heureux dans le sein de son Pére, puisqu'il étoit Dieu comme lui; que rien ne pouvoit troubler son suprême bonheur; & que cependant l'amour qu'il avoit pour les hommes, l'avoit comme obligé de se rendre passible & mortel: qu'ainsi la plus grande gloire qu'on pouvoit rendre à son Pére, aprés le renoncement & la mort à toutes choses, étoit de s'immoler pour ces mêmes hommes pour lesquels il étoit devenu passible & mortel, d'impassible & d'immortel qu'il étoit. Je n'eus pas un mot à lui répondre là dessus, car je trouvois qu'il avoit raison.

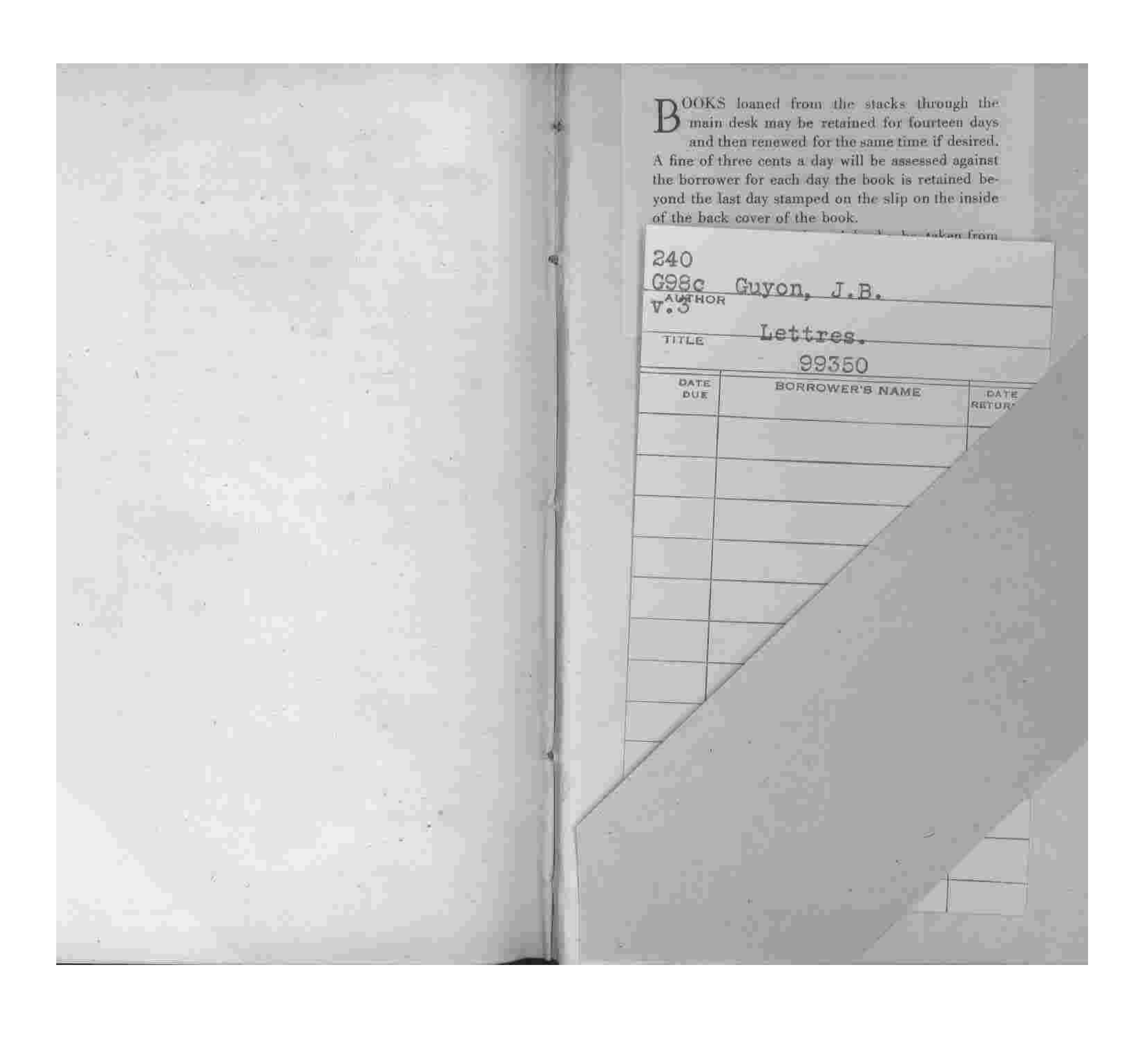
Travaillons donc mon cher F. pour l'avancement de ceux pour lesquels il est mort, & achevons par là ce (*a*) qui manque à la passion de Jésus-Christ. O quand sera-t-il véritablement Roi ! Toutes les créatures lui obéissent : il n'y a que l'homme qui se serve de sa liberté, pour lui faire une résistance d'autant plus cruelle, que les biens qu'il a reçus sont plus grands. Je prie Dieu, mon cher F. de vous conserver pour son œuvre.

(*a*) Col. vs. 24.

FIN

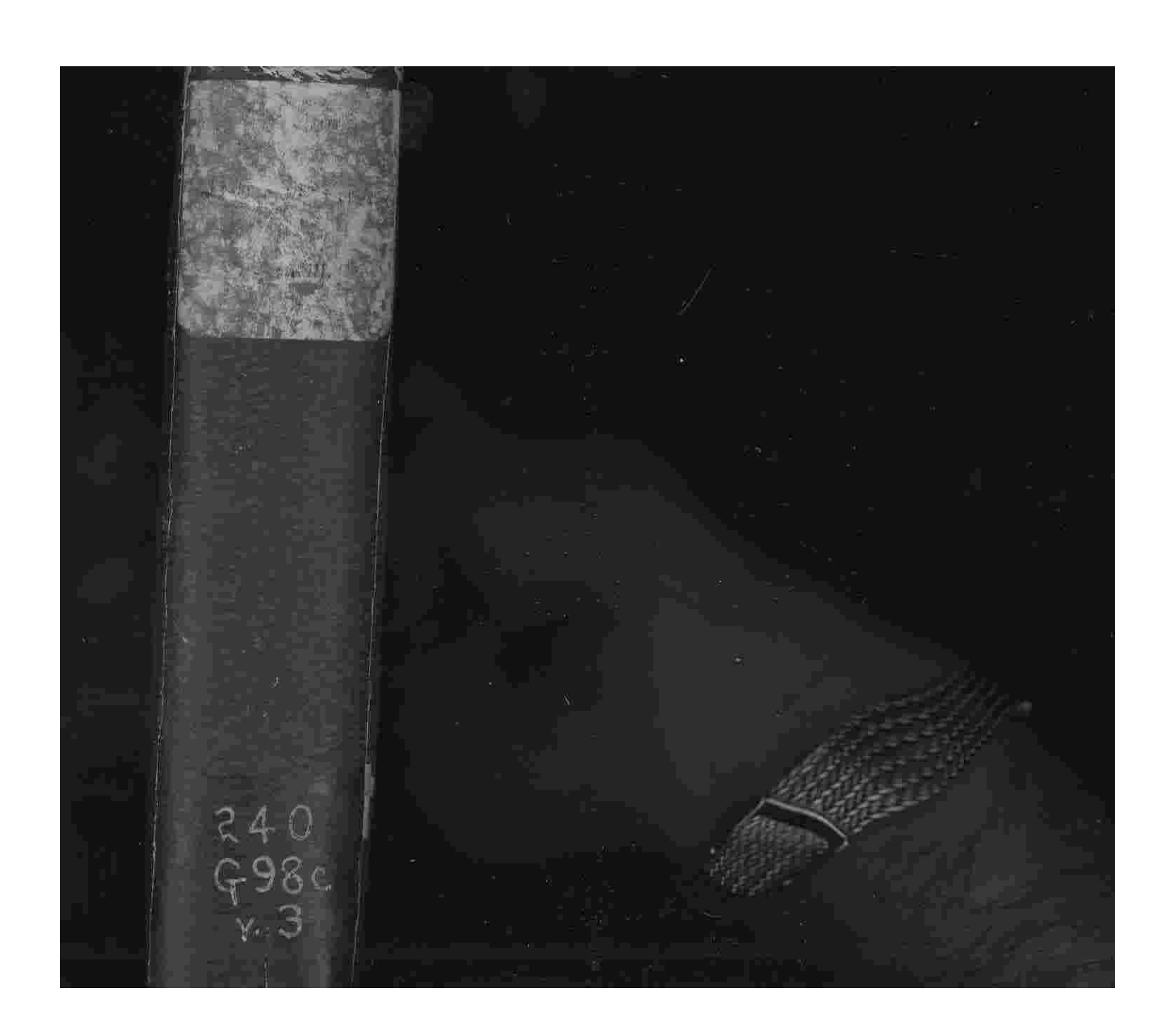
DU III VOLUME.

TA-



BOOKS loaned from the stacks through the main desk may be retained for fourteen days and then renewed for the same time if desired. A fine of three cents a day will be assessed against the borrower for each day the book is retained beyond the last day stamped on the slip on the inside of the back cover of the book.

DATE DUE	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED


240
G98c
v.3